



NOUVELLES ANNALES

DES VOYAGES.

TOME 102 DE LA COLLECTION.

QUATRIÈME SÉRIE. — CINQUIÈME ANNÉE.

Les *Nouvelles Annales des Voyages* comptent au nombre de leurs principaux rédacteurs, Messieurs :

F. Arago, membre de l'Institut, académie des sciences.—D'Avezac.—L. I. Duperrey.—Dureau de la Malle, membre de l'Institut, académie des inscriptions. — Eyriès, membre de l'Institut, académie des inscriptions. — Baron Alex. de Humboldt.—Larenaudière. — Letronne, membre de l'Institut, académie des inscriptions.—Marmier.—Auguste de Saint-Hilaire, membre de l'Institut, académie des sciences. — Vicomte de Santárem, correspondant de l'Institut, académie des inscriptions.—Baron Walckenaer, membre de l'Institut, académie des inscriptions.

PARIS.—IMPRIMERIE DE FAIN ET THUNOT,
IMPRIMEURS DE L'UNIVERSITÉ ROYALE DE FRANCE,
Rue Racine, 28, près de l'Odéon.

NOUVELLES ANNALES
DES VOYAGES
ET
DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES,

contenant

DES RELATIONS ORIGINALES INÉDITES;
DES VOYAGES NOUVEAUX DANS TOUTES LES LANGUES, TRADUITS OU ANALYSÉS;
DES MÉMOIRES SUR L'ORIGINE, LA LANGUE, LES MOEURS, LES ARTS ET LE COMMERCE DES PEUPLES;
DES DÉTAILS HISTORIQUES SUR TOUS LES ÉVÉNEMENTS IMPORTANTS QUI SE PASSENT
DANS LES PAYS ÉLOIGNÉS;
L'ANNONCE DE TOUTES LES DÉCOUVERTES, RECHERCHES
ET ENTREPRISES QUI TENDENT A ACCÉLÉRER LES PROGRÈS DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES;
UNE REVUE BIBLIOGRAPHIQUE DE TOUS LES OUVRAGES NOUVEAUX,
FRANÇAIS ET ÉTRANGERS, QUI TRAITENT DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES
OU FONT CONNAÎTRE LES RÉGIONS LOINTAINES, ETC., ETC.

AVEC CARTES ET PLANCHES

PAR UNE RÉUNION DE SAVANTS, DE GÉOGRAPHES
ET DE VOYAGEURS.

TOME DEUXIÈME.

ANNÉE 1844.



PARIS.

ARTHUS BERTRAND, ÉDITEUR,

LIBRAIRIE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE ET DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DES ANTIQUAIRES DU NORD,

RUE HAUTEFEUILLE, 23.

NOUVELLES ANNALES

DES VOYAGES

ET

DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES.

HISTOIRE

DU MEXIQUE,

PAR DON ALVARO TEZOZOMOC,

TRADUITE

Sur le manuscrit inédit de la bibliothèque de M. Ternaux-Compans.

---

§ I. Origine des Indiens mexicains. — Leur arrivée à la Nouvelle-Espagne, où ils fondent la ville de Mexico-Tenuchtitlan.

Nous parlerons plus loin de l'époque à laquelle ces Indiens arrivèrent dans le Nouveau-Monde. Ce fut par l'ordre de leurs dieux Huitzilopochtli, Quetzalcoatl, Tlalocateotl et autres, qu'ils se décidèrent à quitter le pays qu'ils avaient habité jusque-là et qui était devenu trop étroit pour eux. Ils désignent

l'endroit où ils demeuraient autrefois sous le nom de *Chicomoztoc* ou les sept cavernes, et d'*Aztlan* ou pays des hérons.

Dans le pays d'Aztlan se trouvait, au milieu d'un marais, le temple ou *cou* de leur idole Huitzilopochtli. Elle tenait à la main un rameau de plus d'une vare de longueur, terminé par une fleur nommée, dans leur langue, *Aztaxochitl*, qui est de la grandeur d'une rose de Castille et répand une odeur des plus suaves.

Ces Indiens se donnaient à eux-mêmes le nom d'*Aztlantlacas*. On les nommait aussi *Aztecas Mexiton*, dont nous avons fait Mexicains, d'après le nom de Tenuchtitlan Mexico leur capitale. On les nommait aussi autrefois Mexica Chichimeca, ce qui veut dire Mexicains sauvages. Après avoir été vaincus par les Culhuas, ils arrivèrent, guidés par leur dieu Huitzilopochtli, sur les bords du lac de Mexico, à deux lieues de l'endroit où est actuellement la ville de ce nom. Là, ils aperçurent une petite île sur laquelle était un rocher. Au sommet de ce rocher il y avait un *tunal* ou figuier d'Inde. Pour se rendre dans cette île, les Mexicains fabriquèrent des radeaux avec des roseaux ; en y arrivant ils aperçurent au sommet du *tunal* un aigle qui dévorait un serpent, et au pied du tunal une fourmilière. C'est pour cela qu'ils donnèrent à cet endroit le nom de Tenuchtitlan. Ils adoptèrent pour eux-mêmes le nom de *Tenuchcas*, et choisirent pour armoiries un aigle perché sur un figuier.

Avant d'arriver en cet endroit, les Mexicains avaient traversé une grande quantité de pays, de montagnes, de lacs et de rivières; ils avaient passé par les provinces qu'habitaient les Chichimèques, tels que Santa-Barbara, Sant-Andres, Chalchihuites, Guadalaxara, Xuchipila, Mechoacan et d'autres qu'il serait trop long d'énumérer. Toutes les fois qu'ils rencontraient un pays fertile et qui fournissait en abondance de l'eau et du bois, ils y faisaient un séjour qui durait quelquefois quarante ans, d'autres fois trente, vingt ou seulement même dix années. Souvent même quand le lieu ne leur paraissait pas favorable, leur halte ne durait qu'une vingtaine de jours, et ils se remettaient en marche par ordre de leur dieu Huitzilopochtli.

Ce dieu conversait avec eux quand il fallait se remettre en marche; il leur disait : *Caza achitonca ton nenemica Mexiatl*, allons, Mexicain, nous approchons de notre destination. Les hommes faits et les femmes portaient les bagages et avaient soin des enfants et des vieillards, tandis que les jeunes gens allaient à la chasse aux cerfs, aux lapins, aux lièvres, aux rats et aux serpents, qui servaient de nourriture à toute la troupe. Ils portaient avec eux du maïs, des haricots, des citrouilles du Chili, des *xitomates* et des *milltomas* qu'ils cultivaient soigneusement dans tous les endroits où ils faisaient quelque séjour afin de renouveler leurs provisions. Le *chian* et le *huauthli* étaient portés par les jeunes garçons à cause de leur peu de poids.

Quand les Mexicains s'arrêtaient dans un endroit, leur premier soin était d'élever des *cous* ou temples à leurs idoles, qui étaient fort nombreuses, car chacune des sept tribus qui composaient la nation en avait de particulières dont elle prenait le nom. Les principales étaient Quetzalcoatl, Xomoco, Matla, Xochiquetzal, Chichiltic, Centeutl, Piltzintecuhtli, Meteutl, Tezcatlipoca, Mictlanteuctli, Tlamacazqui, etc. Car, quoique chaque tribu eût son dieu principal, par lequel elle se distinguait des autres, il n'était pas le seul qu'elle adorât. Ceux qui parlaient le plus souvent aux Indiens, étaient Huitzilopochtli, Tlacolteutl et Mictlanteuctli.

Les noms de ces sept tribus étaient Yapica, Tlacochcalca, Huitznahuac, Cihuatepaneca, Chalmeca, Tlacatecpaneca et Izquiteca. Quand les Mexicains arrivaient dans des terres vagues, ils y laissaient des lièvres et des lapins vivants pour qu'ils s'y multipliassent. Quand leurs dieux leur ordonnaient de se mettre en marche, ils abandonnaient leurs champs, soit qu'ils fussent en fleur, soit même que l'épi fût déjà formé. Quelquefois aussi la récolte était déjà faite, et ils pouvaient l'emporter; de sorte que, partout où ils passaient, ils cultivaient la terre, construisaient des maisons et élevaient des tours en l'honneur de leurs idoles. Ils traversèrent ainsi Culhuacan, Xalisco et beaucoup d'autres endroits auxquels ils donnaient des noms, ainsi que Méchoacan, laissant partout quelques-uns de leurs descendants qui s'y établissaient. Étant arrivés à

Malinalco, dans l'endroit où est aujourd'hui Patzquaro, un grand nombre d'hommes et de femmes commencèrent à se baigner dans le lac. Mais d'autres Mexicains étant survenus, profitèrent de l'occasion pour s'emparer de leurs manteaux, de leurs *maxtlis* ou pagnes, ainsi que des *huepiles* ou jupons des femmes. Les baigneurs furent obligés, pour cacher leur nudité, de se faire des espèces de capotes, semblables à celles que l'on porte en Biscaye, qu'ils nommèrent *zicivilli*, et dont ils ont conservé l'usage jusqu'à présent à cause de la chaleur du climat. Les hommes adoptèrent aussi l'usage d'une espèce de *huepil* ou de tunique avec des broderies sur les épaules.

Malinalxoch, sœur de Huitzilopochtli, qui avait jusqu'alors accompagné les Mexicains, était restée un peu en arrière pour consoler ceux qui étaient demeurés dans le Mechoacan; les vieillards les plus respectables de la nation, qui étaient chargés de sa garde, profitèrent de cette occasion pour l'abandonner endormie dans un bois, car ils la détestaient à cause de sa méchanceté qui la faisait redouter de tous ceux qui l'entouraient. Elle avait fait périr un grand nombre de personnes par son art diabolique. Il lui suffisait de regarder quelqu'un, pour qu'il mourût le lendemain; car elle lui dévorait le cœur, sans qu'il s'en aperçût, par la seule force de son regard. Les Mexicains nomment ce sortilége, dansle ur langue, *teyolocuani tecotzana teixcuepani*. Elle avait aussi le pouvoir de troubler tellement la vue,

que celui qui avait un fleuve ou une montagne devant lui, croyait, au contraire, apercevoir des animaux féroces, et toutes sortes de fantômes. Elle enlevait les gens pendant leur sommeil, et les jetait à des vipères ou à des serpents qu'elle invoquait, et elle avait aussi la faculté qu'ont les sorcières de se transformer en animal ou en oiseau.

Ce fut à cause de ces méchancetés que Huizilopochtli permit aux Mexicains d'abandonner Malinalxoch dans la forêt où elle s'était endormie. Quoiqu'elle eût la prétention d'être sa sœur, Huitzilopochtli dit donc aux vieillards qui étaient chargés de la porter, et qui se nommaient Quauhtlonque, Axoloa, Tlamacazqui-Cuauhhcoatl et Ococaltzin : « Je n'approuve pas la manière dont ma sœur s'est comportée envers vous jusqu'à présent; c'est moi qui suis chargé de vous conduire, c'est à moi que sont confiés l'arc, la flèche et le bouclier, c'est moi qui dois vous guider, vous faire vivre et vous protéger par ma valeur, au milieu de toutes les nations diverses que vous avez à traverser. Je veux faire la guerre pour remplir ma demeure d'émeraudes, d'or et de plumes précieuses. Je veux qu'elle paraisse construite d'un cristal transparent, qui charme les yeux par l'éclat de ses diverses couleurs, et qu'on y trouve en abondance des épis de maïs, du cacao et du coton filé de toutes les couleurs. Réunissez donc le plus de provisions que vous pourrez et continuons notre route. »

Les Mexicains exécutèrent ses ordres et arrivèrent dans un endroit nommé Ocopipiltla ; mais ils n'y restèrent que peu de temps et se rendirent de là à Acahualzingo, où ils restèrent jusqu'à l'année *chienahuyacatl*, qui est la dernière du cycle ou xiuhmopilli des anciens Mexicains. Ils allèrent de là à Coatepec, dans les environs de Tonalan ou ville du soleil.

§ II. **Ce que fit Malinalxoch, sœur de Huitzilopochtli, quand elle se réveilla le lendemain et vit qu'elle était abandonnée.**

Quand Malinalxoch se réveilla, elle se mit à fondre en larmes et à se plaindre amèrement en disant à ses parents qui étaient restés près d'elle : « Qu'allons-nous faire et où allons-nous aller ? puisqu'il n'est que trop vrai que mon frère Huitzilopochtli m'a trompée et abandonnée. De quel côté s'est-il dirigé avec les méchants qui l'accompagnaient, car je ne vois aucune trace de sa fuite ? Tâchons de découvrir le lieu où ils se sont retirés, car tout ce pays est déjà rempli de nations étrangères. »

Ayant alors occupé la haute montagne, connue sous le nom de Texcaltepec, elle se dirigea de ce côté avec ceux qui étaient restés près d'elle, et demanda aux habitants, que l'on nommait Texcaltepecas, de lui donner un endroit pour s'y établir ; ce qu'ils lui accordèrent. Malinalxoch était alors grosse, et, au bout de quelques jours, elle mit au monde, dans un endroit nommé Coatepec, sur le

flanc du Texcaltepec, un fils qui fut appelé Cohuil. Cependant les Otomis qui habitaient ces montagnes, étaient tout étonnés de voir les Mexicains qui étaient venus s'établir au milieu d'eux, et se demandaient les uns aux autres qui étaient ces étrangers qui avaient l'air si belliqueux et si redoutables, et qui paraissaient venir de si loin.

Après avoir construit des huttes et des maisons pour se loger, les autres Mexicains commencèrent à élever un *cou* ou temple pour leur dieu Huitzilopochtli. Quand il fut terminé, ils placèrent au pied de l'idole un grand vase, semblable aux bassins d'argent dont on se sert pour demander l'aumône dans les églises chrétiennes. Autour de la statue de Huitzilopochtli, ils placèrent celles des divinités inférieures comme pour représenter ses saints. C'étaient celles de Vopico, Tlacochcalco, Huitznahuac, Tlacatecpan, Tzommolco, Atempan, Tezcacoac, Tlamatzinco, Mollocotitlan, Nonohualco, Cihuatecpan, Izquitlan, Milnahuac, Coaxoxochcan et Atecpan. L'autel était construit en grandes pierres taillées, et derrière l'idole il y avait un jeu de paume disposé comme celui dont Huitzilopochtli se servait et qu'il nommait Itlach. Dans le milieu il y avait un trou que l'on appelait le puits, qui était juste de la grandeur de la balle; et quand un des joueurs parvenait à y faire entrer la sienne, il avait le droit de s'emparer des vêtements de tous les spectateurs. Ceux-ci alors l'accablaient d'injures, l'appelaient *cahuehuey tetlaxinqui* ou adultère, et lui prédisaient qu'il se-

rait tué à la guerre ou périrait par les mains d'un mari offensé.

Quand tout fut terminé, Huitzilopochtli leur ordonna de remplir d'eau le puits du jeu de paume et de l'entourer de toute espèce d'arbres, tels que des saules, des cyprès, des roseaux, des joncs et d'autres qui sont particuliers à ce pays. Un rivière qui coule dans cet endroit se trouva remplie de poissons, de grenouilles, d'écrevisses, d'*axolotl*, et d'*axayacatl*, et d'autres animaux qui vivent dans l'eau douce, et couverte de dindons d'*izcahuitl*, de *tecuitlatl* et d'autres animaux aquatiques. Le dieu leur dit alors que l'izcahuitl rouge était son propre corps et son propre sang, et, à cette occasion, il leur fit entendre le chant qui commence par : *Cuicoyan nohuan mitotia* « *Dans l'endroit du chant ils dansent avec moi et je leur répète mon chant, qui se nomme cuitlaxoteyotl et teulhuicuicatl.* » Le dieu leur dit aussi, et particulièrement à Atzentzon Huitznacatl : « Courage, Mexicains ; voici le moment de ranimer votre courage et de redoubler vos efforts ; c'est d'ici que vous devez partir pour conquérir le monde du côté des quatre points cardinaux, et pour soumettre toutes les nations qui les habitent. N'épargnez ni vos sueurs ni votre sang, et je vous mettrai en possession des émeraudes, de l'or, de l'argent et des plumes précieuses qu'elles possèdent. Vous aurez en abondance du cacao, du coton de diverses couleurs, les plus belles fleurs et les fruits les plus savoureux. Car c'est ici, à

Coatepec, que vous avez jeté les premiers fondements de votre puissance; construisez-y des maisons, pour que vos vieillards puissent s'y reposer et y prendre de nouvelles forces. »

Les Mexicains et surtout Atzentzon Huitznahuac remercièrent humblement le dieu des faveurs qu'il daignait leur accorder. Mais le dieu ajouta d'un air irrité: « Laissez-vous guider en tout par mes ordres et n'ayez pas l'audace d'y résister, ou je vous ferai voir lequel de vous ou de moi est le plus puissant. » A ces mots il rentra dans son temple et s'y renferma. Huizilopochtli était irrité contre les Tzentzonapan, qui commençaient à s'enorgueillir et qui, excités par une femme nommée Coyolxau, avaient dévoré leurs parents sur le jeu de paume, appelé Teotlachco. Le dieu saisit donc cette femme, et, l'ayant traînée vers le puits qui était au milieu du jeu de paume, il lui arracha le cœur et l'égorgea. Le lendemain, tous les Mexicains avaient la poitrine fendue et leur cœur avait disparu; car Huitzilopochtli l'avait dévoré. Les Mexicains en furent consternés, mais il leur dit: « Ceci vous prouve que de Coatepec vous devez faire Mexico. » Il rompit alors les bords du puits, et toute l'eau s'écoula dans le grand lac, et aussitôt les arbres, les poissons et les oiseaux disparurent et s'évanouirent comme de la fumée. A cette époque se termina la période nommée *Inxiuhmolpilli Mexica*.

§ III. Commencement d'un nouveau cycle.

La nouvelle année, *ce tecpatl* ou un. caillou, venait de commencer, lorsque Huitzilopochtli dit aux Mexicains : « Emportez vos bagages, vous trouverez plus loin un autre endroit où vous pourrez vous reposer. » En effet, le lac et les forêts qui l'environnaient avaient disparu; il ne restait plus que quelques arbres et le temple qu'ils avaient élevé à leurs dieux.

Les Mexicains arrivèrent d'abord à Tula, où ils séjournèrent et dominèrent le pays pendant vingt-deux ans. Ils allèrent ensuite à Atlitlaquian, ville habitée par les Otomis; et à Tesquiquiac, où ils construisirent des réservoirs qu'ils appelèrent *Chinamitl*, nom qui s'est conservé à la Nouvelle-Espagne; puis à Atengo, où ils firent un *tzompan* ou dénombrement dont la ville a pris le nom de Tzompango, à Cuachilco et à Xaltocan; car ils s'avançaient lentement et s'arrêtaient à de courts intervalles. A Xaltocan, ils construisirent des *chinamitls* ou réservoirs, et semèrent du maïs, du *huauhtli*, des fèves, des calebasses, des *chilchotl*, des *xitomates*.

Quelques années ils se remirent en marche et arrivèrent dans un endroit nommé Eycoatl ou les trois serpents; et après y avoir cultivé la terre pendant plusieurs années, ils se rendirent à Ehcatepec, puis à Aculhuacan, à Tultepetlac, à Huixachtitlan et à Tecpayucan, où ils finirent l'année.

Au commencement de l'année suivante, *omecalli* ou deux. maison, les Mexicains arrivèrent d'abord à Atepetlac, puis à Coatlayauhcan. Après un séjour de plusieurs années dans ce dernier endroit, ils se rendirent à Tetepanco, puis à Acolnahuac, et à Popotla dans les environs de Tacuba. Quoiqu'il y reste encore aujourd'hui un grand nombre de Mexicains, cependant le gros de la nation ne s'y arrêta pas et se rendit à Techcatepec ou Techcatitlan, petit endroit situé sur les flancs d'une montagne à laquelle les Mexicains donnèrent le nom de Chapultepec. Ce fut là que se termina l'année et que commença la suivante, *ome tochtli* ou deux. lapin.

Huitzilopochtli parla aux prêtres qu'on nommait *teomamaxques* ou porteurs du dieu, et qui étaient Quauhtlequezqui, Axoloa, Tlamocazqui et Aococaltzin, et il leur dit : « Ayez confiance en moi qui connais l'avenir ; il ne faut pas rester plus longtemps ici, mais vous remettre en marche, et je vous conduirai dans un endroit où vous pourrez vous reposer pendant quelque temps. Mais tenez-vous sur vos gardes, car vous serez bientôt attaqués par deux nations différentes. »

Dès que les Mexicains furent arrivés à Temalcaztitlan Teopaztlan, le prêtre Quauhtlequezqui leur dit : « Mes fils et mes frères, coupez une quantité de bottes de joncs et de roseaux, afin d'agrandir l'îlot où nous avons vu un aigle posé sur un figuier, pour que notre dieu Tlamacazqui Huitzilopochtli puisse y venir. » Les Mexicains exécutèrent ses or-

dres et construisirent ensuite sur l'îlot une petite hutte de joncs et de roseaux, car ils n'avaient ni madriers, ni planches, ni briques.

Ces Mexicains manquaient de tout, car le territoire voisin appartenait aux Culhuas, aux Aculhuas, aux habitants d'Atzcaputzalco et à ceux de Tezcuco. Quelques-uns proposèrent d'aller faire leur soumission aux Atzcaputzalcos, mais d'autres furent d'un avis contraire, en disant que cela ne ferait qu'exciter leur colère et qu'il valait mieux se tenir tranquille.

Mais quand la ville commença à s'agrandir, ils se dirent : Pourquoi n'acheterions-nous pas de la pierre et du bois aux Tezcucains et aux Tecpanèques d'Atzcaputzalco? Offrons-leur en échange du poisson et toutes les espèces d'animaux et d'oiseaux aquatiques que produit le lac. Ils en prirent donc le plus qu'il leur fut possible et allèrent les échanger à Tezcuco contre des madriers, des planches et des briques.

Le grand prêtre les réunit alors et leur dit : « Il est temps maintenant que la nation se divise en quatre tribus qui bâtiront leurs habitations des quatre côtés du temple de Huitzilopochtli ; ce qui fut exécuté.

Grâce à l'aide de leur dieu, les Mexicains parvinrent à exécuter les ordres du roi d'Atzcaputzalco, qui leur avait demandé un radeau sur lequel croîtraient du maïs, des fèves, des tomates, et sur lequel il y avait un serpent vivant et un dindon qui

couverait ses œufs. Tezozomoctli, roi d'Atzcaputzalco, fut tout étonné de voir qu'ils étaient parvenus à exécuter ses ordres, et ne put s'empêcher de dire : « Ces Mexicains sont des gens si braves que, si nous n'y prenons garde, ils seront bientôt nos maîtres et ceux de tout le pays. » Huitzilopochtli ne cessait de répéter aux Mexicains : « Ne perdez pas courage et faites tous vos efforts pour fournir aux Tecpanèques ce qu'ils vous demandent ; car par là, vous les achetez comme on achète des esclaves au marché. Ayez patience, et l'empire vous appartiendra un jour. »

§ IV. Mort d'Acamapichtli, roi des Mexicains. — Élection de son successeur. — Conduite des peuples voisins.

A cette époque, où les Mexicains commençaient à devenir tributaires des étrangers ; ils perdirent leur roi Acamapichtli. Les vieillards se réunirent alors et se dirent : « Notre roi est mort, qui allons-nous mettre à sa place, où trouverons-nous pour nous gouverner un roi qui soit de notre nation. Infortunés vieillards, pauvres enfants, qu'allez-vous devenir ? Répondez et que personne ne reste muet ; car il nous importe à tous d'avoir un chef pour nous protéger, pour défendre notre dieu Huitzilopochtli, et pour devenir le père des vieillards, des femmes et des enfants ; mais, en faisant votre choix, n'oubliez pas qu'Acamapichtli, votre dernier roi, a laissé un grand nombre de fils. »

Les prêtres et les principaux vieillards des quatre quartiers de Mexico, Moyoteca, Teopantlac, Alzacualco et Cuepopan, dirent alors au peuple assemblé : « Mexicains, Tenuchcas, Chichimèques, et vous tous, habitants des quatre quartiers de Mexico, qui êtes rassemblés ici, pourrions-nous faire un meilleur choix que notre fils bien-aimé Huitzilihuitl; quoique jeune encore, il saura nous gouverner et défendre le temple de Huitzilopochtli. » A ces mots, tous, jeunes et vieux, s'écrièrent qu'ils reconnaîtraient volontiers Huitzilihuitl pour leur chef, et allèrent en toute hâte le chercher pour le proclamer second roi des Mexicains. Les vieillards lui dirent alors : « O toi, notre fils bien-aimé! charge-toi de gouverner ce peuple qui a été obligé de chercher un asile au milieu des roseaux et des marécages, pour y construire un temple à Huitzilopochtli leur dieu révéré. Tu sais, ô notre roi et notre fils, que les Mexicains sont vassaux des Tecpanèques et de Tezozomoctli leur roi, qui habite Atzcaputzalco. Nous avons été réduits en esclavage, parce que nous avons été forcés de venir chercher un refuge sur une terre étrangère. Imite ton père Acamapichtli, qui, jusqu'à la fin de ses jours, a su souffrir tous ces maux avec patience. »

Le sénat s'étant réuni quelques jours après cette élection, un des principaux vieillards prit la parole et dit : « Maintenant que nous avons un roi, il faut espérer que nos maîtres étrangers nous laisseront jouir d'un peu de repos. Notre servitude est lourde

à porter, car nous sommes soumis à la fois aux Tecpanèques d'Atzcaputzalco, aux habitants d'Acolhuacan et à ceux de Culhuacan. Envoyons une ambassade à Tezozomoctli, roi d'Atzcaputzalco, et demandons-lui sa fille unique pour notre roi Huitzilihuitl ; peut-être, en faveur de ce mariage, nous accordera-t-il la paix.

Cette proposition ayant été adoptée, on choisit pour cette mission les vieillards les plus respectables et les plus éloquents. Ils étaient chargés pour Tezozomoctli des seuls présents que pussent offrir les Mexicains, des poissons, des grenouilles et d'autres animaux du lac. Quand ils furent arrivés en sa présence, ils lui dirent :

« Fils bien-aimé, toi qui as soumis à ta puissance les misérables Mexicains, sois assuré qu'ils accompliront toujours, avec la plus grande humilité, ta volonté royale. Nous venons pour te supplier de nous conserver ta puissante protection ; car, tu es grand et riche, tu possèdes de précieuses émeraudes et des filles chéries, et nous, qui sommes tes pauvres vassaux, nous n'avons d'espérance qu'en toi. Accorde-nous une de tes émeraudes, c'est-à-dire une de tes filles pour nous gouverner, et pour qu'elle soit l'épouse de Huitzilihuitl, notre roi et ton esclave. »

Tezozomoctli leur répondit : « Fils et frères Mexicains, que vous dirai-je ; puisque c'est le sort des femmes d'être nées pour être emmenées hors de leur famille, j'accorde donc Ayauhcihuatl, ma fille, pour

être l'épouse de Huitzilihuitl, votre roi et mon fils.»

Après s'être prosternés en signe de reconnaissance devant le roi des Tecpanèques, les ambassadeurs, joyeux d'avoir si bien réussi dans leur mission, se hâtèrent d'emmener Ayauhcihuatl à Mexico. Après lui avoir fait un discours, comme c'est l'usage dans cette occasion, les vieillards la placèrent sur le trône à côté de son époux et la proclamèrent leur reine.

Au bout de quelques années Ayauhcihuatl mit au monde un fils. Quand Tezozomoctli eut appris cette nouvelle, il en ressentit une grande joie et convoqua à Tenuchtitlan les Tecpanèques ainsi que les habitants d'Atzcaputzalco et d'Aculhuacan. Quand il leur eut fait un discours, les Mexicains prirent la parole pour remercier les Tecpanèques de la reine qu'ils leur avaient donnée, et ceux-ci leur répondirent : « Nous sommes heureux de la naissance de notre neveu, et nous lui donnons le nom de Chimalpopoca. » On célébra des fêtes en l'honneur de cet heureux événement qui affermissait l'union entre les deux nations, et le bruit s'en répandit rapidement dans tout le Culhuacan.

§ V. Le roi Tezozomoctli envoie une ambassade aux Mexicains pour les déclarer francs et libres de tout esclavage.

Quelques années plus tard, Tezozomoctli envoya des ambassadeurs aux Mexicains qui leur dirent : « Réjouissez-vous, car notre roi et ses Tecpanèques ont résolu de laisser jouir enfin leurs parents et amis

des douceurs du repos. On n'exigera plus de vous ni service personnel, ni d'autres tributs qu'une redevance en poisson et autres produits du lac.» C'étaient surtout les différentes espèces d'oiseaux aquatiques que l'on regardait comme le mets le plus délicat.

Au bout d'un certain temps, les Mexicains s'aperçurent que l'eau de leur lac commençait à se corrompre, et qu'il était nécessaire d'en faire venir d'autre de Chapultepec. Huitzilihuitl en ayant fait demander la permission à Tezozomoctli, celui-ci lui répondit qu'il y consentait, s'il pouvait trouver un moyen de l'amener à Mexico. Aussitôt après avoir reçu ce consentement, Chimalpopoca réunit un grand nombre de Mexicains et leur fit couper des joncs et des roseaux pour la fabrication de la chaussée, sur laquelle le canal devait reposer. Mais, pour la construction de ce dernier, il fut obligé d'envoyer demander au roi des Tecpanèques la permission de prendre, sur son territoire, du bois, des pierres et de la chaux. Mais quand celui-ci eut réuni les chefs de sa nation et qu'il leur eut fait part de cette demande, ils se séparèrent en tumulte en déclarant qu'ils ne voulaient rien accorder aux Mexicains; car ils auraient l'air par là de se regarder comme leurs vassaux, comme s'ils avaient été vaincus par eux.

Les chefs tecpanèques dont les principaux étaient Acolnahuatl, Izacualcatl, Tlacahuitlahua, Maxtlaton et Cuexcuex, se dirent : Puisque les Mexicains nous font demander du bois, des pierres et de la

chaux, et qu'ils croient que nous serons forcés de leur en accorder, il faut leur montrer que le territoire de Chapultepec nous appartient, ainsi que les sources qu'il renferme; s'ils veulent en avoir, il faut qu'ils l'achètent, sinon, nous saurons nous défendre contre eux, bien qu'ils soient rusés et audacieux. Commençons donc par préparer nos lances, nos boucliers et nos épées ou *macicua-huitl*; et, quand ces misérables Mexicains auront éprouvé la force de nos bras, nous verrons où ils iront prendre le bois qu'ils brûlent et les légumes qu'ils mangent, et comment ils en feront venir dans leur ville de Tenuchtitlan quand nous les aurons expulsés de nos terres, d'où ils les ont tirés jusqu'à présent, et où ils ne doivent être que nos vassaux.

Après s'être ainsi déclarés ennemis mortels des Mexicains, les chefs déjà nommés dirent : « Quant à notre neveu Chimalpopoca, il faut qu'il vienne demeurer dans notre ville. » D'autres répondirent : « Non pas lui qui est fils de nos ennemis; mais sa mère, qui a pour père notre roi Tezozomoctli. » La querelle qui s'éleva entre eux sur ce sujet, devint si vive, qu'ils coururent aux armes et qu'elle dégénéra en guerre civile. Chaque parti appela à son aide les nations voisines; les uns celles des montagnes, les autres celles des plaines; ils demandaient aussi des secours à ceux de Tacuba et de Cuyoacan.

Le roi Tezozomoctli étant mort sur ces entrefaites, les Tecpanèques résolurent de massacrer tous les descendants d'Acamapichtli, parmi lesquels

se trouvait Chimalpopoca. Car, disaient-ils, nous serons alors redoutés parmi toutes les autres nations, telles que celles d'Aculhuacan, de Tezcuco et de Culhuacan. Les Tecpanèques parvinrent en effet à s'emparer de Tenuchtitlan par trahison et massacrèrent le roi Chimalpopoca avec son fils Teutlahuac, de sorte que la nation mexicaine resta sans chef pour la gouverner.

§ VI. Après la mort de Chimalpopoca et de son fils aîné Teutlahuac, les Mexicains proclament pour roi Itzcoatl.

Quand les Tecpanèques eurent tué leur roi Tezozomoctli, ainsi que son petit-fils Chimalpopoca et son arrière petit-fils Teutlahuac, les Mexicains se rassemblèrent et dirent : « Vous avez vu, ô Mexicains, Chichimèques! la manière cruelle dont les Tecpanèques se sont conduits envers notre roi leur fils et envers leur petit-fils; mais la race d'Acamapichtli n'est point restée sans rejetons, car notre roi a laissé d'autres enfants; c'est donc l'un d'eux qu'il faut proclamer pour notre souverain. Voyez ce qu'il vous en semble; car, si la république mexicaine reste sans chef, il sera facile à nos voisins de nous conquérir. Le meilleur moyen de l'éviter est de proclamer pour notre roi Itzcoatl, frère de Chimalpopoca. »

Cette proposition ayant été acceptée, Itzcoatl fut placé sur le trône avec les cérémonies usitées dans cette occasion, c'est-à-dire en mettant à sa droite

l'arc et les flèches, symbole de sa justice ; puis les vieillards lui adressèrent le discours suivant.

« N'oubliez pas, ô vous, notre fils bien-aimé, n'oubliez pas que tous vos ancètres, qui ont porté le titre dont vous venez d'être revêtu, se sont fait un devoir de gouverner et de rendre la justice avec impartialité, et de défendre le temple de Huitzilopochtli. Ils ont étendu leur protection sur les vieillards et sur les enfants. Préparez-vous donc à supporter les malheurs qui vont vous arriver avec le courage qu'ont montré vos ancêtres qui sont maintenant sous terre et dans la nuit éternelle ; car c'est votre devoir de mourir pour votre patrie et votre peuple. » Aussitôt que cette cérémonie fut terminée, le nouveau roi se hâta d'aller se prosterner devant Tetzauh Huitzilopochtli.

Quand les Tecpanèques apprirent la nouvelle de cette élection, ils en furent très-irrités à cause de la haine dont leur cœur était rempli contre les Mexicains. Ils résolurent aussitôt de leur faire la guerre et de cerner leur territoire, afin qu'aucun Mexicain ne pût leur échapper vivant. Ils envoyèrent leurs guerriers s'établir à Nonohualco, à Xoconochpalyacac, à Mazatzintamalco et à Popotlan.

Les Mexicains virent avec rage et douleur qu'il fallait recommencer la guerre. Les fils d'Acamapichtli et de Huitzilihuitl, qui avaient survécu, s'unirent aux autres chefs, Ecollec, Tecalle et Tzatzitzin, et leur dirent : « Vous voyez que nous sommes peu nombreux, au milieu d'un pays étranger,

et cernés de toutes parts par les Tecpanèques. Nous pensons donc qu'il faut nous soumettre à eux pour conserver la vie et la liberté aux femmes, aux vieillards et aux enfants. Tâchons de sortir d'ici avec notre dieu Huitzilopochtli et nous verrons alors ce que nous aurons à faire. Mais pour agir avec sagesse, il est bon que chacun de vous prenne librement la parole et nous fasse connaître son avis. » Cette opinion paraissait réunir l'assentiment général, quand Atenpanecatl Tlacaeltzin s'écria : « Qu'allez-vous faire, Mexicains, attendez un peu et ne vous laissez point effrayer. » Mais le roi Itzcoatl reprit : « Oui, il faut exécuter ce que nous venons de décider. Soumettons-nous aux Tecpánèques et livrons-leur notre idole Huitzilopochtli. Sommes-nous d'accord sur ce point, et quel est le messager que vous voulez leur envoyer ; ou bien voulez-vous leur résister? »

Comme personne ne repondait à ce discours, Atenpanecatl prit de nouveau la parole : « O mon roi et mon maître, pourquoi suis-je sur terre, et quand pourrai-je trouver une meilleure occasion de servir mon roi et ma patrie ! Chargez-moi de cette mission, et, si je succombe sous les coups de nos ennemis, je m'estimerai heureux de mourir pour mes frères et pour ma patrie, puisqu'il faut mourir une fois; tout ce que je leur demande, c'est de ne pas abandonner ma femme et mes enfants. »

Itzcoatl lui répondit : « Ta mémoire sera éternellement conservée, et je prends sous ma protection ta

femme et tes enfants. Je veillerai sur eux et je les nourrirai comme un frère. »

Atenpanecatl se prépara donc à remplir sa mission, et se montra digne du nom de Tlacaeltzin par sa valeur et sa prudence. En arrivant aux premières gardes de Xonochyacac, il vit que les Tecpanèques y avaient placé un bouclier en signe de guerre. Dès que ces gardes l'eurent aperçu, elles l'appelèrent par son nom en lui disant : « Viens ici ; n'es-tu point Atenpanecatl ? » — « Je suis celui que vous nommez. » — « Où vas-tu ? » — « Je suis chargé d'un message. » — « Retourne sur tes pas, nous ne pouvons te laisser passer outre, et si tu persistes, tu périras sans pouvoir remplir ta mission. »

Atenpanecatl les supplia de différer sa mort jusqu'à son retour. Ils y consentirent et le laissèrent se diriger vers Atzcaputzalco. En arrivant, il tint le discours suivant : « O roi ! je viens de la part de mon maître Itzcoatl, qui se reconnaît pour votre vassal et implore votre protection. Ayez pitié de lui, et il viendra avec tout son peuple s'établir dans votre ville. » Mais le roi et le sénat lui répondirent : « Atenpanecatl (car ils le connaissaient très-bien), les Mexicains ont beau s'humilier, cela est inutile ; car la colère des Tecpanèques est à son comble. » Atenpanecatl fut donc obligé d'aller rapporter cette réponse à ses compatriotes. Quand il arriva à Xonochyacac, les gardes lui crièrent : « Pourquoi revenir par ici, imprudent Atenpanecatl, es-tu donc résolu à périr ? » Mais il leur répondit : « Je suis

ambassadeur, et j'aurai plusieurs fois occasion de revenir auprès du sénat Tecpanèque, pour traiter du sort de la nation mexicaine. » Les gardes lui dirent alors : « Puisque vous devez repasser par ici, allez en paix et revenez vite, nous vous attendons ici. »

§ VII. Atenpanecatl rapporte au roi Itzcoatl et au sénat mexicain la réponse des Tecpanèques. — Résolution qu'ils prirent.

Aussitôt qu'Atenpanecatl Tlacaeltzin fut arrivé à Mexico Tenuchtitlan, le roi ayant réuni le sénat, il leur dit : « J'ai délivré votre message au roi et à l'assemblée des Tecpanèques; et le roi m'a répondu : Chef mexicain, j'ai écouté votre discours; mais que puis-je faire? Je ne suis pas assez puissant pour m'opposer à la résolution des Tecpanèques qui ont résolu de faire la guerre aux Mexicains. Allez donc porter ma réponse à votre roi Itzcoatl et à vos compatriotes qui vous ont envoyé. »

Le sénat ayant entendu cette réponse, dit au peuple : « Pourquoi, Mexicains, ne voulez-vous pas vous soumettre aux habitants d'Atzcaputzalco? Votre cœur n'est-il pas rempli de douleur et de pitié à la vue de tant de vieillards, de femmes et d'enfants qui seront, par votre faute, victimes de la cruauté des Tecpanèques? Ils sont si nombreux que les montagnes mêmes en sont couvertes, et si vous ne vous soumettez à eux, il faudra combattre un contre dix. Ils sont défendus par des forêts et des montagnes,

tandis que nous n'avons ni rochers où nous puissions nous retrancher, ni caverne qui puisse offrir un refuge aux femmes, aux vieillards et aux enfants, pour les mettre à l'abri de la fureur de nos ennemis. »

Atenpanecatl appuya cette opinion, mais les chefs les plus courageux s'écrièrent : Si on nous déclare la guerre, nous prendrons nos arcs et nos flèches, nos dards et nos boucliers, et si notre patrie tombe au pouvoir de nos ennemis, du moins notre honneur n'en sera pas diminué. Les valeureux Mexicains applaudirent à cette proposition et résolurent de résister aux Tecpanèques quelque nombreux qu'ils fussent.

Les vieillards, effrayés de cette résolution, leur dirent que, puisqu'ils voulaient courir les chances de la guerre, leur destruction était certaine, qu'ils périraient sous les coups de leurs ennemis et que leur famille serait massacrée. Mais, ajoutèrent-ils, quand vos ennemis auront fendu votre corps avec des cailloux tranchants et qu'ils dévoreront votre chair, nous la partagerons avec eux; car, quand nous avons quitté le pays que nous habitions pour venir ici, il n'existait aucun lien de parenté entre nous, et nous étions étrangers les uns aux autres.

A la bonne heure, dirent ceux qui avaient résolu de se défendre et qui étaient fils des principaux chefs; mais, si nous repoussons l'ennemi, vous n'ouvrirez pas notre corps avec des cailloux tranchants et vous ne dévorerez pas notre chair. Vous vous

rappellerez alors qu'il n'existe aucun lien de parenté entre nous, et que nous sommes étrangers les uns aux autres. Si nous avons le bonheur de vaincre les Tecpanèques, nous ne vous regarderons plus comme des chefs, mais bien comme des *macehuales* et comme nos vassaux. Oui, répondirent ceux qui penchaient pour la soumission, si vous triomphez des Tecpanèques, ceux qui se distingueront dans le combat pourront choisir pour épouses trois ou quatre de nos filles, et même davantage s'il est en état de les nourrir; et quant à ceux qui auront fait des prisonniers dans le combat, nous les porterons en triomphe avec leurs armes. A l'avenir, quand vous entrerez en campagne, ce sera nous qui porterons sur nos épaules les vivres dont vous aurez besoin. Quand vous reviendrez vainqueurs, nous vous recevrons avec des chants de triomphe, nous vous servirons dans les festins, nous balayerons vos maisons, nous serons vos domestiques, et nous porterons vos messages partout où il vous plaira de nous envoyer.

Atenpanecatl leur dit alors: « Puisque tout cela est bien convenu, je vais retourner à Atzcaputzalco pour porter votre réponse aux Tecpanèques.

§ VIII. Le roi Itzcoatl et les Mexicains déclarent la guerre aux Tecpanèques d'Atzcaputzalco.

Le sénat voyant que l'on était résolu à résister aux Tecpanèques, fit appeler Atenpanecatl Tlacaeltzin et lui dit : « Voici le moment de montrer le

courage dont tout Mexicain doit être animé. Il faut porter un nouveau message aux Tecpanèques, et si le moment de votre mort est arrivé, soumettez-vous à votre destinée. Si vous périssez dans cette occasion, nous prendrons soin de votre femme, de vos enfants et de votre maison. Dites au roi des Tecpanèques qu'il veille au maintien de sa puissance et qu'il se tienne ferme sur son trône; car les malheurs dont il nous menace pourraient bien lui arriver à lui-même et à sa nation. Puisqu'il est décidé à faire la guerre aux Mexicains et au roi Itzcoatl, son fidèle vassal, qu'il en coure les chances, car aucun de nous ne reculera. Allez lui porter ce message, Atenpanecatl, et mettez-vous en route le plus tôt possible. »

Quand l'envoyé mexicain fut arrivé en présence de Tezozomoctli, roi des Tecpanèques, il lui dit: « O roi ! je vous salue de la part de mon seigneur, qui vous envoie ces faibles présents pour apaiser vos larmes et votre tristesse. Acceptez ce *ticatl*, ce manteau, ces plumes, ainsi que ces dards et ce bouclier qu'il a préparés pour vous par respect pour votre personne. » Tezozomoctli prit ces présents en disant: Je te remercie, Atenpanecatl, ainsi que Itzcoatl qui me les a envoyés. L'ambassadeur plaça alors le manteau sur les épaules et les plumes sur la tête du roi, il lui mit dans chaque main un de ces dards durcis au feu que l'on nomme *tlatzontectli*. Le roi lui donna à son tour un bouclier et une épée ou *macahuitl*, en l'engageant à tâcher de retourner

chez lui sain et sauf. Le bouclier était traversé par une bande, devise que l'on nomme *Ixcoliuhqui.* Il lui donna aussi des armes toutes dorées et un casque dont le sommet était recourbé comme la houlette d'un berger.

« Présentez-vous, lui dit-il, à votre roi dans ce costume et tâchez d'échapper aux gardes qui vous attendent sur la frontière. Je crois que pour vous laisser une chance d'échapper, ils ont pratiqué une ouverture dans le mur d'enceinte; tâchez qu'ils ne parviennent pas à vous saisir et à vous maltraiter. »

Atenpanecatl se mit en route, en ayant soin de marcher à côté du chemin pour n'être pas aperçu par ses ennemis. Il parvint ainsi jusqu'au poste de Xoconochyacac, où les Tecpanèques faisaient bonne garde, armés d'épées, de lances et de boucliers. Il leur cria à haute voix : « Tecpanèques, votre sort est décidé; vous allez tous périr. Il ne restera plus aucun souvenir de vous ni de votre ville d'Atzcaputzalco. C'est moi, Tlacaeltzin, qui vous le prédis. »

Quand il eut fini ce discours, il se mit à courir en se dirigeant vers le lac; les Tecpanèques le poursuivirent et parvinrent même à lui porter plusieurs coups d'épée; mais heureusement pour lui ils furent amortis par son casque; il traversa Monoalco et arriva dans le palais d'Itzcoatl qu'il trouva environné des principaux chefs mexicains. Le roi lui dit : « Soyez le bien-venu, Atenpanecatl, je croyais que vous étiez tombé sous les coups des Tecpanè-

ques et que vous ne reviendriez plus à Mexico Tenutchtitlan; rendez-moi compte de votre mission.» — « J'ai exécuté vos ordres, répondit-il, j'ai placé le manteau sur le corps de Tezozomoctli et les plumes sur sa tête; il m'a dit, remercie ton roi de ma part et tâche de retourner vers ta patrie; mais ne reviens plus ici, car nous ne devons plus nous revoir. »

Itzcoatl ordonna alors aux chefs qui l'environnaient de se tenir prêts à combattre et de convoquer leurs guerriers commandés par Atenpanecatl. Ils se rendent à Xonochyacac et attaquent les Tecpanèques en poussant de grands cris et les mettent en déroute. Atenpanecatl et quelques autres chefs étaient cependant les seuls qui eussent pénétré dans le camp de l'ennemi; car les autres Mexicains attendaient de loin le succès du combat; voyant que les vaincus s'enfuyaient dans les montagnes, ils arrivèrent en criant : « Bravo! vaillants chefs, il n'est plus question des Tecpanèques et des montagnards leurs alliés. Atzcaputzalco est perdu et vous appartient déjà. Nous n'avons plus rien à dire et nous reconnaissons votre prééminence. »

Bientôt après les Tecpanèques descendirent des montagnes et vinrent humblement se reconnaître sujets des Mexicains, en leur promettant de leur obéir en tout comme leurs esclaves, puisqu'ils avaient été vaincus par eux.

§ IX. Soumission des Tecpanèques aux Mexicains qui s'emparent de leur pays.

Pour apaiser la fureur des Mexicains victorieux les Tecpanèques leur dirent : « Nous nous reconnaissons pour vos sujets ; nous vous donnerons nos femmes, nos filles et nos sœurs pour vous servir. Toutes les fois que vous irez à la guerre nous nous chargerons de vos vivres et de vos armes ; si quelqu'un de vous est tué dans le combat, nous rapporterons son corps sur nos épaules, afin qu'on puisse lui rendre les honneurs funèbres dans sa ville natale. Nous arroserons et nous balayerons vos maisons, et nous vous rendrons, en un mot, tous les services auxquels l'usage de la guerre oblige les vaincus. » Les Mexicains, voyant la soumission des Tecpanèques, qui offraient de se reconnaître pour leurs sujets, dirent : « Vous entendez, ô frères, les promesses que nous font les Tecpanèques d'Atzcaputzalco; ils s'engagent à nous fournir le bois, la pierre et la chaux dont nous avons besoin pour construire nos maisons, à labourer nos champs et à être nos serviteurs : il s'agit maintenant de partager leurs terres entre nous et de faire la part de chacun, afin que lui et ses enfants aient les moyens d'offrir des sacrifices aux dieux, qu'il puisse avoir du papier d'écorce à brûler en leur honneur, du copal et de la résine *ulli* pour les encenser. Nous retournerons ensuite à Mexico pour nous reposer et jouir de notre victoire.»

Atenpanecatl Tlacaeltzin s'adressa alors au roi Itzcoatl et lui dit : « Seigneur, la ville d'Atzcaputzalco vous appartient ainsi que les terres et les montagnes qui en dépendent. Veuillez donc les distribuer aux vaillants chefs et capitaines mexicains qui les ont gagnées par leurs efforts et leur courage ; ils sont pauvres et ont des enfants : c'est pour cela qu'ils réclament de vous cette faveur. Choisissez donc ceux qui se sont le plus dintingués et donnez aussi quelque chose à nos vieux pères qui ont peuplé ce pays. » Le roi Itzcoatl lui répondit : « Votre demande est juste ; que l'on commence aussitôt cette répartition selon l'ordre du mérite et de la valeur, et que l'on fasse de même pour les pères de notre nation. »

Voici la liste des valeureux guerriers qui se distinguèrent dans la guerre contre Atzcaputzalco : Cuauhtecoatl, Tlacahuepan, Tlaatolzaca, Epcoatl, Tzompantzin, ainsi que les fils du roi Huitzilihuitl, qui se nommaient Tlacatleltzin, Huehuezacan, Huehue-Moctezuma, Titlalcoatl, Aztecoatl, Axicyotzin, Cuauhtzitzimitzin et Xiconoc.

Ceux-ci furent les premiers guerriers qui augmentèrent le territoire de Mexico Tenuchtitlan et commencèrent à lui soumettre les pays voisins, en faisant non-seulement la conquête d'Atzcaputzalco, mais aussi celle de Cuyoacan, qui était également habitée par les Tecpanèques. Par la suite ils soumirent successivement Xochimilco, Cuitlahuac et Chalco, ainsi que les Aculhuas de Tezcuco, Te-

peaca, Ahuilexapan, Cuetlaxtlan, et enfin les rivages de la mer. Par la suite des temps les Mexicains conquirent aussi la vaste province de Coayxtlahuacan, Pochtla, Tehuantepec, Xoconusco, Xolotlan, Cozcatlan, Maxtlan, Izhuatlan, Huaxaca, Cuextlan, Huitzcoac, Tuzapan, Tucpa, ainsi que tout le pays habité par les Matlatzincas de Toluca, qui comptaient un grand nombre de vassaux, Mazahuacan, Xocotlan, Chiapa, Xiquipilco et Cuahuacan.

Toutes ces provinces, qui furent conquises en peu de temps par les vaillants Mexicains, leur payaient un tribut en pierres précieuses, telles qu'émeraudes, *chalchihuites*, en or et en plumes de toutes les couleurs; elles fournissaient aussi des oiseaux précieux nommés *xiuhtototl*, *tlauchquechol* et *tzinican*, du cacao de diverses qualités, de grandes pièces d'étoffes de vingt brasses de long nommées *cuauhmecatl*, et d'autres plus petites qui n'avaient que huit ou dix brasses, des oiseaux vivants nommés *tzacan*, *toznene et ayocuan*, des perroquets de diverses espèces, des aigles, des lions, des tigres et des onces vivants, ainsi que des cuirs tannés de ces animaux; d'énormes serpents connus sous le nom de *teuctlacozauhqui*, *chiauhcoatl*, *nexhua* et d'autres serpents blancs d'une grandeur prodigieuse, des *zolcoatl miahuacoatl*, dont la queue est fendue par le bout comme celle d'un poisson; enfin ceux qui n'avaient rien autre chose à donner apportaient des scorpions, des mille-pieds venimeux et des écailles de tortue incrustées d'or avec beau-

coup d'art et dont on se servait pour boire le cacao, du jaspe, des cristaux, des pierres appelées *tlaltzocoti* et *nacarcolli* : en un mot il n'y avait pas de production de la terre et de la mer que les Mexicains ne reçussent en tribut des nations qu'ils avaient vaincues.

§ X. Des différentes espèces de vases, de coupes et de vêtements, que les Indiens tributaires apportaient aux Mexicains

Le tribut que les vassaux des Mexicains leur apportaient consistait aussi en vases de diverses formes et de diverses couleurs, sculptés, vernis et peints des plus brillantes couleurs, des *tecomates* et des coupes pour boire le cacao; ils donnaient aussi des manteaux à la mexicaine de diverses couleurs faits de soie du pays appelée *tochomitl*, des pagnes et des *huèpiles* ou jupes pour les femmes, faites d'un fil très-fin de couleur fauve, des nattes de feuilles de palmier artistement tressées, et des siéges à dossier scuplté nommés *yzhuajc pallitepotzoyzpatli*, du maïs, des haricots, du chili de diverses espèces, des citrouilles nommées *huauhtli* et *chiantzotzolli*, de l'écorce d'arbre pour brûler dans les brasiers, de la résine que l'on employait en guise de chandelle pour éclairer pendant la nuit, du charbon et une espèce de pierre blanche et légère que les Mexicains recherchaient beaucoup pour la construction de leurs maisons; ils fournissaient aussi de la chair de cerf et de lapin rôtie sur des

barbacoas ou claies de bambou, du poisson de toute espèce pêché dans les fleuves les plus profonds et les plus éloignés ; des chevrettes, des sardines et des écrevisses, et aussi toutes les espèces de fruits que produit la Nouvelle-Espagne et qui peuvent servir à la nourriture de l'homme. Tels étaient les avantages que les Mexicains avaient gagnés au prix de leur sang en soumettant les peuples les plus puissants du Nouveau-Monde, qui s'appelait alors *Zemanahuactenuchcatlapan*.

Les Mexicains cultivaient non-seulement toutes les fleurs et toutes les plantes que produit leur pays, mais encore une infinité d'autres qu'ils y avaient transplantées des contrées les plus éloignées, telles que le *yoloxochitl*, le *cacahuaxochitl*, l'*izquixochitl*, le *yozochitl*, le *cacaloxochitl*, le *tonacaxochicuahuitl* et d'autres plus petites qui viennent de la terre froide. Ce fut sous le règne du roi Itzcoatl, qui imposa le premier tribut aux Tecpanèques d'Atzcaputzalco que commença cet usage : le tribut était toujours apporté par les sujets dans le palais du roi, qui en faisait ensuite la répartition aux Mexicains auxquels il appartenait en commun.

On procéda ensuite à la répartition des terres qu'avait demandée Atenpanecatl Tlacaeltzin, et ce fut à lui que l'on distribua la première portion : on commença par le territoire de Tecpayucan et l'on continua par ceux de Chiquitepec, Cuauhtepec, Apepetzpan, Huexocuauhpan, Tetlaman, Ahuitzotl, Acuenco et enfin Tlacopan et Popotlan.

Toutes ces terres appartenaient aux Atzcaputzalcos. Ceux qui reçurent les plus grosses parts furent Cuauhtecoatl, Atlacahueyan et Huehue-Moctezuma ; mais elles furent toutes données aux chefs, et celles qui dépendaient de la ville même d'Atzcaputzalco furent distribuées aux autres Mexicains par petites portions égales, encore en réserva-t-on une partie qui fut attribuée aux dieux de chaque tribu, et leur produit, qui consistait en encens, papier, *ulli*, et en couleur jaune, noire et bleue, était employé pour le service des dieux et pour l'ornement des temples.

Les Tecpanèques de Cuyoacan éprouvèrent une vive douleur en apprenant la défaite de ceux d'Atzcaputzalco par les Mexicains et le partage de leurs terres. Maxtlaton, Cuexcuex et les autres chefs se dirent : « Allons-nous aussi devenir les vassaux des Mexicains? Les Atzcaputzalcos ne vont-ils pas se joindre à eux, maintenant qu'ils sont leurs sujets, afin de s'emparer de nos terres, quoique nous ayons toujours été libres et indépendants? Si vous m'en croyez, ajouta Cuexcuex, nous enverrons un messager aux Atzcaputzalcos au sujet de leur servitude et de la nôtre qu n'est pas éloignée. » Cette opinion fut approuvée et Zancayatleuctl fut chargé de cette mission. Quand il fut arrivé à Atzcaputzalco il demanda aux habitants s'il était vrai qu'ils fussent devenus sujets des Mexicains et leur eussent abandonné leurs terres. Les chefs, qui se nommaient Alcolnahuacatl, Itzacualcatl et Itlacuitlahuac, ré-

pondirent que c'était la vérité, et qu'après avoir été vaincus ils avaient été forcés d'y consentir pour racheter leurs femmes, leurs enfants et leurs vieillards. L'envoyé leur dit alors qu'il était chargé par le vaillant Maxtlaton et par les autres chefs de Cuyoacan de les engager à reprendre les armes pour délivrer leur patrie, en leur promettant leur appui, et qu'ils avaient déjà réclamé celui des habitants de Xochimilco et de Culhuacan.

§ XI. Maxtlaton et les autres chefs de Cuyoacan, voyant que les Tecpanèques d'Atzcaputzalco ne sont pas disposés à recommencer la guerre pour se délivrer des Mexicains, demandent du secours aux habitants de Xochimilco et de Culhuacan.

Acolnahuacatl et Itzacualcatl, qui étaient les principaux chefs d'Atzcaputzalco, répondirent aux envoyés : « Fils et frères, nous communiquerons vos propositions à nos compatriotes ; revenez dans quelques jours chercher la réponse. » Les habitants du Cuyoacan, qui étaient décidés à attaquer les Mexicains, envoyèrent Zagancatl à Atzcaputzalco. Il renouvela sa proposition, en ajoutant que ses compatriotes avaient également fait proposer une alliance aux habitants de Culhuacan, de Xochimilco, de Chalcocutzlahuac, d'Aculhuacan et de Tezcuco. Acolnahuacatl, Itzacualcatl et Itlacuitlahuac lui répondirent : « Écoute bien, Zagancatl, ce que dit Maxtlaton ; ne sais-tu pas que les Mexicains nous ont traités en vaincus, et ne nous ont laissé ni une épée, ni un bouclier, ni un dard. Ne

serait-ce donc pas nous livrer sans défense à leur cruauté que de leur déclarer de nouveau la guerre? Voulez-vous que nous nous exposions à voir les Mexicains détruire nos temples et se baigner dans le sang de nos pères, de nos femmes et de nos enfants, trancher leurs têtes, couper leurs corps en morceaux et leur arracher les entrailles? Ils prétendent même que les tigres et les aigles viendront les aider. Quand les habitants du Cuyoacan qui recherchent notre alliance, nous ont vu en danger, pourquoi ne sont-ils pas venus à notre secours? Que Maxtlaton et les siens fassent ce qu'il leur plaira; quant à nous, nous ne voulons pas faire la guerre aux Mexicains dont nous nous sommes reconnus les sujets. Allez-vous-en sur-le-champ, et ne revenez plus nous faire des propositions de ce genre. »

Les envoyés retournèrent à Cuyoacan et communiquèrent cette réponse à leurs compatriotes. Les principaux chefs dirent alors : « Hâtons-nous de fortifier tous les passages par lesquels les Mexicains peuvent pénétrer sur notre territoire, et mettons-y de nombreuses garnisons. » Cet avis fut approuvé et il se hâtèrent d'élever des retranchements à Tlachtenco, à Tlenamacoyan et à Temalacatitlan.

Quelques jours après, les femmes mexicaines se mirent en route, chargées de poissons, de grenouilles, d'*itecahuitli*, de *tecuitlalay acatlexotin* et de canards, pour aller les vendre à Cuyoacan. Les gardes que l'on avait placés dans les passages qui y conduisaient leur enlevèrent tout ce qu'elles por-

taient. Elles s'en retournèrent à Tenuchtitlan en pleurant et en gémissant de l'outrage qu'elles avaient souffert. Mais, malgré cela, cet affront fut renouvelé plusieurs fois; et, pour l'éviter, les Mexicains leur défendirent de jamais retourner à Cuyoacan. Maxtlaton et ses principaux chefs, voyant que les femmes mexicaines ne venaient plus au marché de Cuyoacan, rassemblèrent les principaux chefs et leur dirent: « Frères, vous voyez que les Mexicaines ne viennent plus au marché; c'est sans doute qu'elles sont irritées des offenses que nous leur avons faites. Préparons donc nos armes, nos boucliers, nos épées et nos macuahuitls; que les habitants de Xalatlauhco nous fournissent des épées et des boucliers, et que les jeunes gens qui sont venus de cette ville se préparent à défendre les passages, car nous verrons bientôt arriver les Mexicains guidés par l'emblème de l'aigle et du tigre. »

Les habitants de Cuyoacan se hâtèrent d'expédier aux Chichimèques d'Atlapulco et de Xalatlauhco des ambassadeurs chargés de les supplier en ces termes : « Le roi Maxtlaton, Cuexcuex et toute la nation des Tecpanèques nous ont envoyés vers vous pour vous supplier de leur prêter le secours de vos épées, de vos boucliers et de vos vaillants jeunes gens qui ont acquis par leur courage le droit de porter la devise de l'aigle et du tigre, afin qu'ils viennent défendre nos villages contre les attaques des Mexicains. » Le conseil se réunit, et après avoir délibéré sur cette proposition, il répondit aux en-

voyés : « Retournez chez vous, car nous sommes bien résolus à ne vous fournir aucun secours contre les Mexicains qui ne nous ont offensés en rien. Allez-vous-en et ne revenez pas avec de pareilles propositions. »

Quand les messagers eurent rendu cette réponse à Maxtlaton, à Cuexcuex et aux autres chefs, ils leur dirent d'aller se reposer et s'écrièrent : « Qu'avons-nous besoin d'implorer le secours de nos voisins ? Ne sommes-nous donc pas assez braves pour défendre seuls notre territoire ? Car, dans le cas le plus fâcheux, ils s'empareront de nos terres, mais nous défendrons au moins par la force de nos armes les femmes, les vieillards et les enfants. »

Cependant plusieurs jours s'écoulèrent sans que les femmes de Mexico parussent au marché de Cuyoacan, ni celles de Cuyoacan au marché de Mexico. Cuexcuex dit alors à Maxtlaton : « Seigneur, tout commerce est interrompu entre les deux villes, car les femmes n'osent plus aller de l'une à l'autre dans la crainte d'éprouver quelque affront. Il serait cependant à propos de savoir ce que font les Mexicains, s'ils ont établi des postes et s'ils se tiennent sur leurs gardes. » Maxtlaton lui répondit : « Prenez ces armes, ce bouclier et cette épée, rendez-vous secrètement à Temalacatitlan avec quelques guerriers, et ordonnez à quelques autres de vous suivre. » Cuexcuex exécuta cet ordre, mais il ne découvrit aucun mouvement chez les Mexicains, ni rien qui annonçât le moindre préparatif de guerre.

Quand il eut rapporté cette nouvelle à Maxtlaton, celui-ci, après avoir longtemps réfléchi, lui dit : « Je veux convier les Mexicains à un banquet et feindre faussement d'être leur ami, jusqu'à ce que nous ayons eu le temps de préparer nos armes pour aller les attaquer ; car cette invitation calmera les soupçons qu'ils ont pu concevoir. » — « Mais, dit Cuexcuex, ne serait-il pas mieux de profiter du moment où ils seront dans notre ville désarmés et sans défiance, pour les massacrer tous? » — « Non, répondit Maxtlaton, ce serait déshonorer notre patrie. D'ailleurs les Mexicains viendraient nous attaquer avec une nouvelle fureur et massacreraient jusqu'aux femmes et aux enfants. Il vaux mieux les attaquer courageusement en rase campagne, et les faire tomber sous nos coups jusqu'au dernier. »

§ XII. Les Tecpanèques de Cuyoacan envoient des messagers à Culhuacan, à Xochimilco, à Chalco et à Tezcuco pour proposer une alliance contre les Mexicains.

Les Tecpanèques envoyèrent Zangacatlteuctli et Tecpanecatlteuctli aux habitants de Culhuacan, de Xochimilco, de Chalco et de Tezcuco, pour leur dire: « Les Mexicains, venus d'un pays éloigné, ont fait la conquête du pays des Tecpanèques et s'y sont établis. Ils ont pris la ville d'Atzcaputzalco et toutes les terres qui en dépendent. Ils traitent les vaincus comme des esclaves, et le temps est venu d'arrêter les progrès de leurs armes. » Xilomantzin, seigneur de Culhuacan, répondit : « Nous y consentons, car

nous éprouvons la même crainte; allez vous acquitter de votre mission à Xochimilco, et nous verrons ce qu'on vous répondra. » Tecpanquizque, roi de cette ville, consentit également en son nom ainsi qu'en celui de ses vassaux, et proposa de convoquer une réunion dans le palais de Cacamatl, roi de Chalco.

Après avoir rapporté cette nouvelle à leur roi Maxtlaton, les ambassadeurs se rendirent auprès de Tzumpanteuctli, roi de Cuitlahuac. Celui-ci ayant demandé ce qu'avaient décidé les chefs de Culhuacan et de Xochimilco, ils lui répondirent que ceux-ci avaient consenti et devaient se réunir dans le palais du roi Cacamatl de Chalco, pour délibérer sur la conduite qu'on devait suivre. Tzumpanteuctli leur répondit que c'était bien, mais qu'il fallait encore gagner Quetzaltototzin, seigneur de Mizquic. Quand ils furent arrivés près de ce dernier, les ambassadeurs lui exposèrent également les griefs des Tecpanèques contre les Mexicains et la crainte que les progrès de cette nation leur inspiraient. Mais Quetzaltototzin leur répondit: « Je descends des Toltèques, peuple adroit et rusé, et je veux, avant de m'engager dans une pareille entreprise, voir d'abord quelles sont vos forces et votre expérience militaire. Je ne puis donc consentir, quant à présent, à votre proposition; allez rendre ma réponse aux Tecpanèques de Cuyoacan. Dites-leur que je préfère me tenir en repos et ne pas attaquer une nation qui ne m'a jamais fait de tort. Il est donc inutile que vous reveniez ici. »

Les ambassadeurs retournèrent alors à Culhuacan, mais ils y trouvèrent un nouveau roi, nommé Netzahualcoyotl, qui leur dit : « Écoutez-moi, envoyés des Tecpanèques de Cuyoacan, et sachez que les Mexicains ont été conduits jusque dans ce pays par leur dieu Huitzilopochtli, qui est fort et puissant. Refléchissez avant de prendre les armes et de convoquer une assemblée des chefs. Car moi, qui suis savant dans la magie et dans la nécromancie, je vois que l'avenir vous est contraire. Dites à ceux de Cuyoacan que j'ai résolu de rester tranquille dans mes États et au milieu de mes vassaux ; qu'ils réunissent, s'ils le veulent, tous les autres chefs dans le palais du roi Cacamatl de Chalco ; quant à moi, je ne veux prendre part à rien de ce qui se trame contre les Mexicains ; exterminez-les si vous pouvez. Mais moi, je ne veux leur donner aucun sujet de plainte. » Les Mexicains ne savaient pendant tout ce temps rien de ce que l'on méditait contre eux, mais les Culhuas agirent avec prudence dans cette occasion, car leur roi Netzahualcoyotl était magicien et connaissait l'avenir.

Les ambassadeurs se rendirent auprès de Cacamatl, roi de Chalco, et lui dirent que les Tecpanèques avaient décidé que ce serait dans son palais que les chefs se réuniraient pour traiter de la guerre contre les Mexicains, et qu'ils le priaient de faire les préparatifs nécessaires. Le roi leur répliqua qu'il fallait d'abord qu'il communiquât cette proposition aux Chalcas assemblés, et qu'il les engageait

en attendant à se reposer. Cuatcatl, seigneur de Zihuatecpan, et Tonteoziuhteuctli d'Amecamecan, exposèrent l'affaire aux Chalcas et répondirent ensuite aux ambassadeurs : « Nous accueillons avec joie votre proposition; car nous désirons comme vous la destruction des usurpateurs mexicains. Nous attendons ici les chefs qui doivent assister à l'assemblée ; allez leur porter notre réponse. »

Les ambassadeurs, en arrivant à Cuyoacan, rendirent compte à Maxtlaton et aux Tecpanèques du résultat de leurs missions et des refus qu'ils avaient éprouvés partout, surtout à Mizquic et à Culhuacan ; car les Chalcas seuls avaient accepté leur alliance. Eh bien, mes pères, leur répondit Maxtlaton, allez vous reposer des fatigues du voyage et nous ferons ensuite nos préparatifs pour nous rendre à Chalco. En effet, au bout de dix jours, tous les chefs se mirent en route prêts à combattre et à détruire les Mexicains. En arrivant à Chalco, ils allèrent loger au palais de Cacamatl où ils étaient attendus par deux chefs nommés Cuazcotl et Teneocuchteuctli. Après les avoir salués et leur avoir fait les compliments anciennement usités, les deux chefs leur dirent : « Que voulez-vous? que nous demandez-vous. » Les Tecpanèques leur expliquèrent tranquillement et avec une grande éloquence, que leur but était d'exterminer les Mexicains si complétement, qu'il n'en restât pas même le souvenir, et de délivrer ainsi les habitants d'Atzcaputzalco qui étaient leurs frères et de la même race qu'eux.

Le roi Cacamatl, qui avait écouté leur discours avec attention, leur répondit au nom des Chalcas: « Que venez-vous nous proposer, Tecpanèques? avez-vous bien considéré le résultat de votre entreprise? Pourquoi voulez-vous ainsi exposer la vie de vos misérables sujets qui n'ont rien fait pour mériter la mort ou devenir les esclaves des vaillants Mexicains. N'avez-vous pas pitié des vieillards, des femmes et des enfants de votre patrie? L'entreprise que vous voulez tenter est une folie; que celui qui veut y persister ne s'en prenne qu'à lui-même des malheurs qu'il éprouvera: nous ne voulons pas en être responsables. Ce serait devenir volontairement l'esclave des Mexicains et s'attirer une foule de maux. Quant à nous, nous ne voulons être les esclaves de personne, mais surtout des Mexicains, dont le dieu est le plus fort et le plus grand de tous les dieux, telle est la volonté de tous les Chalcas. »

Les chefs de Culhuacan, de Xochimilco, de Cuitlahuac et tous les autres qui faisaient partie de l'assemblée, firent la même réponse aux Tecpanèques, en déclarant qu'ils ne voulaient pas faire la guerre aux Mexicains parce qu'ils étaient persuadés que l'esclavage serait le prix de leur audace.

§ XIII. Les Tecpanèques de Cuyoacan se déterminent à commencer seuls la guerre contre les Mexicains.

Aussitôt que les chefs tecpanèques furent de retour dans leur ville de Cuyoacan, ils se rassemblèrent en présence de Maxtlaton et de Cuexcuex et dirent:

« Frères et amis, après tout ce qui s'est passé et après les insultes dont nous avons accablé les femmes et les sœurs des Mexicains, il est nécessaire que nous leur fassions la guerre, si nous ne voulons pas attirer sur notre ville et sur notre nation une accusation de lâcheté. Préparez donc vos armes, car il faut achever ce que nous avons commencé. »

Les Mexicains, pendant ce temps, continuaient tranquillement à faire rôtir leurs poissons et leurs *izcahuitls* dont l'odeur arrivait jusqu'à Cuyoacan et faisait l'envie des vieillards, des femmes et des enfants, qui auraient bien voulu en manger. Leurs désirs étaient si vifs qu'ils en tombaient malades, leurs yeux se gonflaient et ils commencèrent à en mourir, les enfants d'abord et ensuite les vieillards. Les jeunes gens mêmes en avaient un flux de sang que rien ne pouvait guérir, tant leur convoitise était excitée par la fumée qui arrivait jusqu'à leurs narines.

Maxtlaton, voyant cela, convoqua les principaux chefs et leur dit : « Vous voyez, seigneurs, combien la maladie fait de ravages parmi nous. Tous les jours l'odeur du poisson frais que les Mexicains font rôtir, et surtout celle de l'*izcahuitl* dont vous connaissez tous le suave parfum, occasionner à nos yeux de nouvelles maladies. Dites-moi votre avis. Le mien est, si vous y consentez, de convier les Mexicains à venir assister à un banquet que nous donnerons dans notre ville sous des apparences de paix, et de profiter de cette occasion pour massacrer tous leurs chefs. » Cuexcuex lui répondit : « Non, je pense

qu'il vaut mieux, après leur avoir offert ce festin, les laisser rentrer dans leurs maisons et profiter alors du moment, où ils ne pourront s'échapper, pour les mettre à mort. » Maxtlaton approuva avec joie cette proposition.

Quelques jours après, les Tecpanèques envoyèrent inviter les Mexicains, au nom de leur roi et de leurs chefs. Le principal messager s'adressa à Itzcoatl et lui dit: « Soyez, ô roi, heureux et paisible sur votre trône; vos serviteurs et vos vassaux vous saluent ainsi que tous les Mexicains, et vous prient de venir vous divertir, quand cela vous plaira, dans leur ville de Cuyoacan, car ils vous y attendent; c'est pour cela qu'ils m'ont envoyé vers vous. » Itzcoatl lui répondit: « Sois le bien venu, messager tecpanèque; nous te remercions ainsi que Maxtlaton et tous les Tecpanèques de l'invitation que tu nous apportes; et je m'y rendrai ainsi que les principaux chefs mexicains. »

Itzcoatl fit alors venir Atenpanecatl Tlacaeltzin, et lui dit: « Dans quel but les gens de Cuyoacan et leur roi Maxtlaton nous ont-ils adressé cette invitation? Quelle peut être leur intention? car il me semble qu'il y a quelque mystère caché là-dessous. » Tlacaeltzin lui répondit: « Vous, qui êtes notre roi, pourquoi iriez-vous chez eux? Restez dans votre palais et dans votre ville. Il ne faut pas qu'un roi aille d'un endroit à l'autre, il doit au contraire toujours être environné de la majesté du trône. Quant à nous, puisque vous avez accepté l'invita-

tion, nous irons et nous verrons ce que c'est. »

Le roi y consentit et les Mexicains se rendirent à Cuyoacan. En arrivant, ils commencèrent par remercier Maxtlaton, Cuexcuex et les autres chefs d'avoir pensé à leurs amis, et leur offrirent en présent toutes espèces de poissons, de grenouilles et d'oiseaux aquatiques, ainsi que des *itzcahuitl*, *tecuitlatl*, *axayacatl* et *cacolin*. Après les avoir acceptés avec reconnaissance, Maxtlaton fit venir les chanteurs ainsi que le *teponaztli* et le *tlapanhuehuetl*. On commença alors le *mitote* et le chant à la mode des Tecpanèques qui était différente de celle des Mexicains. Quand ils furent terminés, Cuexcuex, Zagancatlteuctli et Tepanecatl apportèrent des charges de bois, de *coas*, de jupons de *nequen* et de *chihuipilli*, en disant aux Mexicains : « Voici ce que vous offre le roi Maxtlaton ; vous savez que nous ne possédons pas autre chose ; tenez-nous donc compte de notre bonne volonté. Maxtlaton, notre roi, ajoutèrent-ils ; ordonne que vous vous revêtiez sur-le-champ de ces jupes de *nequen*. » Les Mexicains, voyant qu'on voulait leur faire un affront, hésitèrent un instant et répondirent : « Tecpanèques, nous recevons ces présents comme une faveur, puisque vous nous les offrez comme telle, mais nous les mettrons quand nous serons de retour. » Cependant les Tecpanèques insistèrent et forcèrent les Mexicains à mettre les jupons. Ils commencèrent par Tlacaeltzin et par les autres chefs qui l'avaient accompagné, c'étaient : Moctezuma, Tlacahuepan, Ca-

huatlteuctli, Huehuetzacan, Astacoatl, Epcoatl, Tzumpan, Tlatolzaca, Cuauhtztlzimitl, Zitlalcoatl, Xiconoc, Ixquetlato, Tlahueloc, Axicye et Cuacuauhtzin; tous, ainsi que leurs jeunes frères qui les avaient accompagnés, furent forcés de mettre des habits de femme. Cuexcuex et Maxtlaton se divertirent beaucoup de les voir vêtus de cette manière.

§ XIV. Les Mexicains retournent à Tenuchtitlan et se présentent devant Itzcoatl, habillés en femmes. — Cuexcuex s'avance jusqu'aux premières gardes pour déclarer la guerre.

En quittant le palais de Maxtlaton, les Mexicains se mirent à danser en habits de femme et profitèrent d'une occasion favorable pour s'évader sans prendre congé de personne. En arrivant devant Itzcoatl, ils lui dirent : « Seigneur, vous voyez, par le costume dont nous sommes revêtus, combien nous avions raison de ne pas vouloir que vous vinssiez avec nous. » Itzcoatl leur répondit : « Otez-le. C'est une preuve que ce n'est pas la paix, mais la guerre qu'ils veulent, et qu'ils nous regardent comme des lâches; mais nous leur payerons cela. Aussitôt que vous vous serez reposés, rendez-vous sur l'extrême frontière et préparez-vous à la défendre. » Quand les gardes arrivèrent du côté de Tlachtonco, ils y trouvèrent Cuexcuex, portant sa devise et armé d'une massue, d'un bouclier et d'une épée. Ausitôt qu'il aperçut les Mexicains, il jeta un grand cri, appelé *motenhuitec*, et s'en alla.

Les Mexicains plantèrent dans cet endroit un haut madrier pour servir de vigie ou *tlachialcuahuitl*, et un de leurs chefs, étant monté au sommet pour regarder de tous les côtés, aperçut une grande fumée au milieu des roseaux qui couvraient les rives du lac. Itzcoatl dit à Tlacaeltzin : « Va voir ce que c'est; et si ce sont les gens de Culhuacan qui viennent se réunir à nous, ou ceux de Chalco, envoyés par leur roi Cacamatl. » Quand Tlacaeltzin fut arrivé auprès de ceux qui avaient allumé ce feu, il leur demanda : «Qui êtes-vous et que voulez-vous? » Ils lui répondirent : « Nous sommes vos frères, et vos cousins de Culhuacan, qui sommes venus ici pour tendre nos filets et tâcher de nous procurer quelque nourriture. » — « Je ne crois pas qu'il en soit ainsi, répondit Tlacaeltzin, comment vous nommez-vous? » — « Acaxel, dit l'un; Atanial, dit l'autre; Quillaoljo, dit le troisième. » — « Quant à moi, reprit-il, je me nomme Atenpanecatl Tlacaeltzin. Tendez tranquillement vos filets, je reviendrai vous voir. Si d'autres viennent vous questionner, demandez-leur de quel pays ils sont; et s'ils répondent de Cuyoacan, mettez-les à mort aussitôt. » Il alla rendre compte de sa commission à Itzcoatl, qui lui recommanda de les surveiller tant qu'ils resteraient sur le territoire des Tecpanèques.

Au bout de quelques instants, Cuexcuex arriva près des roseaux et monta au sommet d'une vigie, qu'y avaient élevée ceux de Cuyoacan. Tlacaeltzin l'aperçut et dit à Itzcoatl : « Voici les Tecpanèques

qui arrivent armés et en grand nombre. » — « Par quelle route viennent-ils ? lui demanda le roi. » — « Je veux, reprit celui-ci, me rendre au bord du lac, où j'ai laissé Acaxel, Atanial et Quillaoljo, pour savoir d'eux quelles sont leurs intentions. » — « C'est bien, dit le roi, n'abandonne pas ta nation dans cette occasion périlleuse, et tâche d'augmenter la gloire de Mexico Tenuchtitlan. »

Quand Tlacaeltzin fut arrivé dans un endroit nommé Quetelpilco, il appela à haute voix les pêcheurs et leur dit : « Mes amis, vous savez que les Tecpanèques de Cuyoacan nous ont déclaré la guerre, mais nous serons certainement vainqueurs si l'on nous aide. Prenez ces armes, et, si je suis tué ou fait prisonnier par les ennemis, mes vêtements seront aussi pour vous. » Ceux-ci acceptèrent les armes qu'il leur offrait en disant : « Nous vous remercions de nous avoir traités comme vos pères et vos aïeux que nous sommes. » Et ils se joignirent à l'armée. En revenant avec eux, ils rencontrèrent les Tecpanèques dans un endroit nommé Mamoztitlan Tlachtonco. Tlacaeltzin les chargea aussitôt et les mit en déroute; il les poursuivit jusqu'à Tenamacoyan, en poussant de grands cris et suivi de ses trois compagnons, et leur dit : « Voyez si les Tecpanèques ont quelque chance de vaincre les Mexicains qu'ils ont insultés en les forçant à revêtir des habits de femme, puisqu'ils n'ont pas pu résister à nous quatre et aux deux Mexicains qui m'accompagnent, Maquiocatl et Tepoltzintli. Mais maintenant ne per

dons pas notre temps à retenir les nombreux prisonniers que nous allons faire. Contentons-nous de leur couper l'oreille droite et de les ramasser dans nos manteaux, comme nous le fîmes quand votre roi envoya les Mexicains, quelque peu nombreux qu'ils fussent alors, pour combattre ceux de Xochimilco.» Les Culhuas lui ayant dit qu'ils étaient prêts à le suivre et à l'imiter, ils se mirent de nouveau à poursuivre les ennemis en poussant de grands cris. Ceux-ci se dirigèrent d'abord vers un endroit nommé Mazatlan, puis vers Tenamacoyan. Les Mexicains continuèrent de les poursuivre en frappant sur leurs boucliers, et arrivèrent ainsi jusqu'à Cuyoacan, où les Tecpanèques étaient occupés à célébrer la fête de leur dieu Huehue-Teutl. En arrivant au milieu de la danse, qui avait lieu sur la place devant le temple, ils s'aperçurent que les Tecpanèques portaient sur la tête, au lieu de plumes, des fuseaux de femmes, nommés *malacates*. Ils firent aussitôt prisonniers les principaux chefs, qui se nommaient Achiocatl, Telpoch et Tetepilcauh, et tous les autres Tecpanèques qui étaient Chicahuaques, et commencèrent ensuite à démolir le temple.

§ XV. Les Tecpanèques implorent la pitié des Mexicains qui étaient décidés à les détruire, mais qui finissent par leur accorder la paix.

Les Tecpanèques, effrayés, se réfugièrent au sommet d'une montagne nommée Axochco, et de là ils se mirent à crier : « Seigneurs mexicains, ayez pitié

de nous ; arrêtez-vous, et déposez vos armes. » — « Non, misérables, leur répondit Tlacaeltzin, non, je ne m'arrêterai que quand j'aurai complétement détruit Cuyoacan. » Mais ils reprirent : « Nous vous supplions de nous écouter. » Tlacaeltzin y ayant consenti, ils lui dirent : « Seigneur, nous consentons à être les esclaves des Mexicains ; nous couperons du bois pour eux et nous le traînerons jusqu'à Tenuchtitlan, ainsi que les pierres nécessaires pour la construction de leurs maisons. » — « Qu'offrez-vous encore ? » — « Nous offrons encore de vous apporter des planches, car vous savez que nous habitons au milieu des forêts et des montagnes. » — « Et quoi de plus ? » — « Nous n'avons rien de plus à offrir ; Seigneurs mexicains, ayez pitié de nous ! » — « Non, reprit Tlacaeltzin, non, misérables, je ne m'arrêterai qu'après avoir détruit Cuyoacan, pour vous apprendre à nous avoir forcé à revêtir des *huepiles* et des vêtements de femme. Vous périrez jusqu'au dernier. » — « Eh bien ! reprirent alors les Tecpanèques, nous consentons aussi à construire vos maisons et à labourer vos champs de maïs ; nous creuserons un canal qui fournira à votre ville de l'eau douce et potable. Quand vous irez à la guerre, nous porterons vos vêtements, vos armes et vos provisions. Nous vous payerons un tribut de maïs, de fêves, de concombres, de *chian*, et de *tluauhtli*. » — « Est-ce là tout ? leur demanda alors Tlacaeltzin. » — « Oui, cela est tout. »

Les Tecpanèques qui étaient sur la montagne

d'Axochco dirent cela d'une voix assez haute pour être entendus de ceux qui s'étaient réfugiés à Ocuilan, à Xalatlauhco et à Atlapulco. Les Mexicains répliquèrent : « Faites bien attention à ce que vous dites, Tecpanèques, et ne venez pas un jour nous reprocher d'avoir obtenu votre soumission par la fraude. Rappelez-vous que c'est dans une juste guerre et par la force des armes que nous avons soumis votre ville de Cuyoacan. » Les Tecpanèques dirent : « Non, nous ne dirons jamais une pareille chose; c'est nous qui avons commencé la guerre et c'est par notre lâcheté que nous avons été vaincus. Nous allons à l'instant même prendre nos pioches (*coas*) et nos cordes pour exécuter les ordres que nous donneront nos seigneurs les Mexicains. »

A ces conditions, les Mexicains consentirent à arrêter les progrès de leurs armes et retournèrent à Tenuchtitlan pour rendre compte à leur roi Itzcoatl de tout ce qui s'était passé. Itzcoatl leur dit : « Après avoir rendu d'aussi grands services à votre pays, il est temps que vous alliez vous reposer des fatigues de la guerre. Vous avez assuré la domination de Tenuchtitlan, et, grâce à la protection de notre dieu Huitzilopochtli, nous n'avons plus rien à redouter d'aucune nation du monde. Mais, maintenant, qu'allons-nous faire des terres des Tecpanèques ? Il me paraît juste de les partager entre les seigneurs mexicains, puisque ce sont eux qui les ont gagnées par leur valeur. »

Tlacaeltzin lui répondit : « Faites ce que vous

voudrez, je suis à vos ordres, mais rappelez-vous que les chefs qui ont conquis Atzcaputzalco et Cuyoacan sont pauvres, il est donc bon de leur donner quelque chose pour eux, leurs enfants et leurs héritiers. » Tlacaeltzin convoqua alors dans une salle du palais d'Itzcoatl tous les chefs qui avaient pris part à la conquête et leur dit : « Notre roi Itzcoatl a pitié de votre misère et veut que nous retournions à Cuyoacan pour nous partager les terres des Tecpanèques, afin de pouvoir vivre dans l'aisance ainsi que nos descendants. » Les chefs répondirent par des vœux pour que leur dieu Huitzilopochtli accordât un long règne à leur souverain et augmentât sa puissance. Le lendemain ils se réunirent et commencèrent par prendre les surnoms suivants : Tlacaeltzin, celui de Tlacochcalcatl; Moctezuma, celui de Tlacatecatl; Tlacahuepan, celui de Icshuahuacatl, et Cuatlecoatl, celui de Tilancalqui.

Ceux-ci furent à l'avenir regardés comme les quatre plus puissants seigneurs du Mexique. Après eux vinrent les *Tiacanes* ou capitaines qui s'étaient distingués comme de vaillants guerriers. Voici leurs noms et le surnom qu'on leur donna :

Huehuezacan,	surnommé	Tezcacoatltiacauh.
Cahual,	——	Acolnahuacatltia.
Tzompantzin,	——	Hueytiacauhtlitia.
Nepcoatzin,	——	Temilotlitia.
Citlalcoatl,	——	Atempanecatltia.
Tlahueloc,	——	Calmimilolcatltia.
Ixhuetlantoc,	——	Huitznahuacatltia.

Xiconoc,	surnommé	Atempanecatltiauh.
Tlacolteutl,	——	Quetzaltotoncatl.
Axicyotzin,	——	Teuctlamacazqui.
Ixnohuatiloc,	——	Tlapaltecatl.
Macatzin,	——	Quauhquiahuacatl.
Tenamamaxtli,	——	Coatecatltiacauh.
Tzontemoc,	——	Pantecaltzin.
Tlacacochtoc,	——	Tluecamecatltiacauh.

Tels furent les vaillants soldats qui conquirent les villes d'Atzcaputzalco et de Cuyoacan. Il y eut encore d'autres jeunes guerriers qui se distinguèrent et firent des prisonniers. Quelques-uns ramenèrent même jusqu'à deux ou trois esclaves. Ceux-là, parmi lesquels étaient Machiocatl et Telpoch, se rasèrent les cheveux derrière la tête pour montrer qu'ils avaient fait un prisonnier à la guerre, et de *macehuales* qu'ils étaient auparavant, ils furent à l'avenir regardés comme de vaillants guerriers. Quant à Acaxel, Atanial et Quillaoljo, les trois qui avaient accompagné Tlacaeltzin, on leur accorda la permission de placer à leur lèvre inférieure une pierre que l'on appelait *tentetl*. Tlacaeltzin supplia le roi Itzcoatl de leur accorder également un nom honorifique, puisque c'était grâce à ces trois chasseurs de canards et à deux Mexicains qu'il avait remporté la victoire. Un de ces Mexicains fut donc surnommé Cuauhnuchtli, et l'autre, qui était son fils, Cuauhquiahuacatl. Acaxel reçut le nom de Inpicatl, Atanial celui de Huitznahuacatl et Quillaoljo celui de Itzcotecatl. Quand tout cela fut terminé, Tla-

caeltzin leur dit: « Rendons grâce au roi Itzcoatl des faveurs dont il nous a comblés, et retournons dans nos maisons. »

Au bout de quelques jours Itzcoatl le fit appeler de nouveau et lui dit: « Maintenant il est temps de faire entre les chefs la répartition des terres qui ont été enlevées à ceux de Cuyoacan. » Tlacaeltzin obéit et commença par la capitale. Il assigna d'abord au roi tout ce dont il avait besoin pour la consommation de sa maison et pour donner dans son palais des festins aux chefs mexicains et aux seigneurs qui venaient des pays éloignés, que ce fussent des tributaires, des ambassadeurs ou des marchands étrangers. Il donna ensuite à Tlacochcalcatl Atenpanecatl des pièces de terre situées à Chicahuaztitlan, Huehuetlan, Izquitla, Atoyachecateopan, Icpaltitlan, Tecuacuilco, Mixoac, Copilco, Atlitic, Palpan et Toltepec, parce que dans chacun de ces dix endroits il avait tué un Tecpanèque et lui avait coupé la tête. Il en fut de même des autres Mexicains, qui reçurent chacun une ou plusieurs pièces de terre dans les endroits où ils s'étaient signalés.

§ XVI. **Guerre contre Xochimilco dont les habitants, vaincus par les Mexicains, sont obligés de se reconnaître leurs vassaux.**

Les habitants de Xochimilco, voyant que les Mexicains avaient vaincu et réduit en servitude les Tecpanèques d'Atzcaputzalco et ceux de Cuyoacan, et s'étaient partagé leurs terres, en furent très-irrités.

Leurs chefs Teuctl, Panchimalcatlteuctli, Xayacacatl Mectlaacateuctl et Queyacteotla, se dirent : « Pour que notre nation et notre ville ne soient pas également détruites, ne vaudrait-il pas mieux nous soumettre aux Mexicains de notre plein gré, afin qu'ils nous traitent bien. » Mais cette proposition souleva une grande opposition. Jacaxapo s'écria : « Comment, moi qui suis un chef, irai-je m'abaisser à balayer pour les Mexicains et à leur donner à laver ? Ne vaut-il pas mieux faire nos efforts pour conserver notre indépendance et tenter le sort des combats ? »

Le lendemain, les femmes mexicaines vinrent, selon leur coutume, au marché de Xochimilco pour y vendre des canards, des poissons et d'autres produits du lac. Les femmes de la ville en achetèrent, les firent cuire après les avoir bien lavés, et les portèrent au palais de Tecpan pour le repas des chefs. Ceux-ci en mangèrent avec plaisir; mais ils furent bien étonnés de trouver au fond du vase des têtes d'enfants, ainsi que des pieds, des mains et des lambeaux de chair humaine. Les Xochimilcas s'écrièrent alors : « Eh bien! ne le disions-nous pas? Voyez comme ces Mexicains sont méchants! C'est avec de semblables fourberies qu'ils ont réduit en esclavage les Tecpanèques d'Atzcaputzalco et de Cuyoacan. Préparons nos armes pour leur résister, car il en est temps. »

Le lendemain on vit arriver à Xochimilco des ambassadeurs mexicains qui étaient envoyés par le roi Itzcoatl et les principaux chefs. Ils furent conduits

au palais de Tecpan et reçus par deux chefs, dont l'un se nommait Quauhquechol et l'autre Tepententli Tepanquinque. Les ambassadeurs leur offrirent en présent divers produits du lac, et leur dirent : « Puissants seigneurs, nous sommes envoyés par vos humbles vassaux, notre roi Itzcoatl et les autres chefs qui habitent avec lui au milieu des roseaux et des marais, et qui ne gouvernent qu'en votre nom la ville de Mexico Tenuchtitlan. Ils vous baisent les mains et vous supplient de vouloir bien leur accorder la permission de prendre quelques pierres pour la construction du temple de notre dieu Huitzilopochtli, et de couper un peu de bois de *ayauhcauhuitl-pinavete*. C'est pour cela que nous sommes venus. »

Les seigneurs leur répondirent aussitôt : « Que venez-vous nous proposer, Mexicains; êtes-vous ivres? Sommes-nous vos vassaux ou vos esclaves, pour que vous veniez nous proposer de travailler pour vous, et de vous fournir de la pierre et du bois? Retirez-vous sur-le-champ, et allez porter cette réponse à ceux qui vous ont envoyés. » Les ambassadeurs retournèrent donc à Tenuchtitlan, et rendirent compte à Itzcoatl et aux autres chefs de la réponse fière et insolente qu'ils avaient reçue. Le roi répliqua : « Laissons-les pour le moment, et voyons s'ils oseront venir nous attaquer; en attendant, que toutes les communications soient coupées entre cette ville et Xochimilco. »

Pendant ce temps les Xochimilcas se disaient en-

tre eux : « Que pensez-vous de ce qui s'est passé? Fallait-il permettre aux Mexicains de venir s'approvisionner de pierres et de bois, à condition qu'ils le transportassent eux-mêmes? » Jacaxapo prit alors la parole et dit : « Il est impossible de permettre une pareille chose; car même si nous y consentions nos sujets en seraient indignés et se révolteraient contre nous, avec raison. Il faut, au contraire, nous préparer à défendre notre ville, et même à attaquer les Mexicains. Si nous devons périr, succombons du moins avec gloire et les armes à la main. »

Quelques Mexicains qui suivaient la route appelée Chiquemaltitlan s'assirent dans la forêt pour se reposer. Une troupe de Xochimilcas armés s'approcha d'eux et leur demanda : « De quel pays êtes-vous? » — « Pourquoi nous faites-vous cette question? répondirent les Mexicains. Sommes-nous vos esclaves ou êtes-vous des voleurs de grands chemins? Nous sommes des Mexicains qui travaillons pour gagner notre misérable vie, et nous venons de Cuernavaca chargés de *chile* et de coton. » — « C'est vous que nous cherchons, reprirent les Xochimilcas; car vous êtes des misérables. » Comme ils étaient nombreux ils maltraitèrent cruellement les Mexicains et les dépouillèrent de tout ce qu'ils portaient, même de leurs vêtements. Ceux-ci revinrent complétement nus à Mexico, et se rendirent, tout sanglants, au palais d'Itzcoatl pour lui porter leurs plaintes. Le roi et tous les chefs s'écrièrent aussitôt ; « Nous ne pouvons nous laisser insulter de cette manière par les

Xochimilcas.» Itzcoatl, dit à ceux qui avaient été pillés. « Que voulez-vous, mes frères, nous ne pouvons pas toujours avoir les yeux sur ce qui se passe dans les forêts et dans les montagnes? Ayez un peu de patience, et reposez-vous dans vos maisons. Votre vengeance ne se fera pas attendre. » Itzcoatl rassembla aussitôt les capitaines, et leur dit: « Vous voyez les insultes constantes que nous font les Xochimilcas. Ne sommes-nous pas assez forts et assez vaillants pour les repousser? Que l'on envoie sur-le-champ des gardes sur les routes et les passages, et surtout à Coapan et à Ocolco. Il faut aussi que quelques guerriers aillent plus loin. Si l'ennemi les rencontre et leur demande qui ils sont, il faudra lui dire la vérité. » Cinq chefs et cinq jeunes *macehuales* se chargèrent de cette commission. Les chefs se nommaient Tlatolzaca, Tzumpan, Mecatzin, Epcoatl et Tlazalteuctli; et les *macehuales*, Chicahuac, Chical, Acohzauhqui, Tlahuazomal et Itzomyeca. Quelques laboureurs de Xochimilco qui allaient cultiver leurs champs du côté de Coapan ayant aperçu les gardes mexicaines s'approchèrent d'elles et leur demandèrent: « Qui êtes-vous et que venez-vous faire ici?» — « Qui êtes-vous vous-mêmes? répondirent-ils. » — « En vérité, s'écrièrent les Xochimilcas, ce doit être des Mexicains. » — « Oui, reprirent-ils, nous le sommes; mais que vous importe, avez-vous quelque chose à nous demander? » Une parole en amena une autre, de sorte qu'ils finirent par en venir aux mains. Les Xochimilcas repoussés

revinrent en grand nombre armés d'épées et de massues, et poursuivirent les Mexicains presque jusque dans l'intérieur de leur ville, où ils revinrent en toute hâte raconter ce qui s'était passé.

§ XVII. Itzcoatl envoie des messagers à Culhuacan, Cuitlahuac et Mizquil, pour savoir si les habitants de ces villes veulent faire cause commune avec ceux de Xochimilco.

Ces gardes qui pour augmenter la fureur des Xochimilcas avaient détruit devant eux un certain nombre d'épis de maïs, arrivèrent donc aux pieds du roi Itzcoatl, et lui racontèrent les mauvais traitements qu'on leur avait fait subir. Itzcoatl convoqua les chefs Tlacochcalcatl, Tlacatletzin, Tlacatecatl, Moctezuma, Tilancalqui et Ehuatecatl. L'un d'eux prenant la parole au nom de tous les autres lui dit : « Seigneur, envoyez vos messagers à Cuitlahuac et Mizquic. » Le roi désigna pour cette mission les deux chefs Aztacoatl et Azyciotzin, qu'il regardait comme les plus habiles, en leur disant : « Allez saluer de ma part et de celle des seigneurs mexicains les chefs de ces deux villes, et demandez-leur s'ils sont résolus à nous faire la guerre. Vous vous acquitterez ensuite de la même mission auprès de ceux de Xochimilco. Vous leur demanderez si les vieillards, les hommes et les jeunes gens sont de cet avis, et ce que deviendront les femmes et les jeunes filles. Quand ils vous auront répondu, nous verrons ce que nous aurons à faire. »

Les messagers se dirigèrent donc vers Xochimilco, mais en arrivant à Coapan ils virent que ce poste était occupé par une quantité de Xochimilcas en armes, tandis qu'eux-mêmes n'en avaient pas. Les ennemis leur crièrent aussitôt qu'ils les aperçurent : « Qui êtes-vous? Où allez-vous? » Les Mexicains leur ayant fait connaître l'objet de leur mission, ils leur répondirent : « Il est inutile que vous alliez plus loin. Dites à Itzcoatl qu'il se prépare à se défendre et que nous allons bientôt venir le trouver. » Mais, dirent les Mexicains, ce n'est pas là le but de notre voyage, nous avons tout autre chose à vous communiquer. Cela ne fait rien, répliquèrent les Xochimilcas, retournez sur vos pas. Les Mexicains voyant qu'il leur était impossible de faire autrement renoncèrent donc à se rendre à Xochimilco et allèrent rendre compte à Itzcoatl des motifs qui les avaient empêchés d'accomplir la mission dont ils étaient chargés. Le roi dit alors aux chefs : « Vous voyez que ce sont les Xochimilcas qui viennent nous attaquer, il faut donc les massacrer jusqu'au dernier sans avoir pour eux ni pitié ni miséricorde. Préparez-vous donc à combattre si vous ne voulez pas qu'on vous enlève à la face du monde votre honneur et votre réputation. »

L'armée mexicaine se mit donc en marche et arriva à Teyecac, tout près de l'endroit où l'on avait forcé les messagers à retourner sur leurs pas, elle s'y arrêta quelque temps pour y ramasser une grande quantité de pierres, et Tlacatletzin, qui en

était le général, ordonna de se diriger lentement vers Xolco. En approchant de ce lieu ils aperçurent un grand nombre d'ennemis qui leur criaient : « Venez, venez, Mexicains. » Et ceux-ci leur répondirent : « Pauvres malheureux Xochimilcas, le moment de votre destruction est arrivé. Vous allez devenir nos vassaux et nos tributaires. » Ils les chargèrent ensuite avec tant de fureur qu'ils ne tardèrent pas à prendre la fuite en poussant de grands cris et en cherchant un refuge dans leur ville. Tlacatletzin, général des Mexicains, monta alors au sommet de la colline de Xuchitepec et cria à ses soldats : « Tenez-vous sur vos gardes, ne vous laissez pas emporter par votre valeur, et tous les ennemis tomberont aujourd'hui sous nos coups. » Les Mexicains, en effet, les poursuivaient, en tuaient et blessaient un grand nombre et faisaient les principaux chefs prisonniers. Ils arrivèrent ainsi jusqu'à Atotoc où ils placèrent contre les maisons une grosse pierre en signe de sujétion à Mexico. Ils renversèrent ensuite les palissades qui défendaient l'entrée de la ville et ils allaient y pénétrer quand les chefs xochimilcas leur crièrent : « N'allez pas plus loin, mettez un terme à votre fureur et reposez-vous, car tout ce que vous voyez vous appartient. » Les Mexicains s'étant arrêtés pour voir quelles conditions on leur offrait, les chefs des Xochimilcas continuèrent : « Écoute, Tlacatletzin, et prends pour chacun des chefs, tes parents et nos maîtres, quatre cents brasses carrées de terre, et pour toi ce que tu voudras, car cela vous

appartient à bon droit. C'est notre faute si nous sommes aujourd'hui forcés de nous soumettre à vous. Voilà ce que je dis au nom du peuple de Xochimilco. » Tlacatletzin, prenant avec lui Cuauhnoctli et Tilancalcatl, fit approcher les principaux chefs des Xochimilcas et leur dit : « Écoutez-moi, voici les ordres de notre seigneur et roi Itzcoatl qui réside au milieu des roseaux et qui attend notre retour. Je répartis les terres de la manière suivante : Je prends toutes les terres de Coapan, de Chilchoc, de Teoztitlan, de Xuchipas, de Matlaxauhcan, de Xalpan, de Mayatepec, d'Acapulco, de Tlelyahualco et de Tlacatepec. Elles seront partagées entre le roi, moi et les autres chefs mexicains. » Les Xochimilcas y consentirent et ajoutèrent : « Nous vous abandonnons, en outre, notre grande montagne qui vous fournira des pierres et des bois de construction. Mais maintenant, seigneur, reposez-vous, car cette ville vous appartient et nous sommes devenus vos serviteurs, nous serons toujours à vos ordres. »

Les Mexicains retournèrent donc dans leur ville de Tenuchtitlan pour y raconter leur victoire et la soumission de leurs ennemis. Quand le roi l'eut appris, il fit venir les Tecpanèques d'Atzcaputzalco, ceux de Cuyoacan et ceux de Xochimilco, et leur donna l'ordre de construire une chaussée de pierres de quinze brasses de large et de deux toises de haut, ce qu'ils exécutèrent. C'est celle qui conduit à l'entrée de Mexico, nommée *Xoxolco*.

§ XVIII. Le roi Itzcoatl fait demander aux chefs de Cuitlahuac d'envoyer leurs filles et leurs sœurs pour danser dans les mitotes.

Le roi Itzcoatl convoqua tous les chefs mexicains, et leur dit: « J'ai résolu d'envoyer à Cuitlahuac et de demander aux chefs de cette ville d'envoyer leurs filles et leurs sœurs pour qu'elles chantent les chants que l'on répète de jour et de nuit, et que l'on désigne sous le nom de *cuiçuyan*, et de venir eux-mêmes chanter et planter des roses dans nos jardins et dans nos vergers. Nous verrons comment ils prendront cette proposition et s'ils refusent d'obéir. J'ai choisi pour cette mission deux chefs, Coatecatl et Ihuilpanecatl. » Tlacochcalatl-Tlacatletzin leur dit aussi : « Allez, seigneurs, et dites-en autant de ma part à Xochitlolinque, roi de Cuitlahuac. Il faut absolument que les chefs de cette ville viennent chanter et danser pour nous, et qu'ils plantent chacun vingt pieds de rosiers dans nos jardins. »

Quand les envoyés furent arrivés auprès de Xochitlolinque et lui eurent expliqué le but de leur ambassade, celui-ci se montra fort irrité qu'on osât lui envoyer un pareil message. « Que dites-vous, Mexicains, s'écria-t-il, et quel rôle voulez-vous faire jouer à nos femmes et à nos filles? Est-ce pour se moquer de nous qu'Itzcoatl nous envoie un pareil message? Cela est impossible et cela ne sera pas. C'est tout simplement une querelle que vous voulez chercher à moi et à ma nation; mais nous vous atten-

dons. Allez porter votre réponse au roi. » Les Mexicains partirent, en effet, aussitôt pour s'en retourner, et rendirent mot à mot à Itzcoatl la réponse qu'ils avaient reçue. Tlacochcalcatl, Tlacatletzin, Tlacatecatl, Moctezuma et les autres chefs dirent à Itzcoatl : « Seigneur, il faut prouver à ceux de Cuitlahuac qui ont osé vous envoyer une réponse aussi peu respectueuse qu'ils sont vos sujets. Il faut aller aussitôt les attaquer, ou du moins leur envoyer une nouvelle sommation.

Coatecatl et Ihuitlpanecatl retournèrent, en effet, auprès de Xochitlolinque, et lui firent une seconde fois la proposition dont ils étaient chargés ; mais ils reçurent la même réponse. « Maintenant, dit Itzcoatl, il est temps, et je cède à vos désirs. Allez vous préparer, et je vous avertirai quand il sera temps d'attaquer ces misérables de Cuitlahuac. Je vais envoyer des ambassadeurs aux chefs de Chalco et de Tlamanalco, Cuateotl et Tonteozinhteuctli, et nous verrons bien par leurs réponses s'ils sont disposés à favoriser ceux de Cuitlahuac. » Aussitôt que ceux-ci furent arrivés à Chalco, ils exposèrent au roi le sujet de leur mission, et celui-ci leur répondit : « Nous n'avons pas entendu parler de cette affaire. Ceux de Cuitlahuac ne nous ont point demandé de secours, et s'ils l'avaient fait, nous le leur aurions refusé. » Quand cette réponse eut été rapportée à Itzcoatl, il envoya l'ordre à tous les jeunes gens qui se trouvaient dans les maisons où on leur enseigne l'exercice des armes de prendre leurs épées, leurs

massues et leurs boucliers ornés de devises effroyables, et de se mettre en marche au son des tambours et des trompettes, et en poussant de grands cris, comme cela est l'usage en de semblables occasions. Car il faut remarquer qu'il y avait à Mexico des établissements où les jeunes gens apprenaient à manier les armes et où il y avait des maîtres pour le leur enseigner. Il y en avait d'autres où on leur apprenait à chanter et à danser le *mitote* au son du *teponaztli* et du *tlapanhuehuetl.* Il y en avait aussi pour les femmes où il se commettait des désordres affreux; car ces danses avaient lieu la nuit, et les maîtres qui les leur enseignaient buvaient pendant tout le temps, de sorte que la leçon se terminait par des scènes de débauches que ces femmes aimaient beaucoup. On donnait à ces sortes de maisons le nom de *cuicoyan* ou la grande joie des femmes. C'était Huitzilopochtli qui leur avait ordonné de les établir pour perdre leurs âmes par ce moyen. Il y avait aussi à Mexico des maisons où on enseignait aux jeunes filles les travaux de leur sexe selon l'usage du pays.

Le lendemain matin de très-bonne heure l'armée mexicaine se mit en marche vers Cuitlahuac. Quand elle fut arrivée à Jahuatiuhcan, qui est situé sur le flanc d'une montagne qui domine cette ville, elle se rangea en bon ordre et arriva ainsi à Cuitlapan pour attendre les canots qu'on devait lui envoyer de Mexico, car Cuitlahuac est située au milieu du lac d'eau douce. Dès qu'ils furent arrivés les Mexicains s'y embarquèrent en poussant des cris si terribles que

leurs ennemis en furent épouvantés. Ils commencèrent aussi à évoquer par des moyens diaboliques tous les animaux qui habitent le lac, et qu'on appelle *amenez*, *acocilin*, *atetepitz*, *acuecueyatchin*, *acoatl*, *achichinea*, *atlacuyo*, et *ecocoyi*.

Ceux de Cuitlahuac voyant cela se hâtèrent de remplir leurs canots de canards, de loutres, de poisson blanc et de grenouilles, et d'aller les offrir aux Mexicains, avec leurs assurances de soumission, pour tâcher de désarmer leur colère. Quand ils furent arrivés près d'eux ils se prosternèrent humblement en leur offrant ce qu'ils apportaient, et en leur disant : « Recevez le tribut que nous offrons au grand roi Itzcoatl ; nous sommes prêts à exécuter ses ordres. Nous enverrons nos filles et nos sœurs au temple d'Itzahuitl-Huitzilopochtli, à la maison des chants et des danses ou *cuicoyan*, comme vous l'appelez, pour qu'elles servent à divertir nos jeunes vainqueurs. Nous irons nous-mêmes chanter, danser et planter des rosiers dans vos jardins. » — « A la bonne heure, dirent les Mexicains, nous allons simplement parcourir votre ville et vos villages ; mais tâchez une autre fois de ne pas vous montrer rebelles. » Les Cuitlahuacas le promirent avec serment, et les Mexicains retournèrent dans leur ville.

A leur retour ils rendirent compte de tout à Itzcoatl, à Tlacochcalcatl, à Tlacatecatl et à Moctezuma, et lui rapportèrent qu'en les voyant, les Cuitlahuacas effrayés s'étaient soumis et avaient promis de payer un tribut en poissons et autres pro-

duits du lac, et les avaient accompagnés pour leur faire honneur jusqu'à Tecuitlatzonco, endroit où l'on récolte le tezintlatl qui est bon à manger. « Ils se sont, dirent-ils, reconnus tous vos sujets, quels que soient leur âge et leur sexe; ils ont promis d'envoyer leurs jeunes filles aux *cuicoyans* et maisons d'école, et de ne jamais se révolter. » Itzcoatl leur fit ses remerciements de la conquête qu'ils avaient faite et les envoya se reposer dans leurs maisons. Quelques jours après ce prince mourut, et les Mexicains proclamèrent à sa place Moctezuma, dit le Vieux, qui fut leur quatrième roi.

§ XIX. Guerres du roi Moctezuma le Vieux contre la ville de Culhuacan et contre plusieurs autres.

Quand Nezahualcoyotl, qui régnait alors sur les Aculhuacas, voisins des Mexicains, eut appris cette nouvelle, il convoqua les principaux chefs et leur dit : « Mes fils et frères, prêtez l'oreille à mes discours; si les Mexicains viennent ici ou si vous les rencontrez par les chemins, donnez-leur ce qu'ils vous demanderont, et recevez-les avec hospitalité dans vos maisons, car ce sont des gens belliqueux et féroces. Si vous les maltraitez nous serons exposés à un grand danger, nous, notre ville, nos femmes et nos enfants. Si vous ne vous conformez pas à mes avis vous cesserez bientôt d'être des chefs et vous deviendrez de pauvres *macehuales*, comme le sont devenus nos voisins et nos alliés que la vaillance des

Mexicains a forcés de devenir leurs sujets. Donnez avis de cela, non-seulement aux autres chefs, mais à toute la nation.» Tous lui répondirent : « Nous observerons exactement ce que vous nous recommandez, afin que votre royale personne n'éprouve aucun dommage.»

Moctezuma, le nouveau roi de Tenuchtitlan, convoqua de son côté les chefs mexicains, et leur dit : « Seigneurs, quel est votre avis sur la conduite que nous devons tenir à l'égard des Tezcucains de Culhuacan, dont le roi est Nezahualcoyotl, chef de tous Aculhuas? Mon dessein est de lui faire dire que je marcherai contre ses états à la tête de l'armée des Mexicains habitants du lac, et dont la ville est distribuée au milieu des roseaux et des figuiers d'Inde. Il faut qu'aussitôt mon arrivée à Chiuhtepec, il fasse une grande fumée en signe de soumission, ainsi que quand j'entrerai à Tultepec et à Teziztlan où sera dorénavant la frontière des Mexicains et des Aculhuas. Aussitôt mon arrivée dans cette dernière ville, il faut qu'il brûle le temple de son dieu : telle est ma volonté.»

Ahualcoatl-Tlacaltletzin prit alors la parole et dit : « Mon fils et roi bien-aimé, j'approuve la conduite que vous voulez tenir à l'égard de Nezahualcoyotl. Seulement prenez garde que les femmes, les vieillards et les enfants ne viennent à en souffrir, car c'est votre devoir de roi de chercher à augmenter l'empire en conquérant de nouvelles provinces. Envoyez vos messages au roi Nezahualcoyotl, et nous

verrons ce qu'il répondra. » — « Qui choisirez-vous pour cette mission ? » demanda Moctezuma. — « Prenez, dit Zihualcoatl, Tocuiltecatl, Tepantecatl, Achicatlteuctli et Chicahuaz, dont les deux derniers sont vos frères et les miens. »

Ceux-ci partirent donc après avoir reçu leurs instructions, et se rendirent auprès de Nezahualcoyotl qui, après les avoir écoutés attentivement, leur répondit : « Ce que votre maître me demande me paraît bien dur, car je tire de la terre chaude (qui est aujourd'hui le marquisat d'Oaxaca et s'appelait alors Tlahuic) des arbres fruitiers, des magneys avec leurs racines, des maisons entières et beaucoup d'autres objets. Cependant je lui obéirai et j'irai le trouver, comme il me l'ordonne, à Chiquihtepec, à Totolzingo et à Teczuitlan. Saluez de ma part le roi Moctezuma, Cihuacohuatl-Tlacaltletzin et les autres seigneurs mexicains.

Aussitôt leur retour, les ambassadeurs transmirent cette réponse aux chefs mexicains qu'ils trouvèrent réunis, et leur donnèrent en même temps beaucoup de détails sur les mœurs et les coutumes de leurs nouveaux sujets. « Allez vous reposer dans vos maisons, dit alors Moctezuma, et que demain tous les Mexicains préparent leurs épées, leurs boucliers et leurs massues, ainsi que leurs costumes de guerre, en peau de tigre et d'autres animaux, en plumes d'aigle et en peau de serpent, et nous marcherons droit sur Chiquihtepetitlan. »

Quand les Mexicains s'approchèrent de la fron-

tière des Aculhuas, les premières gardes commencèrent à les insulter en disant : « Les voilà, ces petits Mexicains, nous allons voir combien ils sont ; ils vont mourir de nos mains. » Les Mexicains leur répondirent : « Aculhuas, les paroles ne nous épouvantent pas. Voyons vos œuvres, et qui l'emportera sur l'autre dans le combat. En effet, aussitôt qu'ils furent arrivés auprès de Chiuhtepec, les Mexicains commencèrent à crier, en frappant leurs boucliers de leurs épées : « En avant ! en avant ! Mexicains, c'est aujourd'hui que les Aculhuas vont être exterminés sans qu'il en rentre un seul dans sa patrie ; » et ils chargèrent leurs ennemis avec fureur ; ils les poursuivirent ainsi à Huixachtitlan, Coatltlan et Tulpetlac, et arrivèrent ainsi jusqu'à Culhuacan où ils les forcèrent à se réfugier dans le lac après avoir perdu un grand nombre des leurs, après quoi ils arrivèrent à Teczitlan et Totolzingo.

Nezahualcoyotl, en voyant cela, monta aussitôt au sommet de la tour de l'idole et y mit le feu, ce qui excita une grande fumée. Aussitôt que les chefs mexicains l'eurent aperçue ils comprirent ce que cela voulait dire et crièrent à leurs soldats : « Arrêtez-vous, car Aculhuacan se reconnaît vaincu. » Nezahualcoyotl s'approcha alors et leur dit : « Valeureux Mexicains, déposez vos armes, puisque j'ai accompli vos volontés ; à dater d'aujourd'hui nous sommes vos serviteurs et vos tributaires et nous porterons vos charges. Ayez pitié de nos vieillards, de nos femmes et de nos enfants puisque nous sommes déjà vos sujets. »

§ XX. Soumission des peuples d'Aculhuacan. — Tributs et prestations que les Mexicains leur imposent.

Quand cette guerre fut terminée et que Netzahualcoyotl eut consenti, dans la ville de Tecziztlan, à ce que les Acolhuas devinssent les tributaires des Mexicains, il dit à ces derniers : « Prenez une certaine quantité de terre et distribuez-la à mes frères et amis les Mexicains afin qu'elle leur fournisse à boire et à manger, ainsi qu'aux seigneurs de Tenuchtitlan, que je regarde comme mes pères, et à Tetzahuitl Huitzilopochtli à qui nous présenterons à laver. Quand vous serez reposé de vos fatigues, retournez dans votre ville et saluez de ma part le roi Moctezuma et tous les chefs. » Les Mexicains répondirent : « Faites attention à ce que vous faites, Aculhuas nos frères, et ne vous repentez pas un jour des promesses que la crainte vous arrache en ce moment. » — « Non, répondit Netzahualcoyotl, notre force ne serait pas alors plus grande qu'elle ne l'est aujourd'hui ; c'est pourquoi je confirme tout ce que j'ai promis. Prenez la moitié de nos terres pour la distribuer aux guerriers mexicains et laissez-nous le reste afin que nous ayons de quoi subsister. Nous vous fournirons des vivres toutes les fois que vous viendrez dans le pays de Culhuacan et nous vous servirons comme nos seigneurs. »

Les Mexicains retournèrent donc auprès de Moctezuma et lui rendirent compte de la victoire qu'ils

venaient de remporter; ils lui dirent comment le roi Netzahualcoyotl, voyant les Aculhuas en déroute, avait, de ses propres mains, mis le feu au temple de son dieu, en signe de soumission, et lui apprirent le traité que l'on avait fait avec lui pour le partage des terres.

Deux ou trois jours après Moctezuma fit appeler Cihuacoatzin et Tlacatletzin, et les chargea de répartir les terres aux guerriers mexicains, de manière à contenter également les chefs aculhuas. Ils prirent d'abord une grande pièce de terre qu'ils attribuèrent au roi Moctezuma pour les frais de sa cour et de sa maison. On donna à Cihuacoatl-Tlacaeltzin, qui avait été général de l'armée, des terres en neuf endroits différents, savoir: à Tezontepec, à Tuchatlauchli, à Temazcalapan, à Atalco, à Atzompan, etc. On en donna également dans neuf endroits aux principaux chefs, et dans trois endroits aux capitaines d'un moindre rang. Un des répartiteurs, nommé Ticoctiahuacatl, alla à Mexico rendre compte de cette répartition qui fut approuvée. On attribua également des terres aux calpixques ou majordomes de Cuyoacan, de Xochimilco, d'Atzcaputzalco, de Cuitlahuac. Quand tout cela fut terminé, Moctezuma, très-satisfait, dit aux Mexicains: « Maintenant que les autres peuples ont appris à leurs dépens à connaître la grandeur et la puissance de notre nation, vous pouvez rentrer dans vos maisons et vous y reposer. Le temps nous apprendra ce qui nous reste à faire. »

§ XXI. **Moctezuma construit un temple en l'honneur de Huitzilopochtli. — Il déclare la guerre aux habitants de Chalco.**

Au bout de quelques années le roi Moctezuma dit à Cihuacoatl Tlacaeltzin, son général : « Voici longtemps que nous sommes oisifs. Ne serait-il pas temps de commencer à construire le temple de Tezahuitl-Huitzilopochtli. Il faut envoyer des messagers aux rois et aux villes afin qu'ils se disposent à venir nous aider dans ce travail. Ces messagers iront dans l'ordre suivant : D'abord à Atzcaputzalco, puis à Cuyoacan, à Culhuacan, à Xochimilco, à Cuitlahuac, à Mizquic et enfin chez Netzahualcoyotl, seigneur des Tecpanèques. » Cihuacohuatl lui répondit : « Il me semble que ce n'est pas là ce qu'il faut faire, car ces messagers seront très-fatigués, ils expliqueront vos intentions tantôt bien, tantôt mal, ce qui diminuera votre gloire et le respect qui vous est dû; il me semble qu'il vaut mieux convoquer tous ces chefs pour un jour fixe afin qu'ils apprennent vos volontés de votre propre bouche. » Moctezuma lui répondit : « Ce projet vaut, en effet, mieux que l'autre qui était très-défectueux. J'ai beau être roi, je ne puis m'occuper de tout. C'est pourquoi dorénavant, Cihuacoatl, tu seras aussi seigneur et tu m'aideras à gouverner cette république mexicaine. »

Les messagers partirent donc pour les différentes villes et convoquèrent les seigneurs qui les gouvernaient. C'étaient Tezcacoatl, Huitznahuatl,

Huecamecatl et Mixicateuctli. Ils allèrent d'abord à Atzcaputzalco, où régnait Acolnahuacatl-Tzacualcatl, qui se mit en route aussitôt après avoir reçu les ordres de Moctezuma. Itztlotlinqui de Cuyoacan, Xilomatzin de Culhuacan, les deux seigneurs de Xochimilco, Tepanquizqui et Quecuecholtzin, les deux chefs de Cuitlahuac, Tzompantenetli et Xochitlolinqui, et Quetzaltototl de Mizquic, s'empressèrent aussi de se rendre à cette sommation, ainsi que Netzahualcoyotl de Culhuacan, chez lequel ils allèrent en dernier.

Aussitôt que tous ces seigneurs furent arrivés au palais de Moctezuma, chacun prit rang selon son mérite et sa réputation. Le roi Moctezuma et son général leur dirent : « Vous tous, seigneurs, enfants d'adoption de Tezahuitl-Huitzilopochtli, il vous protége et vous chérit à l'égal des Mexicains. Il est donc juste que nous élevions, à la gloire d'un dieu si vaillant et si puissant, un temple qui soit renommé dans tout l'univers. Il faut qu'il soit haut et vaste et contienne un endroit propre aux sacrifices que vous connaîtrez plus tard. Aussitôt que vous serez de retour chez vous, convoquez donc vos vassaux de toutes les parties de vos états. » Netzahualcoyotl, de Tezcuco, prit alors la parole au nom de tous les autres seigneurs et dit : « O roi Moctezuma ! notre fils et notre neveu bien-aimé ; ô seigneur Cihuacoatl Tlacaeltzin ! et vous tous chefs mexicains qui êtes ici réunis ; c'est avec joie que nous travaillerons à élever un temple au grand

Huitzilopochtli qui nous protége et nous couvre de son ombre comme le *zeibapuchtli* ou l'*ahuehuetl*, puisque nous sommes actuellement oisifs, nous ne saurions mieux nous occuper qu'à cette construction. Mais dites-nous ce qu'il faut pour cela. » Cihuacan leur répondit que c'était des pierres les unes pesantes et les autres légères nommées *tlacahuactetl* et *tezontetl*, et de la chaux. Tous les seigneurs se dispersèrent alors après avoir promis de fournir ce qu'on leur demandait.

Le lendemain Moctezuma fit appeler Cihuacoatl et lui dit : « Il me semble qu'il serait bien que des messagers se rendissent auprès des chefs de Chalco pour les engager à nous aider à la construction du temple de Huitzilopochti. Il faut le leur demander avec politesse et non avec hauteur. S'ils obéissent ils seront nos amis, mais, s'ils s'y refusent, il faudra leur faire la guerre, comme aux autres peuples, et les y contraindre par la force. Choisissons donc pour cette mission les Mexicains qui connaissent le mieux ce pays. » Cihuacatl fit aussitôt appeler quatre chefs nommés Tezcacoatl, Huitznahuatl, Huecamecatl et Mexicatltenetli, et leur dit : « Mes amis, allez trouver les chefs de Chalco et demandez-leur, avec beaucoup de politesse et d'humilité, de la part du roi Moctezuma et de la mienne, de nous donner un peu de pierre pour la construction du temple de notre dieu Huitzilopochtli. Vous nous rapporterez soigneusement leur réponse, afin que nous voyions ce que nous avons à faire. »

Quand les messagers furent arrivés à la maison des chefs de Chalco, Cuatlecoatl et Tonteoziuhteuctli, ils leur expliquèrent humblement la mission dont ils étaient chargés, mais ceux-ci leur répondirent avec orgueil et colère : « Nous prenez-vous pour des *macehuales ?* Pensez-vous que nous, qui sommes des chefs, nous allons travailler à couper et à transporter de la pierre pour le service des Mexicains ? Retournez chez vous, Mexicains, nous communiquerons cette affaire aux chefs de Chalco, aux tigres, aux lions et aux aigles ; revenez chercher leur réponse. »

Quand ils eurent rendu compte de cela à Moctezuma, celui-ci dit à Cihuacoatl : « Que pensez-vous de ce qu'ont dit les Chalcas ? « Faut-il que les messagers y retournent ? » — « Certainement, reprit celui-ci, car, s'ils ne le font pas, les Chalcas voyant qu'après leur avoir fait une pareille demande nous n'envoyons pas chercher la réponse, diront que nous nous sommes moqués d'eux. Il faut donc que nos messagers y retournent dès demain afin de ne leur laisser aucun prétexte de se plaindre. » Moctezuma ordonna donc à ceux-ci de se remettre en route et de renouveler leur demande.

§ XXII. Les messagers de Moctezuma retournent à Chalco pour savoir la détermination des habitants, qui leur répondent par un refus.

Quand les messagers furent arrivés à Chalco, ils se dirigèrent vers les maisons de Cuatlecoatl et de

Cuateotl Toteonziuhqui, qui lui dirent : « Pouvons-nous vous faire une autre réponse que celle qu'ont décidée nos chefs et nos *macehuales* ou vassaux ? Ils refusent absolument de fournir de la pierre. Allez donc porter cette réponse à votre roi, car les Chalcas se préparent à se défendre et vont prendre leurs boucliers, leurs épées, leurs arcs et leurs flèches. »

Quand les messagers eurent rapporté à Moctezuma et à Cihuacoatl la réponse aigre et offensante des Chalcas, ceux-ci, après les avoir envoyés se reposer dans leurs maisons, se dirent : « Quelle conduite devons-nous tenir à l'égard des Chalcas? » Moctezuma proposa de marcher immédiatement contre eux. Il vaut mieux, ce me semble, reprit le général, envoyer deux chefs à la découverte pour voir s'ils arment contre nous. Ils résolurent de charger de cette mission Tenamazteuctli et ***, à qui ils dirent : « Avancez-vous sur le territoire des Chalcas, voyez s'ils sont sur leurs gardes, et par quel moyen nous pourrons y pénétrer le plus facilement. » Les deux chefs se mirent promptement en route et arrivèrent successivement jusqu'à Techichco, Aztoapan, et enfin jusqu'à Cuexomatitlan, où ils aperçurent les Chalcas qui commençaient à se réunir. Ils revinrent aussitôt apporter cette nouvelle à Moctezuma, qui fit publier cette guerre dans tous les quartiers de la ville et dans toutes les écoles militaires. Tlacatecatl et Cacamatzin déclarèrent hautement qu'ils voulaient tout mettre à feu et à sang, et

criaient : « Préparez-vous, Mexicains, voici le moment d'acquérir beaucoup de gloire, beaucoup de butin, beaucoup d'esclaves. Les Chalcas passent pour vaillants, mais ils ne pourront pas tenir devant les Mexicains qui sont des tigres, des lions et des aigles furieux ; prenez tous vos armes, il faut que demain, au lever du soleil, nous soyons à Aztahuacan, prêts à livrer bataille à l'armée des Chalcas.

Le lendemain, l'armée mexicaine était à Iztapalapan, et les éclaireurs que l'on avait envoyés en avant annoncèrent bientôt l'approche des Chalcas. Le général Cihuacoatl-Tlacaeltzin adressa alors à ses soldats le discours suivant : « Mexicains, ne craignez rien; les Chalcas ne sont ni des lions ni des tigres, et leurs armes ne valent pas mieux que les vôtres. Attaquez-les hardiment, car ils ne sont ni braves ni nombreux. » Les Mexicains chargèrent en effet les Chalcas en poussant de grands cris et en disant point de quartier. Le combat dura jusqu'à la nuit. Les Chalcas dirent alors : « Mexicains, puisque nous avons commencé cette guerre, nous n'y renoncerons ni dans cinq ni dans dix jours. Allez vous reposer dans vos maisons, et, demain, nous vous attendrons à la même place. »

Les Mexicains, de retour à Tenuchtitlan, racontèrent à Moctezuma ce qui s'était passé et lui déclarèrent qu'ils étaient prêts à soutenir le défi jusqu'au bout. « Qu'est donc devenue, leur répondit le roi, la valeur que vous avez montrée jusqu'à présent ? Faiblira-t-elle devant les Chalcas ? » Tlacaelt-

zin, Tlacatecatl et Tlexcatl reprirent : « Seigneur, de pareilles gens ne sauraient nous épouvanter. Rappelez-vous la valeur de nos ancêtres, qui, quand ils étaient entourés, à Chapultepec, par de nombreux ennemis, les ont vaincus et mis en fuite. Nous ne craignons rien, car nous sommes les descendants des vaillants Chichimèques. Envoyez cependant des gardes sur tous les chemins, afin que les Chalcas ne soulèvent pas contre nous les villes qui sont nos sujettes, telles qu'Atzcaputzalco, Tacuba, Cuyoacan, Xochimilco, Cuitlahuac et Tezcoco. » — « Tu as bien parlé, Cihuacoatl, reprit Moctezuma : Fais partir à cet effet Tlilpotonqui, Tlacaochtoc et les plus jeunes guerriers mexicains. » Ceux-ci allèrent en effet parcourir les routes et les villages, et ayant tout trouvé parfaitement tranquille, ils vinrent faire leur rapport à Moctezuma qui ordonna que cette perquisition fût renouvelée tous les cinq jours.

§ XXIII. Suite du combat entre les Mexicains et les Chalcas. — Ceux-ci sont repoussés jusque sous les murs de leur capitale.

Quand les cinq jours du terme assigné par les Chalcas se furent écoulés, Moctezuma dit à Cihuacoatl : « Que penses-tu que je doive faire à présent? Ne faudrait-il pas envoyer des secours à nos guerriers qui doivent être épuisés de fatigue? » Cette proposition ayant obtenu l'assentiment général, fut aussitôt mise à exécution. Dès que ceux qu'on avait envoyés en avant pour éclairer la marche furent ar-

rivés dans un endroit appelé Techichico, ils aperçurent les Chalcas et leur dirent : « Que venez-vous faire ici ? » Ceux-ci répondirent : « Puisque ces terres nous appartiennent, n'avons-nous pas le droit de les surveiller et de les défendre ? » — « C'est ce que nous allons voir tout à l'heure, répliquèrent les Mexicains, à moins que vous n'emportiez vos terres sur votre dos, nous saurons bien vous les enlever de gré ou de force. Prenez garde à vous, car aucun de vous ne rentrera vivant dans sa patrie. » Au moment où ils prononçaient ces mots, les Mexicains entendirent pousser autour d'eux de si grands cris qu'ils crurent qu'un autre corps d'ennemis venait du côté d'Azaquilpan pour les cerner. Ils chargèrent alors les Chalcas avec une nouvelle vigueur et les repoussèrent jusqu'à Tlapitzahuayan. Les Chalcas dirent alors : « Mexicains, attendez-nous ici pendant cinq jours, ce sera l'époque de la fête de notre dieu Camaxtle, nous reviendrons vous chercher pour orner nos fêtes de votre sang. Allez vous reposer à présent, mais soyez sûrs que nous ne vous céderons jamais. »

Les Mexicains retournèrent à Tenuchtitlan et firent part à Moctezuma des menaces que leur avaient faites les Chalcas et du délai de cinq jours qu'ils leur avaient fixé pour inonder de leur sang le temple du dieu Camaxtle. Moctezuma leur répliqua : « Ne savez-vous pas que notre dieu Huitzilopochtli est plus puissant que le leur. C'est nous qui leur ferons subir les traitements dont ils nous menacent. Ce

n'est pas seulement leur sang que nous aurons, nous les brûlerons en l'honneur de notre dieu. »

Quand le quatrième jour fut arrivé, Moctezuma et Cihuacoatl-Tlacochcalcatl firent appeler les deux vaillants chefs Tlacatecatl et Tlacaeltzin et leur dirent : « Il faut que tous les Mexicains prennent part à cette guerre, excepté les vieillards, les femmes et les enfants au-dessous de dix ans. Ceux qui sont plus âgés porteront nos bagages et les cordes nécessaires pour lier les prisonniers. A minuit nous quitterons la ville dans le plus profond silence, et au lever du soleil nous serons devant les portes de Chalco, avant que l'ennemi ait été averti de notre marche. Comptons sur la protection de notre dieu Tezahuitl-Huitzilopochtli ; que quiconque sera en état de nous suivre et ne le fera pas, soit à jamais expulsé de la ville, comme indigne de notre compagnie, et qu'il soit dépouillé de ses terres. »

Quand les Mexicains furent arrivés à Azaquilpan, ils s'arrêtèrent pour se former en ordre de bataille. Proches de Tlapizahua, les Chalcas les aperçurent et se mirent à leur crier : « Arrivez donc, Mexicains, arrivez donc ; nos femmes attendent vos corps pour les faire cuire avec du *chile*. » Mais les Mexicains les chargèrent si vigoureusement qu'ils les repoussèrent d'abord jusqu'à Tlapehuacan. Les Chalcas se mirent alors à dire : « Mexicains, en voici assez pour un jour, retournez chez vous et reposez-vous » Mais ceux-ci leur répliquèrent : « Ne savez-vous pas, Chalcas, que nous avons aussi une grande fête à célébrer, et

que pour cela nous avons besoin de vos corps pour brûler sur le bûcher de notre grand temple. Vous allez voir maintenant ce que peut la valeur des Mexicains. » Les chefs se mirent aussitôt à crier : En avant, en avant, Mexicains. » Ceux-ci montrèrent autant de force que si le combat n'eût fait que de commencer, tandis que les Chalcas, épuisés de fatigue, tombaient sous leurs coups ou étaient faits prisonniers. Ils les repoussèrent ainsi jusqu'à un endroit appelé Contlan, quoique les Chalcas répétassent sans cesse : « Mexicains, Mexicains, reposez-vous. »

Les Mexicains ne consentirent à se retirer qu'après avoir tué un grand nombre de Chalcas. Quand ils furent arrivés à Tlapitzahuayan, ils comptèrent leurs prisonniers et trouvèrent que leur nombre se montait à plus de deux cents. Aussitôt qu'ils furent arrivés à Mexico, les chefs allèrent saluer Moctezuma qui se réjouit beaucoup de voir un aussi grand nombre de captifs qui, sur la proposition de Cihuacoatl, furent aussitôt brûlés et réduits en fumée devant l'image de Huitzilopochtli. Dès le lendemain, les Mexicains prirent de nouveau les armes pour continuer la guerre; et, se dirigeant par une autre route, ils arrivèrent à Ocolco, puis à Contitlan où ils revêtirent leurs armures, et enfin à Tepopula et à Tlacuilocan, qui sont les premiers villages des Chalcas. Le combat commença aussitôt et bientôt la mêlée devint telle qu'ils ne pouvaient plus se reconnaître. Les Chalcas furent repoussés jusqu'à Tzompantepec et à Acolco où le combat fut recom-

mencé avec une nouvelle vigueur; de sorte qu'il périt un grand nombre de guerriers de part et d'autre, et qu'on se fit réciproquement un grand nombre de prisonniers. Trois des principaux chefs mexicains furent tués par les Chalcas qu'ils avaient poursuivis jusqu'à Tlapehuacan. Ils se nommaient Tlacahuepan, Chahuaques et Quetzalquauh. Moctezuma se livra à la plus vive douleur en apprenant qu'on avait perdu tant de morts et de prisonniers; mais Cihuacoatl le consola en lui disant: « Il est vrai, seigneur, que trois de nos frères ont succombé, mais vos parents et les miens vengeront leur mort. Songez à votre oncle et seigneur Huitzilihuitl qui périt aussi sur un champ de bataille, mais dont le corps repose couvert de riches plumes et dont le souvenir est environné d'une gloire éternelle. Réjouissez-vous au contraire de ce que ces chefs sont tombés honorablement et couverts du sang ennemi. » Après avoir terminé ce discours, Cihuacoatl, d'après l'ordre de Moctezuma, recommanda aux Mexicains de se tenir tous prêts, petits et grands, pour recommencer le combat le lendemain sans que personne restât en arrière.

§ XXIV. Les Chalcas veulent prendre pour roi Tlacahuepan, un des prisonniers mexicains, et lui donner un des quartiers de la ville, mais il s'y refuse et se donne la mort.

Quand les Chalcas furent de retour à Tlamanalco, leur capitale, ils conduisirent devant Quateotl et Teoziuhtecuhtli les prisonniers qu'ils avaient

faits, parmi lesquels se trouvait un vaillant chef mexicain, nommé Tlacahuepan. Les Chalcas s'écrièrent aussitôt : « Il faut que celui-ci devienne un des nôtres. » Ils proposèrent même d'épargner les autres prisonniers mexicains et de les établir dans un quartier à part, dont Tlacahuepan serait le chef. Mais celui-ci les ayant entendus, se mit à rire et dit au sénat des Chalcas : « Quelle erreur est la vôtre ! Quand moi et mes compagnons ici présents, nous sommes entrés en campagne, c'était avec la résolution de risquer notre vie et nos membres pour vous faire tomber sous nos coups, et votre intention était la même à notre égard. Puisque je suis en votre pouvoir, je ne demande qu'une chose, c'est de faire apporter un arbre de vingt brasses de haut, que l'on plantera en terre, et de faire venir un tambour ou *teponaztle* afin que je puisse chanter, danser et me divertir avec mes compagnons. Les Chalcas apportèrent donc un arbre tel qu'il l'avait demandé, et le plantèrent en terre à deux ou trois toises des fortifications, en l'assujettissant par quatre cordes comme on le fait aux mâts de navire. Il était si lourd que plus de quatre cents Chalcas furent employés à cet ouvrage. On fit ensuite venir le *teponaztle* et le *tlapanhuehuetl* que Tlacahuepan avait demandés. Ce sont des espèces de tambours faits d'un arbre creux, qui ont environ une vare de long ; on les frappe avec deux baguettes dont le bout est garni avec une espèce de résine nommée *ulle*, qui est très-élastique. Les Mexicains commencèrent alors à répéter à voix

basse un chant mélancolique, et Tlacahuepan monta au sommet de l'arbre. Quand il y fut arrivé, il s'écria à haute voix : « Chalcas, je vous achète pour mes esclaves et ceux de mes enfants les Mexicains ; vous verrez que ma prédiction se vérifiera. » Les Chalcas lui crièrent qu'ils le proclamaient roi de toute leur nation. Mais il n'en fit que rire, et dit aux Mexicains : « Mes frères et amis, continuez vos chants, et dites aux Chalcas qui vous entourent qu'ils assistent au service funèbre de leurs enfants et de leurs petits-enfants. » Puis montant au sommet de l'arbre, il s'écria en se précipitant en bas : « Mexicains, je pars et je vais vous attendre. » Les Chalcas relevèrent son corps et le portèrent au temple de leur idole. Ils attachèrent ensuite tous les Mexicains et les y traînèrent également.

Les chefs des Chalcas furent très-troublés de cet événement. Ils s'écriaient : « Qu'as-tu fait, Tlacahuepan, pour nous plonger dans un sommeil mortel, et nous perdre en nous rendant les esclaves des Mexicains ? Mais il n'en sera point ainsi ; car aussitôt que nous aurons offert ton corps et celui des autres Mexicains, nous recommencerons la guerre avec une nouvelle ardeur contre ceux qui vont sans doute venir nous attaquer pour venger la mort de ceux d'entre leurs guerriers qui ont succombé. »

Aussitôt que Moctezuma eut appris le sacrifice des prisonniers mexicains, il fit appeler Tlacaeltzin et Cihuacoatl et leur dit : « Vous n'ignorez pas que notre frère et ami Tlacahuepan vient d'être mis à

mort par ceux de Chalco, ainsi qu'un grand nombre d'autres Mexicains. Il faut donc recommencer la guerre contre eux pour venger le sang qu'ils ont versé. » Aussitôt que cet ordre eut été communiqué aux deux vaillants chefs Tlacochcalcatl et Tlateuctli, ils ordonnèrent aux Mexicains de se tenir prêts à entrer en campagne le lendemain matin, revêtus de leurs plus belles armes, telles que des peaux de tigre et de lion. Aussitôt qu'ils furent réunis, ils s'avancèrent, en poussant de grands cris, jusqu'à un endroit nommé Cocotitlan, à une demi-lieue de Tlamanalco, capitale des Chalcas, de Huexotzingo et de Colulan. Quand il fut arrivé à Iztapaltepec, Moctezuma dit aux siens : « Où camperons-nous cette nuit afin de surprendre les Chalcas à la pointe du jour et qu'il n'en échappe pas un seul ? Je défends à qui que ce soit de retourner à Mexico ; il faut mourir ou vaincre les Chalcas. Oignons-nous le corps avec de l'argile et du sable, et, à partir de ce moment, ne pensons plus à nos familles, à nos femmes et à nos enfants ; ne pensons qu'à la mort de cette foule de vaillants Mexicains que ces maudits Chalcas ont sacrifiés avec tant de cruauté ; que nos cœurs se rappellent surtout les braves capitaines Tlacahuepan, Chahuacac et Quetzalquauh. »

Les Mexicains envoyèrent donc une vingtaine de messagers chercher leurs bagages, et se mirent à construire une foule de cabanes pour camper à Cocotitlan Iztapaltepec. Vers minuit, les sentinelles entendirent un hibou que les Mexicains appellent *Te-*

colotoco ou *Tecolotoco Cocotiancan* et qu'ils regardent comme un oiseau de mauvais augure, répéter *nocne*, *nocne*, en poussant des gémissements plaintifs; bientôt après, il se mit à gémir une seconde fois en disant : *Tecolo coco tetetec* et *ollo ollo*; et enfin une troisième fois il dit : *Tecolotoco quethtepolchichitl*, *quethtepolchichitl*, *Chalco*, *Chalco*. « Entendez-vous, Mexicains, s'écria Tlacaeltzin, ce que dit cet oiseau de mauvais augure? » Ceux-ci lui répondirent qu'il nommait la ville de Chalco et ses différents quartiers ; ce qui les anima d'un nouveau courage; et bientôt après, ils se levèrent tout disposés à combattre.

(La suite à un prochain numéro.)

BULLETIN.

ANALYSES CRITIQUES.

Pensées et notes critiques extraites du journal de mes voyages dans l'empire du sultan de Constantinople, dans les provinces russes, géorgiennes, les Tartares du Caucase et dans le royaume de Perse. Par M. J[les] Ch[les] Teule, docteur en médecine et docteur ès sciences. Paris, 1842. 2 vol. in-8°. Chez Arthus Bertrand, rue Hautefeuille.

L'auteur du livre que nous sommes chargés d'examiner, avait déjà fait de nombreux voyages quand il entreprit celui dont le récit remplit ces deux volumes; il avait parcouru l'Égypte jusqu'aux premières cataractes du Nil, la Palestine, la Syrie, une partie de l'Espagne, l'Italie, la Suisse, l'Allemagne, la Hongrie, la Grèce. « Je n'ai voulu, dit-il, » détacher du reste de mes notes que les itinéraires

» qui pourront au moins avoir le mérite d'un reste » de nouveauté, et j'ai sacrifié les autres. »

C'est d'Athènes que part M. Teule: « Il consacre à voir l'île de Syra plus de temps qu'il ne s'était promis d'en employer à la contemplation de ses rochers arides et de l'amphithéâtre, de ses cabanes toutes bousillées et tout éblouissantes de la couleur à la chaux qui les blanchit; mais enfin le temps devient calme, la mer soulevée se nivelle et il s'embarque sur le paquebot des dépêches de Nauplie, qui voguait vers Smyrne. »

Les mœurs des Francs qui habitent cette ville diffèrent peu des nôtres, parce qu'elles se retrempent par des voyages en Europe et par la fréquentation des étrangers qui reçoivent ici un accueil tout à fait civil, tandis que la lecture des journaux et des nouveautés littéraires entretient l'esprit dans les habitudes de sa première culture et conserve le goût dans sa pureté d'origine.

Une remarque n'a pas tardé à frapper M. Teule en étudiant la Turquie : c'est l'extrême division du travail; elle lui a paru portée bien plus loin que chez nous. Il croit que la cause de ce fait intéressant est le retard des hommes de l'Asie occidentale en toutes les choses qui ne tiennent pas au métier des armes, il donne des preuves à l'appui de son assertion ; elles nous ont semblé très-plausibles. Le commerce de Smyrne a diminué, mais la position heureuse de cette ville empêchera que sa décadence ne soit jamais totale.

La description de Smyrne et de ses environs ne pourra que plaire aux lecteurs; elle est mêlée de remarques piquantes. « La caserne neuve est de belle apparence. Ce bel édifice, construit dans le goût européen, serait bien approprié à son objet, si l'objet lui-même répondait au vœu réformateur du sultan; mais quelques poignées d'enfants sales et malingres, qu'on prendrait pour une troupe de mendiants et de gueux emprisonnés, sont un échantillon trop laid de l'armée disciplinée, pour mériter ce magnifique hôtel. La malpropreté en est excessive. Les soldats n'ont point de lits, et quelques-uns point de matelas; des tapis et des nattes recouvrant des banquettes larges et un peu inclinées les remplacent.... Des ordures jettent une odeur désagréable dans les salles.... Les fusils ont une longueur inégale, et la plupart sont rouillés; la buffleterie est vieille et déchirée; les gibernes ont des formes, des grandeurs et des ornements différents. Il y a encore moins d'uniformité dans la manière dont chaque soldat est vêtu.... Les troupes que l'on appelle régulières, disciplinées et réformées, n'ont de tout cela que le nom.

» Mais il est un spectacle plus agréable que celui de ces pauvres soldats, chargés de relever la gloire de l'empire turc.

» Quand on a vu briller les charmes des jolies filles grecques, qui peuplent la rue des Francs et la rue des Roses, si galamment nommée, on se défendrait en vain de les revoir. On passe et on revient

sans cesse devant ces longs couloirs ouverts et frais, meublés avec une simplicité élégante et pavés avec des dalles de marbre, au fond desquels on aperçoit, entre les fruits dorés de l'oranger et des bouquets de fleurs, ou sous des treilles et des berceaux de verdure, quelqu'une de ces femmes d'une rare beauté qui perpétuent la réputation de Smyrne; mais, frivoles autant que belles, elles n'ont d'application qu'à la toilette, et ne font des études sérieuses que devant un miroir.... Habituées trop tôt aux éloges, elles y sont sensibles toute leur vie... Le costume distinguait anciennement les personnes selon les religions et les emplois; mais ces différences sont aujourd'hui sensiblement éteintes. »

La peste avait éclaté à Constantinople et en Égypte ; les grands ravages qu'elle y exerçait inspiraient une juste crainte qui retenait à Smyrne beaucoup de voyageurs venus d'Europe. Parmi eux se trouvait un Irlandais : M. Teule s'arrange avec lui, un domestique de celui-ci servait d'interprète et accompagnait les chevaux de bagage ; une sorte de postillon marchait en tête de la petite caravane qui passa par Bournabat, Pergame, Bouznabachi sur les ruines de l'antique Troie. Notre compatriote reconnaît l'admirable exactitude des descriptions d'Homère. Les voyageurs parcourent une partie de ce sol poétique, voient Abydos et Lampsaque, traversent le détroit des Dardanelles, abordent à Gallipoli, puis s'embarquent sur un brick anglais qui les porte à Constantinople.

On a comparé cette ville à Naples; M. Teule qui les a vues toutes deux, pense qu'il n'est pas possible d'établir entre elles une comparaison, et qu'elles n'ont de commun que leur supériorité incontestable sur les pays qui leur ressemblent. Puis il fait une fort belle description de la capitale de l'empire ottoman, description à laquelle on est tenté de reprocher d'être un peu prétentieuse.

De même que tous les voyageurs, M. Teule juge que l'examen en détail de Constantinople n'en donne pas une idée aussi avantageuse que lorsque l'on parcourt sa surface avec les yeux. Il expose les principaux fléaux qui la menacent sans cesse; ce sont les incendies qui la dévastent à peu près deux fois par mois, la peste qui la ravage à des époques malheureusement trop rapprochées et sur laquelle il entre dans des détails qui sont intéressants.

Parlant ensuite des langues et des religions, il fait observer que, depuis quelques années, les rapports toujours plus nombreux, qui s'établissent entre les Francs et les musulmans, ont beaucoup modifié les croyances et le fanatisme des Turcs. On s'accorde à considérer l'extermination des janissaires comme une des principales causes d'un changement si favorable, de même qu'on la regarde comme l'origine de presque toutes les améliorations qu'on s'efforce d'introduire.

La réforme religieuse a obtenu auprès de quelques musulmans un sucès qui a dépassé les espérances et peut-être les désirs des chefs de l'État et des réformistes.

Quant aux hommes que la piété porte à s'éloigner de leur pays pour répandre la foi catholique chez les Orientaux, il est juste de dire que leur tolérance et le bien qu'ils font chez ceux-ci, ne ressemble en rien à l'ardeur de dispute qui les anime en Europe. Parmi ces hommes utiles, il faut particulièrement distinguer la société des Lazaristes français. Ils ont ajouté aux fonctions de leur saint ministère de prêtre, celles d'instituteurs pour les jeunes gens.

Il est très-difficile d'avoir avec une précision passable le chiffre absolu de la population de Constantinople. Selon le mode différent d'appréciation que l'on emploie et selon le plus ou moins d'exactitude des renseignements sur lesquels on établit ces calculs; on arrive à des résultats qui varient beaucoup et que l'on ne peut comparer. Les uns ont évalué la totalité des habitants de la côte d'Europe à 600,000 et de ceux de Scutari à 30,000; d'autres les portent ensemble à 1,000,000. Le premier de ces nombres est plus près de la vérité, peut-être; mais M. Teule doute qu'il soit exact, et il déduit les raisons qui le font penser ainsi.

Quand la civilisation aura fait plus de progrès chez les Turcs, on pourra espérer d'obtenir des renseignements plus précis sur ce point; elle a plu à un grand nombre d'entre eux; aujourd'hui elle détruit leur empire, ils ne peuvent plus s'en défendre. Malheureusement plus la résistance de la barbarie contre elle a été longue, plus le mouvement, qui finira par l'introduire, sera impétueux; et sa brus-

que invasion ne pourra, sans une prudence extrême, que causer des bouleversements terribles. M. Teule explique très-habilement cette proposition.

Les bornes que je ne dois pas franchir dans mon article, m'empêchent de fixer l'attention sur plusieurs points importants de la relation de notre auteur. Il s'étend beaucoup sur la fin du règne du sultan Mahmoud. Il a vu son jeune successeur; la position actuelle de l'empire ottoman lui suggère sur l'avenir de cet état des réflexions qui nous ramènent à la question d'Orient, si longuement discutée chez nous par tant de gens qui n'y comprenaient pas grand'chose.

Revenant à la ville de Constantinople, M. Teule retrace brièvement les vicissitudes qu'elle a subies, décrit plusieurs de ses monuments et de ses édifices, les points de vue les plus remarquables de ses environs, enfin les travaux d'art importants, exécutés par les Grecs du Bas-Empire et par les Turcs, pour fournir de l'eau à sa population considérable.

Profitant du départ d'un magnifique pyroscaphe autrichien, il s'embarque pour la mer Noire, « qui, » suivant lui, a bien, quoi qu'on en dise, quelque » chose de noir ailleurs que dans son nom. Il est » vrai que ses eaux ne sont pas moins bleues, trans- » parentes et belles que celles de l'Océan ou de la » Méditerranée, mais on en raconte des choses si » tristes, si sombres, si funestes que l'épithète de » ses perfidies lui convient au mieux. » Elle n'eut cette fois aucune méchanceté, et le voyageur aborda

heureusement à Trébizonde. Le consul de France l'accueillit à merveille. Les Européens qui habitent cette ville, composent une société fort aimable et fort gaie. En dehors de cette compagnie joyeuse, « on voyait deux ménages de missionnaires protestants, venus du nouveau monde depuis deux ou trois ans, s'appliquant à faire des prosélytes, mais jusqu'alors n'y réussissant guère. Ils offraient, disait-on', de beaux modèles des vertus domestiques. Il est vrai que cette perfection morale s'obtenait par des compensations qui ne devaient pas leur attirer des imitateurs bien sincères, ni bien nombreux. A force d'éteindre dans leurs âmes toutes sortes de mouvements et d'inspirations ne se rapportant pas à Dieu, leur vie était devenue aussi parfaitement uniforme et froide qu'exempte de reproches. »

Le temps fut constamment mauvais pendant les deux semaines du séjour de M. Teule à Trébizonde; néanmoins il visita soigneusement la ville, et profita de quelques éclaircies pour se promener dans la campagne, qui est cultivée sur beaucoup de points. Au printemps, elle se couvre d'une immense quantité d'iris d'Allemagne en fleur, et presque aussitôt les rhododendrons s'épanouissent dans les buissons, et les jolis bouquets de l'azalea parfument l'athmosphère.

La vue de ces fleurs rappela aussitôt à M. Teule la mésaventure des compagnons de Xénophon retournant en Grèce. Ayant mangé une grande quantité de miel, produit par des abeilles sauvages, dans

les environs de Trébizonde, ils furent bientôt atteints de vomissements violents accompagnés de délire. Cependant personne n'en mourut.

Le célèbre Tournefort, qui cite le même fait, donne la figure de l'azalea (1), et rapporte tous les passages des auteurs anciens, dans lesquels il est question des qualités malfaisantes du miel de ce canton; parce que les abeilles l'avaient récolté sur les plantes dont il vient d'être question.

La navigation de Trébisonde (2) à Redoute-Kalé, fournit à M. Teule l'occasion de dire quelques mots sur la partie des côtes de la mer Noire comprise entre ces deux points. La côte est généralement boisée, les issues des vallées étroites, par lesquelles les eaux de source et des neiges fondues arrivent à la mer; les dépressions du terrain creusé par l'action des pluies, et toutes les ondulations accidentelles du pied des montagnes, offrent des sites très-variés et d'un aspect agréable, mais un silence éternel y règne.

Les Lazes de Mapraveh ont paru à notre voyageur justifier leur mauvaise réputation; leur regard est rude et leur ton très-grossier. Tout riche que pourrait être ce canton, il possède peu de ressources; Il n'y avait au bazar que du maïs et des peaux de mouton. Batoum, sur le territoire russe, à l'embouchure du Tchoroki, mériterait à peine le nom de village en tout autre pays, mais il y a quelque ave-

(1) *Voyage au Levant*, tome II, page 223, etc.
(2) *Vue de Trébizonde*, page 233.

nir; son port est profond et sûr, les navires y entrent facilement, et on prétend que des frégates pourraient mouiller sans danger, à peu de distance du rivage. Par malheur, l'air y est vicié par les exhalaisons pestilentielles provenant des débordements du fleuve.

Le séjour de M. Teule dans le Lazaret de Redoute-Kalé, à l'embouchure du Khopi, l'ennuya beaucoup. Il remarque que la Mingrélie mérite bien la réputation fâcheuse que lui a faite le père de la médecine sous le rapport de l'insalubrité. En revanche, la beauté de sa population a toujours été vantée. Ce qui a le plus frappé notre voyageur, « a été de voir beaucoup d'yeux bleus avec des cheveux châtains, longs et plats, et des visages frais et colorés; tel est en général le trait des habitants du Gouriel qui descendent des collines du voisinage, amenés ici par leurs affaires. Ces hommes portent une coiffure qui rappelle un peu le chapeau villageois des Provençales, mais elle est beaucoup plus petite, trop petite même pour ne pas la considérer comme un ornement national plutôt que comme une partie nécessaire du vêtement. Les Mingréliens, les Géorgiens et les autres peuples du Caucase ont un bonnet rond à côtes, dont la couleur est au goût de chacun, avec une peau de mouton couverte encore de sa laine. Les uns et les autres ont une redingote courte, galonnée plus ou moins richement, et armée d'une demi-douzaine de cartouches de chaque côté de la poitrine. Le reste de l'habillement se com-

pose d'un pantalon large et de quelques tours de bandes en toile ou en drap autour des jambes pour tenir lieu de bas. La chaussure est un morceau de peau enveloppant le pied et assujetti par des cordons. On peut, d'après cela seul, comprendre combien les arts utiles sont peu avancés; les industries les plus simples, celle du cordonnier, par exemple, étant encore à naître, au moins dans les villages.

» Les habitants du Caucase, de même que les Orientaux, ont l'habitude d'être toujours armés, ce qui prouve que l'état de guerre est pour eux l'état normal. Leur équipement complet se compose d'un kandjal, sorte de poignard droit, large et à double tranchant, assez semblable à celui de nos soldats mineurs, d'un fusil à pierre et quelquefois d'un pistolet. »

Les femmes de Redoute-Kalé ne se montrent guère en public pendant le jour; les seules que vit M. Teule n'étaient pas jolies; ainsi il ne put s'assurer si la renommée de beauté dont jouissent les Mingréliennes est bien fondée; et, en homme sensé, il suspendit son jugement.

Autrefois, il se faisait, sur toute cette côte, notamment à Poti, port à l'embouchure du Rion (*le Phase*), un grand trafic en esclaves des deux sexes. Les pères mêmes vendaient leurs enfants aux marchands turcs. Ce trafic infâme ne s'exerce plus que clandestinement et rarement depuis que les Russes occupent militairement le littoral de la mer Noire et les rives de l'Araxe, du côté de la Perse. L'huma-

nité ne peut donc que féliciter cette nation d'avoir mis, autant qu'elle l'a pu, un terme à cet épouvantable scandale.

Parti de Redoute-Kalé avec deux muletiers, M. Teule traverse un pays en partie fangeux; il y voit des mûriers blancs et des noyers, on y récolte de la soie; plus loin il aperçoit des vignes qui ne donnent que du vin médiocre. A mesure qu'il avance, le terrain devient inégal; plusieurs belles fermes appartenant à des princes, s'offrent à ses regards; il se réjouit naturellement de retrouver dans ces forêts désertes quelques efforts d'industrie et de civilisation, et de contempler l'agrandissement de l'horizon si longtemps resserré à quelques pas de lui par des arbres. Il rencontre des convois de marchandises venant de Tiflis sur des arabats ou chariots traînés par des bœufs; les voyageurs sont des Géorgiens à cheval et couverts de petits manteaux de feutre appelés *bourka*; ils préservent bien de la pluie, mais ils sont épais et lourds, et leur roideur les rend incommodes. Les femmes que le hasard amène sur sa route sont à demi voilées; craintives, elles s'enfuient bien vite à la vue des étrangers. Ces pauvres créatures, vivant au fond de leur retraite, au milieu des bois, ignorent complétement que les événements ont donné de nouveaux maîtres à leur pays et appréhendent toujours d'être la proie de l'homme assez riche pour les acheter, ou assez hardi pour les enlever.

Quelle surprise éprouve M. Teule, après avoir

traversé, dans un bac, le Tekrour, rivière rapide et profonde, de voir des misérables lui demander l'aumône. Ces gens avaient, pour leur malheur, vu la richesse des villes ; et, sans être plus pauvres qu'aucun de ceux qui les entouraient, il ne leur était plus possible de se contenter d'un sort qui suffisait à ceux-ci ; au lieu de travailler et de prendre de la peine pour avoir du pain comme eux, ils tendaient la main pour obtenir quelques pièces de monnaie.

Près de là, au sommet d'un côteau, s'élevait un château fortifié et d'un aspect pittoresque. Il appartient à la féodalité expirante dans ces provinces du Caucase. Elles sont encore remplies de petits princes et de petits seigneurs guerriers et turbulents dont le tzar emploie l'ardeur à son profit, et qu'il charge de titres et de décorations à proportion qu'il les dépouille de tout droit sur leurs anciens vassaux.

Le Tchems-Gali (*Hippus*), affluent du *Phase*, sépare la Mingrélie de l'Imirethi ; plus loin coule le Magakli ; on se rapproche du fond de la vallée du Phase, et on arrive à Cotaïs située sur ce fleuve. C'est une ville très-chétive et malsaine pendant toute la saison chaude. Là M. Teule fut à même de se convaincre, par le témoignage de ses yeux, que les Géorgiennes sont réellement belles.

Malgré les mauvaises nouvelles qui couraient sur le peu de sûreté des routes, il se mit en marche vers la fin de mai, traversa le Quirilo ; affluent du Phase et parvint par une pente souvent très-rapide

et par un chemin affreux, au sommet des montagnes qui séparent le bassin de la mer Noire de celui de la Caspienne. Sur ce point on voit changer la végétation; quelques pins remplacent les arbres aux feuilles annuelles; la vue resserrée jusque-là s'étend et plane sur deux horizons immenses.

Dans le voisinage vivent les Ossètes, qui franchissent, par petites bandes armées, les limites de leur territoire, tombent inopinément sur les voyageurs isolés et même sur les caravanes. Feu notre savant ami, J. Klaproth, a démontré que cette poignée de brigands est le reste de ces *As* ou *Alains*, qui autrefois se rendirent célèbres par des expéditions plus prolongées, plus glorieuses, mais non moins brutales, observe M. Teule.

Il descend dans la vallée de Souram, où coule le Kour (*Cyrus*); Gori, au confluent de deux grandes vallées, est défendue par un fort et assez peuplée. Au delà d'un chaînon de montagnes, coule l'Aragvi, le plus considérable des affluents du Kour; on retrouve ce fleuve à Mschett, première résidence des rois de Géorgie, dévastée depuis longtemps; et en continuant à suivre le cours des eaux bordées de montagnes escarpées et arides, on arrive à Tiflis.

Depuis qu'elle appartient aux Russes, cette ville a perdu sa physionomie particulière; mais, remarque M. Teule, je doute qu'elle ait perdu rien de bien regrettable, à en juger par ce qui lui reste de l'état ancien. Dans les vieux faubourgs, beaucoup de maisons sont encore souterraines, tandis que dans

la ville nouvelle, qui tend à s'unir à l'ancienne par de rapides accroissements, elles sont construites en bonnes briques, grandes, régulières et toutes blanchies ou crépies avec le plâtre ou la chaux. On peut leur reprocher une architecture un peu lourde, et une profusion de colonnes et de pilastres.

Les rues ne sont point pavées; des projets sont à l'étude pour les améliorations nécessaires. Presque tous les genres d'industrie y sont encore ignorés; diverses tentatives ont complétement échoué par des causes différentes; la plus grande activité règne dans les bazars. Chaque dimanche, il se tient sur la grande place neuve d'Érivan, une sorte de foire très-animée, où les soldats de la garnison vendent des lits, des chaises, et autres meubles d'un travail plus solide qu'élégant, beaucoup de choses auxquelles nous sommes habitués en Europe; tels sont particulièrement les livres en plusieurs langues, qui gisent en désordre sur la terre nue de cette place, parmi les ferrailles, les assiettes et les vieilles nippes à vendre.

La main-d'œuvre est rare et conséquemment chère; cependant les denrées de première nécessité suffisent pour nourrir la population nombreuse de cette capitale, et le prix n'en est pas trop élevé.

Les eaux thermales, et divers établissements publics fixent successivement l'attention de notre voyageur. Plusieurs des plus utiles sont dus au général Iermoloff, dont l'éloge est encore dans toutes les bouches. Des remarques sur divers objets relatifs à cette capitale, contiennent d'excellents renseignements.

Dans les premiers jours de juillet, M. Teule quitte Tiflis en se dirigeant vers le sud-est. Ghendjé, aujourd'hui Elizabethpol, est dans une des plus grandes oasis de la vallée du Kour; cette ville offre une réunion d'une multitude d'enclos fermés par des murs en terre; dans chacun est une maison entourée de beaux arbres, entre autres de mûriers et de platanes. Il y a des teintureries de coton et des filatures de soie; la population est presque toute musulmane.

Plus loin, on côtoie une chaîne de hautes collines, au pied desquelles on découvre les montagnes du Lesghistan, dont la neige blanchit les cimes pendant toute l'année. Le canton de Nouka, compris dans les vallées les plus chaudes et les plus fertiles de cette région montagneuse, est un de ceux qui produisent le plus de soie. Aujourd'hui les paysans qui s'adonnent à cette occupation paisible, sont protégés par des détachements de troupes russes contre les incursions des Lesghis ou Lezghines, peut-être les plus hardis et les plus cruels des pillards. On pense qu'ils descendent de ces *Albani* qui, jadis, résistèrent aux légions romaines, et qui, il y a environ un siècle, furent châtiés par Nadir-Châh (Thamas Kouli-khan).

La nouvelle Chamakie a pris le nom d'une ville autrefois célèbre, mais n'a pu parvenir au moindre degré de prospérité. Un cercle de montagnes entoure la vieille Chamakie; elle n'a conservé des anciens temps que l'emplacement qu'elle occupe et peut-

être les matériaux de ses premières constructions mêlés plusieurs fois et confondus dans des ruines de diverses époques, aujourd'hui sans intérêt.

Les sources de naphte ont donné de la célébrité au territoire de Bakou. Le commerce de cette ville avec Astrakhan, par la mer Caspienne, est le seul qui ait un peu d'importance ; celui qu'elle fait avec la Perse est insignifiant. M. Teule visita les puits de naphte et les feux des Guèbres, objets dont il a été question plusieurs fois dans les *Annales des voyages*.

Ce n'était pas chose facile à M. Teule de sortir de Bakou ; d'un côté, il avait mauvaise opinion de la mer Caspienne et de l'habileté de ses pilotes, d'un autre, on le dissuadait de prendre son chemin par le Daghestan, où les Russes étaient en hostilité permanente avec les tribus qui habitent ce pays montagneux. Enfin il se décida pour cette dernière route, se promettant bien de se conduire avec une prudence extrême.

Il arriva sans encombre à Derbend ; les récits qu'il y entendit des dangers qui le menaçaient dans le Daghestan supérieur, ne l'intimidèrent pas, il poursuivit bravement son projet ; mais, ayant eu l'imprudence de dormir à la belle étoile et simplement enveloppé de son manteau, sur la terrasse d'une maison du bourg de Kara-Kient, il s'aperçut en se reveillant que tous ses vêtements étaient pénétrés par l'humidité d'une rosée abondante. Il reconnut trop tard son étourderie. Une fièvre d'accès se dé-

clara bientôt. Elle le tourmenta durant son séjour à Tarki, où il n'échappa qu'avec peine aux embûches que des Tartares, ses hôtes, lui avaient dressées.

Ses souffrances le forcèrent de s'arrêter à Kizlar, ville fort triste, à 15 lieues de l'embouchure du Térek dans la mer Caspienne. Ensuite ses tourments redoublent, et il serait mort au lazaret d'Astrakhan, si le directeur, bon homme d'Arménien, ne lui eût obtenu, par ses démarches empressées auprès de l'autorité supérieure, la permission d'en sortir.

Il eut le bonheur d'être reçu dans la ville par un Français qui s'y trouvait établi depuis une vingtaine d'années. Les soins de la famille de ce compatriote bienveillant contribuent puissamment au rétablissement de la santé de M. Teule.

Les approches de l'hiver décidèrent celui-ci à s'acheminer à travers le step vers Mosdok sur le Térek, au pied septentrional du Caucase; il suivit la profonde vallée que parcourt ce fleuve depuis sa source au pied du Mqinvari, appelé improprement Casbek par les Russes. Quand il eut franchi le point de partage des eaux, il descendit la vallée de l'Aragvi, joignit celle du Kour à Jartichour et revit Tiflis.

Au bout de quelques jours sa santé étant raffermie, il se dirige vers le Ghenk-dagh, chaîne de montagnes neigeuses, où l'Ahstafa prend sa source, parvient au point de partage des eaux et passe du bassin du Kour dans celui de l'Araxe. « J'arrive, dit-il, en quelques heures, au niveau d'une immense surface plane et dominée par des hauteurs; sa forme

arrondie et la nature de la roche confirment l'opinion que la configuration du terrain fait naître d'abord : je suis sur le fond d'un ancien cratère, tout couvert de poussière de lave. De nombreux villages sont répandus sur sa fertile étendue, et partout les habitants s'y occupent avec beaucoup d'activité à faire fouler les moissons par les pieds des chevaux, et à vanner le grain.

» J'ai rencontré plusieurs caravanes de bœufs portant du sel, et des chameaux chargés de coton ; elles venaient de Nakhchivan ou des environs et se dirigeaient vers Tiflis. Il n'y a pas longtemps, à ce que l'on m'assure, que le chameau a été introduit ici, où évidemment il devait réussir très-bien. Son usage a fait diminuer considérablement les frais de transport. Je pense que cet utile animal pourrait être introduit, avec un pareil avantage, dans quelques localités de notre pays, et que l'on devrait répéter les expériences trop vite abandonnées que l'on a faites dans ce but; mais, pour plus de chances de réussite, au lieu d'employer le chameau arabe, il faudrait faire des essais de naturalisation sur le chameau bactrien, tiré de sa propre patrie ou amené des pays montueux, voisins de la mer Caspienne, où il est bien acclimaté malgré le froid. »

En parcourant la surface de l'ancien cratère, les sommités du grand et du petit Ararat se présentent aux yeux du voyageur ; à sa gauche, est celle du grand Ararat ; toutes deux sont blanchies par la neige ; le temps était clair et le froid piquant.

Erivan a un aspect fort agréable; ses nombreux jardins bien plantés, ses vignobles, ses collines couvertes d'habitations, ses eaux vives charment tout de suite les regards, et le mont Ararat assis avec majesté au bout de la plaine, qui forme le fond de la vallée de l'Araxe, frappe d'admiration. Sa forme conique et élancée, et les petites montagnes qui l'entourent ajoutent merveilleusement à l'effet qu'il produit.

Descendant ensuite la fertile vallée de l'Araxe, couverte de villages nombreux que l'on ne distingue de loin qu'au bouquet d'arbres qui les ombrage, car les maisons, bâties en terre pétrie et desséchée, se confondent avec le sol, M. Teule arrive à Nakhchivan. La chaleur du jour était si insupportable aux environs de cette ville, quoique le mois de novembre fût commencé, qu'il fallait se mettre en route dès l'aurore. Mérend, au pied d'une montagne un peu neigeuse, n'est plus qu'un grand village situé dans une vallée assez large et qui paraît fertile, mais cultivée médiocrement. Aucun édifice remarquable à Mérend ne peut être rapporté à la ville ancienne dont elle occupe l'emplacement. On montra seulement au voyageur quelques petits amas de boue desséchée, pétrie et repétrie par cent générations obscures, en attendant que d'autres les reprennent pour les pétrir encore. Aucun souvenir ne s'y rattache, les peuples qui s'y sont abrités ont passé inaperçus. Ces restes informes sont très-communs dans l'Asie moyenne.

Les environs du lac d'Ourmiah abondent en eaux amères. Sophian est un village bâti sur le bord d'une grande plaine qui le sépare de Tauris, où le froid est hâtif et piquant. M. Teule y vit tomber de la neige à la fin de novembre ; il eut durant son séjour dans cette ville de fréquentes conversations avec un prêtre catholique nestorien, qui administre au temporel et au spirituel une colonie de ses coreligionnaires, venus de Selmas, vallée voisine du lac d'Ourmiah. On les nomme, à Tauris, Nasrani ; ils sont originaires des environs de Bagdad, et parlent un jargon chaldéen. Ils sont généralement pauvres et exposés à mille vexations.

Dans les derniers jours de janvier, M. Teule se joint à une caravane voyageant à petites journées. On chemina péniblement, parce qu'il fallait partir avant le jour, afin d'éviter l'inconvénient de marcher sur la neige ramollie à sa surface pendant les courts moments où le soleil se montrait. De plus, la réverbération de ses rayons, produite par la blancheur éblouissante des campagnes, occasionnait souvent de graves accidents à la vue.

Rien ne prouve mieux, selon notre voyageur, la misère actuelle de la Perse, que la dégradation des grands caravanseraïs bâtis par les souverains de ce pays avec une certaine magnificence aux temps de sa splendeur, et dont les voyageurs du dix-septième siècle ont parlé avec éloge ; « dans cette saison, ajoute M. Teule, il n'est guère possible de s'y abriter du froid; d'ailleurs, la neige qui surcharge

leurs voûtes, manace de les écraser sur la tête des voyageurs qui s'y réfugient. Il y a donc nécessité de recourir à l'hospitalité des paysans ; heureux quand on peut l'obtenir, même en promettant de satisfaire leur cupidité. »

Ceux qui furent ses hôtes dans le voisinage de Téhéran, confirmèrent plusieurs des remarques qu'il avait déjà faites sur le peuple persan. « Ils sont loquaces, dit-il, menteurs, avides et intéressés. La conversation qu'ils tiennent à l'instant où j'écris cette note, est un feu roulant de paroles hasardées avec une admirable prestesse de langage et un assaut de mensonges, tous fort gratuits et imperturbablement débités. Je note encore que ces expressions, *poul*, *kizil*, *tounïun*, et autres de la riche famille des mots qui signifient l'or et l'argent sous toutes les formes connues, font partie de tous les discours des Persans, et qu'ils y reviennent sans cesse. »

La capitale actuelle de la Perse n'a pas obtenu le suffrage de M. Teule, non plus que celui des voyageurs qui l'ont décrite. Il alla visiter les ruines d'une ville que l'on suppose avoir été Rhagès dont il est fait mention dans l'histoire de Tobie. Il rencontra dans cette excursion des Turcomans qui lui communiquèrent différents détails sur leurs tribus.

Après un mois de séjour à Téhéran, il en sortit le 9 avril; il était le 19 à Ispahan, il y voit de toutes parts des ruines misérables. On accuse les Afghans d'être les auteurs de ces dévastations; mais, s'écrie M. Teule, ces murs qui tombent en pous-

sière, ce silence des maisons dépeuplées ne justifient pas la haute opinion que j'avais de la ville de Châh-Abbas, même après ses désastres. De ce côté, au lieu des grandes portes, qui annonçaient autrefois la brillante capitale du royaume, on ne voit plus que des portes étroites et basses séparant les uns des autres divers quartiers inhabitables ou peu habités. »

Le 4 mai, il s'éloigna de cet Ispahan dégradé, et se dirigea vers Kirmanchah; le 15, il entrait dans Hamadán. Engagés entre les collines du pied de l'Elvend, les voyageurs qui composaient la caravane eurent des pentes escarpées à gravir avant d'atteindre un col qui fut bientôt franchi. L'aspect de l'Elvend est extrêmement triste. Le versant occidental de cette montagne est peut-être plus nu que l'autre. Le territoire de Soungour où l'on descendit est probablement très-élevé au-dessus du niveau de la mer; les monts qui l'entourent étaient encore ensevelis sous la neige dont le voisinage rendait soir et matin la température extrêmement fraîche; aussi la végétation y était très-retardée. M. Teule trouva la pratique de l'inoculation répandue depuis longtemps à Soungour; mais la vaccine y était encore inconnue.

Obligé, bien malgré lui, de séjourner à Soungour près d'une semaine, il devint l'objet de la curiosité de tout le voisinage. Quand un Kurde descendait du haut des montagnes, on s'empressait de lui annoncer qu'un Frenghi habitait le village, et un docteur

s'empressait de lui expliquer ce que c'est qu'un Frenghi, Frengsiz, Inglis et Ourouz, en commençant par le prévenir que ce sont en masse des djaours (infidèles), et en décrivant, selon la richesse de son imagination, les rochers d'un seul diamant, les montagnes d'émeraudes, et les palais d'or qui sont en leur pays. Après avoir stimulé de la sorte le Kurde difficile à émouvoir, celui-ci demandait à voir de ses propres yeux le Frengsiz; on lui indiquait l'heure de ses repas comme l'instant le plus convenable. « A cette heure-là, dit M. Teule, je vois à peu près chaque jour arriver un petit nombre de gens qui s'asseient en cercle vis-à-vis de moi. L'exercice auquel je me livre leur inspire des réflexions nombreuses et fort diverses; une propreté minutieuse, entretenue autour de moi et dont la surveillance n'est pas ralentie, lors même qu'elle est aussi difficile que possible à exercer, les étonne d'abord, parce qu'elle contraste dans leur esprit avec l'opinion qu'on leur a donnée de notre impureté morale; mais ce qui les surprend davantage, c'est de voir que je ne bois que de l'eau ou des breuvages sucrés que le Coran autorise. Le beau sexe m'assiége aussi; les dames ne sont ni moins nombreuses, ni moins assidues que les hommes à m'entourer; mais j'ai cru remarquer que les plus jeunes et les plus naïves sont moins attentives aux mouvements de ma fourchette que préoccupées du problème nouveau que leur présente un incirconcis. »

Ces visites ennuyèrent d'abord le voyageur, et

plus d'une fois il se sentit une terrible démangeaison de décourager les importuns; mais il avoue que finalement toutes choses nous tournent en habitude et nous deviennent indifférentes. L'aspect de Kirmanchâh est des plus tristes. M. Teule vérifia dans cette ville que l'on n'élève pas de dindons en Perse; on assure qu'ils n'y réussissent pas. Le premier qu'il aperçut ici était propre à confirmer cette opinion, maigre, chétif, comme engourdi, il avait un plumage terne et comme ébouriffé. Plaignons les Persans de ne pouvoir se régaler de cet oiseau, qui, dans notre patrie, n'a perdu aucune des qualités succulentes que lui reconnurent de tout temps les peuples de l'Amérique septentrionale.

Des sculptures antiques, connues sous le nom de Takht-Bostan, décorent, à une lieue de Kirmanchah, les parois de deux niches creusées à la base d'une haute montagne calcaire, au point même où elle fournit une eau de source très-abondante, d'une fraîcheur délicieuse et d'une limpidité admirable. M. Teule remarque que tous les bas-reliefs sculptés par les anciens Perses sont voisins de quelque source pareille; et que probablement ils ornaient les lieux frais et retirés où les princes allaient passer les heures les plus chaudes des jours d'été. Il pense donc que l'Elvend a souffert par l'action du temps de très-grandes dégradations qui ont changé entièrement son aspect.

Le voyageur voulait aller droit à Bagdad. Il avait entrepris d'effectuer ce projet quelques années au-

paravant, en traversant les plaines de la Mésopotamie au temps où les Turcs rétablissaient leur domination sur les beys du Diarbekir; alors il n'y avait renoncé que momentanément et après s'être égaré pendant trois jours dans les déserts qui séparent Orfa de Mardin et de Mossoul. Cette fois, ce fut sans espoir de contenter son désir qu'il fut obligé d'y renoncer. Il apprit qu'une forte caravane revenant de la ville des Kalifes, avait été complétement pillée par des maraudeurs; que de plus la chaleur était excessive aux environs de Bagdad, et qu'un débordement du Tigre avait rendu les routes impraticables. Il prit donc le parti de rebrousser chemin; les Kurdes, qui tenaient la campagne, l'empêchaient de passer par d'autres lieux que ceux qu'il avait déjà vus.

Revenu à Hamadan, il en sortit de nouveau le 1er juin, traversa l'Elvend une seconde fois; le 25, il vit Meragah qui, pendant un temps, fut la capitale de la Perse; le 28, Tauris; le 16 juillet, Khoï; le 1er août, Erzeroum. En approchant de Trébizonde, il coucha dans un hameau nommé *Zephonos*. Dans le premier moment, il s'imagina que cette dénomination avait quelque rapport avec le nom du célèbre Athénien qui nous a laissé des détails si pré cieux sur ces cantons. « Là-dessus, ajoute-t-il, je conçus les plus belles espérances, et déjà je jouissais du plaisir d'annoncer une découverte si intéressante et si inattendue, lorsque je me suis prudemment avisé, avant d'aller plus loin, de vérifier la

prononciation; alors j'ai connu mon erreur, et j'ai su depuis que Zephonos est un mot arménien qui signifie village.»

La peste ravageait Trébizonde; M. Teule se hâte de s'embarquer pour Constantinople, puis il revient en France.

Nous avons analysé la relation de M. Teule; nous reconnaissons que les itinéraires qu'il a publiés ont sur beaucoup de points le mérite de la nouveauté, et que, lorsqu'il parle de choses dont les voyageurs qui l'avaient précédé nous avaient déjà instruits, il se fait encore lire avec plaisir.

Une pensée qui l'a dominé depuis longtemps, l'a poussé au milieu de contrées de l'Asie les moins éloignées de notre Europe. Frappé des embarras sans cesse renaissants, que la diversité des langages occasionne dans les relations sociales de nation à nation, « Il faut, s'écrie-t-il, gémir de cette confusion » où les peuples sont plongés aujourd'hui, comme » ils l'étaient aux premiers jours de leur séparation » de Babel, car elle établit entre eux des barrières » infranchissables. » Il a donc conçu l'idée d'une langue philosophique qui produirait l'effet immanquable de réunir tous les hommes. « J'éprouve, » ajoute-t-il, une joie bien douce à calculer dans » l'avenir les conséquences qui résulteraient de son » adoption. Qu'il serait heureux de voir entreprendre l'exécution sérieuse d'une langue commune, » langue puissante et civilisatrice par excellence, » qui est naturellement le premier des liens indis-

» pensables à la constitution réelle de la famille des » hommes. »

La pensée de cette langue universelle est tellement enracinée dans le cerveau de M. Teule, qu'il y revient sans cesse et à tout propos. C'est dans une note, à la fin de son second volume, qu'il expose et développe son plan. Il a été examiné par des personnes qui m'ont communiqué leur sentiment. D'après notre avis unanime, le projet de M. Teule est d'une exécution impossible.

Cet auteur porte aussi son attention sur les dénominations usitées en géographie, il les juge mauvaises, j'en suis d'accord avec lui. Il propose ensuite une nomenclature nouvelle, et une manière de dresser les cartes de géographie qui fasse disparaître les inconvénients qu'elles présentent aujourd'hui. Hélas, il faut le dire, l'utilité de la réforme qu'il conseille est au moins problématique, car les cartes seraient surchargées de signes pour l'intelligence desquels on serait continuellement obligé de recourir à des opérations passablement fatigantes.

Malgré sa ferme conviction de l'excellence de ses projets, M. Teule prévoit que le public est peu disposé à faire un accueil favorable à ses projets. Après s'être écrié : « Qu'on me donne un point d'appui, » dirai-je, avec le géomètre de Syracuse, et je chan- » gerai l'aspect du monde. Le point d'appui que je » demande, c'est le concours des hommes intelli- » gents de toutes les nations civilisées de la terre, » pour créer une langue universelle qui sera ce le-

» vier dont je me servirai ; » il continue ainsi :

« Par le temps qui court, il faut un certain cou-
» rage pour oser dire cela, et pour proposer sérieu-
» sement d'abandonner nos langues mal faites ; car
» la frivolité des uns ne cherche qu'à verser gaie-
» ment le ridicule et à aiguiser l'épigramme maligne
» et la gravité des autres exprime ses dédains en
» laissant tomber pesamment l'épithète de rêveur et
» d'utopiste. »

En supposant ce dernier cas, M. Teule peut trouver de puissants motifs de consolation dans l'exemple de l'abbé de Saint-Pierre, qui avait publié nombre de projets dictés par l'amour de l'humanité, mais impraticables : on les appela *les rêves d'un homme de bien.*

Je ne regrette nullement le temps que j'ai employé à lire les deux volumes de M. Teule, puisqu'ils contiennent beaucoup de bons renseignements sur la géographie et les mœurs des pays où il a porté ses pas. Sa préface contient d'excellentes réflexions sur les voyages, et il rend une justice méritée à ceux qui ont précédé le sien. E—s.

CHRONIQUE.

Dalmatie. — Un fort tremblement de terre a eu lieu à Raguse le 27 du mois dernier. Il n'a duré que six ou sept secondes. La population a été tellement effrayée, qu'elle a abandonné la ville et a campé pendant plusieurs jours sous des huttes de branchages. (*Athenæum.*)

Inde. — La prise de Goualior a tout tranquillisé pour le moment; cependant des espèces de révoltes ont eu lieu dans plusieurs régiments indigènes, qui avaient reçu l'ordre de se diriger vers le Sindhi. Le 64e régiment a positivement refusé de marcher et a reçu l'ordre de rentrer à Bénarès, où il sera selon toute apparence sévèrement puni. Le 34e, qui se trouvait à Firozepour, a manifesté les mêmes sentiments, et une émeute a eu lieu dans le 47e qu'on avait embarqué à Madras pour la même destination. C'est surtout l'état sanitaire du Sindhi qui a contribué à dégoûter les troupes de ce service. (*Times.*)

Caboul. — On annonce que Yar Mohammed a expulsé de Hérat les Suddozies ou les enfants de châh Kamram,

et s'est fait proclamer roi sous la protection de la Perse. Il cherche à former une étroite alliance avec les serdars de Candahar et Dost Mohammed de Caboul. Il a fait offrir sa fille en mariage à Aklıbar, fils de ce dernier. La haine entre les Afghans et les Seikhs se ranime de plus en plus ; car les premiers paraissent vouloir s'emparer de Pechaouer et de tous les districts à l'ouest de l'Indus, dont le gouverneur paraît peu disposé à se soumettre à l'autorité de Héra-Sing et de son fantôme de roi.

Lahor. — Ce pays paraît encore menacé d'une nouvelle révolution. Le premier ministre Héra-Sing envoie tous les trésors dans les montagnes. On est généralement persuadé qu'avant peu il se débarrassera du jeune Dhalep Sing et se fera proclamer à sa place. Les Anglais rassemblent une nombreuse armée sur le Setledge, afin d'être prêts à tout événement.

Égypte. — Ahmet Menikli Pacha, qui vient d'être nommé gouverneur du Soudan, est parvenu à remonter la première cataracte du Nil avec un bateau à vapeur. Parti du Caire, il arriva le sixième jour aux rochers de granit qui sont auprès d'Assouan. Le premier rapide fut facilement franchi ; mais au second, dont le courant est très-fort, le bateau fut pendant quelque temps arrêté. On ne put le faire avancer qu'au moyen d'un câble que le pacha, aidé de trois autres personnes, alla lui-même amarrer sur une petite île. Plus de trois cents Nubiens, qui étaient accourus de divers côtés pour assister à ce spectacle, aidèrent à remorquer le bateau et remplirent l'air de leurs cris d'allégresse. Le troisième rapide fut facilement surmonté, et le bateau jeta l'ancre devant Messid. Ce passage avait déjà été tenté en 1838 par Mo-

hammed-Ali, mais il n'avait pu remonter le second rapide. (*Literary Gazette.*)

Iles Marquises. — D'après une longue lettre publiée dans le *Journal des Débats*, l'archipel jouit d'une grande tranquillité; mais les relations avec les indigènes, qui refusent de sortir de leurs forêts, sont à peu près nulles. Le petit nombre d'entre eux qui se sont décidés à trafiquer avec les Français exigent pour les moindres bagatelles des prix exorbitants, qu'on leur accorde dans l'espérance d'attirer les autres. Le 27 octobre de l'année dernière, les bâtiments suivants se trouvaient sur la rade de Taio-Hae : *la Dame-Blanche*, *la Danaë*, *la Boussole*, *la Meurthe* et *le Bucéphale*. Cette escadre s'est disséminée depuis. *Le Bucéphale* est allé porter à la Nouvelle-Calédonie Mgr l'évêque d'Amata et quatre missionnaires qui l'accompagnent.

Taïti. — Les dépêches apportées par M. Reine, aide de camp de l'amiral Dupetit-Thouars, et les discussions qui ont eu lieu à la chambre des députés, ne nous ont appris aucun fait nouveau. La prise de possession avait eu lieu sans résistance, mais on ignore encore les événements qui l'ont suivie.

PUBLICATIONS NOUVELLES.

FRANCE.

95. Campagne de circumnavigation de la frégate *l'Artémise*, pendant les années 1837, 1838, 1839 et 1840, sous le commandement de M. Laplace, capitaine de vaisseau; publié par ordre du roi. In-8°, tome III (liv. v et vi). Paris, Arthus Bertrand.

96. Les Juifs d'Europe et de Palestine; voyage de MM. Keith, Black, Bonar et Mac-Cheyne, envoyés par l'église d'Écosse; in-8. *Paris*, Delay.

97. Algérie historique, pittoresque et monumentale, par Al. Genet, Bro, Flandin, Dauzats, Philippoteaux, etc., avec texte historique, par M. Berbrugger; in-8. *Paris*, Delahaye.

98. Aperçu sur la culture et la colonisation de l'Algérie, suivi d'un plan d'établissement agricole, par MM. E. Rameau et L. Binel; in-8. *Paris*, Th. Barrois.

99. Voyage dans l'Inde et dans le golfe Persique par l'Égypte et la mer Rouge, par V. Fontanier; in-8. *Paris*, Paulin.

100. Une promenade à Tunis en 1842; par le capitaine***, ancien officier suisse au service de S. M. le roi des Deux-Siciles; in-8. *Paris*, Dentu.

101. Journal d'un voyage en Orient, par le comte Joseph d'Estourmel; 2 vol. in-8. *Pa-*

ris, au Comptoir des imprimeurs-unis.

102. Castrioto lusitano, ou Historia da guerra entre o Brazil e a Hollanda, durante os annos de 1624 a 1654, por Fr. Raphaël de Jesus. Nova ediçao; in 8. *Paris*, Aillaud.

ANGLETERRE.

103. A Full Statistical and Historical account of the Oregon; with an Account of the Progress and Extent of the British North American Fur Trade, by J. Dunn; in 8. *London*, Edwards and Hughes.

104. The Claims to the Oregon Territory considered; by A. Thom; in-8. *London*, Smith.

105. History of Affghanistan, with the whole Account of the late War, by C. Nash; in-8. *London*, Brooks.

106. Western Africa, its Condition and Christianity, the Means of its Recovery; by D. J. East; in-12. *London*, Houlston.

107. The Hon. Mrs. Damer's Diary of her Travels in Greece, Turkey, Egypt, and the Holy Land. A most agreeable book; 2 vol. in-8 *London*, Colburn.

108. Narrative of the last Campaign in Affghanistan under General Pollock, by Lieut. Greenwood; in-8. *London*, Colburn.

109 A Mission to Egypt, the Red Sea, the Persian Gulf, the East Indies, and the Island of Bourbon, by Mons. V. Fontanier; 2 vol. in-8. *London*, Bentley.

110. Bearn and the Pyrenees: a Legendary Tour to the Country of Henri Quatre, by Miss Louisa Stuart Costello; 2 vol. in-8. *London*, Bentley.

111. Buenos Ayres, Monte Video, and affairs in the River Plate, by Alfred Mallalieu. *Edinburg*, Blackwood.

112. An account of Agriculture and Grazing in New South Wales, by J. Atkinson; in-8. *London*, Cross.

ALLEMAGNE.

113. Das malerische und romantische, Saal-und Unstrut-Thal, von A. Weidenbach. 8. *Leipzig*, Poenike.

114. Reisen in Beludschistan, Afghanistan und dem Pundschab, während einer 12jahr. Aufenthalt in diesen Ländern von 1826 — 1838. Von Carl Masson. Aus dem Engl. 16. *Stuttgart*, Franckh.

115. China, historisch, romantisch, malerisch. Nach Th. Allom. 8. *Karlsruhe*, Kunstverlag.

116. Geschichte der Entdeckung Peru's von Francisco de Xerez. Aus dem Span. v. Dr Ph. H. Külb. 8. *Stuttgart* 1843, Cotta.

117. Das Königreich Hannover, in malerischen Original-Ansichten seiner interessantesten Gegenden, v. G. Oster-

wald, C. A. Lill u. A. S. *Darmstadt*, Lange.

118. Ein Wort über Marquis von Custine's Russland im J. 1839. Von e. Russen. Aus dem Franz. übertr. u. mit e. Nachworte v. e. Deutschen. 8. *Berlin*, Schröder.

SUÈDE.

119. Annales regum Mauritaniæ a condito Idrisidarum imperio ad annum fugæ 726 ab Abul Hasan Ali Ben abd Allah ibn abi zer' Fesano, edidit C. J. Tornberg. 4 maj. *Upsaliæ*.

NOUVELLES ANNALES

DES VOYAGES

ET

DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES.

HISTOIRE

DU MEXIQUE,

PAR DON ALVARO TEZOZOMOC,

TRADUITE
Sur le manuscrit inédit de la bibliothèque de M. Ternaux-Compans.

(Suite.)

§ XXV. Des principaux Mexicains qui furent tués dans la guerre de Chalco, et des fêtes que leurs femmes, leurs enfants et leurs parents célèbrent en leur honneur.

Pendant que l'armée de Moctezuma était à Cocotitlan, attendant les renforts et les vivres qui devaient lui arriver de Mexico, ce prince fit appeler par Cihuacoatl tous les parents de ceux qui avaient été tués dans les précédents combats contre les Chal-

cas, et réunit des musiciens dans la place, devant le temple de Huitzilopochtli, afin qu'ils célébrassent des chants et des danses de deuil. Les pères des défunts marchaient en tête du cortége; les uns portaient à la main des arcs et des flèches, et les autres des boucliers dorés, ornés de plumes brillantes, et des épées. Les plus vieux portaient des *tecomates* remplis de *picietl*; les gens du commun portaient aussi des vêtements proportionnés à leur condition et à la réputation qu'ils avaient acquise dans les armes; ils étaient suivis par les autres parents et par les femmes qui portaient leurs petits enfants; et enfin venaient les jeunes garçons et les jeunes filles qui exécutaient des danses et des chants mélancoliques au son du teponaztli et du tlapanhuehuetl au milieu de la cour du temple. Le chant qu'ils répétaient disait: « Si nos pères, nos fils et nos frères ont souffert la » mort, ce n'est point comme châtiment; ce n'est » pas pour avoir volé, menti ou commis quelque » autre action vile; c'est, au contraire, pour l'hon» neur de notre patrie, pour la défense de l'empire » mexicain et pour la gloire de notre dieu Huitzilo» pochtli qu'ils ont succombé; c'est pourquoi leur » mémoire sera honorée à jamais. » Pendant ce temps, les pères et mères, les femmes et les enfants des morts étaient assis en cercle autour des chanteurs et versaient des torrents de larmes. Pour les consoler on leur disait: « Consolez-vous, leur sang sera vengé! invoquez pour cela la protection du dieu du soleil, des vents et des temps. »

Pendant toutes les cérémonies, le jour commençait à baisser. Plusieurs personnes envoyées par Moctezuma et Cihuacoatl, arrivèrent alors et distribuèrent aux parents des morts des manteaux communs (*cuactli*), des pagnes (*maxtlatl*), et aux principaux des plumes précieuses et des joyaux. Les femmes reçurent également des *naguas* et des *huepiles*, et quelques manteaux. Tout cela fut tiré par le roi des tributs qu'il percevait. Il leur fit distribuer également des vivres, tels que du maïs, du *huauhtli*, du *chian*, des fèves et des concombres ainsi que du bois à brûler.

On fit ensuite un mannequin, qui représentait une personne habillée; il était attaché avec une corde blanche nommée *aztamecatl*. Il avait une figure, des yeux, une bouche, un nez, des bras et des mains. Il avait une ceinture rouge appelée *tetecomatl*, un bouclier à la main, fait de plumes précieuses et orné d'armes et de devises. On plaça au-dessus de lui un étendard orné de feuilles d'or appelé *malpanitl*. On le couvrit d'un manteau de couleur (*etetehuitl*); sur sa tête on plaça des plumes d'une certaine espèce (*quiquapotonia*). On l'assit ensuite sur un siége de guerre (*tlacochcallecosa* ou *cihuacalli*). On répéta en chœur un chant guerrier auquel se joignirent tous les parents des morts, qui se mirent après cela à danser en pleurant. Pendant ce temps, les jeunes gens faisaient retentir un instrument, appelé *omichicahuaxtl*, qui était fait en cuir de cerf; il ressemblait à un coquil-

lage et rendait des sons fort tristes. Ils avaient aussi des flûtes sourdes (*quauhtlapizalli*), et des grelots (*ayacachtli*). Cela dura pendant quatre jours, et au bout de ce temps, ils portèrent le mannequin, dont j'ai parlé, au milieu de la place qui était située devant le temple de Huitzilopochtli, et l'y brûlèrent. Cette cérémonie, qui était une des principales de leur religion, se nommait *Quetlpanquetzin* ou le brûlement des corps de la dernière guerre. Les femmes et les parents des morts jeûnèrent ensuite pendant quatre-vingts jours au bout desquels ils enterrèrent les cendres de ce mannequin dans un certain endroit où elles restèrent pendant le même espace de temps. Ensuite on les déterra, et les vieux parents les portèrent sur une colline appelée *Jahualhucan*, située sur la frontière de Chalco, et les ayant placées au sommet, ils s'en retournèrent. Le roi leur distribua alors des présents, tels que des étoffes et autres objets de prix. Au bout de cinq jours on célébra en l'honneur des morts un festin appelé *quixocoquali*; on leur offrit, comme nous autres chrétiens nous le faisons à l'anniversaire d'un décès, du *tzentzontlacualli* et du *tlacatlcalli* ainsi que de larges gâteaux, appelés *papalotlaualli*, et un breuvage nommé *itzquiatl*. On brûla ensuite tous les vêtements dont les défunts s'étaient servis pendant leur vie. On offrit après cela aux parents de ceux qui avaient été tués à la guerre deux espèces de breuvage, savoir : du pulque blanc et du jaune dans de grandes bouteilles, nommées *praxtecomatl*. Les vieillards

s'adressant aux défunts, dirent ensuite : « Maintenant, nos enfants, vous êtes avec les dieux Huihpilli et Cuatlenahuitl, et vous jouissez de la lumière du soleil ; nous vous invoquons dans les cavernes et sur les montagnes, dans les déserts et dans les villages ; car il n'y a plus pour vous, pour qui le soleil brille toujours, de ténèbres et de brouillards ; vous jouissez d'une gloire bienheureuse dans l'allégresse et avec les dieux. » Ils terminèrent la fête en s'enivrant avec les deux espèces de liqueurs dont j'ai parlé. Telles étaient les cérémonies que les Mexicains célébraient en l'honneur des chefs qui succombaient à la guerre.

§ XXVI. Suite de la guerre des Chalcas. — Les principaux de cette nation sont faits prisonniers avec leurs femmes et leurs enfants.

Après le combat que j'ai raconté plus haut, les Chalcas étaient rentrés dans leur ville avec Tlacahuepan, deux autres chefs et vingt-trois guerriers, qu'ils avaient faits prisonniers. Les Mexicains, de leur côté, avaient emmené avec eux, à Tenuchtitlan, trois seigneurs principaux, fils de rois de Chalco, savoir : Teoquizque, fils du roi Quateotl, Tlahuacaxochitl et Huetzin qui étaient tombés entre leurs mains. Quand ils furent arrivés devant Moctezuma, ainsi que soixante guerriers chalcas, ils lui firent des propositions de paix, et lui représentèrent la manière dont avait fini la première et la

seconde guerre de Chalco. Cihuacoatl dit de son côté à Moctezuma qui était assis sur son trône : « Vous voyez, seigneur, que nous sommes heureusement de retour dans notre ville de Tenuchtitlan Mexico Tolzalan Atzalan que protège le puissant dieu Huitzilopochtli. Nous tenons les Chalcas, ils sont complétement perdus, nous vous en rendrons bon compte, et nous nous emparerons de toutes leurs provinces. » Moctezuma répondit alors aux chefs chalcas et mexicains : « Vous êtes les bienvenus. Allez et reposez-vous. » Il dit ensuite à Cihuacoatl et à Tlacaeltzin : « Mes frères, que pensez-vous de ce que proposent les chefs de Chalco? L'approuvez-vous ou non? » Ceux-ci lui répondirent : « Non, seigneur, nous ne pensons pas que vous deviez faire la paix et accorder la liberté aux seigneurs de Chalco ; car c'est nous, Mexicains, qui avons commencé la guerre. Tôt ou tard nous parviendrons à soumettre les Chalcas ; si nous ne le pouvons par la force, nous y réussirons par la ruse. » Moctezuma leur dit également de retourner dans leurs maisons et de se reposer. Il donna ensuite des filles de quelques-uns des principaux seigneurs mexicains pour femmes à Teoquizque, à Tlahuacaxochitl et à Huetzin, en leur disant que c'était pour faire honneur à eux, à leur famille et à leur race, et en les exhortant à vivre en paix et en joie. Il ajouta qu'il leur permettait d'aller et de venir jusqu'à la fin de la guerre ; mais qu'il les engageait à prendre garde qu'il ne leur arrivât aucun accident.

Les chefs mexicains retournèrent à la guerre de Chalco, et quand ils furent arrivés à Cocotitlan, où était campée leur armée, ils se préparèrent aussitôt à recommencer les hostilités. Apercevant les capitaines Tlacochcalcatl et Tlacatecatl, ils leur dirent : « Frères mexicains, nous voici arrivés sur le théâtre de notre triomphe; ces montagnes retentiront bientôt de nos chants d'allégresse et de victoire, à la plus grande gloire de notre patrie Mexico Tenuchtitlan. Nous venons nous exposer joyeusement à la mort, mais du moins que notre sacrifice ne soit pas perdu; et, si nous devons mourir, que ce ne soit pas sans vengeance; que chacun de nous attaque corps à corps les plus vaillants capitaines et les plus grands seigneurs de Chalco. »

Aussitôt les Mexicains chargèrent avec un bruit épouvantable de cornets, de tambours et de trompettes, les Chalcas qui leur criaient : « Vous venez bien tard; il y a longtemps que nous vous attendons. » Le combat s'engagea avec une égale fureur de part et d'autre. Bientôt deux des principaux chefs chalcas, Tenamazquiquil et Aztacoatl Heuhuecanecatl, tombèrent entre les mains des Mexicains. Cihuacoatl, Tlacaeltzin, Tzompantzin, Cuauhcoatl, Nepcoatl, Cahualtzin, Eyxcuetlantoc, Metatzin, Xiconoc, Cuauhtzitzimitl, Cihuacoatl, Tlahueloc, Tlacochton, Tlazolteutl, Temitzin, Cuauhtzin et d'autres vaillants Mexicains saisirent et firent prisonniers un grand nombre de chefs en-

nemis, et poursuivirent les Chalcas jusque sur le versant du grand volcan nommé Cuauhtechac; ils longèrent les montagnes couvertes de neige et arrivèrent au pas de course jusqu'aux limites de Huexotzinco. Cihuacoatl dit alors à Tlacaeltzin: « Seigneur, que faites-vous? rappelez les Chalcas qui vont encore nous échapper; quant à leurs femmes et à leurs enfants, ils sont déjà chargés de chaînes ou sous bonne garde. Tlacaeltzin cria alors aux Chalcas qui entraient déjà dans Huexotzinco. « Retournez sur vos pas, notre colère est apaisée. » Les Chalcas s'arrêtèrent alors, mais c'est à peine si la moitié avait survécu. Quelques-uns avaient déjà pénétré dans Huexotzinco; mais Zangatecutli qui y commandait les renvoya. Les Chalcas abattus s'écrièrent: « Seigneurs mexicains, épargnez-nous, et nous serons vos serviteurs; nous vous apporterons du bois pour construire vos maisons, puisque nous habitons au milieu des forêts, et nous vous fournirons des pierres creuses pour vos canaux. Nous vous abandonnerons tout notre territoire jusqu'à Techco pour vous le partager; enfin nous vous servirons et nous vous obéirons en toute chose. » Tlacatecatl leur dit alors: « Réfléchissez bien, Chalcas, à quoi vous vous engagez, et ne venez pas dire un jour que vous n'avez pas fait de semblables promesses ou que nous les avons obtenues par astuce ou par fraude. » Les Chalcas répondirent: « Nous ne ferons jamais pareille chose, car nous avons employé contre vous toute notre force et toute notre valeur, et cepen-

dant nous n'avons jamais pu l'emporter. Voilà treize ans que nos affaires vont toujours de mal en pire, et que notre ville de Chalco se ruine. Dès aujourd'hui nous allons prendre nos coussins de charge, nos cordes et nos caxcatles. »

Les Mexicains s'en retournèrent donc triomphants avec leurs prisonniers, et les principaux chefs allèrent saluer le roi Moctezuma dans son palais, où ils entrèrent en pompeux appareil, menant devant eux leurs captifs qui étaient très-nombreux. Moctezuma dit alors à Tlacaeltzin et à Cihuacoatl : « Désignez-moi les guerriers qui se sont le plus distingués dans cette guerre, afin que je leur perce les oreilles; je percerai également le nez à ceux qui ont fait des prisonniers sur les Chalcas. » Cihuacoatl répondit que, comme il avait été témoin de tout ce qui s'était passé, il allait lui désigner de la main les Mexicains les plus braves, qui, à l'avenir, marcheraient les premiers dans les danses, les chants et les areitos, ornés de devises et de plumes précieuses. Quand cela fut terminé, on s'occupa à répartir les terres qui avaient été conquises sur les Chalcas. La première part fut donnée au roi Moctezuma et la seconde à Cihuacoatl; quant à Tlacaeltzin, on lui donna Aztahuacan, Acaquilcan, Tlapitzahuayan, Tlapechuacan, et la cinquième partie des terres de Cocotitlan, Ahuatepan, Huejocotla, Tepopolan. On en distribua ensuite successivement à tous les Mexicains selon leur mérite, et l'on posa des bornes pour distinguer la propriété de chacun. Telle fut la

manière dont les Chalcas furent vaincus et réduits en vasselage.

§ XXVII. Les Mexicains font la conquête des grandes provinces de Tepeacac et de Tecamachalco.

Les marchands et les porteurs mexicains, qui allaient d'une province à l'autre pour faire le commerce, furent la première cause de cette guerre. Les naturels de Tepeacac furent très-irrités en apprenant que la puissante et brave nation des Chalcas avait été soumise par les Mexicains. Au moment de leur foire, qui se tenait à des époques régulières, quelques Mexicains s'y rendirent; les chefs de Tepeacac les firent arrêter et les massacrèrent en disant que c'étaient des espions qui venaient pour les surprendre quand ils ne seraient pas sur leurs gardes, et pour les réduire en esclavage comme ils l'avaient fait à l'égard des Chalcas. Deux ou trois Mexicains parvinrent seuls à s'échapper et rendirent compte au roi Moctezuma et au sénat de ce qui s'était passé. Ce n'étaient pas seulement les marchands de Mexico que les habitants de Tepeacac avaient massacrés, mais aussi ceux d'Aculhuacan, de Tezcuco, d'Atzcaputzalco, de Culhuacan, de Tacuba, de Cuyoacan, d'Iztacpalapan, de Xochimilco, de Cuitlahuac, de Mizecuic, de Chalco, de Tultitlan, de Huatitlan, de Tenayucan, et de diverses autres nations alliées ou vassales de l'empire mexicain.

Quand Moctezuma, Cihuacoatl et Tlacaeltzin eurent appris cette nouvelle, ces deux derniers dirent au roi : « Seigneur, êtes-vous satisfait de ce que ces méchants de Tepeacac et de Tecamachalco ont massacré vos vassaux ? Nous voyons que non. Il faut donc leur envoyer des messagers pour leur annoncer une guerre qui ne devra finir que quand nous les aurons réduits en esclavage. » Cette proposition ayant été approuvée du roi, Cihuacoatl et Tlacaeltzin firent partir Ticocyahuacatl, Tocuiltecatl, Mexizcatlteuctli et Huecamecatl. Quand ils furent arrivés à Tepeacac, ils expliquèrent le but de leur mission aux chefs et aux principaux de cette province, en présence du roi Coyolcuec, de son fils Chichtli et de Chiauhcoatl, et leur dirent : « Le roi Moctezuma et Tlacaeltzin vous saluent et vous envoient ces épées et ces boucliers ainsi que ces *tizatl* noirs et ornés d'une plume, afin que vous les posiez sur vos têtes comme des seigneurs que vous êtes, et pour que vous les attendiez dans ce costume. Voilà, seigneurs, quel est notre message. » Le roi Coyolcuec et les autres chefs leur répondirent qu'ils acceptaient le présent. « Nous attendons, dirent-ils, les seigneurs du lac avec le roi Moctezuma et Cihuacoatl à leur tête, quand ils voudront venir, et nous les remercions de ce qu'ils nous ont envoyé. » Quand les envoyés mexicains eurent rendu cette réponse à Moctezuma et au sénat, ils s'écrièrent : « Nous allons leur montrer la force des flèches et des épées mexicaines, car c'est par droit de conquête et non par héritage que

nous possédons les vastes terres que nous avons déjà. » Et ils envoyèrent ensuite les ambassadeurs se reposer dans leurs maisons des fatigues du voyage. Moctezuma, Cihuacoatl, Tlacaeltzin et Cuauhnotl dirent alors au sénat: « Seigneurs, qu'attendons-nous? Faisons nos préparatifs de guerre et envoyons des messagers à Atzcaputzalco, Cuauhtitlan, Aculhuacan, Tezcuco, Chalco, Xochimilco, Culhuacan, Cuitlahuac, Mizquic et Cuyocan; que les habitants préparent du biscuit, de la pâte, de la farine de fèves, du *chian* et du *chile*, du sel, de légers manteaux de *nequen*, qui protégent si bien contre l'ardeur du soleil, des *tonayatatl*, des cottes de *nequen tecatl*, des nattes de feuilles de palmier, des vases de terre, des *chicuihuite*, des corbeilles, des écuelles et des *malaxitl*; enfin toutes les choses dont on a besoin pour une longue campagne. Chargeons de cette mission quelques jeunes nobles. Nous désignons pour cela Huitznahuacatl, Teuclamacazqui, Tezcacoacatl et Teucalatl. »

Aussitôt que toutes les provinces et villes énumérées plus haut, eurent reçu cet ordre, elles se mirent à armer leurs guerriers et à préparer des vivres; et quand les messagers furent de retour à Mexico, tout l'empire fut rempli de joie, et l'on se disposa à se mettre en campagne le plus tôt possible. Au jour fixé, les guerriers de toutes ces provinces se mirent en marche, chacun sous les ordres de son chef particulier. Au bout de quelques jours, ils arrivèrent au sommet des montagnes, dans un endroit appelé

Coyupetlayo. Chaque capitaine donna alors l'ordre à ses gens de construire des cabanes, d'élever des retranchements, de creuser des fossés, et d'aller chercher de l'eau et du bois. En tête du camp de chacun de ces capitaines, on plaça de vaillants guerriers mexicains, connus sous le nom de Cuachuc et d'Otomitl.

Les espions que ceux de Tepeacac avaient envoyés pour examiner le camp des Mexicains, vinrent leur annoncer que ceux-ci étaient bien retranchés derrière des fossés et des palissades, et leur en firent une exacte description. Tlacaeltzin, Tlacochcalcacatl et Tlacatecatl que Moctezuma avait envoyés reconnaître l'ennemi, vinrent de leur côté l'avertir que l'ennemi n'était point retranché et n'avait élevé aucun ouvrage de défense, qu'il n'avait pas même de garnison dans ses villes et n'était pas plus sur ses gardes que s'il n'avait été prévenu de rien.

Les généraux mexicains prévinrent donc leurs guerriers qu'ils comptaient attaquer au premier quartier de la lune, et que, pour se reconnaître dans la mêlée, chacun eût à crier à haute voix le nom de sa ville, telle que Chalco ou Xochimilco. Il engagea ceux de chaque ville à ne pas charger l'ennemi pêle-mêle, mais à marcher de concert en s'attendant les uns les autres, et à faire prisonniers les plus vaillants guerriers de Tepeacac, de manière à ce qu'au lever du soleil cette ville fût prise et détruite, ainsi que celles de Tecalco, Cuauhtinchan et Acatzinco. Les Mexicains attaquèrent en effet l'en-

nemi aussitôt après minuit; dès le premier assaut, ils parvinrent à mettre le feu au principal temple de Tepeacac, qui se nommait *Teocamaxtli*, et au lever du soleil les quatre villes étaient en effet complétement détruites.

Les chefs de Tepeacac, réfugiés au sommet d'une montagne, envoyèrent dire aux Mexicains ; « Seigneurs, que vos cœurs s'apaisent et que vos armes se reposent. Pour récompenser la valeur que vous avez montrée dans cette guerre, nous vous offrons en tribut du maïs, des fèves blanches et de couleur, du *chile*, des manteaux et des jupes fines de *nequen*, décorées des ornements qu'on appelle *ahuacapotlatl*, des nattes de palmier et des cuirs de cerf tanné; outre cela, comme nous sommes sur une grande route, nous fournirons des vivres à tous les Mexicains qui passeront par notre ville, quelque nombreux qu'ils soient. Nous regarderons l'empire Mexicain comme notre père et notre mère » Ahuacoatl et Tlacaeltzin leur répondirent : « A la bonne heure, mais il faudra encore que vous nous envoyiez, de dix en dix jours, des hommes qui se relayeront pour servir dans nos palais et dans nos maisons, pour balayer et pour porter de l'eau et du bois. » Ceux de Tepeacac y consentirent.

Quand les Mexicains rentrèrent dans leur capitale, la foule vint au-devant d'eux pour les recevoir en vainqueurs, au son des trompettes et des cornets; on leur offrait des roses, et les vieillards brûlaient en leur honneur du *picietl* dans des vases,

ce qui était un des priviléges de leur âge, et un droit réservé aux pères de ces vaillants guerriers. Ils portaient leurs cheveux attachés sur la nuque avec une lanière de cuir rouge, appelée *cuauhtalpiloni;* ils formaient deux files en face l'une de l'autre, entre lesquelles devait passer l'armée triomphante. Cet ordre était nommé *cuacuacuiltzin;* ils prirent ensuite au milieu d'eux les prisonniers et les esclaves que l'on ramenait de la guerre, et qui étaient natifs des quatre villes conquises; quand les capitaines passaient, on leur présentait, en signe de victoire, des brasiers remplis de bois de chêne dont la flamme s'élevait très-haut, en leur disant: « Soyez bien-venus, fils de Mexico Tenuchtitlan, où les serpents sifflent d'une manière si agréable (1), où les poissons abondent, où les oiseaux viennent voltiger autour des filets que nous tendons dans les roseaux, et où est le temple du grand Dieu Tetzahuitl Huitzilopochtli qui nous protége, vous qui, par votre valeur et la force de votre bras, avez vaincu et mis en fuite vos ennemis, et avez vengé les injures de notre dieu Huitzilopochtli » On donna ensuite à boire aux vaincus un breuvage appelé *teuhuctli.*

Ce fut ainsi que les guerriers mexicains entrèrent dans la ville. Ils se rendirent ensuite, dans le même ordre, au temple de Huitzilopochtli, suivis des esclaves enchaînés, et enfin au palais du roi

(1) Cette phrase peut paraître extraordinaire, mais le texte dit: *Adonde silvan delicadamente las culebras.*

Moctezuma. Quand Ahuacoatl et Tlacaeltzin furent arrivés en sa présence, ils lui firent une profonde révérence, et lui offrirent le tiers des esclaves et du butin qui avait été pris, ainsi qu'un grand *teponaztle* ou tambour avec des roses et des parfums; le roi dansa lui-même, en signe d'allégresse, sur le *tianguez,* ou place du marché, ainsi que les plus vaillants guerriers mexicains.

Quand cette fête fut terminée, Coyolcuec, Chichtli et Ciauhcoatl (serpent venimeux), vinrent saluer Moctezuma, et allèrent ensuite adorer le Dieu Huitzilopochtli, auquel ils offrirent des chasse-mouches, des plumes blanches, un cordon rouge pour attacher les cheveux, un arc et des flèches, un bracelet ou *matzopetzli*, un bâton vert nommé *Acaxihuitl*; ils lui sacrifièrent ensuite en se tirant du sang des oreilles et de la pointe de la langue; ils mangèrent ensuite une poignée de terre, devant l'idole, en signe d'humilité; ils vinrent ensuite saluer de nouveau Moctezuma et Ahuacoatl, et leur tinrent le discours suivant: « Seigneurs, nous sommes venus au nom de nos compatriotes, de tout sexe et de tout âge, pour adorer le grand Dieu Huitzilopotchtli, et vous assurer de l'obéissance et de la soumission des habitants de Tepeacac. » Moctezuma et Ahuacoatl leur répondirent: « Soyez les bien-venns, et écoutez ce que vous ordonne l'empire Mexicain votre père et votre mère. A l'avenir, vous recevrez bien tous les marchands Mexicains qui voudront visiter votre pays, vous leur four-

nirez un logement convenable, et vous leur apporterez des pierres précieuses, des étoffes, des esclaves, de l'or et des plumes d'oiseaux précieux et rares, appelés *xiuhtototl*, *tlauhquechol*, *tzinzcan*, ainsi que des peaux de tigre, de lion et d'ours, du cacao, des calebasses. » Les chefs de Tepeacac promirent tout cela, et s'engagèrent à éviter soigneusement tout ce qui pouvait offenser les Mexicains. Peu de temps après, le roi du Mexique envoya chez cette nation un *calpixque* pour recevoir le tribut; les habitants devaient le regarder, après le roi Moctezuma, comme leur père et seigneur.

§ XXVIII. Les Mexicains soumettent les Iziccoacas et les Tucpanecas qui habitent sur les côtes.

Cette guerre fut également causée par le massacre de quelques marchands de Mexico, de Xochimilco, d'Atzcaputzalco, de Tamba et de Chalco, qui eut lieu soit par haine des Mexicains, soit par avarice et pour les dépouiller. De vingt en vingt jours, il se tenait à Ixiecoac et à Tuzpa, un grand tianguiz ou marché. Les chefs de ces deux villes complotèrent ensemble la mort de tous les marchands étrangers, et poussèrent même la cruauté jusqu'à les précipiter du haut des rochers élevés qui se trouvent dans les montagnes; mais ils ne purent le faire assez secrètement pour que les marchands de Tulancingo n'en eussent connaissance, et ceux-ci, qui étaient les alliés des Mexi-

cains, vinrent avertir Moctezuma ainsi que Tlacaeltzin de ce qui s'était passé. Ils ajoutèrent que les habitants de ces deux villes s'attendant à être bientôt attaqués par les Mexicains, avaient élevé une enceinte de palissades, et avaient construit cinq forteresses redoutables.

Après avoir remercié les messagers qui leur avaient apporté cette nouvelle et laissé écouler quelques jours, Moctezuma et ses deux chefs Tlacaeltzin et Cihuacoatl, se dirent : « Permettrons-nous à ces misérables d'insulter impunément l'empire mexicain et de braver nos guerriers ? Déclarons-leur la guerre à feu et sang. Commençons par faire un amas de vivres, et faisons connaître aux habitants des villes alliées, comment leurs fils et leurs frères ont péri. » Ils choisirent pour cette ambassade un capitaine et six autres guerriers de noble race, qui se rendirent d'abord à Tacuba auprès du roi Totoquihuaztli, qui, aussitôt qu'il eut appris ce qui s'était passé, ordonna aux lions, aux tigres et aux aigles, de se préparer à entrer en campagne avec une provision suffisante d'armes et de vivres. Les envoyés se rendirent ensuite à Tochtepec, et ensuite à Ziuhcoacaz, dont les habitants sont connus pour leur perfidie ; puis chez les Cuextecas de Tomachpa, qui avaient élevé cinq forteresses pour leur défense, et enfin dans toutes les villes, et chez tous les chefs voisins de l'empire mexicain ou ses vassaux ; tous répondirent qu'ils exécuteraient volontiers les ordres du roi, puisque

c'était une affaire qui les intéressait personnellement et que comme la distance était longue, ils emporteraient double provision de vivres. Nezahualcoyotl, roi de Tezcuco, reçut avec joie la nouvelle de cette expédition, et résolut de se mettre à la tête de tous les guerriers Aculhuas. Il fit de magnifiques présents aux envoyés mexicains, leur promit de les aider de tout son pouvoir, et les chargea de remercier Moctezuma, Cihuacoatl et Tlacaeltzin, de la confiance qu'ils lui témoignaient.

Quand les envoyés furent de retour à Mexico et eurent rendu compte au roi de leur mission, Moctezuma et Cihuacoatl ordonnèrent aux capitaines Tlacatecotl, Tlacochcalcatl, Cuauhuactli et Tilancalqui, de faire préparer des armes et des vivres, et de se mettre en marche au bout de trois jours. Les femmes des guerriers mexicains croyant qu'elles ne les reverraient jamais, commencèrent à jeûner et à se mettre de la cendre sur la tête, ce qui était un grand signe de deuil. Elles ne se lavaient plus la figure, et ne prenaient part à aucun plaisir. Au milieu de la nuit, elles se relevaient pour brûler des écorces d'arbres, appelées *tlacazipehuatli*. Elles balayaient ensuite la rue, se baignaient, et se mettaient à préparer des gâteaux, nommés *papalotlaxcalli* et *xonecuillin*. Elles faisaient aussi frire et rôtir des vers de maguey (*aloës*), et les portaient aux temples nommés Omacatzin, Yecatzintli et Coatlxoxoxouhqui, ou *le serpent vert est cruel ;* de là, elles allaient au temple de

Huitzocihuatl, de Milnahuac, d'Atlatona, et aux grands temples de Xochiquetzal et de Quetzalcoatl. Toutes les nuits, elles allaient ainsi à minuit faire des stations d'un temple à l'autre, et offraient les vivres qu'elles apportaient, aux prêtres des temples nommés *tlapixques*. Elles portaient à la main des cordes de la grosseur d'un doigt, signe que leurs maris reviendraient victorieux après avoir fait prisonniers un grand nombre d'ennemis. Ces femmes portaient à la main une *tzotzopatli*, ou navette à tisser, pour montrer que c'était par leur épée, que leurs maris et leurs fils remporteraient la victoire sur leurs ennemis. Ces femmes faisaient beaucoup d'autres sacrifices selon les règles de leur idolâtrie, et, une nuit sur quatre, elles allaient en procession, jusqu'au lever du soleil, en poussant des gémissements et en pleurant; ensuite elles baisaient la main du prêtre qui portait un brasier ardent. Les femmes mariées et les vierges allaient balayer le temple qui était le plus près de leur maison. Tout cela pour faire pénitence et pour obtenir des dieux qu'ils accordassent la victoire à leurs maris, à leurs fils et à leurs frères. C'est pourquoi les soldats se disaient: « Nous laissons derrière nous des personnes qui viendront à notre secours et qui obtiendront des dieux de nous accorder la victoire.»

Les femmes disaient dans leurs prières: « Dieux du jour, ou de la nuit (comme l'est par exemple Tezcatlipoca, dieu de l'enfer), nous sommes vos esclaves, ayez pitié de ceux qui maintenant, en votre

nom et pour votre service, traversent les montagnes, les prés et les plaines, pour se rendre sur les bords de la mer, sans craindre le soleil, la pluie ou le froid, afin d'étendre votre empire et de se procurer des victimes pour vos sacrifices. »

Quand l'armée mexicaine arriva à Tulancingo, les habitants s'avancèrent au-devant d'elle pour lui offrir des fleurs et des parfums, ainsi que des vivres de toute espèce. On offrit à chaque capitaine mexicain un dindon, *huexotl-ahuatotolin* et un *tolanquimelli*, espèce de pâté rempli de lapins et de cailles. On leur offrit aussi pour la route beaucoup d'autres vivres, ainsi que du cacao et d'autres breuvages, des étoffes fines et brodées. Les Mexicains dirent au roi Netzahualcoyotl d'ordonner à ses soldats de s'armer et de faire rassembler des vivres en abondance. Quand tout fut prêt, l'armée se mit en marche de nouveau pour Cuextecas, où elle campa, les guerriers de chaque nation séparément. Le lendemain, les généraux en chef, qui étaient deux Mexicains, appelés Cuauhnoctli et Tilancalqui réunirent tous les guerriers de Mexico, d'Aculhuacan et de Tezcuco, et leur firent un long discours, leur représentant qu'ils s'étaient éloignés à une grande distance de leur patrie, sur les bords de la mer, seulement pour mériter de la gloire; qu'il fallait maintenant combattre vaillamment pour gagner des esclaves et de grandes richesses, ou du moins pour mourir en braves soldats. Ils leur représentèrent tous les dangers qu'ils avaient déjà surmontés;

disant que leurs ennemis n'étaient ni des lions, ni des tigres, ni des aigles, ni des fantômes d'*Izltzemetl-coleth* ; mais des hommes comme eux ; qui tremblaient au seul nom des vaillants Mexicains. Ce discours enflamma tellement l'armée qu'elle ne pouvait attendre le moment d'en venir aux mains. Pour se reconnaître, il fut convenu que chaque nation crierait à haute voix le nom de sa ville et porterait un étendard à ses armes, comme, par exemple, Mexico l'aigle et le nopal, et ainsi des autres. Les chefs se faisaient en outre reconnaître par le cordon rouge qui attachait leur cheveux, ainsi que par les pierres qu'ils se mettaient dans les lèvres et dans les oreilles. Au moment d'en venir aux mains, les plus vaillants guerriers se cachèrent dans des trous faits en terre et recouverts de paille, pour surprendre les ennemis et les attaquer par derrière au moment où ils s'y attendraient le moins. On eut soin de placer parmi les jeunes gens inexpérimentés des guerriers consommés, nommés Cuauchimec et Otomis, pour les encourager à bien faire. Et, quand les généraux eurent pris toutes ces mesures, ils rangèrent l'armée en bataille.

§ XXIX. Bataille entre les Mexicains et les habitants de la Huasteca, province située sur les côtes de la mer du Sud.

Les ennemis, voyant que les Mexicains se disposaient à les attaquer, se mirent à crier ; « En avant, en avant contre ces Mexicains qui ne valent rien. » Ceux-ci leur répondaient : « Attendez un peu, Huastecas, dans peu d'heures vous serez nos sujets. » Les Huastecas répliquaient : « Misérables Mexicains, vous allez tous tomber sous nos coups, et pas un de vous ne reverra sa patrie. »

Tous les Huastecas avaient aux oreilles et aux lèvres des bijoux d'or, et sur la tête des plumes de perroquet jaunes ; ils attachaient, par derrière, à leur ceinture, des miroirs circulaires, et s'étaient passé dans le nez des morceaux pointus de cailloux blancs ; ils avaient encore beaucoup d'ornements, comme s'ils allaient exécuter un *mitote*, ou danse solennelle. Pour effrayer leurs ennemis ils avaient suspendu à leur ceinture des grelots nommés *cuchtli*, et faisaient un bruit épouvantable. Quand ils furent arrivés à l'endroit où les guerriers mexicains s'étaient cachés, ceux-ci les chargèrent l'épée à la main, et saisirent les plus vaillants capitaines, qu'ils reconnurent aux ornements d'or et de plumes dont ils étaient couverts et en attachèrent un grand nombre, tandis que les jeunes nobles mexicains poussaient en avant, tuant et renversant tout ce qui se trouvait devant eux ; les guerriers huastecas,

qui marchaient derrière leurs chefs, s'arretèrent en les voyant tomber, et les nations alliées les chargèrent de tous côtés, et en prirent un grand nombre. Celles qui se signalèrent le plus furent les Chalcas, les Aculhuas; puis ceux de Xochimilco, de Mizquie, de Cuitlahuac, de Cuyoacan, de Tacuba, d'Atzcaputzalco, de Toluca, de Xocotitlan, de Xiquilpan, de Mazahuacan et de Tulatepec. Ils poursuivirent l'ennemi, en faisant un grand nombre d'esclaves, jusqu'à la cinquième forteresse, et s'emparèrent du grand temple auquel ils mirent le feu, et qui fut consumé en peu de temps.

Les Huastecas, voyant que tout était perdu et que leurs femmes et leurs enfants étaient tombés au pouvoir de l'ennemi, envoyèrent leurs interprètes implorer le pardon des Mexicains, en offrant de se soumettre et de payer en tribut des étoffes appelées *tuchpanecayotl*, des *tlalapalcuachtli*, espèce de chemises brodées, semblables à celles que portent les enfants, des perroquets apprivoisés, rouges et jaunes, nommés *toznenex* et *huacumayas*, des *xochitenacatltototl* et des *tlalancuezalintotol*, autres oiseaux dont les plumes sont très-riches, ainsi que du *tecuezalin* et du *tecocahuitl*, espèce de betun jaune qui sert à teindre les vases et à adoucir la peau des mains et des pieds, de l'*Apextle*, espèce de marcassite noire et dorée très-fine, du *chiltepin*, du *tocuitlatl* et du *cuatehaychuatli*. « Voilà, dirent les Huastecas, ce que nous offrons de payer chaque année.» — « A la bonne heure, dirent les Mexicains,

nous acceptons ce tribut, mais ne vous avisez pas de vouloir un jour le refuser ; ayez soin d'accomplir promptement et avec humilité tout ce qui vous sera commandé, puisque vous vous y soumettez. »

Les Huastecas descendirent donc de leurs montagnes et conduisirent les Mexicains à leurs palais, où ils leur servirent un festin composé de toute espèce d'oiseaux, de poissons et de fruits, car c'est encore le pays de la Nouvelle-Espagne où ils sont le plus abondants. Avant qu'il se remissent en marche, ils leur offrirent en présent quelques étoffes, du papier Mexicain et des plumes blanches pour garnir des coussins. Les Mexicains emmenèrent avec eux leurs prisonniers enchaînés, qui versaient des larmes et répétaient des chants si tristes qu'ils excitaient la compassion de tous ceux qui les entendaient. L'armée, en y comprenant les alliés, couvrait dans sa marche un espace de plus de deux lieues de long, et toutes les villes qu'elle traversait s'empressaient de lui apporter des vivres. Celles qui voulurent s'y refuser furent aussitôt pillées et détruites, et les habitants entièrement dépouillés, de sorte que les Mexicains inspiraient une si grande terreur que personne n'osait leur dire un mot.

Quand l'armée mexicaine fut arrivée à Coatitlan, Moctezuma apprit qu'elle revenait victorieuse ; il dit à Ahuacoatl : « Il faut envoyer au-devant de Tlacatecatl, Tlacochcatcatl, Ticoyahuacatl, Ciauhnoctli et Tilancalqui. Chargeons de cette mission Quaquacuiltzin, Tilancalqui et d'autres vieillards hono-

rables. » On leur remit donc des fleurs et des parfums, ainsi que de riches étoffes qu'ils devaient offrir, au nom de Moctezuma, aux généraux vainqueurs, ainsi que des boucliers; des dards, des javelines dont la pointe était durcie au feu, et des hérons vivants. Quand ils furent arrivés à la montagne de Tupeyaca, qui porte aujourd'hui le nom de Notre-Dame de Guadalupa, les vieillards commencèrent à se teindre le corps en noir et à remplir les vases de *picietl* en poudre, et de braise les brasiers qu'ils portaient à la main. Quand ils rencontrèrent les guerriers Mexicains, ils les parfumèrent avec de la myrrhe et du copal, particulièment les chefs. Aussitôt qu'ils furent arrivés à Tenuchtitlan, les guerriers mexicains allèrent d'abord visiter le grand temple ou *cou* de Huitzilipochtli. Après s'être tiré du sang devant l'idole, en signe d'adoration, ils se dirigèrent vers le palais de Moctezuma à qui les généraux firent un long discours en lui présentant les prisonniers huastecas, qui se soumirent à lui au nom de la nation, et lui déclarèrent qu'ils voulaient mourir ses esclaves. Moctezuma, après les avoir consolés et leur avoir promis qu'il traiterait les Huastecas comme ses sujets, leur fit servir à boire et à manger, ensuite on les fit chanter et danser au son du teponatzli; en dansant ils faisaient un sifflement semblable à celui du xuexolotl ou dindon sauvage.

Tlacaeltzin fit ensuite appeler les calpixques de toutes les nations soumises à la couronne mexicaine

et les chargea de la garde des prisonniers, fils du Soleil et habitants des bords de la mer, leur recommandant de les surveiller, mais de les bien nourrir afin qu'ils pussent servir à la célébration de la fête de Huitzilopochtli, où l'on devait les faire danser devant le temple, après quoi on leur fendrait la poitrine et on jetterait leurs corps dans les flammes; tous les quatre jours on devait les présenter au palais de Moctezuma afin qu'ils ne fussent pas oubliés.

Le lendemain, Moctezuma fit appeler tous les chefs cuauhchimeques et otomin et leur distribua à chacun, selon son rang, une portion des étoffes qui avaient été conquises dans la Huasteca; quant à ceux qui, sans avoir remporté la victoire, avaient cependant pris part à cette guerre, on leur distribua de fines étoffes de nequen, blanches, peintes et brodées. Les deux généraux Tlacatecatl et Otomitl dirent ensuite aux jeunes soldats : « Vous avez vu, mes enfants, la valeur de nos soldats, mais sachez que les occasions d'en montrer ne cesseront jamais; Soyez prêts chaque jour à aller gagner une nouvelle gloire et soumettre de nouvelles provinces, en l'honneur de notre Dieu Tetzahuitl Huitzilopochtli et pour augmenter la puissance de l'empire mexicain. » Quand ils rentrèrent dans leurs quartiers de Jaxoch et de Tlaxilacatl, les habitants vinrent les féliciter et leur offrirent un banquet en signe d'amitié.

§ XXX. Moctezuma fait célébrer en l'honneur de Huitzilopochtli une grande fête, dans laquelle on sacrifie tous les prisonniers.

Quelques jours après la conquête des provinces de Cuextlan et de Cuzpan, Moctezuma résolut de profiter du grand nombre de prisonniers huastecas que l'on avait faits, pour consacrer dignement le grand temple de Huitzilopochtli. Ce temple avait la forme d'une pyramide tronquée, au sommet de laquelle se trouvait une plate-forme destinée au sacrifice des prisonniers de guerre. Il voulut que, pour la première fois, ce sacrifice eût lieu en mémoire du roi Chimalpopoca, qui avait commencé la construction du monument. Tlacaeltzin approuva cette idée et proposa de faire la plate-forme, non pas en bois comme on l'avait d'abord proposé, mais de placer au contraire au sommet une pierre circulaire, percée au milieu d'un trou circulaire, dans lequel on jetterait le cœur des victimes après avoir frotté du sang tout chaud qui en découlait l'idole de Huitzilopochtli. Il proposa aussi de ne pas faire tailler cette pierre par les prisonniers huastèques, mais par les habitants de Cuyoacan et d'Atzcaputzalco qui excellaient dans cet art, et d'y faire sculpter les événements de la guerre, dans laquelle ces deux nations avaient été vaincues et soumises à notre empire mexicain. On convoqua aussitôt toutes les nations voisines pour apporter des pierres de taille dont le temple devait être entièrement construit

ainsi que les escaliers qui serviraient pour y monter. Ils devaient être placés de trois côtés et avoir autant de marches que de jours dans l'année, qui, à cette époque, était divisée en dix-huit mois de vingt jours, ce qui forme un total de trois cent soixante jours, c'est-à-dire cinq jours de moins que l'on ne compte dans notre sainte religion catholique. D'autres disent que l'année avait alors treize mois; ce qu'il y a de certain, c'est que les trois escaliers réunissaient alors ce nombre de marches. Le principal faisait face au midi, les deux autres étaient à l'orient et à l'occident. La plate-forme était entourée d'un mur fait de grosses pierres, percé à l'orient et à l'occident d'une petite porte et d'une grande vis-à-vis de l'escalier méridional, au bas duquel était la place où se tenait le *tianguiz* ou marché. En face du grand temple se trouvait le palais de Moctezuma. Le temple était si élevé que, quand on regardait du sommet sur la place, les hommes les plus grands ne paraissaient pas plus haut que des enfants de huit ans. Quand la grosse pierre des sacrifices, qui avait la forme d'une meule de moulin, fut terminée, on la plaça dans l'espèce de salle qui se trouvait au sommet du temple, entre la grande porte et l'idole de Huitzilopochtli, qui était sculptée en pierre et placée contre le mur, comme s'il regardait la pierre des sacrifices. Cette idole se voit aujourd'hui au coin de la maison d'un habitant de Mexico, fils d'un conquérant, et la pierre des sacrifices a été placée près de l'église de cette ville.

Quand on eut travaillé pendant deux ans à ce temple, il fut terminé, et Moctezuma dit à Cihuacoatl et à Tlacaeltzin : « Il est temps d'inaugurer ce temple par le sacrifice des esclaves de Cuextlan et de Tuzpan, provinces situées sur les rives de la mer; qu'on leur ouvre la poitrine. » Tlacaeltzin proposa de remettre la cérémonie à quatre jours, et fit aussitôt enfermer tous les prisonniers dans une grande cage faite de madriers, qui servait à cette usage. Moctezuma fit ensuite appeler les *Tlamacaxquis* ou prêtres et leur dit : « Allez vous enivrer, et exercez-vous à fendre la poitrine des victimes, car nous sommes arrivés à l'époque de l'année appelée *Tlacaxipehualiztli*, époque où l'on sacrifie et où l'on écorche des victimes. Prenez garde de vous montrer maladroits ; car toutes les nations, de trente ou quarante lieues à la ronde, viendront assister à ce sacrifice. » Moctezuma fit aussi apporter des montagnes de gros troncs de chêne qui devaient brûler jour et nuit dans le temple en l'honneur du dieu Huitzilopochtli. Pendant ce temps les prêtres s'exerçaient à fendre la poitrine des victimes sur la pierre sculptée, et à faire rejaillir leur sang sur l'idole, dans la main de laquelle ils plaçaient ensuite le cœur, afin de se montrer adroits le jour de la grande cérémonie.

Moctezuma envoya des messagers à tous les peuples voisins de Mexico, qu'ils fussent ou non ses sujets, pour les engager à assister au grand sacrifice *tlahuahuanaliztli*. Il ordonna à tous les chefs

qui lui étaient soumis de s'y rendre, sous peine d'être sacrifiés comme des esclaves. Tous obéirent, et quand le jour des sacrifices fut arrivé, il commença à leur distribuer des présents tels que de riches étoffes, des fleurs et des parfums. Aussitôt que le repas du matin fut terminé, on conduisit les esclaves au temple et on les rangea en file sur la plate-forme. Ils avaient les cheveux tressés, le corps peint en noir, et un *maxtlatl* ou pagne était leur seul vêtement. On les fit chanter et danser au son du *teponaztli* autour de l'*amalocoyo* ou pierre des sacrifices. Des vieillards mexicains chantèrent et dansèrent ensuite. D'autres vieillards représentaient divers dieux sujets à Huitzilopochtli, tels que Itzpapalotl (*papillon d'Itzli*), Opochtli (*celui qui est à gauche*), Quetzalcoatl (*serpent couvert de plumes*), Tocazlozi (*vêtu de roses*); d'autres étaient couverts de peaux de tigre et de lion. Tous tenaient une épée et un bouclier. L'esclave huastèque montait le premier sur la pierre circulaire et était suivi par un sacrificateur désigné sous le nom de Johualahua (*celui qui combat la nuit*). Après avoir dansé autour du Huastèque, on lui donna une peau de loup pour parer les coups, et une épée de bois qui n'était pas garnie de cailloux tranchants comme celle de son adversaire. Ils commençaient ensuite à combattre en dansant; mais auparavant on avait fait boire au Huastèque une boisson fermentée, appelée *teoctli* et on l'avait attaché au moyen d'une corde blanche, nommée *aztacamecatl*. Quelque vaillant

que fût le prisonnier, il fallait qu'il mourût sur cette pierre; car quand le Mexicain qui le combattait était fatigué, il était remplacé par un autre jusqu'à ce que le prisonnier reçût un coup qui le renversât. Quatre hommes le saisissaient alors, l'étendaient sur la pierre et le Johuatlahuan (*celui qui s'enivre la nuit*) lui ouvrait la poitrine avec un couteau de pierre et lui arrachait le cœur qu'il offrait tout fumant à l'idole. On frottait ensuite de son sang l'idole de Huitzilopochtli. Il était remplacé sur la pierre, nommée Cuetlaxteohua, par un autre Huastèque qu'un nouveau guerrier mexicain venait combattre, et ainsi de suite, jusqu'à ce que tous les prisonniers eussent succombé, de sorte que cet infernal sacrifice durait quelquefois trois ou quatre jours. Il était renouvelé tous les quatre et même tous les deux ans. Quand cette fête diabolique était terminée, le roi congédiait les chefs ses vassaux qui étaient venus y assister en leur distribuant de nouveaux présents ainsi qu'aux sacrificateurs qui s'étaient distingués par leur adresse. Ceux-ci écorchaient leurs victimes et se revêtaient de leur peau. Les têtes étaient placées le long des murs du temple; et quand les Espagnols arrivèrent à la Nouvelle-Espagne, avant la révolte de Mexico, huit soldats montèrent au sommet de la pyramide et comptèrent le long des murs 62,000 têtes de victimes, tant ces peuples étaient cruels. Ce premier sacrifice eut lieu la quinzième année du règne de Huehuemoctezuma à Tenuchtitlan.

(La suite à un cahier prochain.)

EXPLORATION

GÉOLOGIQUE

D'UNE PARTIE TRÈS-PEU CONNUE

DE LA TURQUIE D'ASIE.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE M. ÉMILE DE CHANCOURTOIS, ÉLÈVE DES MINES, A M. ÉLIE DE BEAUMONT.

L'approche de l'hiver m'ayant empêché de compléter, autant que je l'aurais désiré, l'exploration des bords du lac de Van, j'ai pris ma route au sud pour me rendre à Djézireh sur le Tigre. Le lac de Van est borné au sud par une chaîne de montagnes fort élevées et abruptes, qui fait suite à celle de Mouch. Elle se forme de plusieurs chaînons parallèles dirigés à l'est, un peu au nord, et présente cette particularité que la ligne de séparation des eaux se trouve précisément sur celui qui est contigu au lac, de manière que les cours d'eau importants

qui y prennent leur source, vont tous affluer au Tigre. Ce chaînon n'est cependant pas l'axe de la chaîne; sa composition, qui est constante sur toute la longueur que j'ai pu observer, c'est-à-dire environ 120 kilomètres, est un calcaire gris, compacte, superposé au grès micacé ou talqueux verdâtre, passant quelquefois au véritable micaschiste et plongeant fortement vers le nord.

A l'angle sud-est du lac, il y a une espèce de brouillement par suite duquel la chaîne est assez abaissée, et c'est là que je l'ai passée; malheureusement, au second col, nous avons été mouillés par une neige fort épaisse, et je n'ai pu reconnaître la nature de l'axe. A partir de ce moment, nous avons commencé à descendre d'une manière continue jusqu'à Djézireh, en suivant un des principaux affluents du Tigre, qu'on appelle Djennet-Soui (eau du paradis). Cette rivière, dont le nom contraste singulièrement avec la nature sauvage du pays, coule presque constamment dans une vallée excessivement resserrée et très-profonde; dans quelques endroits, les flancs sont tellement escarpés, que l'on est obligé de s'élever à une grande hauteur, et alors on découvre un horizon montagneux, immense, dans lequel il est très-difficile de distinguer quelques lignes saillantes.

Quant à la nature des rochers, dans le voisinage de la vallée, ce sont toujours des calcaires et des schistes plus ou moins métamorphiques et dont les couches ont été fortement bouleversées. L'orienta-

tion de ces couches indique le plus souvent un ridement dont l'axe serait dirigé de l'est à l'ouest. Néanmoins, dans beaucoup d'endroits, elle est totalement différente. Ainsi, l'aspect de cette contrée présente de l'analogie avec les Alpes pour la multiplicité des soulèvements et les effets métamorphiques qu'ils ont produits, mais l'intensité de l'action a dû être moindre, les roches éruptives ne s'y montrent que rarement, et il n'y a pas de ces chaînes bien dessinées qui pourraient guider utilement dans les recherches et servir de cadre aux observations.

Trois journées avant d'arriver à Djézireh, les montagnes métamorphiques cessent tout à fait, et l'on entre dans un immense bassin de grès marneux verdâtres, contenant de nombreuses couches subordonnées de calcaire argileux compacte, d'un gris clair. Ce bassin présente une surface très-accidentée par l'action des eaux plus encore que par celle des soulèvements, mais toujours à un niveau de beaucoup inférieur aux montagnes environnantes. Au-dessus des grès, dans certains endroits, on rencontre des bancs puissants de calcaire grisâtre avec des nummulites, des pectens et des oursins, qui forment comme des espèces de chapeaux, également peu dérangés, comparativement aux rochers métamorphiques. Enfin, au sud, on voit une chaîne régulière de calcaire relevée fortement au nord et qui forme une véritable muraille percée d'une seule porte; c'est le défilé par lequel s'échappe le Djennet-Soui, et au delà duquel commence le désert.

Voici ce qu'il y a de plus frappant dans l'aspect du pays, au point de vue géognostique; je pourrais difficilement entrer ici dans plus de détails, et j'ajouterai quelque chose sur les habitants. L'espace que j'ai parcouru entre Van et Djézireh, est le cœur du Kurdistan. On n'y parle pas le turc, et l'on peut dire que c'est un pays indépendant, puisqu'il y a un bey qui ne paye aucun tribut, et aucun employé turc. Le costume et les mœurs des Kurdes sont aussi très-distincts. Ils sont en général très-intelligents et industrieux. La meilleure preuve que l'on en puisse donner, c'est qu'ils fabriquent tout ce qui leur est nécessaire, et ne tirent presque rien des provinces environnantes. Avec ces bonnes dispositions, ils ne sont cependant pas riches, et je crois que cela tient à la passion du vol, qui est développée chez eux à un très-haut degré. A chaque instant un bey en dépouille un autre moins fort et ruine tous ses villages. Dans le moment actuel pourtant, ils sont très-tranquilles, parce qu'ils sont gouvernés par un homme de fer, qui a réussi à se faire craindre de tous et veut que l'on ne vole pas, pour voler à lui tout seul; et, quelle que soit la moralité de ce genre de gouvernement, je ne lui en ai pas moins beaucoup d'obligations, puisque j'ai pu ainsi traverser avec sécurité un pays où peu d'Européens se sont hasardés.

Comme je quittais Djézireh, le 23 décembre 1843, le campement des Kurdes nomades qui venaient en grande hâte grouper leurs tentes nombreuses auprès

de la ville pour y passer l'hiver, présentait un spectacle très-pittoresque, mais était en même temps l'annonce des froids anticipés que j'avais à redouter. Je devais d'abord aller à Diarbékir, éloigné de six journées; pendant les deux premiers jours, je marchai dans une plaine en suivant une ligne parallèle à celle des montagnes que je venais de traverser.

Cette plaine est de très-peu supérieure au niveau du Tigre qui suit exactement ce dernier versant. De grands ravins qui la coupent fréquemment laissent voir la nature du sol. En général, on remarque une roche grise, caverneuse, souvent fissurée comme les basaltes, et dont les cavités sont pour la plupart remplies de zéolithes. Dans d'autres parties, on voit un calcaire blanc, saccharoïde, et aussi excessivement caverneux, qui semble comme le témoin de la roche, couverte par la coulée ignée. La ligne des montagnes est dirigée à peu près de l'est à l'ouest, et je marchais vers le nord-ouest; ainsi je me rapprochais peu à peu de cette ligne, et le terrain devenait de plus en plus onduleux, sans changer toutefois de nature. Enfin nous sommes rentrés dans la région montagneuse, en franchissant trois plis de calcaire siliceux qui sort de dessous la roche basaltique.

Une journée après, nous quittions de nouveau les hauteurs, pour descendre dans la plaine de Diarbékir, d'une nature complétement identique à celle de la plaine de Djézireh, mais d'ailleurs entièrement

entourée de montagnes. Sur toute cette route, les villages sont très-rares; et leur emplacement paraît avoir été toujours déterminé par le plus grand nombre de cavernes naturelles que l'on a trouvées dans le sol. Ces villages sont assez riches; car sur les points où la terre peut être cultivée, elle est très-productive; mais, en général, le manque d'eau se fait sentir, et, dans les grands intervalles sans culture, qui séparent les lieux habités, des citernes suffisent à peine aux besoins des voyageurs et des caravanes. La population que l'on rencontre est presque entièrement composée de chrétiens portant le costume arabe, et parlant l'arabe de Syrie.

En arrivant à Diarbékir, je dus y subir toutes les tribulations des quarantaines turques. Ayant traversé précédemment un pays où la peste sévissait avec violence, on me fit rester pendant dix jours dans un prétendu lazaret, maison sans portes ni fenêtres, où la pluie pénétrait de tous côtés à travers un toit dégradé, et qui ne contenait pour tout mobilier que de la paille fangeuse; et cependant on laissa entrer dans la ville le khevas qui m'escortait, preuve du discernement que les Turcs apportent dans leurs mesures sanitaires. Lorsque je pénétrai dans ce lieu, je souffrais de plaies aux jambes, résultant du frottement des courroies de mes étriers pendant une marche forcée, et je n'osais cependant me soigner, dans la crainte que, se méprenant sur la nature du mal, on ne m'imposât le maximum de la quarantaine. Je dus à mon séjour dans cet endroit

malsain un rhumatisme articulaire, et lorsque je fus admis à libre pratique, il fallut, à ma grande contrainte, attendre, pour me remettre en route, le rétablissement de ma santé.

L'hiver venait de se déclarer définitivement; on éprouvait plusieurs degrés de froid; une neige abondante couvrait la terre, et les observations géologiques devenaient par conséquent impossibles; mais j'avais à visiter les mines d'Argua et de Kéban, comme aussi les fonderies de Tokat, et ce fut vers ces points que je me dirigeai aussitôt qu'il me fut possible de remonter à cheval.

En quittant Diarbékir, j'eus lieu d'observer, nonobstant la neige, que la plaine que nous traversions ne changeait pas de nature; et avant d'arriver à Argua, je pus reconnaître deux ridements calcaires très-nets, et d'une formation qui m'a paru récente, mais qu'il ne m'a pas été possible de déterminer.

Argana est bâtie en gradins sur les flancs d'un immense rocher. Ici l'exposition au midi, de pentes d'ailleurs très-inclinées, s'était opposée à ce que la neige demeurât, et j'ai pu reconnaître ce même étage de craie à nummulites que j'avais déjà observé deux fois; mais d'Argana à Argana-Maden, la neige arrêta mes observations, et je n'ai pu m'occuper, en arrivant dans ce dernier lieu, que des mines et des fonderies. Là s'établissent, sous la direction d'ingénieurs allemands, envoyés par suite d'un contrat passé entre le gouvernement autrichien et la Porte, de nouvelles constructions destinées à rempla-

cer les anciens fourneaux. On ne traite encore à Argana-Maden que des minéraux de première qualité, et on rejette ceux qui ne contiennent que de cinq à six pour cent. La richesse est souvent de vingt-sept à vingt-huit pour cent. Les anciens fourneaux grecs, malgré leur imperfection, dénotent encore une certaine connaissance de l'art métallurgique, et présentent des dispositions qui ne sont pas sans intérêt. Si, d'Argana-Maden à Kéban-Maden, l'étude du terrain ne m'a pas été permise, je me suis du moins attaché à observer les positions topographiques.

Arrivé à Kéban, parfaitement accueilli par les ingénieurs allemands qui s'y trouvaient réunis, j'ai pu voir avec détail les procédés nouveaux en les comparant à ceux qu'ils remplacent, et visiter attentivement l'exploitation des mines d'argent. Le minerai est avec ou sans galène, mais toujours avec de la blende qui rend le traitement au fourneau à manche assez difficile. Ce minerai est principalement le sulfure d'argent, mais accompagné de chlorure et mélangé de quelques minéraux arsénieux. On trouve aussi dans des filons beaucoup de gypse cristallisé, et quelques cristaux de sulfate de plomb, dignes d'entrer dans une collection.

La rigueur de l'hiver persistait, et les neiges augmentaient d'épaisseur ; mais, au delà d'Argana, la forme abrupte des montagnes ne m'a pas moins permis d'observer leur nature avec exactitude, et de reconnaître qu'elles présentent généralement le calcaire saccharoïde superposé à des micaschistes

très-quartzeux, les deux roches étant fréquemment coupées par des filons porphyriques, mais très-près des trachytes.

J'ai profité à Kéban des moyens de rétablir mon baromètre déjà cassé deux fois, et j'ai pu ainsi obtenir des données sur le niveau de l'Euphrate. Quand je voulus partir de Kéban, la route se trouvait complétement interceptée, et ce ne fut que quinze jours après, lorsque l'on ouvrit un étroit sentier pour le passage du Tartare (courrier) qu'il me fut possible d'avancer. La marche était fort pénible, nos chevaux s'abattaient à tout instant, et mon baromètre fut de nouveau brisé. Le ciel était alors très-pur, et c'était là un mal plutôt qu'un bien; car la réflexion du soleil sur la neige était fort pénible à supporter; elle eut pour effet, le premier jour, de me rendre la figure couleur de suie, en même temps qu'elle m'occasionna un mal d'yeux assez grave.

Malgré ces inconvénients, j'eus lieu d'être assez satisfait de cette partie de mon voyage. Nous nous élevions de plus en plus, et un immense horizon montagneux et des plus imposants se développait devant nous. D'ailleurs la nature du terrain, de grès et de conglomérats en grande partie, favorisait beaucoup la fonte des neiges et facilitait les observations sur les versants méridionaux, tandis que, de l'autre côté, la terre restait entièrement couverte. Je n'ai pas encore assez comparé les remarques que j'ai faites pour présenter une opinion sur cette formation; mais j'ai lieu de penser

que leur résultat ne sera pas dénué d'intérêt.

Après être parvenu sur un très-vaste plateau, appelé Déliklitach, on descend rapidement vers la vallée de Sivas, dont l'analogie topographique est frappante avec celle d'Erzeroum aussi élevée que celle-ci; elle est parcourue dans sa longueur par le Késilsomav ou fleuve rouge, le plus grand cours d'eau de l'Asie Mineure après l'Euphrate. En quittant Sivas pour marcher vers Tokat, on rencontre une grande formation de grès et de conglomérats d'un gris verdâtre, bien distincts de la formation crayeuse des montagnes d'Erzeroum. Ensuite on arrive par des vallées successives jusqu'au sommet d'une crête presque complétement serpentineuse, appelée le Tchamlubel. A cet endroit, je pus jouir d'un spectacle vraiment magnifique. Toute la contrée que je venais de traverser depuis Sivas, présentait l'aspect de l'hiver dans toute sa rigueur; et, tout à coup, du sommet élevé où je me trouvais placé, se developpait devant moi une immense série de montagnes, couvertes des plus belles forêts d'arbres verts. Plus de trace de neige, et partout les travaux de la terre en pleine activité. Je ne pense pas qu'il soit possible de rencontrer une transition plus tranchée. Les fatigues et les contrariétés que je supportais depuis plus de trois mois furent bientôt oubliées, et j'arrivai à Tokat dans des dispositions aussi favorables que celles où je me trouvais au début de mon voyage.

Depuis que je suis à Tokat, j'ai mis le temps à

profit en étudiant avec détail l'affinage d'après les procédés que les ingénieurs allemands ont introduits, et qu'ils appliquent au moyen des fourneaux à réverbère et d'un fourneau à manche, construit sur les modèles de la Hongrie. Ces procédés dont je m'occupe à comparer les résultats avec ceux précédemment en usage, et que l'on continue à pratiquer en utilisant les fourneaux anciens qui subsistent encore, sont tout à fait européens, sauf quelques modifications nécessitées par la mauvaise qualité du cuivre noir provenant d'Argana et que l'on apporte brut à dos de chameau. Ce cuivre, après l'affinage, est généralement vendu à des négociants français et totalement dirigé sur la France. Cette circonstance m'a paru ajouter de l'intérêt à une étude que je compte présenter avec tous les détails nécessaires. De Tokat je me rendrai à Samsour et visiterai, dans les environs, les forges des Turmans nomades ; puis je m'embarquerai pour Héreklie, où j'aurai à voir les mines de charbon et la formation houillère de cet endroit.

(*Comptes rendus hebdomadaires de l'Académie des sciences.*)

DES CARACTÈRES

DISTINCTIFS

DES TROIS RACES DU NORD DE L'AFRIQUE,

L'ARABE, LE KABYLE ET LE MOZABITE;

PAR M. GUYON.

Caractères distinctifs de l'Arabe.

Corps sec, élancé; cou long, taille au-dessus de la moyenne; yeux noirs, cheveux de même couleur, tendant à se boucler; peau un peu basanée; face oblongue, déprimée latéralement; crâne ovoïde d'avant en arrière; front étroit, oblique; nez long, arqué, sec; dents longues, très-belles.

Les os du crâne sont remarquables par leur peu d'épaisseur. Hérodote signale un caractère semblable chez les Perses (1). Cette conformité organique conduira peut-être plus tard, avec le concours d'autres éléments à établir entre les deux peuples une communauté d'origine. Tous deux, du

(1) Livre III, § 12. Ce grand historien attribue cette particularité à l'usage des Perses de vivre à l'ombre dès leur plus tendre jeunesse, et d'avoir toujours la tête couverte d'une tiare. L'Arabe ne vit pas à l'ombre, mais sa tête est constamment coiffée d'une calotte. E.—s.

reste, habitent des contrées limitrophes, et cette seule circonstance suffirait déjà pour faire soupçonner qu'ils ne sont que deux branches d'un même tronc.

On sait que l'établissement des Arabes en Afrique commença à s'opérer, dès l'origine même de l'islamisme. Ce grand événement était accompli dans les premières années du VIII[e] siècle, époque à laquelle l'Arabe passa de l'Afrique en Espagne, en s'aidant, pour cette nouvelle conquête, des deux peuples qu'il avait trouvés dans la première de ces contrées : le Maure et le Berbère. Ce dernier nom, comme on sait, est celui du Kabyle dans les montagnes du Maroc.

Caractères distinctifs du Kabyle.

Corps trapu, musclé ; cou court ; taille peu élevée ; yeux et cheveux noirs ; parfois yeux bruns avec cheveux châtains ; peau d'une teinte moins foncée que celle de l'Arabe ; face ovale, pleine ; crâne globuleux, conique en arrière ; front moins étroit et moins oblique que celui de l'Arabe ; nez moyen, épais ; dents moins longues et moins belles que chez l'Arabe.

Le Kabyle habite les montagnes, et son organisation, comme celle de tous les peuples montagnards, se modifie selon les localités. Ainsi, dans les vallées, il est sujet au goître, et par suite au crétinisme, et ce n'est pas là qu'il faudrait aller chercher le type de la race. Déjà, dans une autre circonstance, nous avons fait une remarque semblable à

l'égard des Goths qui, sous le nom de cagots, habitent aujourd'hui les Pyrénées.

Généralement la race kabyle est belle ; c'est elle qui prédomine dans une race que nous désignons à son insu sous le nom de *Maure*, et qui ne rappelle du Maure d'autrefois que les lieux où elle lui a succédé. Le Maure d'aujourd'hui est un produit de croisements multipliés, son organisation est des plus belles, et nous nous en occuperons ailleurs. C'est lui, comme on le sait, qui constitue en très-grande partie la population de la plupart des villes du nord de l'Afrique.

Le Kabyle est, comme l'Arabe, étranger à l'Afrique ; mais il lui est, dans ce pays, de beaucoup antérieur. Son origine paraît phénicienne ; aussi je vois en lui l'ancien Numide, lequel n'est pas, selon moi, le Maure d'autrefois, celui des Grecs et des Romains. Celui-ci me paraît avoir été le peuple aborigène, sinon de tout le nord de l'Afrique, du moins des contrées où il existait du temps de Salluste. C'est ce que je me propose d'établir d'ailleurs sur des données qui me paraissent devoir porter la conviction dans tous les esprits (1).

(1) Les Kabyles appartiennent à la nombreuse famille des Berbères, dont la langue est parlée dans le nord de l'Afrique, depuis les montagnes de Sous, voisines de l'océan Atlantique, jusqu'à celles de Méletis qui dominent sur les plaines de Kaïrouan, dans l'État de Tunis, et depuis les côtes de la Méditerrannée jusqu'au sud du Sahara.

Il est donc très-important pour les Français qui sont, avec raison, décidés à rester possesseurs de l'Algérie, de se familiariser avec une langue dont la connaissance leur facilitera le moyen d'établir des relations avec une partie considérable de la popula-

Caractères distinctifs du Mozabite.

Corps plus ramassé et plus charnu que celui de l'Arabe; taille moyenne; yeux noirs, cheveux de

tion de cette contrée. Un peuple qui peut supposer que l'on a du dédain pour le langage par lequel il exprime sa pensée, est naturellement disposé à vouer sa haine aux hommes qu'il soupçonne coupables de cette négligence; il est au contraire porté à voir d'un bon œil ceux qu'il voit s'efforcer de converser avec lui sans le secours des interprètes.

Les moyens nous manquaient pour nous aider dans cette étude essentielle et nécessaire de l'idiome des Kabyles; nous n'avions pas de livre qui nous les fournît; cependant il existait à la Bibliothèque du roi une grammaire et un dictionnaire berbères, composés par feu Venture de Paradis, il y a plus d'un demi-siècle, alors que rien ne faisait pressentir l'utilité dont pourrait être un travail de ce genre.

La Société de géographie prit la résolution de faire imprimer le manuscrit de Venture. Charger du soin de cette publication un homme versé dans la connaissance et habitué aux usages des peuples de l'Orient, était tout simple; elle s'adressa donc à un de ses membres, M. le chevalier Amédée Jaubert, membre de l'Institut. Ce savant s'est acquitté de sa tâche en homme de conscience.

M. le maréchal Soult, ministre de la guerre et président du conseil des ministres, et M. Cunin-Gridaine, ministre de l'agriculture et du commerce, ont apprécié, en hommes d'État, l'entreprise de la Société de géographie; ils ont fourni une partie de la somme nécessaire pour l'impression du livre. Grâces leur en soient rendues au nom de tous les Français qui aiment franchement et sincèrement leur patrie.

L'ouvrage, sorti des presses de l'imprimerie royale, est intitulé: *Grammaire et Dictionnaire abrégés de la langue berbère, composés par feu Venture de Paradis, ancien professeur de turk à l'école royale et spéciale des langues orientales vivantes, premier secrétaire interprète du général en chef de l'armée d'Orient; revus par P. Amédée Jaubert, pair de France, conseiller d'État, membre*

même couleur, bouclés; peau olivâtre; face ovale, moins anguleuse que celle de l'Arabe; crâne ovoïde d'avant en arrière, déprimé latéralement comme

de l'Institut, et publiés par la Société de géographie. 1 vol. in-4°.

L'éditeur a bien fait d'insérer dans son avertissement une note écrite par Venture, sur la manière dont il s'y prit pour rédiger son ouvrage. Un hasard heureux a fait tomber ce morceau précieux dans les mains de M. Jaubert. Venture y parle de son vocabulaire avec cette modestie qui honore et rehausse le talent, il reconnaît que son ouvrage est défectueux sous plusieurs rapports. « Tel qu'il est cependant, ajoute-t-il, ce travail suffira pour initier les philologues à la connaissance de cette langue, et il ne tiendra qu'à un Européen studieux, appelé en Barbarie par des affaires de commerce ou de politique, de perfectionner, sans se donner trop de peine, ce qui m'en a donné beaucoup à ébaucher. »

Espérons donc que le livre de Venture obtiendra le succès qu'il mérite, et produira le fruit que cet homme estimable en espérait.

Quelques mots sur sa vie et sur ses travaux, qui consistent en services rendus à son pays, ne seront pas ici hors de propos.

Il était né à Marseille, le 8 mai 1739, et appartenait à une famille noble de laquelle étaient sortis des militaires distingués, des drogmans, des consuls Élevé à Paris, à l'école des jeunes de langues, ses progrès furent si remarquables que, dès l'âge de quinze ans, il fut envoyé à Constantinople pour s'y fortifier dans l'étude de la langue turque. A vingt-deux ans, il remplissait déjà au consulat de Seyde l'emploi d'interprète ou drogman. En 1770, il passa au Caire dans la même qualité. Quelque temps après, l'état d'anarchie de l'Égypte causait un si grand préjudice à notre commerce, que le jeune drogman fut chargé, en 1770, de passer en France pour fixer l'attention du ministère sur les risques imminents auxquels nos intérêts étaient exposés. On fut si content de la manière dont il s'acquitta de sa mission, qu'en 1777 on l'adjoignit au baron de Tott à qui l'on avait confié celle de visiter les échelles du Levant. En 1778, Venture va négocier quelques affaires au nom de la France avec l'empereur du Maroc. On sait par une longue expérience que les occasions de litiges avec ce monarque africain ne sont pas rares. Venture se tira très-bien de ces conférences politiques. Nous le voyons ensuite comme chancelier

chez l'Arabe; étendue verticale, remarquable; front étroit, moins oblique que chez ce dernier; nez assez

interprète du consulat de Tunis, en 1780, acquérir des droits à la reconnaissance des commerçants français dans cette régence, et de la compagnie française d'Afrique. Celle-ci lui donna, par une décision du 26 janvier, un témoignage éclatant de sa gratitude.

Déjà le ministre des affaires étrangères avait nommé Venture secrétaire interprète du roi *en langues orientales*. Bientôt celui-ci a l'occasion de faire à Paris la connaissance du secrétaire de l'envoyé de la régence de Tripoli. Ce Tripolitain communique à Venture des renseignements curieux sur la route de Tripoli au Fezzan; il propose même d'accompagner le voyageur français que l'on enverrait dans cette contrée.

En 1788, un différend très-grave entre la France et Alger, amène Venture dans ce repaire de pirates dont l'existence faisait honte à toute la chrétienté; le dey entend raison. Venture compose à Alger même, à l'aide de plusieurs indigènes du mont Atlas, l'ouvrage dont nous avons parlé précédemment. Il en remet des extraits à Volney, ce savant si dévoué à l'étude philosophique des langues; enfin il dépose son manuscrit à la Bibliothèque du roi.

En 1793, il est chargé d'une mission secrète pour Constantinople, et en même temps reçoit le brevet de consul général de France à Smyrne. L'année suivante, il accompagne M. Verrinac, notre ambassadeur près de la Porte; puis y reste jusqu'en 1797 comme premier interprète de la légation française. Alors il vient à Paris avec l'ambassadeur ottoman. Le repos qu'il comptait prendre fut un loisir occupé, rien ne lui convenait mieux. Dès 1795, le gouvernement l'avait nommé professeur de turc à l'École spéciale des langues vivantes, qui venait d'être créée.

Lorsque l'idée de l'expédition d'Égypte fut conçue, on jeta naturellement les yeux sur Venture, pour être premier interprète de l'armée; quoique sexagénaire, il accepta sans hésiter cet emploi fatigant. Il se borna, en répondant au ministre, à recommander sa famille au gouvernement.

Son expérience et ses services furent d'un secours bien précieux lorsque après la prise d'Alexandrie on marcha sur le Caire. Quand

grand, charnu, parfois terminé en pointe; dents assez longues, belles.

Le Mozabite vient de l'Orient, comme l'Arabe et le Kabyle; mais l'époque de son passage en Afrique est inconnue. Pour quelques-uns, l'émigration des Mozabites sur l'Afrique ne remonterait qu'à l'époque de l'établissement du schisme qui les sépare des autres musulmans. L'opinion contraire pourrait s'étayer de la position géographique qu'ils occupent au sud-ouest de l'Algérie, où l'on peut supposer qu'ils ont été refoulés par les populations arrivées après eux sur le sol étranger. (*Extrait des comptes rendus de l'Académie des Sciences.*)

cette capitale eut ouvert ses portes, la coopération de Venture à tout ce qui fut réglé pour l'administration du pays, en assura le succès, et il fut constamment consulté. La campagne de Syrie résolue, Bonaparte invita Venture à le suivre; ce fut le dernier acte de dévouement de ce citoyen recommandable. Attaqué de la dyssenterie au siége de Saint-Jean-d'Acre, il est transporté, à sa demande, au couvent de Nazareth; ensuite, quand l'armée fait sa retraite, il est porté au camp français sur un brancard. Tant d'épreuves pénibles épuisèrent le peu qui lui restait de forces physiques; il expira pendant la marche au mois de mai 1799, laissant la réputation d'un homme savant, probe, bon, généreux et désintéressé.

Les fonctions difficiles qu'il remplissait à l'armée furent dévolues à M. Amédée Joubert.

Nous avons emprunté ces détails de la notice biographique sur Venture, qui est placée en tête de son ouvrage. Elle a pour auteur M. Jomard, membre de l'Institut, etc. Il y a joint la liste des manuscrits de Venture que l'on possède encore, et a fait imprimer, à la fin du volume, des Itinéraires de l'Afrique septentrionale, recueillis et annotés par Venture. E—s.

BULLETIN.

ANALYSES CRITIQUES.

Le nord de la Sibérie. Voyage parmi les peuplades de la Russie asiatique et dans la mer Glaciale, entrepris par ordre du gouvernement russe et exécuté par MM. de Wrangel (*aujourd'hui amiral*), *chef de l'expédition*, Matiouchkine et Kozmine, *officiers de la marine impériale russe; traduit du russe par le prince* Emmanuel Galitzin. — Paris, 1843. 2 vol. in-8°, accompagnés d'une carte donnant le résultat géographique de l'expédition, et ornés de deux dessins. Chez Amyot, 6, rue de la Paix.

Le titre de ce livre suffit pour causer un violent frisson : *Le nord de la Sibérie !* Ce pays est bien

mal famé pour l'inclémence de son climat ; on verra par la relation de M. de Wrangel, que c'est avec raison, et que la partie septentrionale de cette contrée inhospitalière est bien pire. C'est pour vérifier et constater les découvertes faites précédemment dans la mer Glaciale, au nord de l'Asie, que l'empereur Alexandre ordonna l'expédition dirigée et exécutée par M. de Wrangel.

En 1580, sous le règne du tsar Ivan IV, Vasiliévith, le cosaque Iermak, auquel diverses actions condamnables faisaient craindre d'être poursuivi par la justice de son souverain très-redouté pour sa sévérité, franchit les monts Ourals avec une bande nombreuse de ses compagnons, pénétra dans la Sibérie occidentale et en fit la conquête.

Vers la même époque, des navigateurs anglais avaient voulu arriver par mer à la Chine en passant par le nord de l'Asie ; ils ne purent atteindre qu'une baie de la mer de Kara, située à l'ouest de l'embouchure de l'Obi, à laquelle ils croyaient déjà être parvenus. Bientôt les Russes descendirent des fleuves de la Sibérie dans la mer Glaciale; leurs tentatives répétées leur firent connaître les côtes qui la bordent jusqu'au détroit de Bering à l'ouest, et quelques îles éparses sur cette longue étendue; mais, malgré ces efforts continuels, cette ligne immense, quoique visitée dans divers parages par des officiers de la marine impériale, munis d'instructions très-bien rédigées, n'avait pas encore été parcourue d'une manière à ce que le résultat des tra-

vaux effectués satisfît complétement les géographes.

En conséquence, les cartes des côtes de la Sibérie présentaient des différences considérables, parce que quelques parties de la côte n'avaient pas encore été visitées et que mainte relation était tellement vague et incertaine, que Burney, compagnon de Cook dans son second et son troisième voyage, et habile hydrographe (1), avait constamment persisté à croire à l'existence d'un isthme voisin du cap Chélagsk et unissant l'Asie à l'Amérique, au nord du détroit de Béring.

Tels furent les motifs qui décidèrent l'empereur Alexandre à donner l'ordre que deux officiers de la marine fussent envoyés, l'un à l'embouchure de la Yana, l'autre à celle de la Kolima, pour reconnaître et relever les côtes de l'Asie le long de la mer Glaciale, les îles voisines des bouches de la Léna dans l'ouest, jusqu'au delà du cap Nord (de Sibérie) vers l'est.

M. Anjou fut chargé de la première expédition, M. de Wrangel, de la seconde; tous deux étaient lieutenants de vaisseau. On adjoignit au dernier MM. Matiouchkine et Kozmine, également officiers de la marine, et M. le docteur Kiber, comme naturaliste.

(1) Jacques Burney, né en 1749, mort en 1821, contre-amiral de la marine britannique, a écrit dans sa langue: 1° *Histoire chronologique des découvertes faites dans la mer du Sud*. Londres, 1804 à 1816, 5 vol. in-4°. *Histoire chronologique des découvertes au nord est et des premières navigations des Russes à l'est*. Londres, 1819. 1 vol. in-8°.

Nous avons déjà donné dans les *Nouvelles Annales des Voyages* (1), un aperçu très-succinct des beaux travaux de M. de Wrangel. Cette esquisse n'a pu qu'inspirer à nos lecteurs un vif désir d'en connaître les détails.

M. de Wrangel partit de Pétersbourg le 23 mai 1820, avec les deux officiers qui devaient l'accompagner, et avec M. Anjou; le 3 avril, on était à Moscou, M. Anjou y resta pour y attendre l'époque où les chemins seraient entièrement débarrassés de glaces. M. de Wrangel se hâta de poursuivre sa route. « De Moscou à Irkoutsk, dit-il, dans un espace de 5,317 verst (5,630 kilomètres), formant à peine le tiers de la Russie d'occident en orient, nous éprouvâmes plusieurs fois le printemps, et plusieurs fois l'hiver. En nous détournant tant soit peu de notre chemin, nous aurions pu facilement rencontrer le véritable été. A Kazan, les arbres se couvraient alors de feuilles, et les prés se paraient de fleurs variées, tandis que les monts Oural et leurs vallées étaient encore couverts d'un épais tapis de neige. Dans les environs de Tobolsk, une herbe d'un vert pâle pointait à peine sur les versants des collines, tandis que le printemps embaumé nous souriait dans le romantique Krasnoyarsk qui est plus à l'est, et qu'à Irkoutsk les jardins étaient entièrement en fleur.

» Aussitôt que le voyageur a franchi le sommet de l'Oural, ou, suivant l'expression des Sibériens, la

(1) Tome I, pages 15 et 16 de la 4e série.

ceinture du monde, il se trouve en Sibérie et non moins frappé que surpris de la bonté hospitalière des habitants de ce pays que tant de gens et les étrangers notamment, se représentent comme n'étant, d'une extrémité à l'autre, qu'un désert affreux et peuplé de scélérats. Au contraire, le voyageur qui en visite la partie occidentale y rencontre une riche végétation, des champs bien cultivés, des villages grands et bien faits; enfin une sûreté complète et telle qu'on la rencontre rarement dans les états de l'Europe, qui s'enorgueillissent le plus de leur civilisation. On nous recevait partout avec une cordialité et un désintéressement parfaits; jamais nous n'éprouvâmes de retard aux relais. Tandis que l'on attelait des chevaux frais et que nous nous chauffions dans l'intérieur de la maison de poste, nos effets demeuraient abandonnés sur le grand chemin, et s'il nous arrivait de témoigner la moindre inquiétude à leur sujet, « *Bah*, nous répondait-on, » vous n'avez rien à craindre parmi nous. »

Nous citons ces passages avec d'autant plus de plaisir qu'ils sont d'accord, en tout point, avec les témoignages que nous avons lus dans d'autres relations écrites par des étrangers judicieux et consciencieux. Le 18 mai, M. de Wrangel atteignit Irkoutsk, capitale de la Sibérie. Il y eut des entretiens avec Hedenstrœm, employé du gouvernement, qui, de 1808 à 1810, avait visité la Nouvelle-Sibérie et reconnu une partie des côtes de la mer Glaciale. Cette expédition fut entreprise aux frais du comte

Romanzof, chancelier de l'empire. Ce grand citoyen avait fait précédemment les frais du voyage autour du monde, effectué par le navire *le Rurik*, commencé par M. Otton de Kotzebue, officier de la marine impériale.

Au commencement de juin, on vit arriver M. Anjou avec le personnel des deux expéditions, et les instruments le 25. Les deux chefs quittèrent ensemble Irkoutsk ; les agréments dont ils y avaient joui firent une impression d'autant plus vive sur leur esprit, que cette ville est la limite du monde civilisé, et qu'il s'agissait de passer quatre ans dans des déserts glacés.

Irkoutsk est au confluent de l'Irkout et de l'Angora qui va se joindre au Ieniseï. On chemina par terre jusqu'à Tchagousk, à 56 lieues plus loin sur la rive gauche de la Léna, qui là commence à être navigable. Ce fleuve, dont le cours est de plus de 700 lieues, forme la grande artère qui donne du mouvement à l'intérieur de la Sibérie. Le village de Tchagousk offre l'apparence d'un port, parce que c'est là que s'embarquent les marchandises et les vivres expédiés par le gouvernement aux lieux situés plus au nord. Des bateaux de diverses grandeurs servent à cette navigation; les uns ne peuvent aller qu'à la rame et se font haler, d'autres marchent aussi à la voile, enfin les plus petits sont destinés aux voyageurs qui peuvent prendre, à des relais établis à des distances déterminées, autant de rameurs qu'il y a de chevaux marqués sur la feuille

de poste ; par ce moyen, on chemine assez vite, surtout en descendant.

Ces moyens de communication sont d'autant plus imparfaits que le pays est très-peu peuplé, les villages étant souvent éloignés les uns des autres de plusieurs centaines de verst. Les établissements les plus septentrionaux en souffrent le plus, car ils n'existent qu'au moyen des approvisionnements qui leur sont amenés du sud une fois par an.

Trois fleuves gigantesques, l'Obi, le Iéniseï, la Léna, traversant la Sibérie du sud au nord, semblent destinés à porter les denrées et les marchandises des contrées méridionales vers les cantons septentrionaux qui manquent de tout. Ces principales rivières et d'autres moins considérables, qui arrivent également à la mer, reçoivent un nombre prodigieux d'affluents au cours sinueux qui généralement sont navigables et se rapprochent beaucoup les uns des autres ; de sorte que l'on trouve difficilement, dans le nord de la Sibérie, un seul lieu habité où il serait impossible d'arriver par eau ; cependant, quoique l'on mette jusqu'à un certain point ces rivières à profit, la mauvaise construction des bateaux et la quantité insuffisante des bateliers sont cause que la navigation est très-lente, et que fréquemment ils font, en hiver, des haltes prolongées. En pareil cas, on transporte en partie par terre une portion des choses les plus nécessaires ; mais cela est si difficile et si dispendieux, que le prix du peu de marchandises amenées de cette manière, s'accroît à

un taux exorbitant et inaccessible à la plus grande partie des habitants ; aussi passent-ils leur vie dans des appréhensions continuelles, prévoyant sans cesse le moment où ils souffriront la disette, plus horrible en Sibérie qu'ailleurs. M. de Wrangel pense qu'un bateau à vapeur éviterait ces inconvénients.

Les forêts de la rive droite de la Léna abondent généralement en animaux à fourrures d'excellente qualité, tandis qu'ils sont bien moins communs sur la rive gauche, et leurs dépouilles moins estimées. Cela vient de l'épaisseur des forêts de la rive droite qui se réunissent aux forêts vierges de la chaîne des monts Yablonoy-Stolbovoy, s'étendant de l'est à l'ouest, le long du fleuve, et se rattachant aux monts Baïkals ; les plus hardis chasseurs n'y ont pas encore pénétré. La rive gauche, au contraire, plus découverte, renferme un plus grand nombre d'établissements, et par conséquent est plus fréquentée. On donne le nom de *promichlénik* à ces chasseurs qui font en même temps le commerce et vont à la recherche des dents de mammouth.

Malgré la pluie qui, le 9 juillet, tombait par torrents depuis plusieurs heures, les voyageurs virent des forêts en feu ; les flammes en dévoraient de longs espaces le long du rivage. Les taillis et les arbres abattus par le vent étaient déjà consumés en grande partie, mais des pins et des mèlèzes gigantesques s'élevaient en rangs serrés comme des piliers embrasés. Leur teinte pourprée qui se réfléchissait sur les eaux du fleuve, jointe au craquement reten-

tissant de leurs troncs résineux, donnaient à cet énorme embrasement, surtout la nuit, un aspect d'une majesté effrayante, qui produisait une profonde impression. Ces sortes d'incendie, observe M. de Wrangel, qui parfois embrassent un espace de plus de 100 kilomètres, sont communs et sont dus en partie à l'insouciance des voyageurs qui, après avoir passé la nuit dans une forêt, s'en vont sans se donner la peine d'éteindre le feu qu'ils ont allumé; on dit même, et cela est affreux à penser, qu'ils le font souvent à dessein, pour que la masse énorme de fumée, produite par un tel embrasement, chasse les essaims de cousins qui, en Sibérie, remplissent l'atmosphère au point de l'obscurcir et sont le tourment des hommes. Ces incendies fréquemment répétés abîment les bois, et de plus, dispersent le gibier ainsi que les animaux à fourrures, forcés de se réfugier dans des cantons éloignés. Le mal retombe donc le plus souvent sur ceux-là mêmes qui l'ont causé, et cependant les promichlénik d'aujourd'hui ne sont ni plus sages ni plus prudents que ceux d'autrefois.

Plus on s'avançait vers le nord et plus les bords de la Léna devenaient déserts. Les dernières traces d'agriculture et de jardinage disparaissent au delà d'Olekma. Là, les habitants n'ont plus pour ressources que l'élève du bétail et la pêche. Excepté les stations, on ne rencontre plus que de misérables villages; l'aspect de leur chétive population est affligeant: les rameurs fournis par les relais étaient cou-

verts de haillons et étiolés par le besoin et la misère; cette remarque s'applique principalement aux paysans russes que l'on trouve jusqu'à Oulakhani, éloigné de 50 verst de Yakoutsk. Plus loin, le pays est habité par des Yakouts qui, en étant indigènes, supportent mieux les rigueurs du climat et les privations de toute espèce, triste partage de l'homme qui vit dans ces contrées désolées.

Le 25 juillet, on entra dans Yakoutsk, après avoir parcouru 265 myriamètres depuis Katchgousk. « Yakoutsk est, dans toute la force du terme, une ville du septentrion. Bâtie sur une plaine aride, à la gauche de la Léna, on ne voit dans ses larges rues, aussi froides que leur aspect est morne, que de misérables maisonnettes et de vieilles maisons renfermées entre de hautes clôtures en bois. L'œil avide d'impressions quelconques a beau errer, il n'aperçoit que poutres et planches, mais pas un arbre, ni le moindre buisson verdoyant! Rien, à notre arrivée, n'indiquait l'existence d'un été passager, sinon l'absence de la neige que l'on est obligé de regretter, car sa blancheur, en hiver, fait du moins un contraste avec la teinte grisâtre et uniforme de tous les objets. Cependant cette ville a fait des progrès depuis trente ans; il suffit, pour s'en convaincre, de lire la description que Billings en a donnée; ce navigateur y passa au mois de juin 1786 (1).

(1) Page 48. *Voyage dans le nord de la Russie asiatique*, etc. (Traduction française.) 2 vol. in-8., avec atlas; chez Arthus Bertrand.

M. de Wrangel fait une description très-piquante de la population de Yakoutsk qui est exclusivement adonnée au trafic des pelleteries. « On m'a assuré, dit-il, qu'il ne se trouve point parmi eux un seul artisan. Au contraire, les Yakouts qui l'habitent et qui autrefois se bornaient à élever du bétail et à pêcher, sont devenus des ouvriers très-habiles. Ils vendent le produit de leur industrie à ces mêmes Russes qui furent jadis leurs maîtres, et sous le point de vue moral, ils se distinguent par leur intelligence, comme par leur amour de l'ordre et du travail. »

Les observations de notre voyageur sur les mœurs des habitants d'Yakoutsk ne sont pas moins intéressantes que les précédentes. Comme partout ailleurs, leur existence est monotone, à moins que l'arrivée d'une parure nouvelle pour cette ville, mais vieille pour le reste de l'univers, ne mette en jeu la passion des dames pour la toilette.

Les voyageurs purent, avant la fin de l'été, songer à entreprendre leur pérégrination à la mer Glaciale. M. Anjou et sa troupe s'embarquèrent au commencement d'août sur la Léna. M. de Wrangel fit prendre les devants à M. Matiouchine, afin qu'il s'occupât à Nijné-Kolimsk des préparatifs de la première expédition. M. Kozmine fut chargé de surveiller, à Yakoutsk, les transports de vivres envoyés à Nijné-Kolimsk, qui devait être le centre des opérations futures. Ensuite M. de Wrangel partit le 12 septembre.

Les réflexions par lesquelles il commence son récit sont curieuses. « La route, en sortant de Yakoutsk, n'est praticable ni aux voitures, ni même aux traîneaux. On ne rencontre jusqu'à Kolimsk, comme en général sur toute la surface de l'immense désert qui embrasse le nord de la Sibérie, que de temps en temps quelques sentiers frayés qui traversent tour à tour des terrains marécageux, d'immenses forêts, de vastes espaces couverts de buissons touffus et serrés, des collines et des montagnes escarpées. C'est donc à cheval seulement que l'on peut atteindre des lieux où le terrain est plus uni, et que des traîneaux, attelés de rennes ou de chiens, parcourent rapidement. Des relais de chevaux sont établis sur la rive droite de la Léna, depuis Yakoutsk jusqu'à Alsana. »

Le récit du voyageur fait connaître tous les désagréments auxquels est exposé l'homme qui pénètre dans ces régions inhospitalières. Plus d'une fois il préféra de passer la nuit à l'ombre d'une forêt plutôt que dans une habitation dont la malpropreté révoltait à la fois la vue et l'odorat. Dès la fin de la première journée, il dormait passablement bien étendu sur une peau d'ours, sous une épaisse couverture fourrée auprès d'un bon feu.

Le soleil levant colorait l'horizon, lorsque M. de Wrangel se réveilla; l'air était pur et frais, mais le thermomètre marquait 2 degrés au-dessous de zéro; température qui, pour une toilette faite en plein air, lui parut extrêmement dure, et il frémit en

songeant au froid rigoureux qui l'attendait sur les bords de la mer Glaciale. Dans divers endroits les chemins étaient devenus presque impraticables à la suite de pluies continuelles ; on en était dédommagé par la variété des points de vue. La multitude de petits lacs obligeait à faire de longs détours ; mais, en revanche, elle contribuait à embellir le tableau. Tout dans ces cantons est calme et silencieux ; à peine entend-on de temps en temps le sifflement de l'air fendu par le vol rapide de quelque oiseau ou le bruit du feuillage frôlé par un écureuil qui vole de branche en branche.

Malgré l'inclémence du climat, cette contrée, qui semble repousser toute tentative de l'homme pour s'y fixer, a été l'objet de disputes acharnées. Un Tongouse, fondateur d'un établissement nommé Miouri d'après lui, fut contraint par des Yakoutes, venus du sud, de déguerpir et de se transporter plus au nord. Du reste, ces conquérants ont fait un bon usage de leur succès. On est frappé de la différence que l'on remarque entre ce village et le désert qui l'entoure. La prospérité de ce lieu est due en partie à un riche Yakoute, qui y a construit à ses frais deux églises ; quoique l'on assure qu'il possède plus de 500,000 roubles, il n'en est pas moins resté fidèle aux coutumes de sa peuplade.

On a tant de fois décrit les mœurs des Yakoutes, que M. de Wrangel se borne à augmenter de quelques détails très-agréables ce que l'on sait de ce peuple resserré en Sibérie entre d'autres qui n'ont

avec lui aucune affinité. Il appartient, comme l'on sait, à la grande famille des Turcs qui occupent plusieurs vastes pays de l'Asie, et dont une branche a fondé l'empire ottoman à l'extrémité orientale de l'Europe.

Le relai d'Aldansk ou Gélézinsk est à la limite des terres habitées par les Yakoutes. On ne les retrouve ensuite qu'au delà des monts Verkho-Yansk, à 40 myriamètres plus loin. Tout l'espace intermédiaire est un désert sur lequel s'élèvent des montagnes séparées par des vallées marécageuses, communiquant les unes avec les autres, et dont le trajet est très-difficile. Le 18 septembre, on suivait un sentier à peine frayé à travers un marécage, sur lequel l'œil attristé cherchait vainement un arbre; quelques tertres, couverts d'une herbe verte, mais rare, en variaient seuls l'uniformité; c'étaient les derniers vestiges de végétation. Jusqu'alors le temps avait été beau; ce jour-là, de longs nuages s'amoncelèrent, il neigea, il grêla, et le thermomètre descendit à 2 degrés au-dessous de zéro.

Le lendemain, après s'être tiré à grand'peine des marais, on s'enfonça dans une forêt de mélèses, de saules et de trembles; il fallut s'y frayer un passage au milieu des arbres abattus et des branches entrelacées de ceux qui poussaient vigoureusement. C'était la voie qui conduisait à l'unique endroit où l'on pût passer la rivière à gué. Au nord, s'étendaient des montagnes à cimes neigeuses. Le 20, on traversa plusieurs autres rivières moins larges, mais

tout aussi rapides. Leurs bords, généralement plats, sont couverts d'arbres déracinés et d'énormes blocs de pierres que les eaux arrachent des hauteurs et entraînent avec violence, surtout en automne. Tout annonçait que l'hiver allait commencer, le thermomètre marquait 5 degrés au-dessous de zéro; la neige tomba en abondance, bientôt elle revêtit toute la surface de la terre. Cette vue causa de la joie à M. de Wrangel. « Nos journées, dit-il, étaient tellement ennuyeuses par leur monotonie, que je me réjouis de ce changement si peu agréable d'ailleurs, et qui nous donnait un échantillon de la vie nomade (en hiver) qui nous était réservée! »

Cependant on parvint au pied des monts Verkho-Yansk, dont le passage est regardé comme la plus difficile partie du voyage de Yakoutsk à Nijné-Kolimsk. Ce sont tantôt d'énormes rochers nus qu'il faut escalader en s'exposant à chaque instant à glisser et à rouler dans l'abîme, tantôt des ravins étroits et remplis d'une neige profonde, à travers laquelle on ne peut se frayer un passage qu'à l'aide de la pelle. Malgré tant de difficultés, sans cesse renaissantes, trois heures de marche suffirent pour atteindre un col à 2,100 pieds au-dessus des eaux du Toukoulone et entre des sommets qui s'élèvent encore à 1,000 pieds de plus; c'est entre leurs intervales que le chemin continue à serpenter. Ce passage si malaisé en hiver, l'est un peu moins en été; cependant on y est exposé quelquefois dans cette saison à de terribles tourmentes. En hiver on y est

assailli par des coups de vent impétueux qui s'élancent tout à coup du fond des précipices, et dont la violence est si grande que ni chevaux, ni cavaliers ne peuvent leur résister. Des convois nombreux ont été arrachés ainsi de l'étroit sentier qu'ils suivaient et précipités dans l'abîme ouvert sous leurs pas. Du haut du col, on aperçut, vers le nord, une vaste plaine, dans laquelle coule la Yana qui, sortant des monts Verkho-Yansk, coule vers la mer Glaciale. D'énormes rochers bornaient l'horizon à l'est. Cependant, lorsque le soleil, arrivé au plus haut point de sa course, eut frappé de ses rayons perpendiculaires les rochers revêtus de frimats, ils apparurent brillant de mille feux, tandis que l'air était pénétré de particules glacées semblables à des paillettes lumineuses. Nous nous souvenons d'avoir observé un semblable phénomène en hiver dans les contrées boréales de l'Europe.

Les monts Verkho-Yansk séparent le bassin de la Léna de celui de la Yana ; le versant septentrional est plus escarpé que le méridional ; de ce côté, croissent le pin et le sapin, tandis qu'au nord, on ne rencontre que le cèdre, le peuplier, le bouleau et le saule. Ces derniers arbres se montrent jusqu'au 68° parallèle, et garnissent les fonds ainsi que les lieux abrités le long de l'Omolone et des deux Aniouy. Des Tongouses assurèrent à M. de Wrangel que les débris d'un grand navire se trouvaient sur l'un des sommets de ces monts, mais ils ne purent lui donner des renseignements plus précis.

Une fois descendus dans la plaine, les voyageurs suivirent la rive gauche de la Yana par un sentier où l'on rencontre de distance en distance des cabanes destinées à abriter les voyageurs. On ne peut lire sans l'émotion la plus pénible la rencontre que fit M. de Wrangel d'une misérable hutte en branchages, d'une apparence si délabrée qu'il la crut abandonnée depuis longtemps, et cependant elle était habitée, pendant toute l'année, par un Tongouse et sa fille avec deux chiens. La chasse aux rennes était le seul moyen de subsistance de ce vieillard; il se trouvait dans le cas de ceux qui, ayant eu le malheur de perdre leurs troupeaux, soit par accident, soit par maladie, sont forcés de s'éloigner de leurs compagnons ordinaires et d'aller vivre isolés au désert pour tâcher de s'y procurer une nourriture précaire, au milieu de toutes les privations et de mille dangers. Quand le nouveau plan d'organisation de la Sibérie sera effectué, ces hommes, si dignes de pitié, seront réunis par colonies placées sur les bords des rivières les plus poissonneuses, et pourvus d'instruments de pêche.

Bacalase, à 12 myriamètres et demi des monts Verkho-Yansk, est le premier relai de poste; tout y est propre et tenu avec soin. Tobolokh, le relai le plus proche, en est éloigné de 30 myriamètres. Quelques bouleaux et des touffes de mélèzes croissent dans les endroits abrités par des hauteurs.

Le 10 octobre, M. de Wrangel, après avoir couru toute la journée sur une terre couverte de neige,

atteignit Zachiversk, petite ville sur la droite de l'Indighirka, à 41 myriamètres et demi de Tobolakh. Le thermomètre marquait 16 degrés au-dessous de zéro. Un vénérable missionnaire, le P Michel, qui résidait là depuis plus de soixante ans, avait converti au christianisme, par la puissance de sa parole et par l'exemple des vertus, plus de quinze mille Yakoutes, Toungouses et Youkaghirs. Malgré son grand âge, il faisait tous les ans sa tournée et parcourait à cheval plus de 200 myriamètres, visitant tous les villages de sa vaste paroisse, pour communiquer la parole divine, consoler les affligés, distribuer des aumônes aux pauvres et secourir les malades. Une vie si édifiante est au-dessus de tous les éloges.

La population de Zachiversk est à demi nomade, et se compose de Yakoutes, qui n'y demeurent que pendant l'hiver; ils errent, pendant l'été, d'un endroit à un autre, avec leur troupeaux de chevaux et quelques bestiaux. Au commencement de l'automne, ils se transportent sur le bord des rivières pour la pêche. Quant à la chasse, ils ne s'en occupent guère.

Jusqu'au grand lac d'Orinkim, à 31 myriamètres et demi de Zachiversk, on put passer toutes les nuits dans des yourtes des Yakoutes qui étaient bien chaudes et offraient quelques ressources; mais au delà, on n'en rencontre plus, et, sur une étendue de 25 myriamètres jusqu'aux rives de l'Alazeya, on voyage dans un désert marécageux et complétement

impraticable durant la saison des pluies. Il est douteux que cette portion de la Sibérie puisse jamais être habitée. On donne le nom de *béliers* aux marais qui se développent à l'ouest des monts Alazeysk. En été, quand le temps est sec et la température chaude, leur surface seule se dessèche sans la consolider. Quiconque se hasarde à voyager par cette route, s'expose au risque de la voir s'effrondrer sous les pieds de son cheval. Fort heureusement une glace épaisse et éternelle se trouve à une petite profondeur et sauve le cavalier. Il est impossible d'imaginer quelque chose de plus monotone et de plus triste que l'aspect des béliers : ce sont des espaces couverts de mousses moisies, sur laquelle quelques mélèzes nains et chétifs végètent péniblement. D'épouvantables tempêtes, accompagnées de tourbillons de neige, y éclatent en hiver. C'est à peine si l'on peut espérer d'y rencontrer une yourte mal close où l'on n'ose allumer du feu de crainte d'y être suffoqué par la fumée.

Le relai de Saradakhsk, à 14 myriamètres du précédent, offre une maisonnette propre, chaude et commode; 25 myriamètres le séparent de Nijné-Kolimsk. Cette distance est partagée en trois relais. En approchant de la Kolyma, le paysage devient moins sévère, les grands lacs sont remplacés par des bocages de mélèzes et des bouquets de saules. Ce fut là, sur un petit lac, que M. de Wrangel aperçut, pour la première fois, un troupeau de rennes qui traversait la surface glacée avec une rapidité

prodigieuse; il était poursuivi par deux loups.

Le froid avait beaucoup augmenté durant le trajet de Sardakhsk à Sredné-Kolimsk; le thermomètre était descendu à 29 degrés au-dessous de zéro. On conseilla aux voyageurs de s'équiper àla mode du pays et d'endosser un habillement d'hiver complet, avis qu'ils s'empressèrent sagement de suivre. Lisez-en la description; elle est curieuse. La première fois que l'on fait usage de ce costume, on s'imagine qu'il sera impossible d'en supporter le poids; mais on s'y habitue, et on finit par reconnaître que, par un froid de 30 degrés et plus, il est d'un confort inappréciable.

Au village russe d'Omolonsk, des chiens furent, pour la première fois, attelés aux traîneaux. Au delà, plus de grands arbres, plus de prairies; seulement quelques buissons rampants et difformes végètent çà et là. Enfin, le 2 novembre, les voyageurs, après avoir parcouru en cent vingt-quatre jours une distance de 1,166 myriamètres, arrivèrent à Nijné-Kolimsk; le froid était à 32 degrés.

Ce misérable village, qui allait devenir le centre de leurs opérations, fut leur séjour habituel pendant trois ans. Occupons-nous d'abord de leurs travaux et de leurs courses aventureuses au nord, soit sur la croûte de glace qui, en hiver, couvre une partie de la mer Glaciale, soit le long de côtes à peu près inconnues; puis nous donnerons des détails sur les rives de la Kolyma et sur la population qui les habite.

M. de Wrangel venait de mettre pied à terre à Nijné-Kolimsk, quand il vit entrer chez lui M. Matiouchkine venant de l'embouchure de la Kolyma. Les *nartas* (traîneaux attelés de chiens), les rennes, les incidents du voyage et surtout le froid de la Sibérie devinrent naturellement l'entretien de ces deux officiers; le froid était déjà si sensible, qu'ils se décidèrent à ne pas quitter, tout en conversant et buvant du thé, leurs pelisses, leurs bottes et leurs bonnets fourrés.

A propos de l'expression de froid de la Sibérie, le traducteur fait, en note, cette remarque : « C'est » qu'en effet le climat du nord de la Sibérie diffère » autant de celui de Saint-Pétersbourg, que ce dernier du climat de Paris, quelque rigoureux qu'il » soit; l'hiver n'y dure en tout que cinq mois, l'autre moitié de l'année ne voit pas de neige, et l'été » y est souvent aussi ardent qu'en Italie. Mais dans » les régions décrites par M. de Wrangel, l'hiver » est à peu près continuel, et le froid qui, à Saint-Pétersbourg, atteint rarement à 25 degrés (Réaumur) s'élève fréquemment à plus de 40 degrés » dans la Sibérie boréale. »

Le lendemain, les deux officiers parlèrent d'affaires. M. Matiouchkine avait pourvu aux provisions de vivres nécessaires pour les attelages; un observatoire s'élevait. M. de Wrangel conclut des marchés pour qu'on lui fournît des peaux de rennes, destinées à former des *oroses* (tentes de voyage), des pièces de bois de bouleau propres à construire

des *baydars* ou bateaux légers revêtus de cuir, des bois courbés pour patins de traîneaux; enfin la quantité d'attelages de chiens indispensables à l'entreprise; elle était énorme. Cependant, à force de persévérance et d'activité, les préparatifs furent terminés en temps opportun.

Sur ces entrefaites, M. de Wrangel recueillait, chez les habitants les plus intelligents de Nijné-Kolimsk, des renseignements relatifs aux expéditions antérieures à la sienne. Ils s'en souvenaient encore plus ou moins nettement; mais aucun d'eux n'avait la moindre idée, ni n'avait jamais entendu parler d'une terre située au nord des Iles-aux-Ours, et habitée par une nombreuse tribu nomade, possédant d'immenses troupeaux de rennes.

« C'est ainsi, dit M. de Wrangel, qu'occupés sans cesse de travaux variés, tantôt à notre observatoire, à suivre la marche des astres; tantôt en nous élançant en narta à travers la toundra pour éprouver la vitesse de nos chiens, ou bien nous appliquant à interroger les souvenirs des habitants, nos journées se passaient avec une étonnante rapidité. Le majestueux phénomène des aurores boréales attira plus d'une fois notre attention, et toujours avec un redoublement de surprise. »

On désigne par le nom de *toundra* les plaines immenses et nues, qui s'étendent jusqu'au rivage de la mer Glaciale; leur surface est couverte de mousses, au milieu desquelles croissent quelques plantes des climats polaires.

La société des officiers s'accrut le 31 décembre d'un hôte dont l'arrivée les surprit beaucoup ; c'était J. D. Cochrane, capitaine de vaisseau de la marine royale de la Grande-Bretagne, et célèbre par ses longues excursions à pieds qui lui avaient valu le surnom de Voyageur pédestre. « Si sa présence inopinée dans un tel pays nous étonna, dit M. de Wrangel, elle nous causa encore plus de plaisir, séparés comme nous l'étions du monde civilisé. »

Quelles étrennes pour le premier jour de l'année 1821 ! le froid fut de 37 degrés. Le disque du soleil qui aurait dû se montrer à l'horizon dès le 28 décembre, était encore caché derrière des montagnes de glace qui bordaient les marécages vers le bas de la Kolyma. Alors un brouillard, d'un blanc grisâtre, s'étendit sur les arbrisseaux rampants de la toundra, et le ciel se teignit d'un faible reflet lumineux.

Du 3 au 4 janvier, 39 degrés de froid, et 40 le lendemain. L'air condensé coupait la respiration, et les plaques de glace qui, en guise de vitres, garnissaient les croisées de la chambre, se crevassaient. Quoique l'on fît grand feu, l'appartement était si froid, que M. de Wrangel ne put quitter un seul instant sa pelisse et ses bottes fourrées ; pour empêcher l'encre de geler dans l'écritoire, il fallait la plonger dans une jatte remplie d'eau chaude.

Décidé comme il l'était à profiter des traîneaux dont il pouvait disposer, et à s'avancer vers l'est le long des côtes de la mer Glaciale, aussi loin que les

circonstances le permettaient, M. de Wrangel partit le 19 février, accompagné de M. Kozmine. Il avait pu choisir les meilleurs guides.

Nulle habitation ne s'élève sur le long espace qui sépare l'embouchure de la Kolyma du cap Chélagsk; seulement, et à de rares intervalles, les Tchouktchas y viennent chasser ou ramasser du bois flotté; mais, tout comme les riverains de la Kolyma, ils ne dépassent pas une limite qu'ils ont fixée respectivement les premiers à l'est, les autres à l'ouest de ce cap; l'intervalle compris entre ces deux points est de 25 lieues; personne ne le visite.

C'est au delà de ce terrain neutre que les Tchouktchas font paître leurs innombrables troupeaux de rennes; comme ce peuple est d'un caractère très-défiant, il importait, sous peine de manquer dès le principe le but du voyage, de se concilier leur bienveillance.

En avançant vers l'est, on atteignit Soukharnoyé, lieu situé à l'extrémité d'une île très-basse, à l'embouchure du bras droit de la Kolyma, et composé de deux misérables huttes de refuge fréquentées par les chasseurs de Nijné-Kolimsk. Il est à peu près sur la limite de la végétation; car, à 50 kilomètres plus loin, on n'en aperçoit plus la moindre trace, et l'œil ne découvre qu'une plaine neigeuse, unie et illimitée, dont l'affreuse nudité n'est interrompue que par quelques piéges à renards.

La nuit commençait, lorsque les guides dirent à M. de Wrangel: « Nous sommes au moment d'arriver

à Soukharnoyé. » En effet, des nuages de fumée, mêlés d'étincelles, s'élevaient devant lui, sans qu'il pût concevoir d'où ils s'échappaient; car il n'y avait pas la moindre apparence d'habitation, quoiqu'il regardât de côté et d'autre. Tout à coup les chiens haletants, font un détour et s'arrêtent au pied d'un talus de neige; et bientôt, à la grande surprise du voyageur, une tête d'homme sort de dessous la neige, elle est suivie du corps, et les trois cosaques qui avaient pris les devants se montrent ainsi successivement. Il fallait donc se mettre à quatre pattes pour pénétrer dans un réduit ayant au plus un mètre et demi de hauteur, mais où brûlait un feu très-vif. « Pressés de nous réchauffer, ajoute M. de Wrangel, et très-contents de pouvoir manger quelque chose de chaud, nous oublions l'horreur de cette hutte et même la fumée épaisse qu'un vent impétueux y refoulait; et, après avoir bien soupé, nous nous enveloppons bravement dans nos pelisses, nous nous étendons tout de notre long, et nous dormons très-bien jusqu'au lendemain. »

Il fut consacré aux apprêts d'un voyage bien différent de tous ceux que l'on entreprend habituellement. Quoique les détails de ces préparatifs soient très-intéressants, nous ne pouvons, faute de place, les insérer ici.

Grâce à la neige fortement durcie, on parcourait près de 13 kilomètres à l'heure; le froid était de 27 degrés. Au delà du cap Medvigi, on atteignit une hutte, près des bords d'une petite rivière gelée.

A côté, s'élevait une croix plantée par Billings en 1787. La surface de la mer était parfaitement unie; une brume épaisse bornait l'horizon au nord.

Le 24 février, après avoir laissé à l'ouest le cap Bolchoy-Baranoff-Kamene, on se trouva près d'une petite rivière qui offrait de bonne eau; ses bords abondaient en bois flotté; on y dressa la tente pour y passer la nuit. C'est là que s'arrêtent les riverains de la Kolyma lorsqu'ils vont à la chasse des animaux à fourrure. Aucun Européen n'avait visité cette partie de la mer Glaciale depuis Chalaroff en 1765.

Afin de diminuer le nombre des traîneaux et ménager les moyens de subsistance pour le retour, on établit là un dépôt de vivres. M. de Wrangel nous apprend comment on construit ces *saybas* pour les mettre à l'abri des renards et des gloutons; puis il décrit la manière dont on dressait la tente et dont on y passait le temps. On ne peut qu'admirer la constance des hommes qui se soumettent à un genre de vie et à des travaux si rudes pour favoriser le progrès des sciences.

Plus loin, on s'aperçut que la marche des chronomètres était dérangée et que l'on ne pouvait plus s'en servir pour déterminer la longitude; ensuite le thermomètre marqua 31 degrés au-dessus de zéro. Peu s'en fallut que M. Kozmine eût les pieds gelés; on n'y put rétablir la circulation qu'avec des précautions infinies. Ailleurs les cochers furent obligés de mettre des espèces de bottes aux pattes des chiens et d'envelopper de fourrures les parties les

plus délicates de leur corps pour les préserver du froid excessif. Cet accoutrement ralentit beaucoup leur allure.

Ce fut le 26, près de l'embouchure de la Baranikhina, que l'on aperçut pour la première fois à l'horizon des *toroses* ou grandes montagnes de glace, qui se forment à la surface de la mer. L'excès du froid opposait de nombreuses difficultés à toutes les observations astronomiques.

Pendant la nuit du 27, les aboiements répétés des chiens firent supposer aux guides que sans doute des Tchouktchas étaient campés dans les environs; en conséquence on se tint sur ses gardes de crainte de surprise.

Le 1er mars à midi, on rencontra sur le bord de la route escarpée une hutte de Tchouktchas qui devait n'avoir été abandonnée que depuis peu de temps. Plus loin, au delà du détroit de Sabadey, on vit d'autres huttes, construites en bois de mélèze flotté.

On remarqua bientôt un phénomène singulier. Un nuage grisâtre apparut isolé à l'horizon, au nord-ouest, et lança d'immenses rayons d'une lumière blanchâtre qui, partageant le ciel, s'étendirent jusqu'au zénith. Le centenier cosaque, qui avait déjà parcouru ces régions, dit que ce fait extraordinaire était causé par la vapeur épaisse qui s'élève de la mer chaque fois qu'une crevasse s'ouvre à sa superficie. Elle s'élargit, la mer devient libre, et cet espace est appelé *polina*.

Au delà du détroit de Sabadey, le bois flotté devient extrêmement rare.

Le 4 mars, le temps était sombre, le thermomètre ne marquait que 13 degrés et demi au-dessous de zéro. Cette température parut très-douce en comparaison de celle que l'on avait endurée précédemment. Les guides dirent que le froid était généralement moindre dans cette partie des côtes de la mer Glaciale, et ils ajoutèrent qu'ils enviaient l'heureux sort du Tchouktcha, qui, selon leur opinion, habitait un *climat chaud.*

On s'élança en traîneau sur la mer Glaciale, en se dirigeant vers l'est à travers un labyrinthe d'énormes masses de glaces séparées par des espaces couverts d'une neige dure et unie. On grimpa sur celui de ces rochers qui parut le plus élevé, et, de son sommet, on vit une scène dont l'aspect changeait à chaque minute; cependant le soleil en se levant dissipa toutes ces illusions d'optique, et l'on ne découvrit qu'une chaîne d'énormes toroses, s'étendant tout le long de l'horizon. Ces phénomènes, très-fréquents dans les régions polaires, ont causé des erreurs sans nombre, en faisant supposer souvent que des îles et des continents se trouvaient épars dans la mer Glaciale.

Enfin on arrive le 5 mars au cap Chélask. Il tire son nom des Chelags qui jadis habitèrent la toundra, située à l'est de la Kolyma; ils en furent chassés par les Tchouktchas. Ceux-ci désignent par la dénomination de Tcha-Oudjane ou Tchoutcha et par

celle de Tchaounsk ou Tchavansk, la baie et la rivière voisine du promontoire.

Il fut reconnu, examiné, étudié d'aussi près qu'on le put. Son aspect et celui de la mer qui l'entoure, sont les plus horribles que l'on puisse imaginer. Au bout de cinq heures de marche, la fatigue força de s'arrêter sur les bords d'une petite baie où l'on vit de nouveaux indices du séjour récent des Tchouktchas.

Il ne restait plus que pour trois jours de vivres; n'importe, M. de Wrangel résolut de ne pas rebrousser chemin, sans s'être assuré de la direction de cette côte qui, suivant Burney, doit former un isthme réunissant l'Asie à l'Amérique.

Une bande de glace étroite, mais très-unie, qui s'étendait le long de la côte, facilita les opérations des officiers russes; les rochers s'éloignent du rivage qui devient sablonneux; à 12 kilomètres plus loin, ils disparaissent complétement. On grimpa sur l'un de ceux que baigne la mer; et, de son sommet, on aperçut au sud-est un cap prolongé. M. de Wrangel lui donna le nom de M. Kozmine, son zélé collaborateur. Ensuite on se remit en route vers ce cap, sur un rivage uni qui forme un léger enfoncement: une petite rivière fut nommée Povorotni-Routchey. Les énormes rocs de glace qui s'élèvent près de la côte, indiquent que la mer est là très-profonde, et comme il n'existe d'ailleurs aucune baie dans cette partie du littoral de la mer Glaciale, la navigation doit y être très-dangereuse, puisque les navires pris entre les glaces n'ont pas où se réfugier.

Le manque absolu de vivres força de s'arrêter là. On éleva sur le sommet d'une colline très-apparente et voisine de l'embouchure de la petite rivière une pyramide en grosses pierres, pour indiquer la limite des explorations. Elle est située par 170° 47′ à l'E. de Greenwich, et à 443 myriamètres de Soukharnoyé. Satisfait d'avoir constaté que la côte, depuis le cap Chelagsk, sur une étendue de 42 kilomètres, se dirige au sud-est; on revint à ce cap. On y aida le cosaque, chargé de la garde des effets, à planter une grande croix de bois, sur laquelle on grava, par le moyen du feu, la date du jour de l'arrivée de l'expédition.

Le lendemain, on continua de cheminer vers Nijné-Kolimsk, où l'on rentra le 4 mars, après une absence de 23 jours, pendant lesquels on avait parcouru, au milieu des privations de tout genre, près de 120 myriamètres.

M. Matiouchine arriva bientôt de la foire d'Ostrovnoyé, et M. de Wrangel s'occupa des préparatifs de son second voyage à la mer Glaciale. Il mit son expérience à profit pour se munir d'objets qu'il jugea nécessaires à l'accomplissement de ses projets.

M. Matiouchine partit le 22 mars pour Soukharnoyé; M. de Wrangel y arriva le 25 et en repartit avec son compagnon et d'autres personnes auxquelles se joignit M. Bérejnoy, marchand de Nijné-Kolimsk, qui voyageait à ses frais; il faisait fréquemment de ces excursions pour chercher de l'ivoire fossile. Le soir, on se reposa dans la hutte

du cap Mali-Baranoff-Kamene : ce fut le point de départ. Laissons parler le voyageur.

« On se remit en route le 27, à onze heures du matin, par un froid de 10 degrés ; nos vingt-deux traîneaux s'étendaient sur une longue file que l'on distinguait confusément à travers une brume épaisse qui ne se dissipait que lentement. Bientôt nous aperçûmes au nord une chaîne de grandes toroses, longue de près de 7 kilomètres. La route, à mesure que nous approchions de ces masses, devenait plus difficile. Nos chiens, encore novices dans ce genre de voyage, se lassaient de courir sur une neige molle et de hisser les nartas au sommet des rochers de glace. Cependant nous étions parvenus à pénétrer dans le centre de la chaîne et nous avancions toujours, mais avec peine, quand tout à coup une large crevasse dont les bords étaient inondés, nous barra le passage. Il fallut faire un long détour pour dépasser la limite de la fente. Ce ne fut qu'après avoir circulé pendant trois heures entre d'énormes toroses, qu'à force d'efforts nous réussîmes à sortir de cet inextricable labyrinthe.

» Une vaste plaine, d'une blancheur éblouissante, s'offrit alors à nos regards; elle était surmontée çà et là de grands rochers de glace isolés, semblables à des îles. L'idée d'être débarrassés des chaînes de montagnes nous causa un vif plaisir, et nous saluâmes cette plaine glacée, comme le marin qui, naguère entouré d'écueils, se trouve subitement dans une mer libre ; mais la joie fut de courte du-

rée et l'extrême monotonie de cette surface si parfaitement unie, excita en nous un sentiment de tristesse et d'accablement très-pénible; de plus, nos yeux commençaient à souffrir de l'éclatant reflet de la neige.»

Les chiens, non moins satisfaits de trotter en plaine, avançaient rapidement. On franchit lestement onze verst, puis on s'arrête pour laisser reposer ces animaux, et pour donner aux nartas, chargés de vivres, le temps de rejoindre. A peine est-on installé sur la neige qu'un énorme ours blanc, qui se tenait en embuscade derrière un rocher de glace, s'élance sur la troupe. A son aspect, les chiens poussent un hurlement terrible qui retentit au loin dans les flancs des toroses. L'ours effrayé de ce vacarme prend la fuite. En un clin d'œil chacun est sur pied, s'arme de fusils, de piques, d'arcs et de flèches, et se précipite sur les pas du fuyard. La chasse dure trois heures. L'ours est atteint de trois flèches et de deux balles. Cependant, quoiqu'il ne cesse pas de fuir, il n'est pas encore vaincu, et sa fureur paraît même s'accroître avec ses souffrances. Enfin, épuisé par la quantité de sang qu'il a perdu, et désespérant désormais d'échapper aux coups de ses ennemis, il s'arrête, et rassemblant ses forces, fait volte-face et fond en rugissant sur le premier chasseur qu'il rencontre: c'est le cosaque Kotchelnikoff; c'en est fait de ce brave homme, s'il hésite un seul instant; mais, habitué à braver le danger, il n'est pas intimidé, il laisse l'ours approcher à cinq

pas, l'ajuste, lui envoie une balle droit dans la poitrine, et, sans perdre une seconde, fond sur son ennemi qui chancèle, le perce de part en part avec sa pique et le renverse mort sur la glace ! Le corps de cet ours était énormément gros et long de plus de trois mètres du museau à la queue; il fallut y atteler douze des chiens les plus forts pour l'enlever et le charrier jusqu'au lieu de réunion des traîneaux. M. de Wrangel apprit en y arrivant que des accidents avaient obligé les nartas attendus de s'arrêter dans les toroses. Trois nartas vides y furent expédiés aussitôt, et, deux heures après, les absents parurent, le corps enveloppé d'une croûte de glace cristallisée, mais du reste en assez bon état.

Il était trop tard pour se remettre en route. On arrangea un camp pour passer la nuit sur place; les chiens furent attachés autour de l'enceinte. Ces chiens de Sibérie ont l'odorat tellement fin que, lorsqu'ils dorment tapis dans la neige, ne laissant à l'air que le bout du museau, sur lequel ils ont soin d'étendre leur queue; ils devinent toujours l'approche des ours, se réveillent et hurlent pour avertir leur maître du danger qu'il court.

On profita du beau temps et d'un reste de jour pour tirer à la cible sur un petit rocher de glace arrangé de manière à figurer un ours; une autre troupe de voyageurs réparait les traîneaux endommagés, et dépeçait l'ours. Les chiens de Sibérie mangent avec voracité la chair d'ours gelée; mais chaude, ils refusent d'y toucher.

Le lendemain, on se dirigea vers de grandes masses de glace que l'on apercevait au loin. Favorisé par un vent du sud-est et une glace unie, on avançait sans difficulté et avec vitesse, grâce à de nombreuses traces de renards polaires qui trompent les chiens; toujours prêts à les poursuivre, ceux-ci s'excitaient mutuellement à courir.

Dès le commencement de l'expédition, l'éclat de la neige avait incommodé les yeux des voyageurs; le mal augmenta tellement que, le 29, tous souffraient beaucoup. Heureusement M. de Wrangel s'était muni de crêpe noir; les uns en garnirent les verres de leurs lunettes, les autres adaptèrent des voiles à leurs bonnets. Quelques-uns essayèrent de se guérir en se bassinant les yeux avec de l'eau-de-vie, remède trop doux suivant les guides, qui en se couchant saupoudraient leurs yeux de tabac, enduraient des douleurs atroces pendant la nuit, et se prétendaient soulagés quand ils se levaient le lendemain matin.

Le 29, on crut apercevoir au nord-est une terre qui perçait confusément à travers le brouillard. Quand on n'en fut plus qu'à 16 kilomètres, on reconnut que c'était une île de moyenne grandeur. On ne l'atteignit qu'avec peine, on grimpa sur son sommet et on lui donna un nom; elle est formée de rochers de porphyre et de granite, ses parties inférieures sont marécageuses, les ravins étaient remplis d'une neige aussi compacte que profonde. On rencontra, chemin faisant, beaucoup de tanières

d'ours et de nombreuses traces d'isatis et de souris. A peu de distance du campement, on vit deux vieilles tentes et quelques ramures de rennes; on en conclut que cette île est fréquentée en hiver comme en été.

Pendant que M. de Wrangel s'occupait de faire des observations, M. Matiouchkine passa la journée à voyager autour de la terre nouvelle. Tout ce qu'il remarqua prouva que c'était une des six îles aux Ours, reconnues par Léontieff en 1767. La différence entre la latitude qu'il avait indiquée et celle qui fut déterminée en 1822, s'explique aisément par le grand nombre d'erreurs semblables dans les relèvements des côtes de la mer Glaciale, exécutés autrefois.

Le premier avril, on était par 71° 11″ 30′ de latitude; le soleil se leva peu d'instants après son coucher. On avait marché dans diverses directions; la rencontre de toroses, et quelquefois d'espaces où la neige était extrêmement ramollie, forçait de changer souvent de route. Les nuits étant très-claires, M. de Wrangel prit le parti de voyager alors, ce qui soulagea les yeux de chacun.

Le 3, on fit halte près de rochers de glace, mais à peine eut-on ouvert un trou dans celle où l'on campait, que l'eau en sortit brusquement et se répandit de tous côtés.

On entendait siffler le vent du nord; sans doute il agitait violemment les endroits où la mer était libre, car l'eau ne cessait de monter par l'ouverture

pratiquée récemment. Bientôt même, la glace sur laquelle on se trouvait, éprouva un mouvement d'oscillation semblable à celui d'un navire voguant sur une mer houleuse; le bruit du craquement des glaces dans le lointain ne tarda pas à s'y joindre pour avertir les voyageurs de se tenir sur leurs gardes. Les guides étaient livrés à des angoisses mortelles, les officiers n'étaient guère rassurés; les chiens seuls ignorant l'imminence du danger, dormaient paisiblement.

Tout annonçait qu'il serait impossible d'avancer davantage vers le nord avec les traîneaux lourdement chargés de vivres; et cependant il en coûtait à M. de Wrangel de renoncer au fruit qu'il pouvait recueillir de son voyage. Il se décida donc à aller examiner l'état de la mer, laissant M. Matiouchkine au camp avec tout son monde, et l'ordre de rebrousser chemin à la moindre apparence de danger.

Voilà M. de Wrangel en route avec deux traîneaux, des vivres pour vingt-quatre heures, un petit canot, des planches et quelques outils. Bientôt apparut une surface sillonnée de larges crevasses, qu'il ne parvint à franchir qu'à l'aide de planches. il remarqua là de petites buttes d'une glace tellement déliquescente que le moindre contact la brisait, et transformait la butte en une ouverture circulaire. La glace sur laquelle on cheminait était sans consistance, épaisse seulement d'un pied et criblée de trous. La sonde indiqua une profondeur de 23 1/2 mètres. M. de Wrangel compare l'aspect de

la mer, dans cet instant, à celui d'un immense marais; en effet, l'eau fangeuse qui s'élevait de ces milliers de crevasses s'entrecoupant dans tous les sens, la neige déliquescente mêlée de terre et de sable, ces buttes d'où s'échappaient de nombreux ruisseaux; tout concourait à rendre l'illusion complète.

Néanmoins l'officier intrépide persista dans son dessein, traversant sur des planches les glaces béantes, ou décrivant de grands détours pour contourner de vastes polinas. Mais bientôt ces espaces se multiplièrent, et leur étendue s'accrut tellement qu'il eût été difficile de dire si l'on se trouvait sur une glace immobile ou au milieu de glaçons flottants. Un coup de vent pouvait briser ce frêle plancher et emporter hommes, chiens et traîneaux. D'ailleurs tout annonçait que le vent du nord, qui n'avait cessé de souffler pendant la nuit, avait brisé la glace à peu de distance. Force fut donc de s'en retourner. M. de Wrangel était alors par les 71° 43' de latitude et à 228 kilomètres de la côte. A peine de retour au campement, il se dirigea au sud-est avec toute sa bande.

Sur la route les masses de glaces offrirent de fréquents sujets d'observations. Parfois les chaînes de montagnes qu'elles forment, s'élevaient à plus de 80 pieds; elles avaient une teinte bleuâtre et une saveur fortement salée. Plusieurs, d'une formation ancienne, sont appelées toroses d'hiver; suivant une opinion généralement accréditée en Sibérie, elles

ont été créées en même temps que la terre, se sont enfoncées par leur propre poids et ont atteint le fond de la mer ; les siècles en ont usé les parties saillantes ; elles sont condamnées à l'immobilité ; on les appelle *glaces d'Adam*, et leur solidité est telle que le feu même est impuissant pour l'attaquer. Cependant le guide qui débitait de bonne foi ces billevesées, vit des fragments de cette glace fondre dans une chaudière sous laquelle on avait allumé du feu.

Pendant la nuit on entendait sans cesse le bruit formidable de la glace qui se brisait ; c'était une sorte de grondement pareil à celui du tonnerre. Ensuite, tandis que le vent d'est soufflait avec furie, la glace éprouvait un balancement continuel sous les pieds des voyageurs. On marchait le long des glaces récemment rompues ; tout à coup on arrive à un endroit où une très-longue crevasse, large de 8 pieds, semblait devoir opposer un obstacle insurmontable ; de gros blocs de glace gisaient sur ses bords ; on s'en servit pour construire un pont que les traîneaux chargés purent traverser.

Des traces d'un ours ayant été découvertes dans l'ouest, on courut à sa poursuite ; mais tout à coup retentit un craquement prolongé, qui, d'abord éloigné, se rapprocha graduellement ; bientôt ce furent des détonations pareilles aux éclats du tonnerre ; en même temps, la glace, sur laquelle on se trouvait, se balança et se sillonna de fentes d'où s'échappaient des torrents d'eau qui se répandirent

dans tous les sens ; il fallut se hâter de regagner le camp, où la glace était restée intacte.

Plus on cheminait, plus les montagnes de glace se multipliaient, tandis que le nombre des polinas et des crevasses augmentait. Toute cette partie de la mer avait subi une transformation complète depuis qu'on l'avait passée en dernier lieu. Mille difficultés rendirent le voyage très-pénible. M. de Wrangel manqua de se noyer dans un endroit où les chiens, trop fortement lancés, furent précipités dans une vaste polina ; il ne dut son salut qu'à la longueur de son traîneau.

Une chasse inutile fut entreprise, chemin faisant, contre trois ours, et mit sur les dents hommes et chiens ; malgré un épouvantable ouragan de neige qui empêcha de dresser la tente et d'allumer du feu, et força les voyageurs de passer six mortelles heures tapis dans leurs étroites nartas et n'ayant pour se sustenter que du poisson et du biscuit durcis par la gelée, on atteignit l'île que l'on avait reconnue au commencement de l'excursion.

« Ce fut là, dit M. de Wrangel, que j'entendis pour la première fois de l'année le gazouillement de l'oiseau avant-coureur du printemps. Je ne puis exprimer l'impression agréable que ce son produisit sur nos oreilles identifiées en quelque sorte avec le silence de mort des déserts de neige. »

Après avoir achevé la reconnaissance et déterminé la position du groupe des six îles aux Ours, M. de Wrangel voulut s'assurer si, comme on le

prétendait, il y en avait une septième très-rapprochée de leur côte. Mais, après avoir parcouru 44 kilomètres, il s'aperçut, à sa grande surprise, qu'il avait quitté la mer et voyageait sur le continent.

L'approche du printemps et le manque absolu de vivres commandaient impérieusement à M. de Wrangel de retourner à Nijné-Kolimsk ; il y arriva le 27 avril, après une absence de trente-six jours. il venait de parcourir près de 130 myriamètres.

Au commencement de l'année 1822, la misère était générale à Nijné-Kolimsk; la chasse aux rennes ayant été malheureuse, et la pêche contrariée par les inondations et un été précoce, il en résulta une disette affreuse. Une autre calamité, précédemment inconnue, vint se joindre à celle dont on souffrait: une épizootie violente emporta la plus grande partie des chiens, animal absolument indispensable dans ces contrées. M. de Wrangel sachant bien que la réussite de son troisième voyage à la mer Glaciale dépendait uniquement du nombre et de la qualité des chiens, ne négligea rien pour garantir de l'épidémie ceux dont il disposait. Mais avant qu'il pût effectuer ses projets, l'épizootie s'accrut tellement, qu'il ne put réunir et expédier à l'embouchure de la Baranikhina que trente-six chiens. La mortalité augmentait avec le froid, elle s'étendit à tous les villages voisins. Les habitants éprouvés par des disettes annuelles, les supportent avec une sorte de résignation ; mais la perte d'un animal indispensable à leur existence les réduisit au désespoir. La plupart fu-

rent réduits à s'atteler eux-mêmes aux traîneaux pour transporter chez eux le bois de chauffage et le poisson qu'ils avaient pêché dans les rivières. Privés de leurs chiens, ils ne purent faire la chasse aux animaux à fourrure; tout le pays était plongé dans la consternation.

Lorsque le temps du départ approcha, M. de Wrangel expédia un cosaque vers les rives de l'Indighirka, afin de s'y procurer des chiens. Ce messager ne put en acheter la quantité suffisante. L'épizootie perdit de sa force lorsque le froid devint moins rigoureux; enfin elle cessa totalement. M. de Wrangel réussit à l'aide des habitants de Nijné-Kolimsk et des cosaques du voisinage, à réunir vingt nartas attelées. Mais, sur trois cents chiens, il n'y en avait pas plus de soixante en état d'entreprendre un long voyage. Il fallut renoncer à partager l'expédition en deux divisions, et choisir un point de départ moins éloigné que l'embouchure de la Baranikhina. Ce ne fut même qu'avec bien des difficultés que l'on parvint à rassembler à Soukharnoyé toutes les choses dont on avait besoin.

On arriva le 12 mars à cette station; le lendemain, commença le voyage sur la mer Glaciale. La provision de vivres pour les hommes était de quarante jours; et, pour les chiens, de trente-cinq. Le lendemain, on atteignit le cap Bolchoy-Baranoff-Kamene; on y chargea du bois flotté. Le 16, on chemina au nord-est sur la mer par un vent d'est perçant, un temps nébuleux et une neige épaisse.

Le passage à travers de grandes toroses fut très-difficile et endommagea tellement des traîneaux, qu'il fallut sacrifier, pour les réparer, le bois de bouleau coupé exprès pour le chauffage. Les toroses s'abaissèrent graduellement; le trajet de la plaine sans bornes qui leur succéda et où la neige était très-profonde, fatigua beaucoup les chiens.

Si l'on en juge par une épaisseur de 4 mètres et l'état compacte des couches de neige, la quantité qui en tombe dans cette partie de la mer Glaciale doit être considérable; leur direction indique que les vents du nord y soufflent habituellement.

Un grand ours blanc que l'on tua fournit une bonne pâture pour les chiens et qui leur donna de la vigueur. Le froid fut de 25 degrés pendant la nuit du 18; mais le lendemain il parut supportable, parce que le temps était calme. Pendant la nuit, un ours blanc qui avait pénétré dans le camp, fut abattu avant d'avoir pu faire aucun mal; trois jours après, on en dépeça un autre qui, dans la chaleur du combat, blessa trois des meilleurs chiens.

Le 23, le souffle du vent d'est-sud-est, appelé vent chaud, justifia tellement cette dénomination, que tout à coup le thermomètre ne marqua plus qu'un degré et demi au-dessous de zéro. On se dépêcha de profiter de cette température adoucie pour faire sécher les vêtements imbibés d'eau.

Le froid reprit bientôt; on ne peut lire, sans être ému douloureusement, le récit des difficultés que les voyageurs durent surmonter pour traverser plu-

sieurs toroses; celles qu'ils rencontrèrent le 28, surpassèrent tout ce qu'ils avaient éprouvé précédemment. Il fallut renvoyer des traîneaux à Nijné-Kolimsk, et creuser dans la glace des dépôts de vivres, ce qui avait déjà été fait à diverses reprises.

Plusieurs tentatives pour s'avancer vers diverses directions, ne produisirent pas des résultats satisfaisants. Après avoir traversé une barrière de glace le 9 avril, M. de Wrangel se trouvait par 71° 52′ de latitude, au milieu d'un groupe de toroses irrégulières, de formes très-bizarres; il n'avait encore vu rien de pareil. On fut obligé pendant sept heures de marcher le pic à la main pour briser la glace, et l'on ne parcourut que trois verst. Comme on risquait, en continuant de la sorte, de perdre successivement et chiens et traîneaux, puisque nulle amélioration sensible ne se manifestait dans l'état des glaces, M. de Wrangel consulta les deux officiers qui l'accompagnaient. Ils reconnurent l'impossibilité d'aller plus loin. Cependant, afin de ne céder qu'à une nécessité absolue, le commandant chargea M. Matiouchkine de faire une reconnaissance au nord. A son retour, il raconta qu'après avoir franchi 10 verst à traves des toroses de l'accès le plus difficile, et des polinas, la glace brisée et une mer libre l'avaient contraint de s'arrêter; il avait pu contempler là un spectacle tel que l'imagination ne peut le concevoir. La mer Glaciale se débarrassait des glaces qui avaient couvert sa surface pendant tout l'hiver. Rien ne saurait donner une idée de cette effroyable

dislocation, l'immense surface glacée, unie, immobile, s'ébranle tout à coup, se rompt, se soulève, et des montagnes de glace, soulevées par les flots, sont lancées en l'air comme de légers éclats de bois. Le craquement retentissant et continuel de ces blocs énormes qui se brisent, se mêle au fracas des vagues en fureur.

En s'en retournant, M. Matiouchkine ne trouve plus, dans beaucoup d'endroits, les traces de sa narta; la place qu'elles avaient occupée était transformée en vastes flaques d'eau. Il fallait se hâter de rétrograder vers le dépôt de vivres le plus rapproché avant que la glace se rompît.

Le 12, nouvel essai pour s'avancer au nord. On venait de parcourir 6 verst, quand M. de Wrangel remarqua que la glace très-amincie et crevassée était recouverte çà et là d'une couche saline, ce qui indiquait qu'elle ne tarderait pas à se briser. Il s'arrêta donc à 72° 2′ de latitude. La profondeur de l'eau était de 30 mètres, fond de sable et de vase verdâtre. La nature de la glace et la profondeur croissante de l'eau font supposer avec vraisemblance que s'il existe une terre droit au nord, on n'avait encore atteint qu'à la moitié de la distance qui la séparait des côtes de la Sibérie.

En se dirigeant ensuite à l'est, à travers des toroses d'ancienne formation, couverts de glace verdâtre, on rencontra deux ours blancs auxquels on s'empressa de donner la chasse; elle occasionna une grande perte de temps, malheureusement sans pro-

fit. Après un combat long et acharné, l'un des ours fut tué, mais sa chair était si coriace qu'elle ne put servir à nourrir les chiens; plusieurs de ceux-ci avaient été blessés pendant la lutte.

La carte annexée au livre de M. de Wrangel indique les diverses lignes suivies par ce hardi navigateur et ses compagnons; à diverses reprises des illusions d'optique avaient fait croire que l'on apercevait des terres; bientôt on reconnaissait que l'on s'était trompé.

Le 22 avril, étant campé par 70° 52′ 41″ de latitude, il aperçut les rochers noirs et aigus du cap Chélagsk qui se dessinaient nettement à l'horizon au sud. La profondeur toujours croissante de la mer, dit-il, et le grand nombre de polinas prouvaient que nous étions plus près de la côte que ne l'indiquait le calcul (30 verst). Il ne faudrait pourtant pas en conclure que la terre supposée n'existe pas, quand même d'autres voyageurs, qui renouvelleraient nos tentatives, ne réussiraient pas mieux; car il serait possible que des obstacles physiques insurmontables les en eussent détournés. Toutefois, faisons observer que les glaces brisées dans l'endroit ou nous nous trouvions étaient très-épaisses et couvertes d'une neige dure, tandis qu'au nord, elles étaient minces et dégarnies de neige; de plus, quand les vents de nord soufflent dans ces parages, ils rendent l'atmosphère très-humide. On peut donc affirmer que la constitution de la mer change à mesure que l'on avance vers le nord. »

Le 1er mai, au soir, on atteignit la côte et on y campa entre les deux caps Baranoff. Malgré leur extrême fatigue, les voyageurs se réveillèrent le lendemain au point du jour, pressés de contempler une terre non couverte de neige. « Le marin, de retour d'une longue navigation, se réjouit à la vue du rivage, s'écrie M. de Wrangel, et nous, après vingt-six jours de voyage sur les plaines désertes de la mer Glaciale, au milieu des neiges et des glaces éternelles, ayant sans cesse à lutter avec la misère et les dangers, manquant de bois pour allumer du feu et n'ayant pour abriter nos membres roidis par le froid et les tourmentes polaires qu'une tente légère, nous étions ravis de saluer la terre et les collines voisines; malgré leur aspect sauvage, elles paraissaient belles et pittoresques à nos yeux accablés. La mousse qui commençait à verdir, des buissons nains et le gazouillement de quelques petits oiseaux nous annonçaient la prochaine venue du printemps, nous revenions dans un pays habité; nous nous félicitions les uns les autres d'avoir terminé heureusement notre voyage. Le succès doit en être rapporté à MM. Matiouchkine et Kozmine; c'est grâce à eux que les guides, encouragés par l'exemple qu'ils ne cessaient de leur donner, supportèrent volontiers et sans murmurer les fatigues et les dangers.

Le 4 mai, M. de Wrangel eut le plaisir de rencontrer à Pokhotsk M. Anjou qui revenait de son exploration de cette année.

Le 5, M. de Wrangel revit Nijné-Kolimsk, après

en avoir été absent pendant trente-sept jours et avoir parcouru 143 myriamètres.

Il s'était proposé de consacrer l'été à relever le littoral de la mer Glaciale, de l'embouchure de la Kolyma au Bolchoy-Baranoff-Kamene, et à vérifier ses observations astronomiques de l'année précédente.

A son arrivée, la population de Nijné-Kolimsk s'était déjà dispersée dans les forêts et dans la Toundra; il ne restait pour uniques habitants qu'un soldat invalide et une vieille femme. La première pluie tomba le 10 mai, elle fut bientôt suivie d'une neige épaisse. Le rivage se couvrit d'herbes le 17 mai, et le 22, la Kolyma se débarrassa de ses glaces après en avoir été prise pendant deux cent cinquante-neuf jours; en même temps elle déborda et força, le 26, les voyageurs à abandonner l'intérieur de leur maison et à se réfugier sur le toit avec leurs chiens, leur bagage, et deux bateaux qui, en cas de danger, pouvaient les transporter au mont Panteley, où, placés comme sur un rocher au milieu de l'Océan, ils auraient attendu la fin de l'inondation. Avant de partir pour la chasse ou la pêche, les habitants ont soin d'entasser sur les toits de leur maison tout ce qu'ils possèdent, assui en ce moment les voyait-on couverts de barriques, de traîneaux et de toutes sortes d'objets.

Le 31 mai, l'eau ayant commencé à baisser, les voyageurs rentrèrent dans leur maison, mais ils y vécurent longtemps dans une atmosphère froide et

humide, quoiqu'un feu continuel brûlât au foyer.

Aussitôt que le débordement eut cessé, M. de Wrangel expédia quatre hommes à la cabane qu'il avait fait élever sur la Baranikhina; ils devaient y construire un bateau, faire la chasse aux oies et aux cygnes et pêcher autant de poisson qu'ils pourraient.

Il s'embarqua le 23 juin avec M. Anjou, M. Matiouchkine et M. Kouzmine dans le bateau *le Kolyma*. Chemin faisant, il inspecta les travaux de la pêche dans trois villages. M. Anjou se sépara de la compagnie dans le dernier, et se dirigea vers l'Indighirka. Le 26, on atteignit le cap Krest sur la rive droite de la Kolyma; deux familles russes y étaient venues pour la pêche. La Panteleyka se jette dans la Kolyma à 15 verst de ce point, les environs du cap Krest sont boisés et dans une situation plus avantageuse que celle de Nijné-Kolimsk, et exempts des inondations du printemps; la végétation y est très-vigoureuse. Le mélèze y pousse bien; le sol produit des plantes salutaires et quelques baies; des coteaux et des bois abritent ce lieu contre la funeste influence des vents. En un mot, il est à souhaiter que l'établissement de Nijné-Kolimsk y soit transporté.

M. de Wrangel se dirigea d'abord dans l'intérieur vers le mont Panteley. Il rencontra sur sa route l'infatigable M. Berejnoy qui lui rendit un service signalé en mettant dix chevaux à sa disposition, et refusa généreusement toute espèce de rétribution. Apprenant que M. Matiouchkine visiterait la

baie de Tchaounsk, où lui-même devait aller pour chercher des dents de mamouth, il lui proposa de voyager de compagnie. Ils ne tardèrent pas à partir.

L'examen soigneux de l'intérieur du pays qu'il décrit avec exactitude est rehaussée par l'agrément du récit. M. de Wrangel, reconnut que les arbres cessent de croître sur la rive droite de la Kolyma par 69° 5′ de latitude; ils sont remplacés par de petits arbustes. On se trouvait sur la limite de la Kamennaya-Toundra, immense plaine nue, parsemée de grosses pierres et de rochers, et complétement cernée par des montagnes à sommets neigeux. Le froid, devenu plus sensible, forçait de s'envelopper de pelisses. Au coucher du soleil, le thermomètre marqua un degré au-dessous de zéro.

Le 6 juillet, près du bord de la mer, il descendit, pendant la nuit, à trois degrés. Du haut d'un côteau voisin, qui était composé de couches alternatives de glace et de terre, on voyait au nord flotter d'énormes blocs de glace, et, à l'est du Bolchoy-Kaméne-Baranoff, se déployait une glace immobile et continue.

On atteignit le rivage près du Mali-Baranoff-Kaméne où Billings planta une croix sur laquelle on lisait encore : *Année* 1787, 12 *juillet*. On continua de marcher à l'est, et on détermina les positions de chaque station. Le 19 juillet, on avait achevé de vérifier les observations de Billings; ensuite on revint sur ses pas, on éprouva toutes sortes d'a-

ventures en pénétrant dans l'intérieur du pays; on reconnut les sources de plusieurs rivières.

Le 14 août, la disette força les voyageurs de recourir à l'écorce d'arbre pour ne pas mourir de faim. M. de Wrangel décrit la manière de préparer cet aliment qui, ajoute-t-il, n'est pas malsain. En avançant plus loin, il apprit que la famine désolait le pays. Enfin, le 20 août, il rentra dans Nijné-Kolimsk, après une absence de soixante-deux jours.

Huit jours après, M. Kozmine arriva des bords de la Baranikhina, où la pêche n'avait pas été heureuse. Les voyageurs n'avaient plus d'espoir pour compléter l'approvisionnement d'hiver, que dans les harengs dont les phalanges innombrables remontaient alors la Kolyma; elle fut prise par la glace le 18 septembre, et bientôt le traînage s'établit. M. Matiouchkine fut de retour le 24, après avoir accompli un voyage pénible et s'être avancé jusqu'aux campements des Tchouktchas, nomades.

L'hiver de 1822 à 1823 avait, suivant l'opinion des gens du pays, été bien moins rigoureux que de coutume, puisque le thermomètre n'était descendu qu'une seule fois (le 10 janvier) à 37 degrés au-dessous de zéro, et que les aurores boréales avaient été faibles et peu nombreuses : néanmoins on ne pouvait se hasarder à entreprendre au cœur de l'hiver un voyage sur la mer Glaciale, car le froid y est excessif, et de plus on ne peut s'en garantir par un abri convenable. Il fut donc décidé que l'on attendrait qu'il fût moins âpre avant de se mettre

en route ; d'ailleurs, on avait encore des préparatifs à terminer.

L'arrivée de M. Taraboukine, ancien ispravnik (bailli) des districts de Verkho-Yansk et de Nijné-Kolimsk, produisit une diversion agréable à la vie monotone des voyageurs. Il leur rendit de nombreux services; grâce à lui, de forts approvisionnements furent répartis sur plusieurs points de la route, et cela fut exécuté sans imposer aucune charge nouvelle aux habitants; au contraire, ils en retirèrent de bons profits.

Afin de mettre à profit le temps jusqu'au moment du départ, M. de Wrangel charge M. Kozmine d'aller explorer les îles aux Ours et de s'assurer si, au sud de l'île Krestokvi, il n'y en avait pas une septième plus rapprochée de la côte. Cet officier, parti le 30 janvier, revint le 17 février, après avoir acquis la conviction qu'il n'existait pas de seconde île Krestokvi.

L'expédition fut partagée en deux divisions ; M. Matiouchkine, accompagné de M. Kiber le naturaliste, devait reconnaître la côte du pays des Tchouktchas jusqu'au cap Nord ; et M. de Wrangel renouveler les tentatives de découvertes dans la mer Glaciale.

Il quitta Soukharnoyé le 26 février, se dirigeant à l'est. Un Cosaque, porteur de dépêches, le rejoignit le 1er mars, il arrivait de Saint-Pétersbourg, et avait franchi près de 1,200 myriamètres en quatre-vingt-huit jours, y compris plusieurs jours

passés à Irkoutsk. M. de Wrangel rédigea sur un glaçon transformé en table à écrire, et par 22 degrés de froid, un compte rendu de ses travaux ; cacheta le paquet et le remit au courrier, qui partit à l'instant même sur une des nartas de l'expédition.

Le 8, M. de Wrangel et M. Kozmine arrivent au cap Chelagsk ; nul accident remarquable n'avait jusque-là signalé leur voyage ; là, le hasard lui fournit l'occasion d'entrer en rapport avec un peuple dont il avait vainement tenté jusqu'alors de se rapprocher.

Les deux voyageurs avaient pris les devants pour choisir un lieu convenable à un campement, quand un Tchouktcha, assis dans un léger traîneau tiré par deux rennes, sort inopinément de derrière un rocher de glace, il s'arrête à distance et adresse aux étrangers quelques mots à haute voix ; voyant qu'ils ne le comprennent pas, il leur fait signe d'approcher ; ils se conforment à cette invitation, et, par le même moyen, l'engagent à rester avec eux jusqu'à l'arrivée de l'interprète ; il met pied à terre, s'avance tranquillement vers eux, prend sa pipe et engage par ses gestes M. de Wrangel à la remplir de tabac ; sa demande satisfaite, il l'allume et fume sans bouger ; puis tout à coup la quitte en prononçant le mot de *kamakay*, remonte sur son traîneau et disparaît entre les toroses.

Vers le soir, on disposait le campement, lorsque surviennent deux Tchouktchas dans deux traîneaux tirés par des rennes ; un troisième, qui courait à

pied, excitait les rennes à marcher. Quand ils ne sont plus qu'à une petite distance, leurs gestes singuliers semblent indiquer qu'ils viennent sans armes et avec des intentions amicales. Leurs traîneaux s'arrêtent, et l'un de ces hommes, petit vieillard enveloppé d'une pelisse velue, s'avance résolument vers M. de Wrangel, en déclarant qu'il est le *kamakay* (chef) d'une tribu établie dans le voisinage de la baie de Tchaounsk. En approchant du commandant, il lui dit : *Toroma* (bonjour), ensuite lui offre une côte de phoque et un morceau de chair d'ours. M. de Wrangel le fait entrer dans la tente et lui offre du thé et du tabac. Le Tchouktcha n'est pas plus embarrassé que s'il connaissait les Russes depuis longtemps. On cause longtemps avec lui, à l'aide de l'interprète, il donne des renseignements intéressants.

Toutefois, il ne semble pas complétement rassuré, continue à examiner d'un œil scrutateur les gens qui l'entourent, et paraît surtout curieux de savoir ce qui a pu les décider à entreprendre un si long voyage dans une saison aussi froide, et demande si l'on n'est pas suivi d'une bande armée et plus nombreuse. On s'efforce de le convaincre des dispositions pacifiques de la troupe, et on s'enquiert si quelqu'un des siens n'a pas aperçu la croix plantée en 1820, par M. de Wrangel, au sommet du cap Chelagsk. Il répond qu'elle leur a porté bonheur, car, au printemps suivant, ils ont pris beaucoup d'ours et de phoques; et, en reconnaissance, ils lui ont immolé un renne blanc en sacrifice, tandis

qu'ils en avaient abattu et brûlé une autre dont l'influence malfaisante faisait fuir le poisson. Il se retire après deux heures de conversation.

Il revient le lendemain avec sa femme et ses enfants ; son neveu et la femme de celui-ci. On leur offre du thé, ils se contentent d'y goûter et jettent le reste par terre en se récriant sur la fadeur de cette boisson, et pour en faire passer le goût découpent des morceaux de glace qu'ils mangent ; du reste, ils aiment beaucoup le sucre.

Le kamakay, homme très-intelligent, décrivit les limites du pays des Tchouktchas, indiqua sur une planche, avec un morceau de charbon, la position du cap Chelagsk, et dessina la côte. Interrogé relativement à la terre qui, dit-on, se trouve dans la mer Glaciale, vis-à-vis du pays des Tchouktchas, il se recueillit un moment et répondit : « Entre les caps Yer-Ri et Yr-Kaypi (cap Chelagsk et cap Nord), dans les beaux jours d'été, on aperçoit au nord de hautes montagnes couvertes de neige. Jadis il arrivait de ce pays beaucoup de rennes ; mais les chasseurs et les loups les ont détruits. Lui-même avait poursuivi un de leurs troupeaux qui se dirigeait vers les montagnes ; mais, à une certaine distance, la glace devint tellement inégale, qu'il fut obligé de s'en retourner, parce que son traîneau ne pouvait plus avancer. Suivant le kamakay, les montagnes que l'on aperçoit de la côte sont dans un pays aussi étendu que celui des Tchouktchas.

Avant de se séparer du vieillard, M. de Wrangel

lui fit encore des cadeaux, lui promettant, que dans le cas où ses renseignements seraient reconnus exacts, le gouvernement russe le récompenserait convenablement. « Eh bien, fit-il, prie le Tsar blanc de » m'envoyer un chaudron de fer et un sac de tabac ; » cela me rendra très-heureux. » Le commandant lui répondit qu'il ferait son possible pour le contenter, et le vieillard partit très-satisfait.

M. de Wrangel reconnut les côtes vers l'est jusqu'à une île, à laquelle il donna le nom de Chalouroff, en mémoire d'un navigateur qui, par sa hardiesse, sa constance et sa mort dans ces régions, a mérité que sa mémoire passât à la postérité. De ce point situé un peu au sud du 70e degré de latitude, M. de Wrangel marcha droit au nord ; le thermomètre était à 19 degrés au-dessous de zéro.

La route fut d'abord unie, ensuite d'énormes toroses semblèrent devoir mettre un terme au voyage ; on ne put avancer que peu à peu et en travaillant sans relâche à briser la glace ; il fallait souvent raccommoder les traîneaux ; cependant le temps était couvert, le thermomètre marquait 20 degrés, la neige tombait à gros flocons.

Le 17, au soir, le vent tourne à l'ouest nord-ouest, souffle avec une violence toujours croissante ; cette tempête brise la glace près du campement, on se réfugie sur un grand glaçon, large d'environ cent mètres ; l'impétuosité de la tourmente ébranle la glace, de nouvelles crevasses se forment, les anciennes s'agrandissent, plusieurs sont d'une lar-

geur démesurée De quelque côté que l'on porte ses regards, on n'aperçoit que glaces brisées et une mer furieuse. Tout à coup le glaçon sur lequel on est placé se détache et, soulevé par la vague, flotte au gré des vents et emporte les voyageurs qui, à chaque instant, s'attendent à être engloutis. Ils passent ainsi une partie de la nuit dans une obscurité complète et des angoisses mortelles; mais le vent se calme, et le glaçon qui heureusement ne s'est pas brisé, est poussé avant le jour contre des glaces immobiles où il s'arrête, la gelée survient, le soude à ceux qui l'entourent, et le lendemain au soir, on se trouve de nouveau sur une glace immobile.

Le péril auquel on venait d'échapper comme par miracle, ne fait pas renoncer à une nouvelle tentative de pénétrer plus au nord; après des travaux excessivement pénibles pour se frayer un chemin à travers les toroses, il faut traverser souvent de larges crevasses sur une glace à peine formée, qui s'enfonce sous les nartas, ou en contourner d'autres qu'il est absolument impossible de franchir. On ne parcourt qu'un petit nombre de verst, et on campe près d'une haute montagne de glace. M. de Wrangel se hâte de la gravir, et, parvenu au sommet, aperçoit les côtes de la Sibérie.

Tous les jours on est obligé de surmonter aussi péniblement les mêmes obstacles, ils forcent les voyageurs à essayer d'avancer tantôt d'un côté tantôt d'un autre. On avait passé la nuit près d'une polina qui s'étendait à perte de vue. Le lendemain

matin, les toroses du bord opposé paraissant moins escarpés que ceux que l'on avait traversés la veille, M. de Wrangel conçoit l'espoir de pousser au nord. Le seul moyen est de franchir la crevasse ; les guides ne pensent pas que ce soit possible. Le commandant ne se rebute pas, il place quatre nartas au bord de la crevasse, à une certaine distance les unes des autres ; elles partent en même temps, la glace craque et s'effondre sous leur poids, mais elles sont enlevées avant qu'elles aient pu s'enfoncer ; les chiens semblent comprendre l'imminence du péril, ils redoublent d'ardeur et les voyageurs sont déposés sains et saufs sur le bord opposé ; ils sont haletants ; on leur accorde quelques moments de repos.

Vers le soir, une belle aurore boréale permit de continuer la marche jusqu'à une heure avancée de la nuit. Cependant les vivres diminuaient, deux nartas sont renvoyées au dépôt le plus rapproché ; on se remet en marche le 23, moins avec l'espoir de réussir qu'avec celui de pouvoir dire que l'on avait fait tout ce qui était possible dans des circonstances pareilles. Le temps reste clair et calme jusqu'à midi, alors le vent augmente, vers le soir, le ciel se couvre de nuages ; à l'horizon s'élèvent d'épaisses et sombres vapeurs bleues, signes trop certains d'une mer libre. N'importe, on marche au nord pendant neuf verst, et on atteint les bords d'une crevasse qui, dans les endroits les plus étroits, est large de trois cents mètres, elle s'étend d'une extrémité à l'autre de l'horizon ; le vent, qui de-

vient plus fort, accroît à chaque moment la largeur de ce canal. M. de Wrangel grimpe sur un rocher de glace, afin de découvrir s'il n'existe pas un passage quelconque qui permette d'avancer, il n'aperçoit qu'une mer libre qui s'étend à perte de vue. Sur les vagues écumeuses flottaient d'énormes glaçons, ils allaient échouer sur la glace ramollie qui formait le bord opposé du canal. On pouvait prévoir qu'une mer aussi agitée et les chocs répétés des glaçons flottants renverseraient bientôt cette barrière, et que la mer envahirait l'espace occupé par les voyageurs. Déjà près d'eux, la glace, ébranlée par le vent et la rapidité du courant dans le canal, commence à se lézarder, et l'eau, pénétrant avec fracas par les fentes, démolit graduellement la plaine gelée.

Ainsi tout espoir d'arriver à la découverte d'une terre, dont l'existence n'était plus problématique, disparaissait. Il fallait renoncer à atteindre un but, après trois ans de travaux continuels, de dangers, de privations de tout genre. On était par 70° 51' de latitude ; l'impérieuse nécessité contraignait de rebrousser chemin.

Le retour est signalé par des difficultés nouvelles; il faut traverser, sur des glaçons flottants, beaucoup de crevasses qu'il est impossible de contourner; ils sont quelquefois trop étroits pour y placer une narta et son attelage, alors on jette les chiens à la mer, ils passent le canal à la nage, traînant après eux le glaçon, la voiture et le voyageur.

Mais ces animaux étaient exténués de fatigue; on risquait de rester en route, la glace devenait tellement molle et spongieuse que le moindre coup de vent aurait suffi pour tout rompre et engloutir toute la troupe; il ne restait d'autre parti à prendre que de gagner directement la côte.

Le température s'adoucissait insensiblement. Le 26, le froid n'était que de deux degrés; on avait à peine franchi trois verst, que le chemin tracé précédemment disparut entièrement; d'énormes rochers de glace et de nouvelles polinas obligèrent de jeter une partie du chargement; sacrifice inutile, deux verst plus loin, tout espoir d'avancer s'évanouit; c'est la crise la plus terrible.

Fort heureusement le temps était calme et il gelait. Un leger vent de nord-ouest transporte vers le sud le glaçon sur lequel sont les voyageurs, et le pousse contre la plaine de glace immobile; il s'arrête, ils attirent à eux, à l'aide de perches, de petits glaçons flottants; ils s'en servent pour construire une sorte de pont de leur île à la glace fixe. La gelée consolide l'ouvrage; et le 27, avant le jour, ils peuvent passer sur ce pont.

Ils franchissent près d'un verst vers le sud-est, arrivés à un endroit couvert de polinas, et où la glace est entièrement crévassée, le glaçon qui les porte étant plus grand que les autres, et le temps devenant de plus en plus mauvais, ils se décident à rester en place, et s'abandonnent à la bonté de la Providence.

Bientôt se montrent les précurseurs de la tempête; des nuages nombreux s'amoncèlent à l'ouest, des vapeurs épaisses remplissent l'atmosphère, le vent d'ouest devient un ouragan, la mer est furieuse; les montagnes de glace, ballottées sur les vagues soulevées, se choquent les unes contre les autres avec le fracas du tonnerre, disparaissent dans l'abîme, puis reparaissent souillés de sable et de fange; d'autres sont précipitées violemment sur les plaines de glace qu'elles enfoncent en faisant retentir l'air de craquements prolongés.

Forcés de demeurer immobiles au milieu des éléments déchaînés, les voyageurs s'attendent à périr à tout instant. Trois heures se passent ainsi; le glaçon s'étant détaché flotte au gré des flots; mais sans se rompre: tout à coup une vague énorme le soulève, l'entraîne et le pousse avec une force irrésistible sur la surface glacée. Le choc est terrible, un craquement prolongé retentit sous leurs pieds, ils sentent que les lames emportent les fragments de la glace brisée; l'instant de leur perte approche; mais dans ce moment affreux, l'instinct de leur conservation, inné dans l'homme, les sauve; par un mouvement spontané ils montent sur leurs nartas, lancent leurs chiens par-dessus les glaces fracassées, et sont plutôt jetés qu'ils n'arrivent dans une île de glaces entourée de hautes toroses. Ils sont sauvés, et dans leur allégresse, ils remercient Dieu de leur délivrance inspirée.

Le mugissement et la fureur des vagues les aver-

tissent de ne pas rester longtemps dans ce lieu. Après quelques instants de repos, ils gagnent le rivage et campent près de l'embouchure du Vekone. Ensuite ils marchent à l'est.

Une tentative faite le 4 avril par M. Kouzmine sur la mer Glaciale, pour retrouver des vivres que l'on avait cachés, fut inutile. Il revint après dix heures d'absence, ayant reconnu l'impossibilité de s'avancer jusqu'au point qu'il devait atteindre. Il n'avait pas non plus rencontré de traces d'ours avec la chair desquels on aurait pu nourrir les chiens. Il était à présumer que le lieu recélant les vivres avait été englouti. On n'en avait que pour trois jours et une distance de 400 verst séparait les voyageurs de leur magasin sur la Baranikhina, vers laquelle on rétrograda tristement, car on s'attendait à voir mourir les chiens de faim avant d'y arriver, et en ce cas, on se trouvait réduit à achever le voyage à pied.

Mais à peine on avait parcouru dix verst que l'on rencontra M. Matiouchkine. Il n'avait pas aperçu le poteau élevé exprès pour lui; il s'occupait du relèvement des côtes et était abondamment muni de vivres. Il avait eu de fréquents rapports avec les Tchouktchas qui, d'abord méfiants, avaient fini par se montrer disposés favorablement. Un kamakay lui dit que certainement une vaste terre était située au nord dans la mer Glaciale, et ajouta que ses sauvages habitants se nourrissaient de neige; suivant une autre version, on l'apercevait du haut d'un cap

que les Tchouktchas nommaient Yakane. Les indications données firent aisément reconnaître ce cap ; quant à la terre en question, elle fut complétement invisible. Bientôt, la température s'étant sensiblement refroidie, M. Matiouchkine partit pour une nouvelle tentative dans la mer Glaciale.

M. de Wrangel continuant de cheminer à l'est, arrive, le 10 avril, au cap Nord de Cook. Le parent du kamakay, dont il avait précédemment fait la connaissance au cap Chelagsk, lui demanda son fusil et de la poudre en échange de divers objets qui se trouvaient dans une tente. « Je lui déclarai, dit M. de Wrangel, que je ne me déferais de mon arme qu'à condition qu'il m'accompagnerait à l'île Kolioutchine, ferait apporter, d'une distance de vingt verst, une quantité suffisante de bois flotté, et enfin me fournirait treize phoques. » Le marché fut conclu et le départ fixé au lendemain.

La route suivie est soigneusement décrite par notre voyageur; partout il fut bien accueilli, grâce à son guide; l'île Kolioutchine a été nommée Burney's island par Cook ; son cap Nord est appelé *Yr-Kaypi* par les Tchouktchas.

M. de Wrangel n'ayant plus de tabac à échanger contre de la chair de phoque, pour nourrir les chiens exténués, dut renoncer au projet de suivre la côte, jusqu'au détroit de Béring et se hâter de retourner à Nijné-Kolimsk dont il était éloigné de près de 106 myriamètres. D'ailleurs la portion de côte qu'il ne longea pas a été

convenablement reconnue et décrite par Billings.

Le 23 avril, il quitta le cap Yr-Kaypi. Le lendemain, parvenu au point où M. Matiouchkine s'était séparé de lui, une inscription placée sur une grande croix en bois lui apprit que cet officier n'avait pu s'avancer au nord à plus de 16 verst de la côte, à cause de l'état de la mer. Le 10 mai, les voyageurs revirent Nijné-Kolimsk dont ils étaient absents depuis 78 jours. Ils avaient parcouru près de 244 myriamètres.

Le retour de M. de Wrangel mit fin aux tentatives réitérées qui avaient pour but la découverte d'une terre dans la mer Glaciale. « Les excursions fréquentes que nous y avons faites, dit-il, semblent prouver qu'il n'en existe aucune à une distance des côtes facile à atteindre. Une réunion de circonstances heureuses pourrait seule la faire trouver. Les principales conditions pour réussir sont : un temps calme, un hiver soutenu, et un printemps tardif. Il faudrait enfin prendre Yakane pour point de départ. »

D'après les ordres qu'il venait de recevoir, l'expédition devait s'en retourner le plus tôt possible à Saint-Pétersbourg ; diverses circonstances obligèrent M. de Wrangel à différer son départ. MM. Matiouchkine et Kozmine quittèrent Nijné-Kolimsk à la fin de juillet.

Nous terminerons ici cet article, nous en consacrerons un second aux observations de M. de Wrangel sur les peuples qu'il a vus dans le nord de la Sibérie.

Les journaux anglais annoncent une seconde édition de la traduction des voyages de M. de Wrangel dans leur langue, et font la remarque suivante : « A peine y a-t-il dans ce livre une page qui n'offre quelque chose d'intéressant, soit une description pittoresque, soit le tableau d'un peuple, soit le récit de fatigues inouïes ou d'aventures périlleuses. »

E—s.

CHRONIQUE.

FRANCE. — On lit dans le journal de la Charente-Inférieure, du 13 mai 1844 :

« L'apparition d'une baleine sur nos côtes est un fait extraordinaire qui vient d'être constaté, il y a cinq jours, par des marins dignes de foi. M. le capitaine Belliard était sorti du port de la Rochelle, dans le bateau *l'Olinda*, pour se livrer, avec quelques amis, à la pêche du maquereau, lorsque tout à coup une baleine, dont on a estimé le volume à celui d'un bâtiment de 130 tonneaux, parut à la surface de l'Océan. *L'Olinda* était alors dans le sud de Chassiron.

» Le cétacé était si rapproché du bateau pêcheur, qu'en plongeant il brisa les lignes et occasionna un déplacement d'eau considérable. *L'Olinda* fut soulevée avec force et sur le point d'être submergée. M. Belliard et ses

amis revirent quelques minutes après la baleine à une plus grande distance, nageant lentement et plongeant à plusieurs reprises; spectacle plein d'intérêt, après les premières émotions et la stupeur causée par un événement aussi inattendu. »

— Le grand intérêt éveillé dans le monde politique et savant par les derniers événements dont l'empire chinois vient d'être le théâtre, a inspiré à un de nos compatriotes, M. J. M. Callery, interprète du consulat de France en Chine, l'idée d'une entreprise littéraire qui sera le monument le plus remarquable érigé, par un Européen, à la science de la langue et de la littérature chinoise. M. Callery se propose de publier en français le grand dictionnaire de l'empereur Kang-hi, véritable encyclopédie du langage, de la littérature, de la morale, des mœurs, de l'industrie et de la constitution sociale des Chinois.

Les journaux ont parlé, il y a un an, du prospectus de cet ouvrage, imprimé à Paris chez MM. Firmin Didot frères.

L'ouvrage de M. Callery sera composé de 20 volumes in-8° et coûtera environ 500 fr. Un projet aussi vaste ne pourrait évidemment réussir qu'avec le concours des différents gouvernements de l'Europe intéressés à la propagation des connaissances relatives à la Chine.

Nous pouvons faire connaître aujourd'hui l'appui généreux donné à cette publication par le gouvernement général des Indes anglaises. A la demande de M. C. A. Challaye, ex-gérant du consulat de France en Chine, adressée par l'entremise de l'honorable M. Charles Hay-Cameron, membre du conseil suprême de l'Inde, le gou-

vernement général de ce pays a souscrit pour quinze exemplaires de la publication de M. Callery.

Allemagne. — On écrit de Hanovre, le 4 mai : « Le chemin de fer de notre ville à celle de Brunswick vient d'être terminé entièrement, et sera livré à la circulation le dimanche 19 de ce mois. A l'aide de ce *rail-way*, et de ceux qui vont d'Anhalt à Berlin, et de Magdebourg, par Leipzig, à Dresde, on pourra faire, en un seul jour, les voyages d'aller et de retour de Hanovre à Berlin, et de Hanovre à Dresde. (Berlin est à soixante-cinq lieues de Hanovre. » (*Journaux allemands.*)

Caboul et Afghanistan. — D'après les détails contenus dans l'*Asiatic Journal*, de mai 1844, les nouvelles de l'Afghanistan sont tellement contradictoires que l'on ne peut juger exactement de l'état de ce pays. Dost Mohammed Khan agit avec une vigueur qui est poussée jusqu'à la dureté, condamnant à des amendes, emprisonnant et punissant de toute manière quiconque se montre réfractaire ou hostile. Il a été parlé d'une bataille entre ce chef et son neveu Nabab-Zéman Khan, on a même ajouté que celui-ci l'avait forcé de se retirer dans le Bala-Hissar. Mais il paraît que Dost Mohammed et son fils Mohammed-Akhbar Khan sont maîtres de la plupart des places fortes ; et que l'insurrection d'un chef mécontent dans un pays encore si récemment désorganisé complétement, n'est pas une preuve de sa faiblesse.

Il est très-probable qu'une correspondance politique a eu lieu entre Dost Mohammed et Yar Mohammed, usurpateur de la souveraineté de Hérat depuis la mort de Châh Kamram en 1841. Voici comme on raconte le fait. Le 24 décembre 1843, un ambassadeur de Yar Moham-

med arrive à Caboul. Il apporte de la part de son maître des lettres et des présents pour Dost Mohammed et pour son fils. Il annonce que Yar Mohammed a reconnu la souveraineté du châh de Perse, dont il se propose d'être à l'avenir le vassal le plus fidèle, et qu'en retour, il a reçu le titre et l'autorité de chef des tribus nomades des frontières du Khorasan. Il ajoute que, cédant au désir exprimé par la Russie et par la Perse, il a expédié une partie de ses troupes à Bokhara afin d'aider le Khan à conquérir la Khivie, que les émirs de Kandahar, frères de Dost Mohammed, ont déjà accédé à la confédération dont il propose à celui-ci de faire partie. Elle doit réunir la Perse, l'Afghanistan et les khanats du Turkestan contre les envahisseurs de l'Inde. Un mariage entre la fille de Yar Mohammed et le fils de Dost Mohammed, doit sceller l'alliance proposée. Tout s'arrange au gré des vœux du Khan de Hérat, les cérémonies préliminaires du mariage sont célébrées le 31 décembre, et un ambassadeur de Dost Mohammed part, avec de riches présents, pour Hérat, quand celui du maître de ce pays y retourne.

Les nouvelles arrivées de Bombay conviennent que la Russie a finalement réussi à effectuer ses projets pour se rapprocher de l'Inde. En 1837, Simonitch, qui agissait pour elle, essaya vainement de faire flotter le drapeau de la Perse sur les remparts de Hérat ; un officier anglais put lui en interdire l'entrée. Vers la même époque, Vicovitch, agent russe, échouait à Caboul devant la surveillance de Burnes et de Mac-Naghten et les menées de la Grande-Bretagne. Enfin cette puissance, par ses opérations de 1838, avait élevé dans l'Afghanistan un boulevard que l'on pouvait croire inexpugnable contre toute tentative

essayée du côté de l'ouest contre l'Inde. L'avenir nous apprendra si toutes ces précautions auront été inutiles.

Il est très-probable que si une révolution éclatait à Lahor, Dost Mohammed traverserait l'Indus, et ressaisirait les portions de l'Afghanistan que Rendjit-Sing en avait détachées. En ce moment, Pir Mohammed et Sultan-Mohammed Khan, frères de Dost Mohammed, sont dans ces contrées et, bien que prisonniers sur parole, le premier à Pechaver, le second à Lahor, y jouissent d'une immense influence. La correspondance entre les trois frères est extrêmement active.

Le bruit court que Mohammed Akhbar-Khan s'est déjà avancé avec des forces considérables jusqu'à Djellalabad.

On apprend de Lahor que Sedjit-Sing, venu dans cette ville sur l'invitation de Hira-Sing et des troupes révoltées, a été assassiné. Depuis longtemps les officiers européens avaient quitté le théâtre de ces scènes de carnage. Si, par suite des troubles, l'empire des Seikhs est démembré, on peut présumer que Pechaver avec le territoire situé à la droite de l'Indus, rentrera sous la domination des Afghans; Lahor et toute la plaine deviendront peut-être la proie des Anglais, le Cachemire et les montagnes resteront à Hira-Sing et à sa famille.

Mer des Indes. — On écrit de Maurice, à la date du 6 février, que le raz de marée qui avait éclaté à Port-Louis, s'était également fait sentir à Bourbon le même jour, une inondation s'en était suivie. Les eaux, en descendant des montagnes, avaient entraîné avec elles des maisons et des magasins avec bonne partie de leur contenu. Quinze ou seize personnes avaient péri, et toutes

les propriétés en général avaient souffert. (*Mémorial Bordelais* , du 5 mai 1844.)

Mer à l'occident de l'Afrique. — Une lettre de M. Zea-Bermudez, en date du 16 mars 1844, donne des détails sur la *phosphorescence extraordinaire qu'on a remarquée dans les eaux de la mer aux environs de Madère.*

« Depuis quelques semaines, dit il, le temps a été constamment beau dans cette île, même trop beau pour la saison ; car, pendant tout ce temps, il n'est pas tombé une seule goutte d'eau. Je ne sais si cette longue sécheresse a été pour quelque chose dans un événement qui vient de mettre en émoi toute la ville de Funchal, et, je crois, l'île entière de Madère. Dans la nuit du 12 de ce mois, vers huit heures et demie du soir, on a observé une lumière très-forte et étincelante, répandue sur toute la surface de la mer, au point que beaucoup de personnes ont été très-effrayées ; entre autres des pêcheurs qui n'étaient pas encore rentrés dans le port, sont revenus à la hâte, en criant que la mer était en combustion, et qu'ils avaient senti une odeur très-prononcée de soufre. D'autres annonçaient un prochain tremblement de terre, d'autres se désolaient, criaient à la fin du monde. Cette espèce de feu phosphorique est allé en augmentant jusqu'à une ou deux heures du matin. L'apparition de ces lumières ou de ce feu dans nos parages, est un phénomène assez rare, et qui paraît avoir pour le peuple quelque chose d'effrayant. » (*Comptes rendus de l'Académie des sciences.*)

AMÉRIQUE. — On lit dans les journaux anglais du 10 mai :

« Un ministre plénipotentiaire du gouvernement de la république du Paraguay près le gouvernement de la confédération Argentine qui siége à Buénos-Ayres, est arrivé

à Washington; il a reçu de son gouvernement l'ordre de déclarer que tout citoyen des États-Unis qui visitera le Paraguay, sera traité comme citoyen de ce pays. Le gouvernement du Paraguay sera charmé de voir le pavillon des États-Unis de l'Amérique septentrionale dans ses eaux. Le Paraguay est au centre du continent américain du Sud; il compte près d'un million d'habitants, et quatre-vingt mille hommes de milice, et sera bientôt appelé à exercer une influence importante sur l'Amérique méridionale. Il recevra des États-Unis des cotons et de la farine; en échange, il donnera des cuirs secs, du café, de l'indigo. Les gouvernements d'Angleterre, de France et du Brésil ont nommé des agents qui doivent visiter le Paraguay. Le seul qui ait révélé sa mission, est M. Gordon, secrétaire de légation de S. M. Britannique à Rio-de-Janeiro. Il paraît qu'un congrès de toutes les provinces siége maintenant à l'Assomption, capitale de la République, pour rédiger une constitution. Le gouvernement actuel se compose de trois consuls, qui gouverneront jusqu'à l'adoption de la constitution. »

Océanie. — Un fait inséré, le 25 avril dernier, dans le *Journal du Havre*, montre que l'homme sauvage, cet enfant de la nature, si complaisamment doué de tous les instincts généreux par des rêveurs, cède parfois à des penchants cruels.

« M. Hammer, capitaine du *Sussex*, navire baleinier, rapporte ce qui suit: Le 30 avril 1843, me trouvant obligé de faire de l'eau, je me dirigeai sur l'île nommée *Quollen* dans les cartes, mais plus ordinairement *Strong Island* par les marins anglais, située par 160° de longitude occidentale de Greenwich, et 6° de latitude N. En approchant du port; je reconnus trois navires nord-amé-

ricains et un canadien, mouillés près de la côte. Leurs embarcations vinrent à mon bord, et M. Bounds, capitaine du *Pacific*, me raconta que *la Harriet*, baleinier de Londres, avait coulé bas dans le port de l'île, et s'y trouvait encore à une profondeur de huit brasses; puis il me donna sur cet événement les renseignements qu'il avait recueillis de la bouche des insulaires.

La Harriet était venue mouiller devant l'île, pour faire du bois et de l'eau; les relations entre l'équipage et les naturels semblaient être très-amicales; mais il paraît que ceux-ci avaient ourdi un complot dont la trame avait échappé à M. Banker, capitaine du navire. Un jour il descendit à terre avec le chirurgien pour chasser; deux des canots étaient allés à terre pour couper du bois et prendre de l'eau; de tout l'équipage, composé de vingt-sept à trente hommes, il n'en restait que cinq à bord.

Les sauvages l'ayant remarqué, attaquèrent et égorgèrent séparément les hommes des deux détachements venus à terre. Les matelots demeurés à bord, ayant vu cette boucherie, mirent la chaloupe à la mer, et s'éloignèrent à force de rames de ce lieu maudit; il est probable qu'ils auront bientôt péri, l'île étant à une très-grande distance de tout autre point abordable. Quant au motif qui a pu pousser ces sauvages à tuer des hommes inoffensifs, on présume que c'est l'amour du pillage, et que, après avoir enlevé du navire tout ce qu'ils y trouvèrent à leur convenance, ils y mirent le feu pour faire disparaître jusqu'au dernier témoignage de l ur conduite inhumaine.

Quelques feuilles du journal de bord de *la Harriett* ont été trouvées à terre. Elles constatent que ce bâtiment était allé quelque temps avant à Port-Jackson pour s'y

radouber. Le capitaine Bounds ajoute que, d'après les informations qu'il a prises, il est vraisemblable que trois autres navires, qui ont abordé successivement à Strong-Island, ont partagé le sort de *la Harriett.*

Le capitaine Hammer s'empressa de quitter ce mouillage inhospitalier.

SICILE. — *Aurore boréale observée*, *le* 3 *décembre* 1843, *à Palerme.*

« Entre 5. h. 40 m. et 6 h. 50 m. du soir, j'ai observé une faible aurore boréale, qui a été accompagnée et suivie par une très-forte perturbation magnétique.

» L'auréole boréale consistait en un segment de cercle, de couleur rougeâtre, mais fumeux, situé à l'horizon, entre le nord-est et l'ouest-nord ouest, et dont l'élévation, dans la partie le plus convexe, pouvait être de 6 à 7 degrés. De ce segment, dans la direction du méridien astronomique, occupé par les étoile de la grande Ourse, partait un colonne lumineuse de teinte jaunâtre; qui s'étendait vers la région méridionale du ciel en traversant, quelques moments après sa formation, plusieurs constellations. Cette colonne lumineuse, à son origine, avait une largeur d'environ 4 degrés, et à sa partie opposée, vers le sud, elle a varié de 6 jusqu'à 10 degrés.

» Ce que j'ai remarqué de singulier dans les apparences de cette colonne, c'est qu'elle présentait la plus grande intensité lumineuse à environ 20 degrés d'élévation du côté du nord et à son extrémité méridionale en proximité de l'horizon. Outre cela, j'ai observé, dans la partie qui occupait le milieu de la longueur, des interruptions en forme de petites bandes obscures, parallèles entre elles, dirigées de l'est à l'ouest, qui se succédaient à de très-courts intervalles, en conservant toujours les mêmes

dimensions. Les étoiles qui se trouvaient enveloppées par la colonne étaient pâles et moins scintillantes que les autres situées dans leur voisinage; et j'ai remarqué que les premières brillaient toutes d'une lumière orangée, y compris celles dont la couleur est ordinairement rougeâtre.

» A 6 h. 45 m., la colonne lumineuse commença à s'affaiblir et à perdre sa forme régulière, et 5 m. après, elle disparut entièrement. Le segment lui-même s'évanouit, et, à 6 h. 50 m., on ne voyait plus aucune trace du phénomène.

» Pendant cette aurore boréale, je vis une seule étoile filante vers l'ouest. Je ne pus obtenir que de faibles signes d'électricité. A 6 h., la hauteur du baromètre était $= 27^p\ 11^l\ 8$; le thermomètre, exposé au nord, marquait $+5^o\ 4$ (Réaumur), et l'hygromètre à cheveu 93 degrés. L'anémomètre, pendant toute la journée, jusqu'à minuit, a indiqué un vent d'est; quant à l'état du ciel, il demeura constamment serein pendant toute la durée du phénomène, à l'exception de l'horizon qui, dans toute son étendue et à la hauteur de 2 à 3 degrés, était voilé par une zone de vapeurs grisâtres qui ne s'effacèrent que vers la naissance du jour suivant. »

Extrait d'une lettre de M. Colla à M. Arago. M. Colla entre ensuite dans le détail de la perturbation magnétique, qu'il a observée depuis 4 h. du soir jusquà minuit. L'appareil est très-sensible et donne les variations de la déclinaison jusqu'à une seconde près. L'état moyen de l'instrument, pendant le mois de décembre, est environ 17° 13′ 0″ ouest. Il a varié de 16° 58′ à 17° 18′ d'une manière très-irrégulière.

Le 9, entre 8 et 9, l'aiguille donna encore des signes de perturbation, et le 10, les variations furent encore très-irrégulières.

PUBLICATIONS NOUVELLES

FRANCE.

119. Ministère de la guerre. Tableau de la situation des établissements français dans l'Algérie. 1842-1843. In-4. *Paris*.

120. Historia fisica y politica de Chile segun documentos adquiridos en esta republica durante doze años de residencia en ella. Por Claudio Gay. Tome Ier, in-8. *Paris*.

121. Dictionnaire complet géographique, commercial, statistique et historique du département de la Creuse; in-8. *Limoges*, Langlade.

122. Grammaire et dictionnaire abrégés de la langue berbère, composés par feu Venture de Paradis. Revus par P. Jaubert; in-4. *Paris*, imp royale.

123. Statistique monumentale de la Charente, par J. H. Michon; in-4. *Paris*, Derache.

ANGLETERRE.

124. Travels in Kordofan and the adjoining Countries; with a Review of the Commerce, Habits, and Manners of the Inhabitants, by I. Pallme; in-8. *London*, Madden.

125. Letters from the Pyrenees; or, Three Months' Pedestrian Wanderings amidst the Wildest Scenes of the French and Spanish Mountains, by T. Clifton. Paris; in-8. *London*, Murray.

126. Travels in Southern Abyssinia, through the Country of Adal to the Kingdom of Shoa, during the Years 1842-1843; by C. Johnston. 2 vol. in-8. *London*, Madden.

127. Missions in Madras, Mysore, and the South of India, by Elijah Hoole; in-12. *London*, Longman.

128. Mexico as it was and is, by Brantz Mayer, Secretary to the United States Legation to that Country in 1841 and 1842; in-8. *London*, Wiley and Putnam.

129. The United States of America; their History from the Earliest period, by Hugh Murray; 2 vol. in-8. *Edinburgh*, Oliver and Boyd.

130. The Punjab: Journal of a March from Delhi to Peshawur, and from thence to Cabul; with the Mission of lieut.-Col. Sir C. M. Wade, C. B., by lieut. Barr.; in-8. *London*, J. Madden.

131. Narrative of the Texan Santa Fe expedition; comprising a description of a Tour through Texas and across the Great South-Western Prairies, the Camanche and Cayuga Hunting Grounds, etc., to the City of Mexico, by G. Wilkins Kendall; 2 vol. in-8. *London*, Wiley and Putnam.

132. Journals of Two Expeditions of Discovery in North-West and Western Australia, during the years 1837, 1838, and 1839; by Captain G. Grey, Governor of South Australia. 2 vol. in-8. *London*, Boone.

133. The Report of the Michigan and Illinois canal; in-8. *London*, Clarke.

134. Admiral Von Wrangell's Expedition to the Polar Sea. Edited by Col. Sabine; in-8. *London*, Madden.

ALLEMAGNE.

135. Zakowlef, Russland im J. 1839, wie es der Marquis von Custine träumte, oder Briefe über dieses Werk. 8. *Leipzig*, Thomas.

136. Wolff, die Donau, ihre Anwohner, Ufer, Städte, Burgen u. Schlösser, von ihrer Quelle bis zu ihrer Mündung beschrieben. v. W. Henry Bartlett. 4. *Leipzig*, Weber.

137. Grimm, Wilh. v. Marquis von Custine und sein Werk: Russland im J. 1839. Eine kritische Beleuchtung obgenannter Schrift. 8. *Leipzig*, Thomas.

138. Körber, das Eismeer, oder die Fahrt auf den Wallfischfang. 12 *Leipzig*. — Indien. Eine Erzählung zur Belehrung und Unterhaltung f. d. Iugend und ihre Freunde. 12.

139. Weber, Deutschland, oder Briefe eines in Deutschland reisenden Deutschen. 16. *Stuttgart*, Hallberger.

140. Grimm, das malerische und romantische Mulden-Hochland, oder Wanderungen durch die Muldenthäler Sachsens. 16. *Dresden*, Grimm.

141. Bölter, Deutschland. Die Natur seines Landes, seine Bewohner und seine Staaten. 8. *Reutlingen*, Mäcken jun.

142. Streng, Tagebuch während des Feldzuges in Afghanistan 1838 — 1839. Aus der engl. Originalhandschrift v. D. Wilh. Tetschte und D. Ernst Zober. 8. *Stralsund*, Löffler.

143. Sporschil, Leipzig, Meissen u die sächs. Schweiz. Ein Wegweiser und Führer auf den Schlachtfeldern von Leipzig und Dresden. 8. *Leipzig*, Wigand

144. Kohl, Reisen in Schottland. 2 Thle. gr. 8. *Leipzig*, Arnold.

145. Geographie von Schlesien für den Elementar-Unterricht. 8. *Breslau*, Freund.

146. Berlioz, musikalische Reise durch Deutschland. In Briefen. Aus dem Franz. v Aug. Gathv. 8. *Hamburg*, Schuberth.

147. Bitter, Briefe auf einem Ausfluge nach Italien, Sicilien u. Malta. Nach seinen Tode herausgegeben. 8. *Berlin*, Schröder.

148. Döhne, Missionar zu Bethelem Kafferlande, das Kafferland und seine Bewohner. 8. *Berlin*, 1843.

149. Huit jours à Munich et ses environs. Courte description de ce que cette capitale renferme de remarquable. 8. *München*, Franz.

NOUVELLES ANNALES

DES VOYAGES

ET

DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES.

HISTOIRE

DU MEXIQUE,

PAR DON ALVARO TEZOZOMOC,

TRADUITE

Sur le manuscrit inédit de la bibliothèque de M. Ternaux-Compans.

(Suite.)

§ XXXI. Guerre des Mexicains contre les habitants d'Ahuilizapan, aujourd'hui Orizava, et contre les Chichiquiltèques d'Ixtehuacan et de Macuilxochitlan.

Moctezuma et Cihuacoatl Tlacaetlzin envoyèrent des messagers aux rois de Zempoallan et de Quiahuitzlan, villes situées sur le bord de la mer, ainsi qu'au roi de Cuetlaxlan, qui se nommait Tlehuitzitl,

en leur disant : « Dites à ces princes que nous les saluons et que nous leur demandons en présent de beaux coquillages de mer, de tortues et des perles ; pour que nous jouissions des mêmes avantages qu'eux, nous demandons aussi que les tortues soient vivantes. » Moctezuma choisit, pour cette mission, quelques vaillants guerriers ou *tequihuaques*, et leur donna pour chefs le général Achacacautzin et Tlatocanenequin. Ils arrivèrent d'abord à Ahuilizapan ou Orizava, où les habitants les reçurent fort bien et les logèrent dans le *tecpan* ou palais. Ils leur dirent : « Seigneurs mexicains, qu'allez-vous faire dans les villes de Cuextla et Zempoallan? » Les Mexicains leur répondirent qu'ils allaient demander des poissons, des tortues et d'autres productions de la mer. — « Combien de fois avez-vous été les demander, reprirent ceux d'Orizava? » — « C'est, dirent les Mexicains, la première fois que nous y allons. »

Quand les Mexicains furent arrivés à Cuextlan, ils s'adressèrent aux deux principaux chefs nommés Zeatonalteuctli et Tepèhteuctli, et leur exposèrent la mission dont ils étaient chargés. Quelques chefs de Tlaxcallan, qui se trouvaient là, les reçurent insolemment, et ce fut la cause de l'inimitié qui s'établit entre leur ville et celle de Mexico. « Que veulent ces Mexicains? Etes-vous par hasard leurs esclaves ou leurs tributaires, pour qu'ils viennent vous adresser de pareilles demandes? Avez-vous été vaincus par eux? Ce que vous avez de mieux à faire,

c'est de faire mettre à mort ceux qui se sont chargés d'un pareil message.»

Les rois de Cuextlan et de Zempoallan suivirent ce conseil, et firent même massacrer tous les marchands mexicains qui se trouvaient dans leurs états afin qu'ils n'en portassent pas la nouvelle à Mexico. Les chefs tlaxcaltèques leur dirent alors : « Rois de la côte, si les Mexicains viennent vous attaquer, adressez-vous à nous, nous vous enverrons du secours. » Ils firent également mettre à mort quelques marchands mexicains qui se trouvaient à Quiahuiztlan et sur le territoire de Tlaxcallan. Les rois de la côte offrirent aux chefs tlaxcaltèques des présents composés de pierres précieuses appelées chalchihuitl, ou émeraudes, des plumes, de la poudre d'or, du papier du pays, nommé *cuauhuamatl*, des plumes brillantes de petits oiseaux nommés *xiuhtotol*, *tlauhquechol*, *tzenitzancaquam*, *quetzalhuitzil*, des peaux de tigre et de lion, du cacao, de riches étoffes de diverses espèces. Quand les Tlaxcaltèques furent de retour dans leur pays, ils rendirent compte à leur roi de ce qui s'était passé avec les Mexicains, lui offrirent les présents qu'ils avaient reçus, et lui persuadèrent de fournir des secours aux rois de la côte, et de les traiter comme ses alliés et confédérés.

Quelques marchands d'Iztacpalapan étaient cependant parvenus à échapper au massacre et étaient venus à Mexico Tenuchtitlan rendre compte au roi Moctezuma de ce qui s'était passé Moctezuma leur

fit distribuer des vivres, et ayant ensuite convoqué Tlacaetlzin et Cihuacoatl, il leur dit : « Que pensez-vous de la mauvaise nouvelle qu'on vient de nous apporter ? » — « Il est impossible, reprit Cihuaco lt, que vous tolériez qu'on massacre ainsi vos vassaux et nos frères; il faut en toute hâte réunir une armée pour venger leur mort sur les auteurs et sur les Tlaxcaltèques ; il ne faut pas même leur déclarer la guerre, mais tomber sur eux à l'improviste et venger l'offense qu'ils ont faite non-seulement à nous mais à notre Dieu Huitzilopochtli. Faisons sur-le-champ avertir de prendre les armes toutes les villes soumises à l'empire mexicain, car l'injure est commune à tous.

Moctezuma fit aussitôt appeler ses principaux capitaines : Tlacatecatl, Tlacolcatlcatl, Ticocnahuac, Tezcacoacatl et beaucoup d'autres, ainsi que les chefs de Cuahuchimèques et des Otomis, ainsi nommés à cause de leur valeur à la guerre, et leur annonça que dans cinq jours il fallait partir pour tout mettre à feu et à sang dans les provinces d'Ahuilizapan, Cuetlaxtlan et Cuextlan. Les chefs se répandirent ensuite dans la ville et les faubourgs pour avertir tous les jeunes gens en état de combattre de se tenir prêts à entrer en campagne; et ceux-ci se mirent aussitôt à préparer les armes et les vivres qu'ils devaient emporter avec eux.

Moctezuma fit ensuite appeler Netzahualcoyotzin, roi de Cuyoacan, et Totoquihuatzin, roi de Tacaba. Ceux-ci reçurent de leur mieux les messagers

qu'il leur envoya, leur firent des présents et se mirent aussitôt en route pour venir le trouver. Quand ils furent arrivés à Tenuchtitlan, et qu'ils eurent salué Moctezuma, ainsi que ses deux conseillers Tlacaetzin et Cihuacoatl, ce prince leur fit connaître le motif qu'il avait de déclarer la guerre aux provinces de la côte, et leur ordonna de se préparer à le suivre avec tous leurs guerriers et de faire de grandes provisions de vivres, puisqu'il y avait une grande distance à franchir avant d'arriver sur le territoire ennemi. Ceux-ci promirent de lui obéir, et avant leur départ Moctezuma leur fit présent d'armures dorées et d'autres objets d'un grand prix. Aussitôt qu'ils furent de retour dans leurs états, ils donnèrent des ordres à leurs chefs et à leurs capitaines, et leur recommandèrent de prendre une quantité de vivres double de celle que l'on emportait ordinairement.

§ XXXII. Suite de la guerre des Mexicains contre les provinces de la côte.

Les chefs que Moctezuma en avait chargé parcoururent toute la ville en annonçant la guerre contre les provinces de la côte et en en faisant connaître le motif; ils invitèrent tous les guerriers non-seulement à se préparer, mais aussi à venir dans le temple de Huitzilopochtli, faire pénitence et se tirer du sang des oreilles et de la langue pour obtenir la victoire contre les ennemis. Les *calpixques* de cha-

que quartier s'occupèrent également à réunir les vivres nécesaires. On distribua aux soldats des manteaux blancs de *nequen ou tonalcayatlcactli* pour se mettre à l'abri du soleil, des cuirasses, des nattes, des tentes en *aoxacalli;* on distribua aux capitaines des nattes de roseaux ou *quiyotlaxcuextli*, des peaux de cerf, des vases, des pots, des *tecomates*, des *metates*, des *comates*, des *molcaxetes*, des *texolotes* et des étoffes de diverses couleurs. Les calpixques des magasins de Moctezuma se mirent eux-mêmes en campagne et emportèrent non-seulement une grande quantité de vivres et d'étoffes pour subvenir aux besoins de l'armée, mais aussi des présents pour les distribuer après la victoire aux chefs qui se seraient distingués, tels que des boucliers dorés, des épées garnies de cailloux tranchants, des lanières de cuir rouge tressées, des plumes brillantes, des bracelets d'or, des anneaux du même métal pour les oreilles et pour le nez, ainsi que des cordons de cuir rouge, vert, bleu et doré, qui s'attachent à la poignée de l'épée; car, à la guerre, Moctezuma ne négligeait aucune précaution ni rien de ce qui pouvait encourager ses soldats.

L'armée se mit donc en marche. Deux jours avant son arrivée, des messagers allaient prévenir les chefs des villes qu'elle devait traverser, et ceux-ci s'empressaient de venir au devant d'elle et de lui offrir des vivres et tout ce dont elle avait besoin; ils se réunissaient ensuite à elle, à la tête de tous leurs guerriers. Ils marchèrent ainsi jusqu'aux frontières

des provinces d'Orizava et de Cuetlaxtlan dont les habitants se tenaient sur leurs gardes, et avaient construit de hautes tours, des palissades bordées de fossés et d'autres fortifications. Pendant toutes leurs guerres, les Mexicains ne manquaient jamais de vivres ni d'autres choses, car ils étaient si redoutés que partout où ils arrivaient toute la population venait au devant d'eux pour les recevoir, sans que personne, ni homme, ni femme, osât rester dans sa maison. Quand, par hasard, ils rencontraient sur les chemins un soldat ou un paysan, ils lui enlevaient tout ce qu'il possédait et le dépouillaient tout nu. Quand les habitants d'une ville avaient négligé de venir au devant d'eux, elle était pillée et brûlée ; ils enlevaient la volaille et le maïs, et n'épargnaient pas même les chiens.

Quand les Mexicains furent arrivés sur les frontières d'Orizava et d'Ahuilizapan, ils s'occupèrent d'abord à dresser les tentes et à fortifier leur camp. Ils dressèrent ensuite une grande tente, nommée *yaotanalaco*, qui était comme le magasin royal, qui contenait des provisions d'armes et de vivres pour toute la durée de la guerre ; de temps en temps il arrivait de Mexico et des autres villes des renforts d'armes et de vivres. Avant le combat, chaque soldat recevait du magasin royal une espèce de biscuit nommé *tlaxealtotopochtli*, et une poignée de *pinole*. Leurs chefs leur faisaient ensuite un discours dans lequel ils les exhortaient à écarter toute crainte et à combattre vaillamment pour obtenir la victoire et

augmenter ainsi la gloire de leur roi et de leur Dieu Huitzilopochtli. Avant de commencer l'attaque, ils se peignaient le corps pour se reconnaître les uns les autres et se rangeaient en file. On avait soin de mêler parmi les jeunes nobles des guerriers expérimentés, afin qu'ils soutinssent leur courage.

Quand les Mexicains rencontrèrent l'armée d'Ahuilizapan, ils la chargèrent en poussant de grands cris et avec une telle furie qu'ils la mirent dans une déroute complète. Celle des autres provinces éprouva le même sort, et en peu de jours ils prirent Chichiquilan, Teoyxhuacan, Quimichtlan, Tlachtlan, Macuilxochitlan, Tlatlictlan et Ozoloapan, en un mot, toutes les villes de la côte jusqu'à Chalchiuhuecan, où est aujourd'hui St-Jean d'Ulloa et la Vera-Cruz. Ils s'emparèrent ensuite de Cuetlaxtlan et massacrèrent tous les habitants qu'ils rencontrèrent, sans épargner ni l'âge ni le sexe. Enfin les chefs de cette ville se mirent à crier : « Vaillants Mexicains, ayez pitié des femmes, des vieillards et des enfants, nous vous offrons en tribut des émeraudes, de l'or en poudre, des plumes précieuses, du cacao, de l'ambre et de riches pièces d'étoffes qui auront dix brasses de long; nous vous fournirons également du poisson et toute espèce de vivres, et des fruits de diverses espèces qui sont inconnus à Tenuchtitlan. »

Les Mexicains se contentèrent de cette soumission et déposèrent leurs armes. Les chefs de la ville conduisirent les capitaines dans leurs palais et leur offrirent des provisions de tout genre. Ils payèrent

ensuite d'avance leur tribut qui consistait en diverses pierres précieuses, en peaux tannées de tigre, de lion et d'once, et se soumirent par là à l'empire mexicain, comme l'avaient fait avant eux toutes les autres nations que j'ai énumérées.

Quand l'armée fut arrivée à Acachinanco, à peu de distance de Mexico, tout le sénat vint au devant d'elle par l'ordre de Moctezuma et pour célébrer sa victoire. Les vieillards portaient des brasiers ardents sur lesquels ils brûlaient du *picietl*, pour encenser les principaux capitaines. Les guerriers se rendirent droit au temple de Huitzilopochtli, et après y avoir fait leur prière, ils allèrent se présenter à Moctezuma. Celui-ci fit appeler ses calpixques et leur recommanda d'avoir grand soin des prisonniers qu'il leur confiait, et d'avoir également soin de les empêcher de s'évader et de mourir de faim. Il leur prescrivit d'en avoir grand soin afin de les conserver jusqu'à l'époque du sacrifice qui devait avoir lieu en l'honneur de Huitzilopochtli; il fit aussi construire un édifice pour recevoir le tribut que devaient payer les provinces de Cuetlaxtlan, Zempoallan et Cuextlan, et choisit un *calpixque* pour le diriger. Pour mieux s'assurer de la soumission de ces provinces il y envoya un autre calpixque chargé de percevoir le tribut. Tepeteuchtli et Zeatonal le reçurent fort bien, lui fournirent une maison et s'occupèrent aussitôt à réunir les objets qu'ils devaient fournir au roi de Mexico.

§ XXXIII. Conquête des provinces de Coayxtlachuacan et de Huaxaca.

Les marchands d'Atzcaputzalco, de Tacuba, de Tasco, de Xochimilco et de Chalco ayant été visiter les foires ou *tianguez* de la province de Coayxtlahuacan qui étaient très-célèbres et très-fréquentés; cent des principaux Indiens de cette ville complotèrent d'aller attendre ces marchands dans un défilé où ils devaient passer. Ils les arrêtèrent en effet dans un endroit très-escarpé et leur demandèrent qui ils étaient et d'où ils venaient. Quand ceux-ci leur eurent répondu, ils s'écrièrent : « Est-ce que nous allons dans votre pays pour faire du commerce? Sommes-nous les vassaux de Moctezuma? Vous allez laisser ici non-seulement vos richesses mais votre vie. » En disant ces mots ils les précipitèrent du haut des rochers, au nombre de cent soixante. Ils les dépouillèrent ensuite, et allèrent rendre compte à leurs chefs de ce qui s'était passé et partager le butin avec eux. Cependant quelques marchands, qui étaient restés en arrière, parvinrent à se cacher et à s'échapper pendant la nuit. Arrivés à Mexico, ils se rendirent droit au palais de Moctezuma, qui dans le moment avait auprès lui Tlacaetlzin et Cihuacoatl, et lui racontèrent ce qui s'était passé. Tous trois furent d'accord qu'il ne fallait pas laisser cette injure impunie, et se hâtèrent d'envoyer des messagers à Tezcuco, à Atzcaput-

zalco, à Tacuba, à Culhuacan, à Chalco, à Cuyoacan, à Tepeaca, à Toluca, à Tulantzinco, à Huexotzinco, à Cholula, à Itzucan, à Acatzinco et à Cuauhtinchan, pour leur ordonner, sous peine de mort et de destruction de leur ville, de prendre aussitôt les armes. Ce furent Huitznahuatl, Tlapaltecatl, Atempanecatl et Mexicatl qui furent chargés de cette mission; ils parcoururent toutes les villes soumises à la domination mexicaine. Partout ils furent bien reçus et partout on leur offrit des présents, comme c'est l'usage en pareille occasion; partout aussi les guerriers s'empressèrent d'aiguiser leurs épées et la pointe de leurs flèches, et de nettoyer leurs trompettes de coquillage et les peaux de tigre, de lion, d'aigle, et de serpent, dout ils avaient l'habitude de se couvrir à la guerre, pour effrayer leurs ennemis, tandis que les femmes préparaient des vivres dont on emporta une quantité double de l'ordinaire, à cause de ses deux conseillers. Quand tout fut prêt, l'armée se mit en marche au point du jour et se dirigea vers Coayxtlahuacan, en s'augmentant à chaque ville qu'elle traversait; elle s'arrêta enfin pour une revue générale, dans la plaine d'Itzocan, aujourd'hui Izucar. On trouva vingt-cinq *xiquipilés* de guerriers, chaque *xiquipilé* de huit mille hommes, ce qui fait un total de deux cent mille hommes, sans compter cent mille *tamemes* qui portaient les bagages, les armes et les vivres.

Quand les Mexicains arrivèrent sur la frontière des ennemis, ils trouvèrent que ceux-ci avaient

élevé des tours et des palissades pour défendre les passages des montagnes. Les Mexicains leur crièrent : « Allons, amis, voici le moment de montrer ce que vous savez faire ; vous n'avez pas affaire à des Otomis, aussi lâches qu'ignorants. Vous connaissez la valeur des Chalcas, qui nous ont résisté pendant quinze ans ; cependant nous avons fini par les soumettre à l'empire mexicain, ainsi que beaucoup d'autres provinces. Quant à vous, misérables, il nous suffira d'un seul jour pour vous vaincre et vous réduire. »

En effet, au milieu de la nuit, les guerriers mexicains prirent les armes et s'avancèrent jusqu'au pied des fortifications sans faire le moindre bruit, puis, poussant de grands cris et frappant leurs boucliers avec leurs épées, ils montèrent si promptement à l'assaut que leurs ennemis n'eurent pas le temps de se mettre en défense. Comme ils n'étaient pas aguerris, l'épouvante se mit parmi eux. Les Mexicains firent tomber sous leurs coups tous ceux qui essayèrent de résister, et étendirent les autres par terre après les avoir attachés. Ils parvinrent ainsi jusqu'au grand temple et y mirent le feu. En voyant cette œuvre de destruction, ceux des habitants de Coayxatlahuacan, qui étaient parvenus à se réfugier sur les montagnes, se mirent à pousser de grands cris et à faire résonner leurs trompettes ou *teczietli*, pour montrer qu'ils se rendaient. Les Mexicains s'étant arrêtés un instant, les pauvres vaincus, qui parlaient une langue étrangère,

s'empressèrent de leur offrir en tribut des pièces d'étoffes appelées *cuachol*, qui ont dix brasses de long et d'autres appelées *cozhuahuanqui*, du *chile*, du coton, des vases en calebasse et des pains de sel blanc, qu'ils offraient de transporter eux-mêmes à Mexico. Mais les Mexicains, trouvant que ce tribut n'était pas suffisant, recommencèrent en poussant de grands cris à massacrer les vaincus qui leur demandaient grâce en pleurant. Les chefs offrirent alors d'ajouter à leur tribut des pierres précieuses vertes, bleues et semblables à de la marcassite, pour orner la couronne de leurs rois, ainsi que du cristal, et promirent de venir eux-mêmes servir dans la maison des chefs mexicains. Ceux-ci se laissèrent désarmer et la paix fut conclue à ces conditions; ils se remirent ensuite en route pour retourner dans leur patrie, emportant avec eux le tiers du tribut qu'ils s'étaient fait payer d'avance, et ils entrèrent dans Mexico au milieu des acclamations, tandis que, selon l'usage, leurs prisonniers faisaient retentir les airs de leur triste chant et exécutaient une danse funèbre. Ils se rendirent d'abord au temple de Huitzilopochtli et ensuite auprès de Moctezuma, à qui ils rendirent compte de tout ce qui s'était passé. Ce prince envoya un calpixque à Cayxtlahuacan pour percevoir le tribut, et en désigna un autre pour tenir les prisonniers sous bonne garde jusqu'au moment du sacrifice.

Le lendemain, Moctezuma dit à Cihuacoatl: « Voici la fête du Teocuauhxicalli qui approche,

il serait bien d'offrir un sacrifice à Huitzilopochtli, et d'y employer les prisonniers faits à Huaxaca et sur les côtes de l'Océan. » Il fit donc convoquer les principaux vassaux de l'empire mexicain, qui arrivèrent tous au jour fixé sans qu'il en manquât un seul, afin d'assister à la consécration du nouveau vase du soleil nommé *Xiuhpilli Cuauhtlehuatl*. Le jour du sacrifice, Moctezuma se fit oindre le corps d'une espèce de bitume noir, brillant comme de la marcassite, et se noircit également la figure avec du noir de fumée. Il plaça sur sa tête un bonnet orné d'une plume noire appelée *xiuhuatzalli*. On plaça dans les narines de l'idole un anneau fait d'une pierre verte, nommée *jacaxihuitl*, et on lui mit un *matemecatl*, baudrier de cuir doré qui passait sous le bras droit, une espèce de cuirasse en peau de tigre, et sur les épaules un manteau très-bien travaillé et orné d'émeraudes, nommée *xiuchtlalpilli*, ainsi qu'un *maxtlatl* ou pagne de la même étoffe.

Cihuacoatl et Tlacaetlzin aidaient Moctezuma comme sacrificateurs. Chacun tenait à la main un couteau fait d'un caillou tranchant, pour ouvrir la poitrine aux captifs de Huaxaca. Derrière eux étaient les sacrificateurs, nommés *cuacuacuitlzin*, le corps peint en rouge, et prêts à combattre les prisonniers de la manière que nous avons expliqué plus haut. Aussitôt que l'un de ces misérables captifs était tombé, on le portait sur la pierre, les yeux tournés vers le ciel, et Moctezuma lui ouvrait la poitrine et lançait quelques gouttes de sang vers l'Orient. Le

sacrificateur lui arrachait ensuite le cœur et l'offrait à Huitzilopochtli dont l'idole, d'une toise et demie, était appuyée contre le mur, comme on le voit encore aujourd'hui. Quand le sacrifice fut terminé, un prêtre alla chercher un brasier ardent dans la grande maison de Huitzilopochtli, nommée *tlanacatl*, et prenant ensuite une figure représentant un grand serpent vert appelé *xiucoatl*, il la plaça sur la pierre percée; *Cuauhxicalli* y mit le feu et la réduisit en cendres. Moctezuma se rendit ensuite à son palais, et au bout de deux ou trois jours, il fit célébrer une danse solennelle sur la grande place, et distribua des présents à tous les chefs étrangers qui étaient venus pour assister à la fête et qui retournèrent dans leur pays.

XXXIV. Révolte des habitants de Cuetlaxtlan et d'Orizava. — Les Mexicains les soumettent de nouveau et les traitent avec une grande cruauté.

Voici la cause de la révolte des habitants des provinces de Cuetlaxtlan et d'Orizava contre les Mexicains. Quelques Tlaxcaltèques, dont les principaux étaient Xicotencatl, Xayacamaxcantlehuexotl et Quetzalxiuhtentzin, s'étant rendus à Orizava, Huilizapan, Cuetlaxtlan et Zempoallan, ls dirent aux chefs de la côte : « Nous avons appris la manière cruelle dont les Mexicains vous ont traités et le tribut que vous vous êtes engagés à leur payer. Nous savons aussi qu'ils ont sacrifié à leurs dieux vos frères

et vos fils, mais nous avons résolu de vous tirer de cette servitude. Quand leurs envoyés viendront réclamer le tribut, au lieu de le payer, refusez-le en nous faisant avertir, et bientôt tous les Mexicains tomberont sous nos coups sans qu'il en échappe un seul.» Les chefs de la côte furent si satisfaits du secours que leur offraient les Tlaxcaltèques qu'ils leur remirent le tribut destiné à Moctezuma.

Quelques jours après Moctezuma fit appeler quelques *teucnenenques* ou marchands, et leur ordonna de se rendre dans ces provinces pour y réclamer le tribut qui était échu. Il plaça à leur tête Tepeteuctli qui, selon l'usage, devait porter la parole. En effet, dès qu'il fut arrivé, il adressa à Tepeteuctli et à Atonalteuctli un discours dans lequel il réclama le tribut. Ceux-ci lui répondirent: « Cela est vrai, mais reposez-vous pendant quelques jours. » Au bout de ce temps ils conduisirent les envoyés dans une salle, avec tous les Mexicains qui les avaient accompagnés, et y ayant ensuite fait apporter quelques charges de poivre, on y mit le feu, de sorte que la fumée les étouffa. Tous moururent de cette mort cruelle, et la mauvaise odeur que répandit le poivre brûlé empesta l'air pendant plusieurs jours.

Au bout de deux ou trois jours, Tepeteuctli et Ziatonal firent fendre les cadavres depuis le haut jusqu'en bas, après quoi on les remplit de paille et on les plaça sur des siéges d'honneur nommés *tepotzo* et *capilli*, en les appuyant sur le dossier, car ces sortes de siéges avaient des bras qui empêchaient les

corps de tomber. On plaça dans leurs mains d'élégants chasse-mouches, et sur leurs têtes des couronnes comme en portaient les seigneurs. On leur offrit ensuite divers mets et diverses boissons, en leur faisant de profondes révérences et en leur disant d'un ton ironique : « Seigneurs mexicains, buvez, mangez et reposez-vous. » Puis Tepeteuctli, leur adressant la parole comme s'ils étaient vivants, s'écria : « Dites, coquins, êtes-vous venus ici pour nous insulter? » Ce fut ainsi qu'on les accabla alternativement de moqueries et d'injures jusqu'à ce qu'enfin on jetât leurs cadavres dehors.

Les chefs de la côte firent ensuite avertir les Tlaxcaltèques de la manière dont ils avaient traité les envoyés mexicains. Ceux-ci les en félicitèrent et leur promirent de nouveau leur appui. Quoiqu'on eût observé un profond secret, ce qui s'était passé sur la côte de Cuetlaxtlan ne tarda pas de venir aux oreilles des marchands mexicains qui se trouvaient à Tepeaca, et l'un d'eux se rendit à Tenuchtitlan pour en instruire Moctezuma, à qui il raconta l'événement dans le plus grand détail.

Moctezuma fit aussitôt appeler Cihuacoatl et Tlacaeltzin et leur dit : « Que pensez-vous de ce que viennent de faire ces démons incarnés de Cuetlaxtlan? Il faut qu'ils meurent jusqu'au dernier et qu'on ne perde pas un instant pour les châtier. » On appela donc sur-le-champ les capitaines Tlacatecatl, Tlacochcalcatl, Ticochnahuacatl et Cuauhnoctli, et l'empereur leur dit : « Sachez qu'on a

massacré nos envoyés et tous les marchands qui se trouvaient sur la côte et dans les villes voisines.» Moctezuma convoqua ensuite le roi Nezahualcoyotl d'Aculhuacan Tezcuco, le roi Totoquihuaztli de Tacuba, ainsi que les chefs d'Atzcaputzalco, Chalco, Xochimilco, Cuyoacan et Culhuacan, et leur raconta le massacre de ses envoyés et les railleries dont ils avaient été l'objet, railleries qui n'étaient pas adressées à eux seulement mais à tous les Mexicains Il leur ordonna ensuite de retourner dans leurs états et de tout préparer pour aller soumettre les révoltés dans le plus bref délai.

Moctezuma dit alors à Cihuaçoatl : « Ma volonté est que Cuetlaxtlan soit complétement détruite et cesse d'exister. » Mais celui-ci et Tlaçaeltzin lui répondirent : « Seigneur, ne suffit-il pas qu'on passe la moitié des habitants au fil de l'épée et que l'autre moitié paye à l'avenir un double tribut ?» en y joignant des émeraudes blanches, des queues de serpents toutes sanglantes et toutes fraîches, et des pierres précieuses de toutes couleurs ; que les étoffes de dix brasses de long qu'ils livraient, soient maintenant de vingt brasses ; du cacao, du coton de toutes couleurs ainsi que des peaux de lions blancs et de tigres blancs. Ce discours apaisa un peu la fureur de Moctezuma.

Aussitôt que l'armée fut réunie, elle s'avança en bon ordre, marchant jour et nuit, et ne s'arrêta que sur les confins d'Ahuilizapan et de Cuetlaxtlan. Les chefs tinrent alors à leurs soldats des dis-

cours propres à les encourager, leur racontèrent la cruauté dont leurs compatriotes avaient été victimes, et leur représentèrent qu'ils étaient arrivés au terme de leurs conquêtes, puisqu'ils étaient parvenus jusqu'à l'endroit où l'on voit la mer toucher le ciel.

Le lendemain, au lever du soleil, les Mexicains s'élancèrent contre leurs ennemis en poussant de grands cris, en frappant leurs boucliers avec leurs épées, et en répétant, pour se reconnaître entre eux, le nom de leur ville. Ils saccagèrent successivement les villes de la province d'Ahuilizapan, savoir : Teoyxhuacan, Chichiquilan, Quimictlan, Macalxochitlan, Tlactitlan et Ozeloapan, et repoussèrent jusqu'au bord de la mer les rebelles qui se mirent à implorer leur pitié. Tepehteuctli et Ziatonal s'avancèrent suivis des femmes, des vieillards et des enfants qui remplissaient l'air de leurs gémissements, en disant : « Seigneurs, pardonnez-nous ! ce sont les Tlaxcaltèques qui nous ont poussés à cette trahison, en promettant de venir à notre secours, et cependant il n'en a pas paru un seul. Ce sont eux qui nous ont lâchement poussés à notre perte. » Les Mexicains irrités leur répondirent : « Non, vous n'avez pas de grâce à attendre, et vous périrez jusqu'au dernier. Il faut que le nom même de Cuetlaxtlan soit anéanti. » En disant ces mots, ils les chargèrent de nouveau et en tuèrent un grand nombre. Les rebelles les supplièrent derechef de les entendre, leur représentant que les femmes et

les enfants, qui tombaient sous leurs coups, n'étaient pas coupables. Enfin ceux-ci consentirent à arrêter, pendant quelque temps, l'effort de leurs armes pour écouter ce que les vaincus avaient à dire.

§ XXXV. Suite de la guerre contre les habitants de Cuetlaxtlan et d'Orizava.

Les rebelles dirent alors aux Mexicains : « A l'avenir nous vous payerons doubles tributs. Mettez à mort nos chefs qui appartiennent à la noblesse de Tlaxcalla, et dont la cruauté a été cause de notre perte. A l'avenir nous vous obéirons et nous vous servirons en toute chose. Les Mexicains y consentirent à condition qu'ils ajouteraient à leur tribut des émeraudes blanches, ou *iztac chalchihuitl*, et des plumes de la couleur du grand serpent que l'on trouve dans les montagnes, ainsi que sur le bord de la mer, et que l'on appelle *Quetzalcoatl* (ces plumes devaient avoir une vare et demie de long); d'autres plumes blanches et des pierres précieuses de toutes les couleurs. Les rebelles y ayant consenti, les Mexicains leur accordèrent la paix, à condition qu'ils ne chercheraient point à s'échapper, qu'ils ne donneraient aucun avertissement aux chefs tlaxcaltèques, sous peine d'être doublement châtiés, et que deux d'entre eux les accompagneraient pour prendre les ordres de Moctezuma.

L'armée mexicaine retourna donc à Tenuchtitlan,

et, après avoir offert un sacrifice à Huitzilopochtli, les chefs se présentèrent devant l'empereur ; ils lui rendirent compte de ce qui s'était passé et du tribut qu'ils avaient imposé aux rebelles, lui offrirent leurs prisonniers, et lui firent connaître le consentement que les Totonaques avaient donné à ce qu'ils tuassent les chefs tlaxcaltèques qui les avaient entraînés à la révolte. Ils lui dirent également que ni eux, ni leurs alliés n'avaient perdu un seul guerrier, ce qui le réjouit beaucoup. Tepehteuctli et Ziatonal ne gouvernaient plus ce pays, car ils avaient pris la fuite et on les avait remplacés par d'autres chefs au nom de Moctezuma. Mais celui-ci, pensant qu'ils pourraient bien rentrer dans leur pays après le départ de l'armée mexicaine, résolut d'envoyer de vaillants capitaines pour les tuer, ce qui achèverait de pacifier la contrée. Il chargea de cette commission Cuauhnatli et Tilancalqui à la tête de quelques vaillants soldats. Quand ils furent arrivés en présence des sénateurs de la province de Cuextlatlan, ils leur tinrent le discours suivant: « Sachez, Huaztèques, que le roi Moctezuma, qui gouverne ce monde, et Cihuacoatl ont condamné à mort vos chefs Tepehteuctli et Ziatonal. » Ceux-ci lui répondirent : « Seigneurs, reposez-vous et soyez satisfaits, car nous sommes prêts à nous soumettre à tout ce qu'ordonnera le puissant Moctezuma. » On fit donc arrêter les deux chefs, et une heure après, on les étrangla. Leurs corps furent traînés sur la terre en signe de la trahison qu'ils avaient commise. Les

Mexicains dirent alors aux Huastèques : « Maintenant que la trahison a été punie, il faut choisir un autre seigneur ; voici le puissant Empinototol, parent de Moctezuma. » Les Huastèques s'empressèrent de le proclamer.

Les envoyés retournèrent à Tenuchtitlan, pour rendre compte à Moctezuma de leur mission et lui porter le tribut de l'année, avec les envoyés de Cuetlaxtlan qui, après l'avoir offert à Moctezuma, se rendirent au grand temple de Huitzilipochtli et baisèrent la terre aux pieds de l'idole en signe d'humilité.

Moctezuma leur fit ensuite distribuer des manteaux et des pagnes brodés, nommés *tlaamach maxtlatl*. Moctezuma fit la répartition du tribut dont il se réserva les trois quarts et donna le reste aux principaux chefs. Il donna ensuite le tiers de ce qui lui revenait à Tlacaeltzin et à Cihuacoatl, de sorte que tout le monde fut satisfait. Les esclaves qui ne faisaient pas partie du tribut furent distribués aux guerriers qui s'étaient le plus distingués, et ce qui resta fut donné en garde au trésorier général, nommé Petlalcatzin.

§ XXXVI. **Des pierres précieuses et des vêtements dont Moctezuma ornait sa personne, ainsi que du service de sa table.**

Après avoir parlé des plumes rares de toute espèce que Moctezuma avait données en garde aux calpixques, nous parlerons maintenant de son costume. Il ne portait jamais deux fois le même vêtement, qui

se composait d'un manteau, d'une tunique et d'un caleçon, car il n'avait pas de chemise. Il se coiffait d'une espèce de diadème ou demi-mitre qui était le symbole de la royauté. Son trône était une espèce de tabouret rond qui avait la forme d'un boisseau à mesurer le grain; il était fait d'un bois précieux et orné de peintures; une peau de tigre, très-bien préparée, à laquelle on avait laissé la tête, servait de tapis; la tête conservait les dents, et les yeux avaient été remplacés par des miroirs qui brillaient tellement qu'on eût dit que l'animal était vivant. A sa droite étaient un arc et des flèches, symbole de la justice. Quand le roi condamnait quelqu'un, il lui lançait une flèche, et aussitôt les capitaines l'entraînaient hors du palais et l'achevaient.

Les pierres précieuses qu'il portait aux lèvres se nommaient *tenacatl*, ses pendants d'oreilles *nucochtli;* il avait aussi des bracelets faits des plumes les plus rares et couverts de brillantes émeraudes. Les vieillards nommaient tous les joyaux qui lui appartenaient *Ytonilacatl Moctezuma*. Il avaient différentes espèces de manteaux qui portaient le nom général de *caaxocayo*, et qu'on distinguait en *tentecomachoc*, *tenxiuhcocuyo*, *tlauhtonatiuhyo* et *xiutlapiltilmatli*. Ce dernier était un filet bleu qui avait à chaque nœud une pierre précieuse. Les pagnes se divisaient en *yniaomaxaliuhqui, itzahuazalmaxtlatl* et *yacahualiuhqui*. Les manteaux avaient quatre, huit, dix et même vingt brasses de long. Quand il les avait portés une fois il les distribuait

aux seigneurs de sa cour. Les manteaux nommés *tlacalhuaxtilmatil* avaient une espèce de capuchon qui mettait à l'abri du soleil. Moctezuma s'en servait quand il allait dans ses jardins tuer des oiseaux avec une sarbacane.

On consommait dans sa maison une grande quantité de cacao, de chile, de coton, de *chian*, de *xaauhtli*, de *tlapalhuauhtli*. Il serait impossible de compter le nombre de boisseaux de fèves et de maïs; on y employait aussi une quantité innombrable de balles en gomme élastique, qui servait à jouer à la paume; de parfums nommés *xochiocotzal*, d'ambre et de miel. Il y avait aussi de grands magasins de vêtements à l'usage des femmes. C'étaient celles des calpixques qui étaient chargées d'en avoir soin; enfin tout ce qu'il y avait de rare et de précieux dans les provinces qui avaient été conquises par les Mexicains, venait, pour ainsi dire, s'y rencontrer.

Ceux à qui Moctezuma donnait le plus de joyaux et d'esclaves étaient d'abord ses principaux conseillers Cihuacoatl, Tlacaeltzin, Tlailotlatlteuctli, Acolnahuacatl, Ehuahuacatl, Tiçoc, Ahuacatl, Tilancalqui, Texcacoatl, Tecuitltecatl, Huitznahua, Tlailocatl, Teuctlamacaxqui, Huiteuctl et Calchiuhtepohua; après eux venaient Cuauhnoctli, Tlacatecatl et Tlacochocalcatl. Ces derniers s'étaient élevés par leur valeur et leurs exploits, mais ils n'étaient point d'une naissance aussi illustre que les autres. Ceux-ci avaient également,

à cause de leurs services, obtenu de tresser avec un cuir rouge les cheveux qui leur pendaient jusqu'au milieu du dos, de se raser les deux côtés de la tête et de s'attacher à un pied un grelot d'or, pour montrer qu'ils se jetaient au milieu des ennemis comme des fous furieux. Les chefs de la seconde classe étaient nommés *otomis*. Ils portaient également les cheveux pendants jusqu'au milieu du dos et tressés avec des lanières de cuir de cerfs. Les plus distingués étaient Cuauhtlapiloni, Zacuantlapiloni et Xolotlalpiloni. Ceux-là portaient aux lèvres des pierres vertes *xoxuhqui*, *tenxacatl*, *cuauhteutetl*, *tecziztentetl* et *nextecuiltentetl*, et des pendants d'oreilles nommés *teoncochtliet*, *netzacatluecochtli*; ils portaient aussi sur la tête une espèce de mitre qui ressemblait à celle du roi. C'étaient à ces chefs seuls qu'il était permis d'avoir à leurs maisons des terrasses élevées, et au milieu de la cour de hauts clochers pointus dont le sommet était percé de grandes flèches, ce qui indiquait la demeure des vaillants chefs chichimèques. Ils avaient aussi seuls le droit de porter un bouclier avec une devise et des armes. Quiconque aurait osé usurper ces marques d'honneur, ou d'autres qui ne lui appartenaient pas, aurait été sur-le-champ lapidé. Il n'y avait encore que les chefs que je viens d'énumérer qui eussent le droit d'avoir de longs manteaux traînants; tous les autres les portaient courts. Aucun Mexicain ne pouvait porter des *cotaras* et des *catles*, sous peine d'être lapidé sur le champ, si ce n'est

les chefs dont j'ai parlé plus haut. Ils devaient toutefois les quitter pour entrer dans le palais de Moctezuma, et ils se déchaussaient avant de paraître devant lui, à l'exception toutefois de Cihuacoatl et de Tlacaeltzin qui étaient les premiers après lui, et qui comme tels étaient redoutés de tous les grands de l'empire.

§ XXXVII. Cause de la guerre contre les habitants de Huaxaca. Construction du grand Temple.

Peu de temps après la guerre d'Orizava et de Cuetlaxtlan, Moctezuma reçut une nouvelle qui l'irrita beaucoup. Les habitants des côtes de Coazacalco et de Tabasco, au delà de Tehuantepec, faisaient un grand commerce d'or en poudre que roulent les rivières dont leur pays est arrosé, et d'une espèce de pierre précieuse nommée *matlatlxihuitl* dont on ornait les bracelets, les boucliers, les trompettes et même la tiare impériale, ainsi que d'une couleur rouge appelée *oceloteccoztli*, qui servait à peindre les boucliers et d'autres objets. Vingt-huit marchands, guidés par quatre chefs mexicains, s'étaient réunis pour y aller trafiquer et en rapportaient une grande quantité d'or, de pierreries et d'autres objets précieux. Les habitants de Huaxaca l'ayant appris, et poussés soit par leur avarice, soit par leur haine contre Moctezuma, les attaquèrent dans une montagne très-sauvage et très-escarpée nommée Mictlancuauhtla. Après les avoir massa-

crés jusqu'au dernier, ils les dépouillèrent de tout ce qu'ils portaient et abandonnèrent leurs cadavres pour être dévorés par les bêtes sauvages et les oiseaux de proie. Ce ne fut qu'au bout de plusieurs années que ce crime fut découvert. Quelques marchands qu'on nomme *Oztomeca* ayant passé par Huaxaca, dans l'intention de se rendre à Coazacalco, les marchands du pays les en détournèrent en leur racontant la manière dont leurs chefs avaient traité les Mexicains dans la montagne de Mictlancuauhla, et en leur annonçant qu'il pourrait bien leur en arriver autant. Ces marchands, qui étaient d'Atzcaputzalco, de Chalco et de Tezcuco, ne se contentèrent pas de ce récit et allèrent eux-mêmes voir l'endroit où gisaient les ossements des Mexicains massacrés. S'étant assurés de la vérité par leurs propres yeux, ils se rendirent à Tenuchtitlan et racontèrent à Moctezuma ce qui s'était passé. Celui-ci leur demanda qui ils étaient, et ayant appris que c'étaient des marchands de Chalco, il leur distribua des présents en vêtements; puis ayant fait appeler Cihuacoatl et Tlacaeltzin, il leur raconta la manière dont ses sujets avaient été massacrés par ceux de Huaxaca, ce qui était une insulte manifeste faite à la couronne. Mais avant de les châtier, ajouta-t-il, il faut terminer notre temple pour pouvoir l'inaugurer par le sacrifice de ces malfaiteurs étrangers. « Il faut donc, reprit Cihuacoatl, faire avertir aussitôt les rois Totoquiatzin de Tacuba et Nezahualcoyotl de Tezcuco, afin qu'ils fas-

sent apporter des pierres, de la chaux et tout ce qui est nécessaire; car, dit-il, après avoir terminé un aussi bel ouvrage, et l'avoir inondé de sacrifices de sang chaud, gagné par notre valeur, le nom de Moctezuma Ilhuicamina ne périra jamais, non plus que la mémoire de ses aïeux et celle de nous qui sommes ses conseillers. Qu'importe que le travail dure des jours ou des années si la gloire qu'il doit procurer est éternelle? »

Atlancalqui et Ateuhtlamacazqui furent choisis pour aller convoquer les vassaux de l'empire, Moctezuma les fit venir en sa présence et leur dit: « Portez ce message de ma part; c'est par le dieu Huitzilopochtli que nous vivons, il est le seigneur du temps, des années, du jour, de la nuit, de l'air, du soleil, des eaux, des montagnes, des neiges, des rivières, de la mort et de la vie. Il est donc juste de terminer son temple et de l'inaugurer par les sanglants sacrifices qu'il a ordonné à nos pères de lui offrir. Car c'est lui qui nous donne la victoire dans toutes nos guerres et qui nous a promis que nous l'emporterions sur toutes les nations du monde. Gloire donc à ce puissant dieu du lac, qui a fondé Tenuchtitlan au milieu des roseaux. Gloire à Acamapichtli, ce chef d'une race de rois, et à ses descendants Huitzilihuitl et Chimapopoca, qui les premiers ont soumis les villes voisines au sceptre mexicain; c'est par leurs efforts et non en se reposant qu'ils y sont parvenus; car les Mexicains étaient odieux à tous, parce qu'ils étaient étrangers. Nous nous attendons

chaque jour à ce que l'on vienne nous attaquer ; c'est pourquoi nous voulons terminer ce tempie qui sera notre refuge et notre appui. Nous convoquons dans notre capitale les habitants d'Atzcaputzalco, de Cuyoacan, de Tacuba, de Culhuacan, d'Iztacpalapan, d'Aculhuacan, de Toluca, de Mazahuacan, de Chiapa, de Xiquipilco, de Matlatzinco, de Xocotitlan et de toutes les autres villes nos alliées.» Il leur remit ensuite, mais seulement pour les rois de Tacuba et de Tezcuco, des présents qui consistaient en cordons de cuir qu'on se tresse dans les cheveux, en plumes et bijoux d'or et de pierres précieuses.

Tous les chefs se rendirent donc à Mexico, selon l'ordre de Moctezuma et y arrivèrent le jour appelé *Tececcpatl*. Ils apportèrent d'énormes pierres, qui avaient une toise de large sur deux de haut, et des ouvriers habiles qui devaient les tailler en images de tous les dieux soumis à Huitzilopochtli, d'après le modèle qu'on leur donna. Moctezuma leur dit : « Mes amis, quelle hauteur pensez vous qu'il faille donner à ce *cou* pour pouvoir y placer un temple fait d'une seule pièce, de la grandeur de celui qui y est aujourd'hui, et dont la façade regarde le midi ? » Tous, après avoir mesuré la pyramide, lui dirent qu'elle avait cent vingt-cinq vares sur chaque face, et que le temple qui se trouvait au sommet en avait quatre-vingt-dix et vingt de haut sur chacun des trois côtés qui étaient fermés par une muraille tandis qu'il était ouvert sur sa façade méridionale. Les ou-

vriers commencèrent donc à reconstruire le grand temple, et placèrent pour y monter le même nombre de marches qu'il avait auparavant, et qui était égal à celui des jours de l'année, c'est-à-dire de trois cent soixante, car celle des Mexicains avait cinq jours de moins que celle des chrétiens. Moctezuma envoya aussi l'ordre aux *calpixques* d'apporter toutes les pierres précieuses qui étaient entre leurs mains, pour faire les yeux des idoles, et il engagea tous les chefs à offrir de leur côté les plus belles qu'ils possédaient pour les offrir au grand dieu Huitzilopochtli. Ils s'empressèrent à l'envi de lui obéir; et, par l'ordre de l'idole, ces pierreries, ainsi qu'une grande quantité de poudre d'or, furent mêlées au sable et à la chaux qui devaient former le ciment du temple.

§ XXXVIII. Suite de la construction du grand temple et de la guerre contre les habitants de Huaxaca.

Quand on eut commencé à sculpter des idoles de pierre qu'on appelait *Ilhuicatzitziquique*, anges qui soutiennent le ciel, ou *Petlacotzitziquique*, anges qui supportent des nattes faites de roseaux, on célébra un *mitote* ou danse solemnelle sur la place du grand *cou* de Huitzilopochtli.

Nous parlerons maintenant de la manière dont Moctezuma vengea la mort des Mexicains qui avaient été si traîtreusement assassinés par les habitants de Huaxaca, car ce fut par le sacrifice des prisonniers

faits dans cette expédition que fut inauguré le nouveau temple de Huitzilopochtli. Cihuacoatl Tlacaeltzin fit appeler à la cour les principaux chefs mexicains et leur annonça l'expédition que l'on méditait, en désignant pour commander l'armée Tlacaltecatl, Tlacochçalcatl, Cuauhnoctli et Tilancalqui. Aussitôt ceux-ci convoquèrent les plus braves soldats; ils leur annoncèrent qu'ils allaient mettre à feu et à sang les provinces de Coaytlahuacan et de Huaxaca, et les excitèrent à se distinguer, afin d'obtenir le droit d'entrer au palais revêtus de leur armure et de recevoir de riches présents de Moctezuma. La guerre et la victoire ne sont-elles pas leur devise et la véritable profession des Mexicains, et ne vaut-il pas mieux les mériter, même au prix de mille dangers, que de rester dans sa maison à travailler comme une femme? Ce discours enflamma tellement les Mexicains, qu'ils répondirent à grands cris qu'ils étaient prêts à partir sur-le-champ et à aller chercher des victimes pour Huitzilopochtli. Dès le lendemain les guerriers de chaque ville se mirent en marche sous la conduite de leurs chefs et suivis de leurs bagages. Partout où ils passaient les habitants s'empressaient de venir au-devant d'eux pour leur offrir des vivres et des présents, tant le nom de Moctezuma inspirait de respect et de crainte. Non-seulement dans chaque ville qui avait été prévenue d'avance, on leur fournissait des logements, mais on leur distribuait encore à leur départ des vivres, des *tlaxcaltotopochtli*, des *catles*, des *cotaras*, de fins

manteaux de *nequen* pour se mettre à l'abri du soleil, des cuirs tannés, propres à servir de lits, du *chile* et du sel. Si quelque ville y manquait, elle était aussitôt livrée au pillage et souvent même les Mexicains en massacraient les habitants avec la plus grande cruauté.

Quand l'armée mexicaine fut arrivée sur la frontière de la province de Huaxaca, elle commença à dresser ses tentes et ses cabanes dans le meilleur ordre. Chaque capitaine plaça la sienne au milieu de ses guerriers ; on distribua des armes et des vivres à chacun selon son rang. Le lendemain les quatre généraux firent un long discours à leurs soldats, leur représentèrent la gloire qu'ils allaient acquérir par leur valeur et par la protection de Huitzilopochtli; ils leur représentèrent la pauvreté dans laquelle gémissait leur famille, et combien il serait facile d'y mettre un terme en se distinguant par leurs exploits de manière à attirer sur eux les bienfaits de Moctezuma. Ils leur prodiguèrent les titres d'aigle royal, de lion hardi, de tigre furieux ; de chichimèque redouté du monde entier; puis, après leur avoir fait servir un bon repas, ils les rangèrent en bataille de manière à mêler de vieux soldats aux jeunes gens qui n'avaient pas encore été à la guerre, et leur recommandèrent de ne faire quartier à personne.

Les Mexicains poussèrent de grands cris et chargèrent les habitants de Huaxaca avec tant de fureur que ceux qui se trouvaient au dernier rang trébu-

chaient à chaque instant sur les corps des morts et des blessés qu'avait renversés l'avant-garde. Celle-ci était formée par les Cuachimes qui parvinrent jusqu'au grand temple de l'idole de leurs ennemis et y mirent le feu, ce qui les effraya tellement qu'ils se débandèrent et prirent la fuite de tous les côtés. Les Mexicains se mirent aussitôt à démolir le temple avec une telle fureur que bientôt il ne resta pas pierre sur pierre. Les habitants de Huaxaca qui s'étaient réfugiés sur un tertre voisin commencèrent alors à implorer la pitié des Mexicains, mais ceux-ci leur répondirent : « Non, misérables, il n'y a point de pardon pour des traîtres et pour des voleurs de grand chemin. » Ce fut en vain qu'ils offrirent de se soumettre à toutes les conditions qu'on voudrait leur imposer, les Mexicains les chargèrent avec une nouvelle fureur et en tuèrent un si grand nombre que des ruisseaux de sang inondaient les flancs de la colline et que les bêtes féroces purent pendant longtemps se nourrir de leurs cadavres. Presque tous les habitants de Huaxaca périrent dans cette affaire; les Mexicains ne firent prisonniers que des Zapotèques, des Miahuatèques et des habitants d'Otlalan. « Rappelez-vous, Mistèques, leur dirent alors les Mexicains, la manière dont nous savons punir la perfidie et la trahison. Si jamais vous vous rendez de nouveau coupables d'un pareil crime, pas un de vous n'échappera à nos coups. » Ils se firent alors payer la première année du tribut qu'ils imposèrent au nom de Moctezuma, et se mirent dès

le lendemain en marche avec leurs prisonniers. C'était grande pitié que de voir ceux-ci lever les yeux au ciel et prendre congé en pleurant de leurs vieux parents, de leurs femmes et de leurs enfants. A leur retour, les Mexicains furent de nouveau fêtés par les habitants de toutes les villes qu'ils traversèrent, et en brûlèrent même quelques-unes qu'ils trouvèrent ne les avoir pas assez bien reçus. Quand ils ne furent plus qu'à une journée de marche de Tenuchtitlan, ils envoyèrent un messager à Moctezuma pour lui annoncer que son armée revenait victorieuse et lui amenait pour le servir un grand nombre d'esclaves, sans compter ceux qui devaient être sacrifiés à Huitzilopochtli. Moctezuma, ravi de cette nouvelle, fit aussitôt donner de riches présents au messager qui l'avait apportée, et ordonna aux chefs et aux vieillards d'aller au-devant de l'armée victorieuse pour la féliciter et pour brûler du parfum devant elle, ce que l'on regardait comme la réception la plus honorable.

Les esclaves faits dans cette expédition s'avançaient au milieu des guerriers mexicains en dansant et en poussant des cris de douleur, car ils savaient qu'ils allaient être bientôt sacrifiés à Huitzilopochtli; les esclaves des chefs portaient les massues et les boucliers de leurs maîtres, d'autres tenaient des vases dans lesquels brûlaient des parfums et du tabac, et répétaient des chants de leur patrie. Arrivés au temple, tous se prosternèrent devant l'idole de Huitzilopochtli, et prenant un peu de terre avec le

doigt du milieu ils la mangèrent en signe d'humilité; ils se rendirent ensuite en bon ordre au palais de Moctezuma et les chefs lui offrirent leurs esclaves et leur butin. Le roi appela Netlalcatzin, son principal *calpixque*, et lui ordonna de distribuer les esclaves aux autres calpixques en leur recommandant de les bien garder. Le lendemain il fit appeler Cihuacoatl et lui dit: «Ne penses-tu pas qu'il faille offrir tous les captifs de Huaxaca en sacrifice à Huitzilopochtli, puisque c'est à sa protection que nous devons notre puissance et l'heureux succès qui nous accompagne dans toutes nos expéditions.» Celui-ci répondit: « Seigneur, comment pourrions-nous offrir actuellement ce sacrifice solennel puisque les six figures des anges qui supportent le ciel ne sont pas encore achevées? Ce serait un affront pour nous si les seigneurs de toutes les villes voisines qui viendraient assister au sacrifice voyaient notre temple en cet état. Attendons, pour offrir le sacrifice, que tout soit complétement terminé.»

VOYAGE

EN

ARMÉNIE ET AU CAUCASE,

ENTREPRIS EN 1840,

PAR MM. KOCH ET ROSEN,

AUX FRAIS DU GOUVERNEMENT PRUSSIEN.

Le but de cette expédition est d'étudier la langue et l'histoire naturelle des pays que l'on doit parcourir ; elle se compose de M. Charles Koch, botaniste, et de M. George Rosen, philologue. Le premier avait d'abord formé le projet de faire ce voyage à ses propres dépens ; mais ensuite S. M. le roi de Prusse, constamment empressée de favoriser tout ce qui contribue aux progrès des sciences, s'est chargée d'une partie des frais ; et l'Académie des sciences de Berlin, s'associant à ces pensées généreuses, a également accordé son appui pour mettre à exécution un dessein louable et utile.

Nous apprenons ces détails de M. Carl Ritter, qui les a insérés dans les Nos 149 et 150 de l'*Allegemeine Preussische Zeitung*. C'est à notre illustre ami M. le baron Alex. de Humboldt que nous devons la communication de ce morceau intéressant.

« D'après une lettre d'Erzeroum, en date du 1er octobre 1843, MM. Koch et G. Rosen ont fait un voyage très-heureux jusqu'au plateau de l'Arménie. Cela est d'autant plus satisfaisant et plus remarquable, que la route parcourue sans accident par nos deux compatriotes, non-seulement est différente de celle que d'autres avaient précédemment suivie généralement, mais aussi entièrement nouvelle; car auparavant elle passait pour très-dangereuse. Elle traverse le pays justement redouté qu'habitent les Hemichines et les Lazes, fameux par leurs brigandages. Ce succès nous a procuré une connaissance plus exacte de la géographie, de l'histoire naturelle, des idiomes et de l'ethnographie d'une vaste contrée de l'Asie Mineure, à savoir d'une partie importante du Pont entre Trébizonde et l'ancien pays des Colchidiens, région qui depuis le temps des guerres de Mithridate et du passage des Dix mille qui les avait précédées, est pour nous du plus vif intérêt, parce que Xénophon a écrit le récit de cette célèbre retraite.

Cependant cette région était encore pour nous une véritable *terre inconnue*; aucun observateur européen n'en avait observé l'intérieur. Un système de rivières du Pont, c'est-à-dire celui du Tchorok,

jusqu'à présent à peine connu de nom, et qu'aucune carte ne marque avec pleine certitude, est maintenant présenté et développé de la manière la plus évidente. Précédemment M. W. J. Hamilton, ce voyageur anglais si savant et un des plus récents, avait seul réussi, en 1836, à parvenir au sud-ouest à la région supérieure des sources du Tchorok à Ispir (1), le *Sospiritis* de Strabon, où demeuraient les *Hesperitæ* de Xénophon et les *Saspires* d'Hérodote, voisins des Colchidiens au sud. De même, un hardi voyageur allemand, M. Hermann Kœler, médecin, seul avait pu en 1842, partant de l'embouchure du Tchorok, à Batoum, remonter le long de ce fleuve impétueux et pénétrer dans les montagnes sauvages, voisines d'Artvin, ville située dans le pachalik d'Erzeroum : M. J. Brant, consul anglais, avait seulement visité Batoum en 1836 (2).

Ainsi le bassin de ce Tchorok, entre Ispir et Artvin, c'est-à-dire la partie moyenne de son cours, a été explorée par MM. Koch et Rosen, et ils ont franchi par trois routes entièrement inconnues, à travers les montagnes, la grande chaîne côtière du Pont, qui sépare la longue vallée où coule ce fleuve, de la côte maritime. Ils ont échappé sains et saufs à tous les dangers qui paraissaient précédem-

(1) *Researches in Asia Minor, Pontus and Armenia*. London 1842. 2 vol. in-8. ; cartes et figures, t. I, p. 219.

(2) Sa relation est insérée dans le t. VI du *Journal of the Royal Geographical Society of London*, p. 187, et accompagnée d'une carte. E—s.

ment insurmontables, sont arrivés à Erzeroum, capitale et résidence du séraskier de la Haute-Arménie, et ont expédié de là des rapports sur leurs travaux relatifs à la topographie, à la statistique, à la minéralogie, à la botanique et à la linguistique des contrées qu'ils avaient parcourues, et y ont joint des collections de productions de la nature ainsi que de vocabulaires. Cette riche récolte en ce genre, sur laquelle je reviendrai à la fin de la présente notice, est déjà très-intéressante, puisque depuis Procope, qui, à l'occasion de la guerre de Pont entre l'empereur Justinien Ier et Chosroës roi de Perse, a donné des détails sur la Lazique, on était enclin, d'après cet historien, à regarder les Lazes comme des Colchidiens refoulés au sud-ouest du Caucase. Il devait donc être très-important d'apprendre à quelle souche de langue celle des Lazes actuels appartient.

La seule manière possible de pénétrer dans des contrées si inhospitalières et si décriées, est exposée dans les lettres écrites par les deux voyageurs à M. le baron A. de Humboldt et à d'autres personnes. Nous allons en extraire quelques passages d'un intérêt général; tout ce qui concerne spécialement ces travaux scientifiques devant être rendu public ailleurs.

« Arrivés, disent les voyageurs, de Constantinople à Trébizonde par le pyroscaphe, nous apprîmes bientôt que le Lazistan proprement dit, que souvent on fait à tort commencer à l'est de cette ville,

n'a pas même son port pour limite ; on la place à 25 lieues à l'est de Trébizonde, dans un petit territoire situé au nord-est entre le Tchorok et la mer, et ainsi que les autres le long de la côte maritime et dans les montagnes, tellement soumis depuis quelques années à Osman pacha, frère d'Abdallah, pacha de Trébizonde, que l'on peut maintenant voyager avec une certaine sécurité dans ce sandjak du pachalik.

L'homme du Nord qui, du Frankistan, dénomination employée, comme on le sait, par les Orientaux, pour désigner l'Europe, arrive à Trébizonde, y observe déjà beaucoup de choses très-différentes de celles auxquelles il est habitué dans sa patrie. Toutes les maisons sont bâties au fond d'une cour dont fait partie un petit jardin planté de figuiers, de mûriers, de grenadiers, séparé par un mur haut de huit pieds de la rue si étroite, qu'elle ne peut donner passage qu'aux piétons et aux gens à cheval; et il est impossible de rien apercevoir dans les maisons. Celles-ci, à l'exception du seraï du pacha, sont extrêmement resserrées et basses ; car un ordre du grand personnage s'oppose à ce qu'on les élève beaucoup. Le pacha actuel de Trébizonde appartient entièrement au parti rétrograde, on de l'*ancien régime*, hait et méprise à l'excès tous les chrétiens, nommément les Francs, auxquels il attribue toutes les calamités de son petit état.

Bien que très-ignorant, il a néanmoins appris assez de géographie pour savoir que les *hékims*, gens d'é-

tude (médecins), ainsi qualifiés pour les distinguer des charlatans italiens ou maltais, venaient de *Trandopol* (Brandebourg), nom par lequel on entend la Prusse. Abdallah était prévenu de notre arrivée par un firman que nous avait très-gracieusement procuré M. Von le Coq, ambassadeur de Prusse près la Sublime-Porte; d'ailleurs constamment maladif, de même que la plupart des Turcs d'un certain rang, par l'abus des plaisirs que permet le Coran. Il comprima son aversion pour les chrétiens, et nous fit appeler près de lui. M. Koch traita cet hypocondriaque, suivant les règles de l'art, pendant deux semaines, temps qui fut suffisant pour connaître son avarice ainsi que sa haine pour notre religion. « Bien au fait de son péché mignon, dit M. Koch, je refusai toute espèce de payement pour mes peines, ainsi que pour les médicaments que je lui avais donnés ; mais voulant que sa reconnaissance pût être utile à la science, je lui demandai de m'accorder le libre usage des chevaux de poste ainsi que sa protection dans son pachalik, et un Laze sachant écrire, qui accompagnerait M. Rosen. » M. Koch obtint ce qu'il désirait ; car l'hypocondriaque avait cru se trouver mieux dès les huit premiers jours, et avait engagé son médecin à rester encore huit jours de plus, il sembla même faire mine de vouloir le retenir complétement. Ce fut seulement lorsque M. Koch lui eut déclaré que le roi l'avait envoyé dans ce pays pour y cueillir sur ces hautes montagnes fleuries des plantes qu'il lui rapporterait, que le pa-

cha put se décider à lui donner la permission de partir; mais alors il s'écria : « Quels gens êtes-vous donc, vous autres Franki ! Vous abandonnez vos demeures si commodes pour aller chercher des médicaments très-loin sur les plus hautes montagnes; et nous qui les avons à notre portée, nous ne les connaissons pas. »

C'est uniquement à l'accomplissement des demandes de M. Koch que l'on a dû l'heureuse tournure que prit l'affaire du voyage, et que M. Rosen a été redevable de la possibilité de faire ses recherches sur les langues; le Laze, chargé de l'accompagner, étant un effendi ou un savant, c'est-à-dire qu'il savait lire et écrire. En vertu du firman, toutes les choses dont les voyageurs auraient besoin leur devaient être fournies gratuitement dans l'étendue du pachalik. On peut juger par cet exemple des grands avantages dont jouit le médecin qui voyage dans l'Orient; M. Koch sut profiter habilement de la circonstance pour venir à bout de son projet très-difficile à exécuter.

Au lieu de suivre l'exemple de tous les voyageurs précédents qui, depuis le célèbre Tournefort, avaient, en sortant de Trébizonde, pris le chemin direct, passant par l'intérieur du pays et menant par Baïbourt à Erzeroum; MM. Koch et Rosen suivirent une direction beaucoup plus orientale; afin d'arriver au même point, si c'était possible, par des routes moins droites et encore inconnues.

« Le 27 juillet, dit M. Koch, nous nous sommes

embarqués sur un navire caboteur, allant à Riza, petite ville voisine qui a un port, à l'embouchure d'un ruisseau, des bazars passables et fait quelque commerce, surtout en toile de lin; elle n'est habitée que par des musulmans qui nous firent bon accueil. Nous espérions que de là nous pourrions trouver une route traversant les montagnes et conduisant par l'intérieur du pays à Ispir; mais le mousselim (gouverneur) refusa de nous laisser pénétrer dans son territoire, sous prétexte qu'il n'y avait pas de route pour les chevaux et que le pays offrait trop de dangers. Alors j'eus recours au même moyen que j'avais employé auparavant dans le Caucase pour vaincre ces obstacles; je visitai tous les malades du lieu, je les soignai gratuitement, je distribuai des médicaments à qui en demanda, et un grand nombre de gens se rassemblèrent autour de moi. Ensuite je m'informai des lieux les plus riches en fleurs, afin d'y aller chercher des plantes salutaires, et on m'indiqua la partie la plus haute des monts.

» Alors je présentai de nouveau ma requête au gouverneur, qui ne pouvait avoir entendu dire que du bien de moi. Par bonheur, le *bouroultouh* (passeport) qui m'avait été remis à Trébizonde portait que j'étais le *hékim bachi* (premier médecin) du pacha, et que je voulais chercher des plantes médicales sur les hautes montagnes abondantes en fleurs. Alors la permission me fut octroyée, et tout ce qui m'était nécessaire me fut fourni.

» Enchantés de ce succès, nous avons remonté le lendemain, à cheval, la vallée de l'Asforos, qui sort comme un fougueux fleuve côtier des hautes montagnes du sud. Le surlendemain, nous sommes arrivés dans un canton désert; vers le soir seulement, nous avons rencontré une habitation humaine; c'était celle d'un *dérebey* (prince de la vallée), fait prisonnier par les Turcs, à cause de ses brigandages et de ses révoltes. Il avait passé six ans en captivité à Constantinople, et n'avait pu recouvrer sa liberté qu'au prix de la plus grande partie de ses trésors. Ce personnage, fameux parmi les princes du pays qui mènent la vie de bandits, nous a fait un accueil parfait. Plusieurs de ses femmes étaient malades, ce qui m'a donné l'occasion de connaître son petit harem. Autre circonstance fort heureuse pour notre voyage; deux autres dérébeys venaient d'être arrêtés pour leur brigandages, ce qui avait répandu promptement une terreur panique parmi le reste de ces pillards. Maintenant, qui aurait osé molester le hékim bachi du pacha? L'année dernière, il avait été fait bonne justice de vingt-quatre bandits de la vallée du Tchorok; on les avait saisis et précipités du haut des murs du vieux château d'Artvin; juste châtiment qui avait produit également son effet sur la population tout entière.

» Aussi nous aida-t-elle de son soutien; néanmoins il fallait à chaque instant vaincre de nouveau la méfiance si générale dans ce pays contre les Européens; les montagnards nous étaient d'un grand secours

pour recueillir des plantes; mais force me fut de les rassurer sur le baromètre, chose si étrange pour eux. Je leur dis qu'il était nécessaire de savoir à quelle hauteur au-dessus de la mer croît une plante; plus élevé est le lieu où on la cueille, plus efficaces sont ses vertus. Je dois, ajoutai-je, écrire mon journal, si je veux connaître où j'ai trouvé un végétal; il est nécessaire également que je note le mois et le jour auxquels je l'ai rencontré. Il fut plus difficile de leur faire entendre raison sur les pierres que je ramassais, parce que l'Asiatique ne connaît que les végétaux et les corps gras comme substances médicales. Je ne pouvais donc prendre les minéraux qu'à la dérobée. L'idée si commune dans tout l'Orient, que les Européens ne font des recherches dans les anciens monuments tels que les murailles, temples, tombeaux, ainsi que dans les montagnes et les rochers, que pour chercher de l'or et des trésors, est aussi répandue dans ces cantons-ci; les habitants pensent également que l'on ne se livre à ces travaux que pour frayer le chemin à d'autres qui viendraient plus tard prendre possession du pays; voilà pourquoi, dessiner, écrire, faire des collections, même demander des renseignements, les contrarie, leur déplaît.

» Un véritable musulman se chagrine de ce que son pays est l'objet des plus simples recherches d'un Européen. S'il veut le connaître, se dit-il, je ne dois en augurer rien de bon pour l'avenir.

» L'examen détaillé de plusieurs cantons de l'Asie

Mineure, fait dans ces dernières années par des officiers prussiens, russes et anglais, a singulièrement inquiété les habitants; la première question qu'ils nous adressèrent, fut constamment celle-ci : Êtes vous des ingénieurs, avez-vous avec vous des instruments? Bien loin de diminuer, les difficultés que l'on éprouve pour parcourir ce pays, ont augmenté par l'effet de la crainte qu'inspirent certaines puissances, telles que la Russie et l'Angleterre; et de plus, le changement de costume des fonctionnaires publics de l'empire ottoman est un crève-cœur pour le véritable musulman, qui n'a pas cessé de porter le turban à l'exemple de ses pères. L'Asiatique rejette sur l'Européen la cause des impôts énormes que son propre gouvernement fait peser sur lui; souvent il s'imagime que ces tournées continuelles ne se font que pour connaître l'état du pays et la condition de ses habitants, afin d'en instruire le grand sultan. C'est ce motif qui présentement, dans le pachalik de Trébizonde, bien que si proche de la capitale de l'empire, maintient chez Abdallah-pacha, ennemi déclaré de toutes les nouveautés, l'attachement aux anciens usages. Il n'est permis à personne de bâtir sa maison sur la rue; et il est interdit à toute femme turque de sortir sans avoir un masque noir sur le visage, et sans être enveloppée du voile qui cache toute la figure. »

Même dans les cantons les plus fréquentés, par exemple dans le territoire d'Astahan sur le Kour, le gouverneur défendit aux habitants de donner aux

Franki aucun renseignement sur un objet quelconque. Dans le territoire de Pertakreg, les guides conduisaient, de dessein prémédité, les Frankis dans de fausses routes, et ne redoutaient pas la fatigue excessive de gravir et de descendre les montagnes les plus escarpées, afin d'empêcher ces étrangers d'acquérir la connaissance du pays. Le prétexte pour faire usage des baromètres, ne me servit pas longtemps, dit M. Koch ; on les brisa en cachette, et on versa le mercure dans un trou, afin d'empêcher qu'il pût être employé à l'avenir. Nous ne pouvions consulter la boussole qu'à la dérobée, surtout pendant que nous courions à cheval, ainsi que le pratiquait le grand voyageur, J. L. Burckhardt, pendant ses nombreuses excursions dans différentes parties de l'Orient.

Malgré les mesures de repression employées par les pachas turcs, les peuples des côtes de la mer Noire ont conservé les habitudes qui les distinguaient aux temps de la retraite des Dix mille et des guerres de Mithridate; ils ont continué en général à commettre des vols et des pillages, à faire des incursions pour enlever du butin; c'est chez eux un penchant irrésistible. Ce pays n'est soumis au sceptre du grand sultan que depuis une dizaine d'années, Il ne supporte qu'avec répugnance le joug qui lui a été imposé, et saisit toutes les occasions de s'en débarrasser. En même temps que, du côté de la mer, Osman-pacha poursuivait les princes des vallées et des montagnes qui se livraient au brigandage, Ahmed,

pacha de Kars, en usait de même envers ceux de l'intérieur, qui auparavant étaient indépendants, et imposait, au nom du séraskier d'Erzeroum, un tribut à ceux d'Adjéra, de Livanzh et d'Olti. Mais un exemple prouve combien il est difficile d'établir solidement l'autorité du Grand Seigneur dans les cantons les plus sauvages des montagnes; cet automne même, les habitants du territoire d'Adjéra sur le Tchorok inférieur, les moins sûrs du pays, plus grands voleurs même que les Lazes et leurs voisins, ont chassé de chez eux les percepteurs de l'impôt et menacé de courir de nouveau aux armes.

On redoute autant que ces montagnards et que les Lazes, les habitants du territoire de Hemichin; dans les montagnes, entre le Tchorok et les villes de Riza et d'Atina sur la mer Noire : sa position n'avait pu jusqu'à présent être marquée sur les cartes qu'avec un point d'interrogation. Au sud, il confine avec le territoire de Pertakreg, un des plus remarquables de la vallée du cours moyen du Tchorok.

Les voyageurs ayant dit adieu au prince hospitalier quoique brigand, et franchi par des cols difficiles les montagnes hautes d'à peu près 8,000 pieds, et que dépassent encore des cimes couvertes de neiges perpétuelles, dont M. Hamilton estime l'altitude à 10,000 pieds, arrivèrent à Ispir, ville bâtie dans la profonde et chaude vallée du Tchorok. Elle avait été visitée précédemment par M. Hamilton. Comme ancienne résidence des Bagratides, elle est d'un intérêt singulier pour l'histoire d'Arménie; le château

ruiné de cette dynastie qui, bâti sur un rocher élevé, domine cette ville, donne à tous les environs un caractère effrayant.

De là, on continua de marcher à l'est en remontant la vallée du Tchorok, route qui n'avait pas encore été suivie, et l'on atteignit Pertakreg. Le contraste entre la végétation du pays voisin de la côte, celle des hautes montagnes, et celle de cette vallée de l'intérieur se prolongeant parallèlement au littoral, fut très-instructif pour le botaniste. Les fruits insipides de cette dernière région étaient ici bien plus savoureux; la culture des fruits à noyau, des poires, des mûriers, à laquelle on ne donne aucun soin le long de la côte, à cause de l'extrême abondance des productions de la nature, est ici un peu mieux entendue, toutefois à la manière asiatique, c'est-à-dire passablement négligée.

Dans le territoire de Pertakreg, la chaleur monta jusqu'à 32° (Réaumur); le fond de la vallée offre souvent assez de largeur pour qu'on la cultive; nulle part les voyageurs n'avaient observé une telle richesse en fruits de toutes les sortes et une culture aussi remarquable que dans cette vallée, au sein de de hautes montagnes, notamment à Nekakh et à Otschnakh, fécondité qui ne le cède pas à celle qu'ils avaient contemplée dans leurs précédents voyages aux cantons les plus fertiles de la Géorgie. Des haies touffues et nombreuses de pommiers, de poiriers, de pêchers, d'abricotiers, de mûriers rouges, blancs et noirs, de figuiers, de vignes, de noyers, entou-

raient les sillons des champs de riz, couverts d'eau à la hauteur d'un pied; à côté, s'étendaient d'autres champs produisant des plantes légumineuses, des concombres, des melons, des pastèques, du coton.

« La soirée avait commencé, dit le voyageur, quand nous sommes arrivés ici; déjà je me réjouissais de pouvoir passer quelques jours dans ce paradis; mais nous n'apercevions personne. Vainement nous cherchions des habitants. Alors un vieillard courbé sous le poids des ans, s'avança au-devant de nous et nous parla du danger des vapeurs malfaisantes qui s'exhalent de ces terres; elles menacent de maladies et de mort quiconque reste ici une nuit seulement. Dès l'après-midi chacun abandonne la vallée, et grimpe sur les montagnes. Ce récit nous effraya beaucoup, car le soleil était sur le point de se coucher. Aussitôt nous hâtons le pas pour nous éloigner; déjà des essaims de cousins nous poursuivent en se balançant dans l'air; ils ne nous quittent que quand nous atteignons les hauteurs les plus proches. Par bonheur pour nous, la lune s'était levée, elle éclaire nos pas dans les anfractuosités dangereuses des montagnes. Le lendemain, matin nous continuons, à la clarté des premiers rayons du soleil, notre promenade dans cette campagne délicieuse, entre des touffes de jujubiers (*rhamnus jujuba*), de baguenaudiers (*colutea arborescens*), de jasmins et de grenadiers. »

En sortant de Pertakreg on quitta la vallée qui, en remontant jusqu'à Artvin, est de nouveau très-

rétrécie par les rochers, et laisse peu d'espace aux habitants; on traversa, pour la seconde fois, la chaîne des montagnes du nord, on retourna à Atina; et, après une courte navigation le long de la côte jusqu'à Khoppa, on franchit pour la troisième fois la même chaîne de montagnes, pour par-parvenir à Artvin, sur la partie inférieure du cours du Tchorok. Cette tournée nous a conduits à travers le Lazistan proprement dit ou le sandjak de ce nom; excellente occasion d'en étudier et d'en connaître les habitants. Artvin a déjà été décrit par M. Koeler, puis on passa par Ardanoutsch, Ardahan, Olti, on examina la ligne de partage des eaux et les montagnes qui la composent, les sources du Kour d'un côté, celles de la branche septentrionale de l'Euphrate de l'autre, que personne n'avait encore explorées. Ensuite il fut facile d'aller jusqu'à Erzeroum.

Quoique ces sources du Frat ne soient qu'à six lieues au nord-est d'Erzeroum, elles n'ont cependant pas été visitées depuis Tournefort. M. Hamilton n'avait pas même pu y arriver (1). « Le Frat, dit M. Koch, n'a pas sa principale source dans une haute montagne ou dans un angle formé par deux chaînes de montagnes, comme on le suppose communément; mais deux chaînes, le Iaour-Dagh et le Domli-Dagh, courent près l'une de l'autre, et se

(1) *Allgemeine Erdkunde*, t. X, p. 178 (*Géographie générale*), par M. Carl. Ritter.

rapprochent jusqu'à n'être plus éloignées que de deux lieues. Là une élévation marécageuse va d'une chaîne à l'autre ; d'un côté, au sud-ouest, sont les sources de l'Euphrate ; de l'autre, celles du Tortoum affluent du Tchorok. C'est absolument comme dans le Pusterthal, près d'Innichen, à la ligne inférieure de séparation des eaux, entre l'Eisak et la Drave. Il est très-remarquable que la ligne de séparation de l'Euphrate offre sur les points les plus hauts une quantité très-considérable de gypse, de sel et d'argile. »

Dans toutes ces excursions, ce n'est qu'au prix de grandes fatigues et de dangers fréquents que l'on a formé, pour la botanique, des herbiers et des collections de graines, que l'on a recueilli des échantillons de roches pour la minéralogie, et quelques animaux ; enfin, que l'on s'est procuré des médailles, des manuscrits, des vocabulaires. Puissent tous ces objets arriver heureusement à Berlin !

Les célèbres eaux d'Ilidja (*Elegia Armeniæ*) (1), sur un plateau dont l'altitude est de 5,000 pieds, fournissent à M. Koch un sujet intéressant de recherches neuves ; on ne trouve rien de leur antique splendeur, ni de l'ancienne *Theodosiopolis* ; on a pris, à l'aide du daguerréotype des dessins très-exacts de plusieurs monuments d'architecture, notamment du Tchehel-Minareh, construction très-remarquable et dont l'origine est problématique, qui se trouvent sur le plateau.

(1) *Allgemeine Erdkunde*, t. X, p. 271-276.

On apprend, avec la plus vive satisfaction, l'accueil amical et bienveillant fait à nos voyageurs par les Européens demeurant à Erzeroum. Le séraskier de cette ville, duquel dépend le gouverneur d'Artvin, instruit par M. Garibaldi, consul de Russie, de l'arrivée prochaine de MM. Koch et Rosen, leur avait envoyé à l'avance un firman conçu dans l'esprit le plus libéral; ils n'eurent pas moins à se féliciter de l'appui qu'ils trouvèrent à Erzeroum, chez ce même consul. Ils s'y lièrent aussi d'amitié avec M. J. Brant, consul de la Grande-Bretagne, homme extrêmement intéressant, et qui a rendu des services manifestes à la géographie savante, par ses voyages très-instructifs en Kurdistan, en Arménie, et au lac de Van. Il venait de lire dans le *Journal of the Royal Geographical Society of London* un simple extrait de l'*Asie Centrale* de M. A. de Humboldt, et désirait ardemment de pouvoir lire cet ouvrage important. « Jugez de sa joie, écrit M. Rosen, quand je le lui prêtai; il en fit des extraits et demanda qu'on lui copiât la carte. En retour, il m'a gratifié d'un exemplaire de son voyage en Kurdistan, qui est d'une valeur inappréciable pour nous, puisque nous comptons aller dans ce pays. M. Garibaldi et M. Brant rivalisèrent entre eux d'efforts pour rendre notre séjour à Erzeroum aussi agréable et aussi instructif qu'il leur fut possible; et le séraskier de cette ville, antagoniste politique du pacha de Trébizonde, a, dans sa conduite envers nous, réuni parfaitement la politesse de l'Orient à celle de l'Oc-

cident. Quant aux gens de la classe inférieure, pour lesquels les Francs sont toujours des apparitions rares, ils nous appelaient *Djaour Muderrissler* (les professeurs mécréants).»

Le projet de M. Koch était de chercher les sources de l'Araxe, puis de pousser vers l'Euphrate et le Mamakolum encore problématique, ensuite jusqu'à Kamakh, ancienne résidence des Arsacides, et aux tombeaux de ces rois, enfin d'examiner attentivement la ligne de séparation des eaux entre l'Araxe et le Mourad. Comme son côté septentrional a récemment été parcouru par plusieurs voyageurs, on ne suivra que son côté méridional en remontant le Mourad jusqu'à Topcakolkh, ensuite on passera par Kaghisman, Ani et Kars, et l'on atteindra Tiflis; Mais en entrant sur le territoire russe, la quarantaine forcera de faire un certain séjour; cependant les bons offices de M. Titoff, ambassadeur à Constantinople, et de M. le colonel, chef de la commission russe chargée de régler les affaires avec la Turquie et la Perse, ainsi que d'autres recommandations, contribueront peut-être à rendre le séjour au lazaret aussi supportable que ce sera possible.

M. Rosen écrit que parmi les achats de livres qu'il a faits à Artvin, se trouve aussi le célèbre commentaire sur le Coran, par Beidavi, un traité d'astronomie avec des figures rehaussées d'or, et parmi les médailles, il y en a des rois parthes, une sassanide, plusieurs byzantines et des grecques antiques qui ont de la valeur. Il compte aller dans le Kurdistan, par

conséquent revoir les peuples indo-européens, quoiqu'ils soient là méchans et voleurs. « M. Brant n'a voyagé chez eux que sous la protection d'un escorte de quatorze cavaliers, ce qui serait trop dispendieux pour nos deux compatriotes. Nous nous consolons, ajoute-t-il, en disant avec Horace, *integer vitæ*, et nous espérons pouvoir parcourir le Kurdistan avec le même bonheur que le Lazistan dont la population ne vaut guère mieux. Que le Tout-puissant daigne accorder constamment son aide à nos deux voyageurs si hardis et si recommandables ! »

Un rapport de M. Rosen, adressé à l'Académie des sciences de Berlin contient des détails très-curieux et très-précieux sur la langue des Lazes, idiome remarquable qui auparavant n'était guère connu que de nom; il est parlé dans le Lazistan, sandjak appartenant au pachalik de Trébizonde. Adelung n'en fait nulle mention dans son *Mithridates* ; Klaproth en a donné dans son *Asia Polyglotta*(1), un petit vocabulaire en deux colonnes (2); on n'y trouve pas les noms de nombre qui sont si essentiels pour établir la parenté des langues. Grâce aux recherches heureuses et ingénieuses de M. Rosen, nous possédons une grammaire régulière et méthodique du laze; elle porte le caractère d'un ouvrage complet. Elle explique toutes les parties du discours avec leurs modifications, et finit par offrir un vocabulaire extrêmement riche. On ne s'aperçoit pas, en lisant cette

(1) Page 110, etc.
(2) Page, 122.

grammaire, que son auteur n'a pu se servir d'aucun travail antérieur, soit imprimé, soit manuscrit; il a fallu qu'il questionnât en langue turque, sur chaque point, un Laze dont il a été question dans l'extrait du voyage. M. Rosen ne se borne pas à publier simplement la grammaire laze, il l'accompagne d'analyses qui annoncent un esprit pénétrant; et, par cette première production, résultat de ce voyage de découvertes linguistiques, s'assure la réputation d'un grammairien formé par l'étude consciencieuse de beaucoup de langues riches et savantes. Autrement, comment aurait-il pu, durant un si court séjour dans le Lazistan, rapporter une moisson si belle et si nouvelle pour la connaissance des langues? Ce travail constate le résultat que l'on pouvait attendre de la comparaison des mots faite antérieurement par Klaproth, c'est que le laze dérive de la souche ibérienne ou géorgienne, qui, parmi les idiomes du Caucase, a son caractère propre et particulier, et n'offre, jusqu'à présent, aucune affinité, même éloignée, avec les autres langues de l'Asie.

F. B.

BULLETIN.

ANALYSES CRITIQUES.

L'isthme de Panama. Examen historique et géographique des différentes directions, suivant lesquelles on pourrait le percer, et des moyens à y employer; suivi d'un aperçu sur l'isthme de Suez, par Michel Chevalier, *avec une carte.* — Paris, 1844; 1 vol. in-8°. Chez Ch. Gosselin, 44, rue Jacob.

A peine l'Espagnol Balboa avait, le 25 septembre 1513, découvert le Grand-Océan, que l'on s'occupa d'arriver par la voie de la navigation à cette mer nouvelle dont on ignorait l'étendue immense. Diverses tentatives échouèrent; enfin en 1520, le 28 novembre, Magellan, après avoir passé le détroit qui si justement porte son nom, doubla le cap de la Victoire, et entra dans cet océan.

Avant que ce grand événement eût été accompli et connu, l'idée de parvenir par un détroit à la mer découverte par Balboa, germait dans les têtes espagnoles.

A la même époque où Magellan accomplissait sa mémorable entreprise, Cortès subjuguait le Mexique; une lettre qu'il écrivait de la *Villa Segura de la Frontera*, le 20 octobre 1520, à Charles-Quint, montre qu'il était vivement occupé de connaître un port plus sûr que celui de la Vera-Cruz, ou le passage d'un océan à l'autre, qu'il appelle le secret du détroit. Il veut savoir de Montezuma si ce prince a des notions sur un port ou sur l'embouchure de quelque rivière, dans laquelle les navires pussent mouiller sûrement le long des côtes de son empire.

« Je l'ignore complétement, répondit le monarque aztèque, déjà prisonnier de son interlocuteur. » — Alors, continue ce dernier, je lui demandai de » faire peindre sur une toile la côte de cette mer » avec ses baies et les rivières qui s'y jettent, afin » que je pusse envoyer ensuite mes Espagnols pour » l'examiner et l'explorer soigneusement, et qu'il » me fournît des guides, habitants de la même province, pour les accompagner. Cela fut effectué tout » de suite, car le lendemain on m'apporta une toile » sur laquelle étaient figurés le littoral de la mer, » les baies, les rivières qui y versent leurs eaux. (1) »

(1) Ce passage est traduit sur le texte latin, tel qu'il se trouve dans le livre intitulé: *De insulis nuper inventis Ferdinandi Cortesii ad Carolum V Rom. imperatorem narrationes*, etc. Cologne,

Les pilotes reconnurent dans cette carte l'embouchure d'une grande rivière qu'ils supposaient être identique avec l'ouverture qu'ils avaient aperçue dans la côte lors de leur arrivée à Vera-Cruz, près des montagnes de Samyn, dans la province de Guasacoalco.

Guidé par ces renseignements, Cortès envoya en 1520, sous les ordres de Diégo Ordaz, un petit détachement de dix hommes pour reconnaître cette rivière. Les pilotes ne trouvèrent à l'embouchure que deux brasses et demie de fond: mais en remontant douze lieues contre le courant, ils virent que le fleuve avait partout cinq à six brasses de profondeur. C'était le Guasacoalco qui termine son cours dans le golfe du Mexique; les rives de ce petit fleuve étaient alors beaucoup plus peuplées qu'aujourd'hui. On sut bientôt qu'il n'existait pas de détroit sur ce point; mais il fut en même temps constaté que, entre l'embouchure du Guasacoalco et la baie de Téhuantépec, le continent se retrécit et présente un isthme où une communication rapide serait fa-

Birckmann, 1532, 1 vol. in-fol., pages non chiffrées, ce qui m'empêche d'indiquer celle où on lit les phrases écrites par Cortès. Heureusement je puis renvoyer à un autre ouvrage qui renferme également ses dépêches à son ingrat souverain. C'est le livre ayant pour titre *Novus orbis, id est, navigationes primæ in Americam*, etc., *Roterdam*, L. Berewout, 1616, 1 vol. in-8. Le libraire a signé la dédicace adressée aux membres du conseil de commerce et de navigation de la ville de Roterdam. Ce volume renferme diverses relations de voyages en Amérique. La page 250 offre le passage de la lettre de Cortès.

cile d'une mer à l'autre par le Guasacoalco et le Chimalapa. De grands établissements furent élevés à Téhuantépec, notamment de vastes chantiers de construction; l'expédition de Hernando de Grijalva qui fit voile pour la Californie, afin de découvrir le détroit désiré, non moins que pour conquérir de nouvelles terres, sortit de Téhuantépec; et les navires sur lesquels Cortès s'embarqua à Chametla pour la même destination, avaient été construits de même à l'embouchure du Rio Chimalapa, avec des matériaux venus par le Guasacoalco.

Bientôt l'espoir de trouver un détroit voisin du golfe du Mexique, ou situé dans l'espace où s'étend l'isthme, s'évanouit. M. Chevalier raconte toutes les tentatives qui furent faites pour les chercher plus loin, soit au nord soit au sud; et enfin, pour découvrir un passage dans le nord, non d'Europe en Asie, mais d'Asie en Europe par la mer Glaciale.

« Si l'Espagne, observe-t-il avec raison, fût demeurée ce qu'elle était dans le XVIe siècle avant l'abdication de Charles-Quint, on l'eût vue créer ce que l'on s'était flatté de trouver tout fait par la nature. Elle eût creusé un canal, ou même plusieurs canaux pour tenir lieu de ce détroit tant cherché. Les hommes de science le lui conseillaient en 1551; Lopez de Gomara, auteur d'une *Histoire des Indes*, faite, dit M. de Humboldt, avec autant de soin que d'érudition, proposait la réunion des deux océans par des canaux en trois points, qui sont précisément

les mêmes où, en ce moment, on s'en occupe, ainsi qu'on verra tout à l'heure : 1° Chagres, 2° Nicaragua, 3° Téhuantépec; mais le feu sacré s'éteignit tout à coup en Espagne. Cette contrée eut pour la gouverner, pendant un long règne, un prince qui mit sa gloire à emmaillotter la pensée, et qui gaspilla une puissance immense en vains efforts pour l'enchaîner hors de ses domaines dans toute l'Europe ; ce fut Philippe II. De ce moment, l'Espagne engourdie devint étrangère aux innovations des sciences et des arts, à l'aide desquels d'autres peuples, et particulièrement la France et l'Angleterre, durent leur grandeur et leur prospérité. » L'Espagne ne fit des progrès que dans les arts de la guerre. Son exemple a prouvé que la fortune acquise par ce seul moyen, est fugitive.

Toutefois, on ressentait de temps en temps en Espagne des espèces de velléités de reprendre les projets conçus avant la seconde moitié du XVIe siècle. M. de Humboldt auquel le gouvernement espagnol ouvrit libéralement l'accès de ses colonies, et, ce qui est plus surprenant, de ses archives, trouva dans ces dernières plusieurs mémoires sur la possibilité d'une jonction des deux océans par le lac de Nicaragua; mais, dans aucun de ceux qui sont arrivés à sa connaissance, le point principal, dit-il, qui est la hauteur du terrain dans l'isthme, ne se trouve pas éclairci. L'illustre voyageur fait même remarquer que ces mémoires sont français ou anglais.... Le projet d'un canal entre les deux océans n'a pas

cessé d'occuper tous les esprits. Dans les conversations des posadas espagnoles, on s'en entretenait comme d'une légende; et quand par hasard passait un voyageur venant du nouveau monde, après lui avoir fait raconter les merveilles de Lima et de Mexico, la mort de l'inca Atahualpa et la défaite sanglante des braves Aztèques, après lui avoir demandé son opinion sur l'Eldorado, on le questionnait sur les deux océans, et ce qui arriverait si on parvenait à les joindre. Dans toute l'Europe, on en berçait l'imagination des écoliers. Seul, le gouvernement espagnol n'en prenait aucun souci. Il y a vingt années encore, c'était un des romans de l'esprit humain, l'idée était restée à l'état fantastique; il n'en existait pas une étude que le plus modeste de nos ingénieurs des ponts et chaussées n'eût jugée indigne de lui.

On sait comment l'Espagne expédiait les trésors du Pérou par l'isthme de Panama; ils le traversaient à dos de mulets de cette ville à Porto-Belo, sur la mer des Antilles. Quelquefois les marchandises d'Europe faisaient une partie du trajet, en remontant la rivière de Chagres. La route de terre fut toujours détestable; lisez les relations des voyageurs et les détails que donne M. Chevalier. Le prix du transport de tous les objets était exorbitant. Sous le règne de Charles III, à la fin du XVIIIe siècle, l'Espagne sembla vouloir sortir de sa léthargie; on reparla vivement d'ouvrir de nouveau les autres voies de communications jadis essayées; mais il ne

se fit partout que des études sommaires, et cette étincelle de zèle disparut.

La description de l'isthme de Panama, par laquelle M. Chevalier commence son ouvrage, donne les idées les plus exactes sur ce point si intéressant du globe terrestre. De Téhuantépec et des bords du Guasacoalco où il se soude à l'Amérique septentrionale, au fond du golfe de Darien où il s'unit au massif de l'Amérique méridionale; « c'est à peu de chose près, ajoute l'auteur, la distance d'Amsterdam à Lisbonne; les autres isthmes célèbres sont cinquante ou cent fois moins longs. C'est qu'ils sont situés entre deux golfes avancés dans les terres ou entre une mer et une baie; tandis que l'isthme de Panama sépare deux mers épandues. »

Ensuite M. Chevalier passe en revue les points où l'isthme se rétrécit et où il est naturel de frapper pour faire brèche; ils sont au nombre de cinq. M. de Humboldt avait, dans son *Essai politique sur la Nouvelle-Espagne*, offert un tableau de neuf points du continent de l'Amérique, qui, à différentes époques, ont fixé l'attention des hommes d'état et des négociants éclairés, qui ont fait un long séjour dans le nouveau monde; ces neufs points présentent tous des avantages différents et offrent tous une possibilité plus ou moins grande soit de canaux, soit de communications intérieures par des rivières. Plusieurs ne sont pas assez connus en Europe. Le plus septentrional est situé sous les 54° 37′ de latitude boréale, et le plus méridional vers

les 45° de latitude australe. Ainsi ils sont inégalement répartis entre les deux Amériques, le plus grand nombre appartenant à celle du Nord.

M. Chevalier a dû se borner à parler de ceux qui se trouvent sur l'isthme de Panama pris dans sa plus grande longueur, qui est de 230 myriamètres (575 lieues).

Nous avons déjà fait mention de l'isthme de Téhuantépec; à vol d'oiseau, la distance qui, là, sépare les deux mers, est de 22 myriamètres.

Au sud de la presqu'île de Yucatan, la carte indique le fond du golfe de Honduras sur la mer des Antilles, l'embouchure de plusieurs rivières qui ont leurs sources non loin du Grand-Océan; la distance d'une mer à l'autre est d'environ 22 myriamètres à vol d'oiseau.

Plus au sud, apparaît le lac de Nicaragua communiquant avec la mer des Antilles par un beau fleuve, le Rio-San-Juan, et qui, par sa situation entre les terres, semble être un prolongement de ce golfe de l'Atlantique, qui pénètre ainsi jusqu'à 2 ou 3 myriamètres du Grand-Océan.

Enfin, on trouve l'isthme de Panama proprement dit. De la ville de Panama sur le Grand-Océan à celle de Porto-Belo sur l'Atlantique, la distance, en ligne droite, paraît n'être que de 65 kilomètres; de même sur d'autres points où une partie de l'espace se franchit au moyen du Chagres, rivière qui roule un gros volume d'eau. Mais le point où l'isthme est réduit à sa moindre épaisseur, se voit entre la baie de

Mandinga ou San-Blas, à l'est de Porto-Belo, et la baie de Chorera à l'ouest de Panama; il paraît n'y avoir plus qu'une cinquantaine de kilomètres.

Un autre point de ce même isthme, aux environs du port de la Boca-del-Toro, situé sur l'Atlantique à l'ouest de Chagres, appelle une exploration soignée. Vis-à-vis, sur le Grand-Océan, à l'embouchure du Rio-Chiriqui, se trouve un autre port que l'on s'accorde à représenter comme admirable.

Enfin là où l'isthme cesse et où l'Amérique du Sud s'épanouit brusquement en un vaste éventail, on rencontre, à la surface même de ce continent, un passage remarquable entre ces deux océans. Dans le golfe de Darien, qui borde l'isthme à l'est, débouche le Rio-Atrato, beau fleuve dont quelques affluents de gauche, notamment le Napipi, ont leurs sources très-proches du Grand-Océan, et dont l'un des rameaux supérieurs se rapproche beaucoup, au nord de Novita, du Rio-San-Juan, fleuve coulant vers cette dernière mer. M. Chevalier n'ose assigner aucune largeur précise à la ligne qu'il faudrait suivre pour passer par la vallée du Rio Atrato, d'un océan à l'autre; d'après la carte la plus récente, il y a peut-être 45 myriamètres de l'embouchure de l'Atrato à celle du San-Juan. Par le Napipi, le trajet serait à peu près moindre de moitié.

En plusieurs points de l'isthme, réduit à sa moindre largeur, l'arête saillante du sol, le haut de la digue des monts interposés entre les deux océans, n'atteint pas, au-dessus de leurs flots, une élévation

supérieure à celle que l'on sait faire franchir à un canal ordinaire au moyen d'écluses. La chaîne des Andes s'est ouverte non-seulement à des gorges, mais aussi à quelques vallées transversales, où pourrait être frayé un passage par un canal, ou par un chemin de fer à pentes douces.

Tous les moyens d'exécuter ces travaux sont expliqués et passés en revue avec une lucidité remarquable; on reconnaît que l'auteur parle de choses qu'il connaît à fond. A cet avantage, il joint celui d'avoir visité les pays dont il est question dans son livre, et de les avoir observés en homme doué de sagacité.

Il raconte ce qui a été essayé pour ouvrir ce passage, objet de l'attention de l'Europe, il expose les difficultés qu'il faudra surmonter, des sommes qu'il sera nécessaire de dépenser pour mener à bien cette grande entreprise. Elles sont immenses, 150 millions sont indispensables si l'on veut un canal pour les grands navires à trois mâts ou pour les paquebots transatlantiques. « Mais, s'écrie l'auteur, et il a raison, la jonction de deux grands océans vaut bien 150 millions, même 200 et plus encore. »

Il convient qu'en ce moment l'option entre les deux tracés de Panama et de Nicaragua serait fort mal aisée. Elle ne sera possible et ne pourra être motivée qu'après que des études sérieuses et complètes auront été faites. Des médecins expérimentés devraient concourir à ces études, afin de rechercher les bases du régime le plus propre à conserver la vie

des ouvriers européens, dans le cas où il serait reconnu nécessaire d'en employer.

Citons la fin de la première première partie de l'ouvrage: « Sans être animé d'un patriotisme outrecuidant, je crois pouvoir dire que les études préliminaires devraient être effectuées par la France plutôt que par toute autre grande puissance maritime et notamment l'Angleterre. La France ne donne aucun ombrage aux jeunes gouvernements de l'Amérique espagnole; on ne lui prête aucune pensée d'envahissement en ces contrées. A tort ou à raison, l'Angleterre y excite au contraire les appréhensions les plus vives, et il faut convenir que sa prise de possession de l'île de Roatan et les démarches de ses agents, à propos d'un soi-disant cacique des Mosquitos érigé en souverain prétendu indépendant, sont de nature à inspirer des alarmes aux États de l'Amérique centrale (Guatimala) et de la Nouvelle-Grenade. Des explorateurs envoyés par le gouvernement français seraient parfaitement accueillis dans le pays. Il n'en serait pas de même de commissaires britaniques.

» Cette exploration attentive, désintéressée, serait conforme aux aptitudes et aux penchants de notre nation, aux allures de notre politique généreuse, et à nos tendances humanitaires, dont on peut se railler, mais qui n'en sont pas moins éminemment honorables, et au surplus invincibles. Elle profiterait à un gouvernement qui cherche dans les œuvres de la paix son affermissement et sa gloire.»

Ces réflexions expriment certainement l'opinion de tous les Français qui aiment leur patrie. Sans doute aussi certains folliculaires d'outre-Manche y trouveront de nouveaux motifs de déclamer contre l'ambition de la France ; mais sont-ils sûrs de trouver des échos chez les nations de l'Europe continentale? Ce n'est guère probable. Nous avons eu l'occasion de rapporter le sentiment d'un voyageur autrichien sur le gouvernement qui ne peut s'empêcher de laisser échapper des symptômes d'un système d'envahissement universel. On trouve ce passage remarquable dans notre analyse du livre de M. Löwenstern, intitulé : *Les États-Unis et la Havane* (1).

M. Chevalier passe ensuite à l'isthme de Suez, dont le percement, comme celui de l'isthme de Panama, occupe tous les esprits. Il décrit cette langue de terre, raconte tout ce qui a été entrepris depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos jours, pour faire disparaître l'obstacle qui empêche la libre navigation entre la mer Méditerranée et le golfe arabique pour les gros vaisseaux du commerce. Des nivellements ont été effectués de nos jours, leur résultat est exposé avec clarté, il prouve la possibilité d'exécuter ce projet si grand et si utile.

Mohamed-Ali, pacha d'Égypte, dans sa position actuelle, en possède les moyens. M. Chevalier pense que ce serait facile pour un homme tel que lui, accoutumé à faire de grandes choses et maître d'un

(1) *Nouvelles annales des voyages*, t. III, p. 74 (4e série).

pays où la main-d'œuvre est à bon marché. L'humanité peut-elle espérer qu'un obstacle survenu du dehors n'anéantira pas l'objet des vœux de toutes les nations civilisées ?

Dans un dernier chapitre, M. Chevalier indique comment pourrait être exécuté le canal maritime de l'isthme de Panama. Des deux tracés qui se recommandent en ce moment pour le percement de cet isthme, l'un traverse le sol de la Nouvelle-Grenade, l'autre, celui de l'Amérique centrale. Les gouvernements des deux pays sont animés des meilleures dispositions, tant qu'ils ne verront aucun péril pour leurs droits de souveraineté dont ils sont justement jaloux. Ils se sont l'un et l'autre adressés aux grandes puissances maritimes pour la grande entreprise, ils promettent tout ce qu'ils peuvent accorder pour la facilité; voici les conditions imposées quand il sera terminé : le passage doit être neutre, aucune puissance n'aura la faculté de le fermer à ses ennemis et à ses rivaux.

Des troubles extérieurs ont porté un coup fatal à l'Amérique centrale. Heureusement ces deux États que traversera le canal de Nicaragua, sont restés en paix. Pourquoi les gouvernements de l'Angleterre et de la France ne s'accorderaient-ils pas entre eux et avec celui des États-Unis de l'Amérique septentrionale pour accomplir la grande œuvre dont tous les esprits sont occupés ?

Si l'on prétendait, observe M. Chevalier, que la Nouvelle-Grenade ou les États de Nicaragua et de

Costa-Rica (Amérique centrale), en vertu de leur souveraineté, sont les maîtres de concéder le canal de jonction des deux océans à qui leur plaît, et par exemple à la France et à l'Angleterre, nous remontrerions que, depuis vingt années, l'Angleterre, la France, les États-Unis et la Hollande travaillent à se supplanter les uns les autres, pour avoir le patronage de cette œuvre; que tous ces efforts opposés se paralysent, et que le canal est toujours à commencer. Qu'est-il donc besoin de rappeler que seule, l'union fait la force? Du jour où les deux premières puissances maritimes de l'Europe et du monde et la nation prépondérante du Nouveau-Monde s'accorderont à vouloir que l'isthme de Panama soit tranché, elles seront écoutées, et l'isthme s'abaissera devant leurs pavillons réunis. Ainsi que nous le disions, pour la France et l'Angleterre, il n'y a qu'un instant, ce concert serait une garantie de plus acquise à la paix du monde, et l'on ne saurait trop garantir les gages en faveur de cette sainte cause. »

Tous les hommes animés réellement de l'amour de l'humanité partagent les sentiments généreux de M. Chevalier. Son livre joint au mérite d'être instructif, celui de présenter des idées saines sous une enveloppe agréable.

Il lui est parfois échappé des distractions singulières pour un homme d'un savoir profond; comment a-t-il pu dire que Corteréal était français de naissance et Béring suédois. Il fallait dire du premier, Portugais; du second, Danois.

Une carte exacte de l'isthme de Panama facilite l'intelligence de l'ouvrage. E—s.

Voyage dans l'intérieur de l'Amérique du nord, exécuté pendant les années 1832, 1833 *et* 1834, *par le prince Maximilien de Neuwied.* — Paris, 1840. 3 vol. in-8°; avec un atlas, par Charles Bodmer. Chez Arthus Bertrand.

Le prince de Neuwied avait, de 1815 à 1817, parcouru le Brésil; la traduction française de sa relation parut en 1824 chez le même libraire qui a publié celle du voyage dont nous allons nous occuper.

L'auteur observe dans sa préface que, malgré la grande quantité de livres publiés sur les États-Unis de l'Amérique septentrionale, et dont quelques-uns traitent de l'état physique de cette partie du nouveau continent; cependant on peut dire que jusqu'à présent on a fait peu de chose pour décrire la nature telle qu'elle s'y présente; ainsi quiconque assurerait que, parmi les voyageurs, un très-petit nombre seulement a offert un tableau clair et animé de l'aspect et de la géographie physique de ces contrées, ne courrait pas grand risque de se tromper. Il ajoute que le livre de Volney, intitulé *Tableau du*

sol et du climat des États-Unis, tiendra toujours une des premières places; et que les descriptions faites par les auteurs américains eux-mêmes, ne méritent pas d'être nommées, à l'exception des peintures pleines de vie de Cooper et de Washington Irving, car ces auteurs, écrivant pour leurs compatriotes, supposent que leurs lecteurs connaissent le pays dont ils parlent.

C'est le motif qui lui a fait entreprendre son ouvrage afin de remplir cette lacune autant qu'il serait en lui. Il s'est en conséquence attaché plutôt à décrire l'aspect du pays qu'à réunir des détails de statistique. Il observe, non sans raison, que quelques voyageurs sont principalement attirés dans l'Amérique septentrionale par la nature encore sauvage et primitive d'une partie de ce pays et de sa population aborigène; mais il n'en existe presque plus de traces dans la plupart des états orientaux de l'Union. D'autres étrangers, au contraire, et ceux-ci composent le plus grand nombre, aiment mieux contempler la population nouvelle et admirer ses progrès gigantesques dans la civilisation. « Le récit de mon voyage, dit l'auteur, dans une portion de cette vaste contrée, est surtout destiné à la première de ces classes de lecteurs ; je me suis efforcé d'y éviter la répétition des détails multipliés de statistique que l'on peut trouver dans une infinité d'ouvrages spéciaux; mon but de préférence était de peindre simplement la nature. D'ailleurs comme, dans mon livre, les États-Unis ne forment, pour

ainsi dire, que la base de ma grande entreprise qui était l'examen de la partie supérieure du Missouri, leur description ne saurait avoir formé mon principal objet ; et de plus, le lecteur ne peut s'attendre à ce qu'un séjour de peu de mois m'ait permis de porter un jugement sur l'état de la civilisation, sur la vie sociale et sur le caractère distinctif de cette population si mélangée. »

Ce fut le 17 mai 1832, que M. le prince de Neuwied partit, sur un navire nord-américain, de Helwoet-Sluys, port du royaume de Néerlande, près de l'embouchure de la Meuse. Le 4 juillet suivant, il débarquait à Boston ; c'était l'anniversaire du jour où, en 1776, les États-Unis proclamèrent leur indépendance. Aussi tout le pays était en fête ; les choses se passèrent à peu près comme en Europe, et la journée finit par un feu d'artifice. Bientôt le voyageur s'achemine par terre vers Providence, ville très-vivante et chef-lieu de l'État de Rhode-Island ; un bateau à vapeur le transporte à New-York. Il se hâte de quiter cette grande ville, qui est aujourd'hui la plus peuplée de l'Union ; le choléra la ravageait. Moitié par eau, moitié par terre, l'auteur gagne Philadelphie. « Toutes les routes, dit-il, étaient couvertes de fugitifs de New-York ; moment peu favorable pour voyager. » Toutefois, il fit une petite excursion à Bordentown.

Revenu à Philadelphie, il fouilla dans tous les magasins de librairie et d'estampes afin de se procurer de bonnes images des races indigènes de l'Amé-

rique; « Mais quel fut mon étonnement, s'écrie-t-il,
» de ne trouver dans aucune des grandes villes de ce
» pays une seule gravure dont je pusse me servir;
» c'est-à-dire qui représentât d'une manière carac-
» téristique les Indiens, à l'exception de quelques fi-
» gures très-médiocres, répandues dans des livres de
» voyage. »

Le 30 juillet, l'auteur prend la route de l'intérieur de la Pennsylvanie; à mesure qu'il avançait; les forêts devenaient de plus en plus considérables; partout, à un petit nombre d'exceptions près, l'œil n'y apercevait que des arbres de haute futaie, il y cherchait vainement des taillis ou des cepées; ce qui prouve que l'on ne cherche pas à rajeunir ces bois ni à les entretenir. Dans beaucoup d'endroits, ils marchaient rapidement vers la destruction; car on n'y rencontre ni arbres en état d'être coupés, ni jeunes plants, de sorte que si les Nord-Américains veulent que ces forêts fournissent encore du bois à l'avenir, il faudra nécessairement que les lois mettent des bornes à cette rage de détruire qui anime les paysans, et adopter des lois forestières. En attendant, il est heureux pour l'État de Pennsylvanie que l'on ait découvert sur son territoire de riches filons de houille.

Obligé d'attendre à Bethléem, ville de l'intérieur de cet État, son bagage resté en arrière, M. le prince de Neuwied y passait son temps très-agréablement dans la société d'hommes instruits et de plusieurs de ses compatriotes. « Notre habitation, dit-il,

» située à l'extrémité du village, touchait aux bois » et aux champs, et nous offrait toutes les facilités » désirables pour nos occupations et nos recherches » d'histoire naturelle... Notre hôte M. Waelder, » originaire de Westphalie, ne négligeait rien pour » nous aider dans nos expéditions. Souvent je vis » arriver des Allemands; ils venaient presque tous » du Wurtemberg, du pays de Bade ou de la Ba- » vière rhénane. Ils cherchaient un avenir plus heu- » reux sans grande certitude de le trouver. Ils » étaient dans l'état le plus misérable, sans argent, » sans aucune connaissance du pays ni de la langue. » S'ils se présentaient à l'auberge anglaise, ils étaient » presque toujours renvoyés; alors M. Waelder se » chargeait de les faire passer plus loin; c'était à » ses frais, et cette œuvre de charité lui coûtait beau- » coup d'argent. »

Le 23 août, le voyageur se remet en route; bientôt il est dans un canton qui, durant la saison chaude, manque souvent d'eau; les citernes mêmes, construites par les paysans, sont à sec; de sorte qu'il faut envoyer le bétail à quatre ou cinq milles de distance pour qu'il puisse s'abreuver. Aussi a-t-on donné à ce canton le nom de *pays aride*. A mesure que l'on avançait le long de la Delaware le chemin se retrécissait de plus en plus, et le paysage devenait plus sauvage. Ensuite on quitta momentanément le fleuve, et on découvrit au nord-ouest le Blue-Ridge, qui forme la première terrasse des monts Alleghanys; elle n'a qu'une altitude de 2,000

pieds, mais elle se prolonge beaucoup vers le sud-ouest; ses sommets n'offrent pas de formes bien caractérisées, et son aspect général n'a rien de pittoresque; ce qui du reste est assez général dans l'Amérique septentrionale; tandis qu'au Brésil les cimes des montagnes et les lignes de l'horizon, dans les cantons élevés, se distinguent par ces formes singulières si communes dans les chaînes de formation primitive.

Enfin on atteignit le *Delaware-Gap*, coupure dans la montagne, une auberge s'y trouve à 600 pieds au-dessus du niveau de Philadelphie, et le mur de rochers, derrière cette maison, a encore 600 pieds de plus en hauteur. Ces lieux élevés sont habités principalement par des Allemands. Les Indiens qui ont donné leur nom au fleuve sont disparus de cette contrée.

Le Polonko, au point culminant de la seconde chaîne du Blue-Ridge, est entouré de forêts épaisses. Sur une portion d'un plateau en partie dépourvu d'arbres, on voyait un rang de maisons en bois; l'exploitation des forêts formait la principale branche d'industrie de ce canton. De tous côtés c'étaient des tas de planches, de solives, de poutres, de bardeaux, destinés à l'exportation. Des magasins approvisionnés de toutes sortes d'objets de première nécessité, étaient déjà établis dans cette nouvelle colonie.

Dans tous ces cantons élevés et un peu froids, on cultive beaucoup de blé sarrasin; le maïs, au con-

traire, n'y prospère pas, quoiqu'il soit indigène de l'Amérique, tandis que le blé sarrasin est, comme l'indique son nom, originaire de l'Asie.

On continue le voyage au milieu des humbles et méconnaissables restes de ces antiques forêts jadis impénétrables, des buissons de chênes nains bordent partout ce chemin. Plus loin les eaux du gros ruisseau de Tobihanna reflèchissent ses hautes rives, ombragées par de magnifiques forêts vierges, de petits sapins de Virginie entremêlés de quelques arbres à feuilles caduques, ou revêtues plus bas d'un taillis touffu de gigantesques rhododendrons, et souvent mêlés avec la jolie kalmia ; cette forêt se montre encore dans son état primitif. En la contemplant, le voyageur ne put s'empêcher de la comparer à celle des régions chaudes de l'Amérique septentrionale. Peu habités jusqu'à présent, les cantons qui les contiennent sont restés jusqu'à présent exempts de ces incendies immenses qui ailleurs ont dévoré tant d'arbres séculaires. On y fit une bonne chasse, ensuite on descendit vers la vallée de la Susquehanna, dont les forêts offrent un caractère plus riant que les précédentes, et à travers une contrée presque sauvage, on atteignit Mauch-Chunk, point central du district houiller du Lehig.

La compagnie qui en exploite les riches mines, occupe là près de mille ouvriers; elle approvisionne de houille tout le pays voisin; elle a déjà construit plusieurs chemins de fer qui conduisent aux mines, et a creusé des canaux pour en expédier les produits

sur d'innombrables bateaux. Mauch-Chunk est devenu un lieu digne de l'attention des voyageurs. M. le prince de Neuwied donne une description très-intéressante de cet établissement et de ses environs.

Revenu à Bethléem, il se dirigea sur Harrisbourg, capitale de l'État de Pennsylvanie, puis coupant les montagnes et franchissant le point de partage des eaux, descendit vers Pittsbourg, ville ancienne située au confluent de la Monongahela et de l'Alleghany. La réunion de ces deux rivières forme l'Ohio. Il n'est pas encore très-considérable, mais, dans la saison des hautes eaux, il peut porter des bateaux à vapeur; dans ce moment on en voyait seize sur la Monongahela.

Notre auteur visite le singulier village d'Économy, décrit par plusieurs voyageurs, fait l'éloge de cet établissement dont la prospérité prouve le bon sens et le jugement de l'homme qui le fonda. Tout y est merveilleusement réglé, l'ordre y est tellement passé en habitude que, pendant le jour, on ne voit personne dans les rues; chacun travaille dans l'intérieur des maisons. Tous les habitants sont vêtus comme ceux de la Souabe, leurs habits sont propres, tout le monde parle l'allemand.

Wheeling, ville déjà considérable, prend un accroissement rapide. Le 9 octobre, l'auteur s'y embarqua sur l'Ohio. On ne voit plus à Marietta les remparts et les restes de bâtiments construits par les Indiens, qui ont été décrits et figurés par différents

auteurs; presque tout a été anéanti par l'action de la charrue; les défrichements continuent et l'auteur regrette la destruction de ces monuments des siècles passés.

Dans la vallée de l'Ohio, les arbres sont bien plus hauts et plus vigoureux que sur le versant opposé des Alleghanys. Cette partie de l'État d'Ohio est habitée par beaucoup de colons suisses ; on vante leur industrie; ils vivent dans de petites maisons qui ressemblent complétement aux chalets des hautes montagnes de leur patrie. Le sol est d'une fertilité extraordinaire. On passe devant des houillères considérables; l'odeur sulfureuse de la fumée frappait les personnes embarquées sur le bateau à vapeur. Des négrillons étaient assis sur les bords de la rivière, près de leurs champs de maïs. Les nègres sont libres dans l'État d'Ohio.

Partout on apercevait des traces d'un grand débordement ; les eaux s'étaient élevées assez pour que les bateaux à vapeur pussent s'amarrer au second étage des maisons de Marietta ; çà et là des arbres déracinés gisaient les uns sur les autres, de fortes solives avaient été apportées entre les grosses branches des arbres.

Au bourg de Portsmouth, situé au confluent du Little Scioto, commence le grand canal de l'Ohio qui unit cette rivière au lac Érié. Au delà de Portsmouth, les bords de l'Ohio sont couverts de forêts magnifiques. On y observe aussi quelques belles formes de montagnes, qui en général manquent dans ce

paysage; la plupart des sommets sont arrondis.

Cincinnati, aujourd'hui la ville la plus considérable et la plus commerçante de l'ouest, étant en ce moment désolée par le cholera, notre auteur ne s'y arrêta pas. Louisville, dans le Kentucky, promet de devenir bientôt très-importante. Là, les nègres sont esclaves. Les rapides de l'Ohio forcent le voyageur de gagner par un canal Portland où l'on se rembarque.

L'auteur quitta la rivière à Mount-Vernon, afin d'aller par terre à New-Harmony, établissement fondé dans la vallée de l'Ouabache par le même allemand qui avait formé celui d'Économy. Nous invitons les lecteurs à lire la description de cette vallée, dont il est fait mention dans les livres des auteurs français qui ont écrit sur le Canada; on y remarque avec peine la diminution des forêts. Beaucoup d'animaux y sont devenus rares; autrefois les bisons, l'orignal, l'ours et le castor y étaient nombreux, aujourd'hui on n'y en rencontre plus un seul. Le gibier le plus intéressant parmi les oiseaux est le dindon sauvage. On y trouve aussi un perroquet (*psittacus carolinensis*) qui ne craint pas les frimas de cette contrée; on le voyait voltiger dans le bois quand le thermomètre de Réaumur marquait onze degrés au-dessous de zéro. Il s'apprivoise aisément.

Les observations du voyageur sur le sol et le climat de la vallée de l'Ouabache sont très-curieuses. Le cholera n'a pas sévi dans ce canton; la cause en fut attribuée à sa température plus élevée que dans le pays voisin. De même que partout ailleurs dans

l'intérieur de l'Amérique septentrionale, on y rencontre les traces d'une population primitive éteinte depuis très-longtemps, dont les Indiens n'ont conservé aucune tradition et dont les restes ont occupé les veilles de différents auteurs.

Aux Indiens qui encore en 1810 vivaient dans cette contrée, a succédé une population de nouveaux colons qui ont commencé à défricher les vastes forêts de l'Indiana. On les nomme *Backwoodmen*, parce qu'ils vivent au fond des bois les plus solitaires. Ce sont des hommes grossiers et vigoureux, pour la plupart d'origine anglaise ou irlandaise, n'apparaissant dans les villes que lorsque leurs affaires les y appellent, et alors ils se livrent sans réserve à leur goût pour le whiskey. Ils élèvent de bons chevaux et sont excellents cavaliers. Leurs mœurs offrent beaucoup de particularités remarquables.

L'auteur séjourna pendant quatre mois à New-Harmony et put ainsi recueillir une infinité de détails sur le pays arrosé par l'Ouabache; les noms des divers lieux annoncent qu'il fit partie du Canada, et que les Français l'habitèrent. Le 16 mars 1833, le prince de Neuwied se dirigea vers les rives de l'Ohio qui présentait alors un spectacle bien plus imposant que dans l'automne précédent. Le 19, il s'embarque de nouveau sur un pyroscaphe; le 20, il atteint le point où l'Ohio se réunit au Mississipi; la pointe de terre qui les sépare l'un de l'autre est couverte de bois, comme tout ce qui l'environne; toutefois

on a un peu éclairci la forêt dans cet endroit. Il s'y trouve une auberge, un vaste magasin et la maison d'un cultivateur. Dorénavant on navigue sur le Mississipi et on longe sa rive gauche ou orientale; là, il n'est pas plus large que l'Ohio et leurs eaux sont de la même couleur. La berge est haute, couverte d'arbres renversés, et couronnée au sommet de peupliers élancés. On voit autour de soi des rives basses bordées de saules et de peupliers, et en arrière de grandes forêts; à droite notamment les arbres renversés par les vents et les flots, étaient couchés dans tous les sens; quand ils sont emportés par le courant, et qu'un obstacle quelconque les arrête dans leur marche, ils encombrent le lit du fleuve et forment des écueils dangereux qui forcent de suspendre la navigation pendant la nuit.

On aperçut divers établissements avant d'arriver à Saint-Louis sur la rive droite. C'est la ville la plus importante de l'État de Missouri. Elle fut pour l'auteur d'un très-vif intérêt, puisqu'il y put observer, pour la première fois, des Indiens de l'Amérique septentrionale, dans leur caractère originel. Le bureau chargé de leurs affaires avait dans ce moment pour chef ou surintendant le général Clarke, qui, en 1803, fit avec Lewis le premier voyage que les Européens eussent tenté pour traverser les monts Rocky et descendre jusqu'à l'embouchure de la Columbia, dans le Grand-Océan; voyage que M. de Humboldt appelle admirable. Tout étranger qui désire visiter l'intérieur du pays à l'ouest du Missis-

sipi, est tenu de se munir d'un passeport, mesure très-sage, et qui, exécutée convenablement, peut prévenir beaucoup d'abus très-fâcheux par leurs suites.

Les Indiens qui se trouvaient en ce moment à Saint-Louis, étaient des Saks ou Saukis et des Outagamis. Dès que M. le prince de Neuwied les eut aperçus, il fut convaincu qu'ils étaient alliés de près aux indigènes du Brésil, et que par conséquent ces peuples sortaient d'une même souche. M. de Humboldt et d'autres voyageurs parlent également de cette ressemblance des peuples américains entre eux.

Nous remettons les détails sur cet objet au moment où nous entretiendrons le lecteur de l'ensemble des peuples de l'Amérique du Nord, vus par l'auteur. Nous nous bornerons à dire ici que les Sakis vivent présentement sur la rive gauche du Mississipi, dans les environs de Rock-Island et du Rock-River; l'agent du gouvernement de l'Union demeure dans Rock-Island. En 1805, ils ont vendu aux États-Unis le territoire qu'ils possédaient à l'est du Mississipi; leur pays actuel est considérable.

Devant voyager désormais dans une région où les demeures des hommes civilisés sont clairsemées, M. le prince de Neuwied consulta des personnes expérimentées sur le parti qu'il devait prendre; le résultat de ces entretiens fut de remonter le Missouri; en effet, la route de terre ne lui aurait pas fourni autant d'occasions d'observer les Indiens; il

se serait d'ailleurs trouvé dans la nécessité de combattre ceux qu'il aurait rencontrés, mauvaise manière de les connaître à fond. De plus, difficulté extrême pour ne pas dire impossibilité de réunir et de transporter beaucoup d'objets d'histoire naturelle. Ces motifs décidèrent l'auteur à s'embarquer sur un pyroscaphe de la compagnie américaine des pelleteries, qui s'empressa d'accueillir sa demande.

Il partit le 10 avril, l'équipage du navire se composait d'environ cent personnes, c'étaient pour la plupart des engagés voyageurs qui composent la dernière classe des employés de la compagnie; ils sont presque tous Canadiens ou bien des descendants de colons français, établis sur les bords du Mississipi ou du Missouri. Ils sont tous bien armés et forment une race d'hommes incultes mais vigoureux, accoutumés aux privations et aux difficultés de la vie parmi les Indiens. Une habitude d'enfance les a familiarisés avec cette rude existence; ils sont bien préférables pour ce service aux Nord-Américains qui ne se soumettent pas si gaiement à ces travaux, et ne montrent pas tant d'obéissance. Quoique la langue anglaise soit celle de tous les pays de l'Ouest et qu'elle tende sans cesse à s'y répandre davantage; il est pourtant indispensable aux directeurs et aux employés de la Compagnie des pelleteries de comprendre le français, parce que tous leurs subordonnés le parlent. Washington Irving (1) et

(1) *Astoria, or Enterprise beyond the Rocky mountains.*

Ross Cox donnent beaucoup de détails sur ces engagés.

En quittant Saint-Louis, on remonta le Mississipi, jusqu'au point où il reçoit le Missouri; sur la rive gauche de ce dernier, se trouve Saint-Charles, un des plus anciens établissements français, les maisons en sont éparses, et presque toutes en bois. Dans la forêt voisine s'élevaient plusieurs habitations isolées. On passe devant les embouchures de plusieurs rivières, et on aperçoit sur la rive gauche Jefferson, capitale de l'État de Missouri; ce n'est encore qu'un gros village. Plus loin, la surface des roches offre des figures peintes en rouge par les Indiens. Cà et là les bords de la rivière étaient pareillement dégradés par l'action des hautes eaux; des éboulements de quinze à dix-huit pieds de haut, avaient emporté ici des champs de maïs, ailleurs des peupliers très-hauts. Le bois flotté qui s'est accumulé sur ces bancs de sable donne par ces énormes amoncelements un caractère tout particulier à ces rivières de l'Amérique septentrionale. Le voyageur n'avait rien vu de pareil au Brésil, où les eaux coulent généralement dans un lit bien encaissé. Ici une lisière de saules et de peupliers s'élevant au-dessus des grands arbres, sert communément d'embuscade aux Indiens pour attaquer les blancs qui ordinairement remontent contre le courant, en faisant hâler leur canot au moyen d'une longue corde.

Autrefois les Indiens Ayowais vivaient sur les bords du Grand-River; depuis 1807, ils se sont éta-

blis près du Little-Plate-River. Du reste, ils continuent, ainsi que les Saks et les Outagamis, à chasser près des sources du Grand-River, où l'on trouve encore des bisons, des orignaux et des cerfs en assez grand nombre.

Le 16, on passa devant la prairie où jadis vivait la tribu des Missouris; elle fut presque anéantie par les Saks unis aux Outagamis et peut-être à d'autres nations. Ses débris se sont réfugiés plus au sud-ouest, chez les Otés. Ce jour-là on distingua, pour la première fois, les prairies du Missouri inférieur; ce sont de vastes plaines, couvertes d'une pelouse verdoyante; elles alternent avec les forêts.

Plus tard, on aperçut les ruines du Fort-Osage, ainsi nommé d'après la nation des Osages qui a été repoussée au sud jusque sur les bords de l'Arkansâs. Plus loin, la pointe de terre formée par le confluent du Kouza et du Missouri, marque la limite entre le territoire de l'Union et celui des Indiens.

Le 22 avril, on arriva devant le poste militaire, appelé le cantonnement Leavenworth. Le bâtiment fut visité afin de s'assurer s'il ne s'y trouvait pas de l'eau-de-vie; il est sévèrement défendu d'en emporter sur le territoire indien. L'auteur oublie de dire que les Français, quand ils possédaient le Canada, avaient promulgué la même prohibition. Alex. Mackensie le dit en termes exprès dans son *Tableau historique et politique du commerce des pelleteries du Canada*, qui sert d'introduction à la re-

lation de ses voyages (1). Washington Irving rend le même témoignage (2). Ce fut avec beaucoup de peine que le prince de Neuwied obtint la permission de garder une petite quantité d'eau-de-vie qui lui était nécessaire pour ses collections d'histoire naturelle; mais, quatre jours après, on acquit la preuve que, dans le nouveau monde comme dans l'ancien, les lois les plus utiles sont effrontément éludées et même violées. Un comptoir de la Compagnie a été établi près de la rivière. A quelques milles de distance, subsistent encore deux villages, l'un d'Ayoways, l'autre de Saks. Des engagés de la Compagnie vinrent à bord, et racontèrent que les Ayoways avaient fait une incursion chez leurs voisins les Omahas, y avaient tué six personnes et emmené prisonniers une femme et un enfant qu'ils avaient offerts en vente. Aussitôt un officier de l'agence duquel ressortissent les Ayoways, débarqua afin de sauver les prisonniers; deux autres Nord-Américains le suivirent. Tous trois revinrent à onze heures du soir sans avoir pu réussir; les Ayoways, prévoyant les reproches qui leur seraient adressés, s'étaient enivrés et avaient mis leurs prisonniers dans le même état. On apprit que les Ayoways avaient troqué leurs couvertures de laine contre de l'eau-de-vie. Des blancs qui ont pénétré dans le territoire des Indiens vendent à ceux-ci, à très-bas prix, de mauvais wiskey qu'ils ont distillé.

(1) Tome I, page 12 de la traduction française. Paris, 1799. 3 vol. in-8.

(2) *Astoria*; p. 5, édition de Paris.

Dans quelques endroits, une fumée épaisse obscurcissait la forêt vierge, ailleurs les arbres et le sol étaient noircis par la fumée. Ces incendies sont causés tantôt par les Indiens qui cherchent à se dérober à la poursuite de leurs ennemis, tantôt par les marchands de pelleteries qui, naviguant sur la rivière, s'arrêtent et allument du feu.

Le 3 mai, le pyroscaphe s'arrêta près d'un poste de la Compagnie. C'était à peu de distance de là que des Ayoways avaient récemment passé la rivière pour commettre le méfait raconté plus haut. Un peu plus loin on rencontra inopinément trois Omahas, qui marchaient à pas lents. Parmi eux se trouvait une personne grièvement blessée; son nom est Mitain. Le major Long, dans son *Voyage aux monts Rocky*, raconte d'elle, mais sans la nommer, un bel et touchant exemple d'amour maternel; elle avait ainsi que son enfant reçu plusieurs graves blessures, ayant eu toutefois le bonheur de n'être pas scalpés.

On débarqua près d'un autre comptoir, où des groupes d'Indiens de différentes nations étaient réunis, tous enveloppés de leurs peaux de bisons ou de couvertures de laine parfois peintes, les hommes exécutèrent une danse. Plus loin des Pomars vinrent à bord; c'est une tribu des Omahas. Dans une conférence qu'ils eurent avec leur agent, leur chef exprima le désir que leur grand-père (le président de l'Union) leur fît expédier différents objets, entre autres, des

(1) Tome I, page 223.

instruments aratoires. Cette demande ferait supposer qu'ils sont animés d'un zèle ardent pour la culture de la terre ; mais leur nonchalance se manifeste par la petite quantité de maïs qu'ils ont à vendre. Aux représentations qui furent adressées au chef sur ce sujet, il répondit que les hommes de sa nation étaient peu unis entre eux, vivaient tous épars et qu'il ne pouvait pas avoir l'œil sur eux pour les exciter au travail.

Un peu plus loin, on aperçut un grand incendie dans la prairie sur la rive gauche; les flammes s'élevaient à plus de cent pieds au-dessus des arbres et une fumée rouge remplissait l'atmosphère jusqu'au zénith. La moindre cause peut produire de tels accidents dont les résultats ne sont pas longtemps dommageables.

Le 16 mai, on arriva le long d'une île qu'ombrageait une forêt primitive, touffue et sombre de cette espèce de grands genévriers, nommés cèdres de Virginie, ils étaient entremêlés d'arbres à feuilles caduques et s'élevaient au moins à cinquante pieds. On y voyait des vestiges de cerfs. Le canton voisin peut être regardé comme la limite occidentale de la région où vit le dindon ; celle qui est au delà ne lui offrant pas assez de forêts où il puisse trouver un abri. Les Indiens du Haut-Missouri prennent volontiers en échange des queues de ces beaux oiseaux pour s'en servir soit comme éventails, soit comme ornement de tête.

Le 18, on vit les premiers bisons ; plusieurs chas-

seurs débarquèrent aussitôt pour les poursuivre ; le soir, ils revinrent sans en avoir abattu un seul, mais ils avaient tué une grosse antilope et beaucoup de marmottes des prairies.

Le peu de profondeur de la rivière forçait assez fréquemment le pyroscaphe de s'arrêter. L'été et l'automne sont très-secs dans cette contrée ; alors les ruisseaux des prairies sont taris, et le manque d'eau se fait sentir dès qu'on s'éloigne du Missouri ou de ses affluents.

Près du poste de Sioux-Agency ou Fort-Lookout, des Dacotas avaient dressé une dizaine de tentes en cuir ; leur forme conique, très-effilée, leur donnait un aspect singulier. Sur la pente des coteaux voisins s'élevaient plusieurs tombeaux de ces Indiens ; c'étaient des échafaudages en bois.

Le 29 mai, on était parvenu à l'extrémité du grand détour décrit par le Missouri ; le lendemain on débarquait au Fort-Pierre, l'établissement le plus important de la Compagnie sur cette rivière. De gros troupeaux de chèvres et de bœufs couvraient la vaste prairie qui l'environne ; de tous côtés des Indiens Dacotas, à pied et à cheval, la parcouraient. Derrière le fort, leurs tentes étaient nombreuses, et plus loin on apercevait plusieurs de leurs singuliers tombeaux.

Le voyageur continua de remonter le Missouri sur un pyroscaphe qui tirait moins d'eau que celui qui l'avait amené jusqu'au Fort-Pierre. Le 6 juin, il se trouva en face d'un terrain dont l'aspect annon-

çait l'action des feux souterrains. Le sommet de plusieurs hauteurs, voisines de la rivière, offrait souvent la forme d'un cratère parfait. Le nom du Canon-Ball-river est dû à des globes de pierre très-réguliers que l'on rencontre sur les bords de cette rivière et sur les berges du Missouri. Des Indiens Yanktouans vinrent à bord. Retournés à terre, ils marchèrent jusqu'au Fort-Clarke, près duquel un grand nombre de Mandans étaient déjà rassemblés. Ceux-ci refusèrent de conclure la paix avec les premiers qu'ils accusaient de perfidie; du reste, ils promirent de les laisser aller sans leur faire aucun mal. Le soir on rendit la visite aux Absaroukès dans leurs tentes, et on fut cordialement accueilli.

Le 19 juin, la rive gauche du Missouri, sur laquelle on débarqua, fut animée par des groupes composés d'Indiens Mennitaris, les plus élégants que l'on eût encore vus. Parmi eux se trouvait un chef Piekaun; ce dernier devait rester avec les blancs. Le 23, les coteaux voisins de la rivière étaient complétement rougis par l'action du feu. Quand on s'arrêta pour couper du bois, on aperçut des Assiniboins sur la rive droite; on leur envoya un canot. Ceux qui vinrent à bord racontèrent qu'ils avaient grandement souffert de la faim depuis le printemps, à cause de la rareté de bisons.

Peu de temps après avoir dépassé l'embouchure du Yellow Stone-River, qui à son confluent avec le Missouri, ne lui cède guère en largeur; on aborda la rive au-dessus de laquelle s'élève le Fort-Union,

un des postes les plus importants de la Compagnie; car on peut le regarder comme le point central de deux autres placés plus haut dans les monts Rocky ainsi que de tout le commerce qui se fait dans la région de ces montagnes. Comme les pyroscaphes ne peuvent remonter beaucoup au-dessus du fort, on expédie les marchandises aux autres par des bateaux ordinaires, qui y passent l'hiver, et au printemps rapportent au Fort-Union les fourrures traitées; de là elles sont envoyées, pendant l'été, à Saint-Louis par des pyroscaphes. De plus, la Compagnie entretient sur divers points des postes d'hivernage; ils étaient alors au nombre de vingt-trois. En été, elle envoie de gros détachements à cheval et bien armés, sous la conduite de commis expérimentés, chargés de remettre aux engagés, placés loin du Missouri, les marchandises et les autres objets dont ils ont besoin. En route, ces détachements se nourrissent de leur chasse. Ils ont toujours à se méfier des Indiens auxquels ils sont fréquemment obligés de livrer des combats très-vifs.

Les environs immédiats du Fort-Union offrent une vaste prairie, coupée au nord par une chaîne de coteaux d'argile et de grès arénacé de hauteur médiocre et à sommets arrondis. Sur les points les plus élevés, on découvre par intervalles des blocs de granite et d'autres rochers; ils ont été placés par les Assiniboins et sont surmontés chacun d'un crâne de bison, afin, dit-on, de se procurer une chasse abondante de ces animaux.

Le climat des environs du Fort-Union est très-variable, et cependant passe pour fort sain. L'auteur entreprit diverses expéditions dans la prairie, surtout du côté des coteaux. Il n'était jamais seul, et sa petite troupe ne marchait que bien armée, à cause des Indiens. Les Assiniboins qui se trouvaient au fort partirent pour la prairie, d'autres les remplacèrent; enfin il arriva des Criks qui leur ressemblent beaucoup.

Le 1er juillet, de grand matin, on apprit qu'un jeune Piekan, bien connu, avait été tué d'un coup de fusil dans le camp. Un Crik, qui était l'auteur de ce meurtre, prit aussitôt la fuite.

Peu de jours après, parut un grand bateau sur lequel le voyageur devait poursuivre sa route en remontant le Missouri; une moitié de l'équipage devait tirer l'embarcation à la cordelle, lorsque le vent ne serait pas assez fort pour la faire avancer. Le 6, M. le prince de Neuwied s'embarqua; la navigation fut difficile, la rivière étant presque à sec. Pendant la nuit, on était tourmenté par les cousins.

Des forêts et des prairies se succédaient alternativement; dans quelques endroits, celles-ci étaient tellement couvertes de sauterelles, que leur surface semblait être en mouvement; ailleurs, et dans différents endroits, se montrèrent des monts d'un aspect bizarre, on aurait dit d'immenses édifices de formes très-diverses, élevés par la main des hommes. Plus loin, les montagnes étaient régulièrement arrondies et le lit du Missouri coupé de rapides. De

gros blocs de grès jonchaient le sol; ensuite il fallait franchir de nouveaux rapides; de temps en temps on rencontrait des bandes d'Ahi-nin et d'autres Indiens. On était sans cesse occupé à surveiller leurs mouvements quand ils montaient sur le bateau, car ce sont des gens très-querelleurs.

Dans les premiers jours du mois d'août, on découvrit dans le lointain les sommets des monts Rocky, et, le 9, on débarqua devant le fort Mackenzie, construit en 1832. Il sert d'entrepôt au commerce des pelleteries avec les trois tribus des Piékans et avec plusieurs autres nations voisines, telles que les Sassis, les Koutanés et les Omahas des prairies. La visite du camp des Indiens fournit à l'auteur de nombreux et intéressants sujets d'observation. Le 10 et les jours suivants, les diverses bandes furent reçues en cérémonie au fort; ensuite le trafic commença et donna lieu à plusieurs scènes comiques; mais des vols, un assassinat furent commis. Les amis du défunt voulaient venger sa mort. Un grand désordre se manifesta dans le fort, on s'y trouvait à peine en état de résister à l'attaque des Assiniboins et des Criks; ceux-ci prétendaient n'avoir l'intention de combattre que les Piékans. Enfin, malgré la confusion extrême qui régnait, on réussit à repousser l'ennemi jusqu'à une rivière voisine où le manque de bravoure des Piékans, qui cependant faisaient un bruit terrible, lui avait permis de prendre poste derrière des arbres, et même de s'avancer une seconde fois en repoussant ses adversaires.

L'avantage étant resté aux blancs, des troupes nombreuses de Piékans arrivaient. Ils chantaient et dansaient devant le fort au son des tambours, après quoi ils se retirèrent tout joyeux dans leurs tentes. Le lendemain, on aperçut avec surprise leur camp composé de quatre cents tentes. Le surlendemain, vingt-quatre de leurs chefs et principaux guerriers furent admis dans le fort; une conférence fut tenue, ils reçurent des présents; ils se retirèrent l'un après l'autre et le trafic commença. Peu s'en fallut que la brutalité d'un sauvage n'occasionnât une scène sanglante, son chef l'expulsa; ce qui rétablit à l'instant la tranquillité.

Le 1er septembre, la femme du chef des Criks, qui venait de passer près du fort, vint exprimer ses regrets de la mésintelligence qui existait entre les Piékans et sa horde. Ils avaient entamé avec eux une négociation pour racheter la dette du sang par des présents, et on pouvait en espérer un résultat heureux.

D'autres troupes d'Indiens survinrent successivement; comme tous ces sauvages devenaient excessivement importuns, le commandant du fort ordonna de charger les armes à balle et de tirer sur tout Indien qui essayerait d'escalader les palissades. Tous les chefs des Indiens en furent avertis, afin qu'ils communiquassent cet avis à leurs gens. Pour plus de précaution, d'après la nouvelle qu'un millier d'Assiniboins marchaient sur le fort, les postes furent doublés et distribués entre tous les blancs, sans en

excepter les étrangers. Pendant cet emprisonnement, les chevaux souffrirent de la faim, car on ne pouvait pas les envoyer brouter dans la prairie, et l'on n'avait qu'une petite quantité de foin dans le fort.

L'auteur avait eu l'intention de passer l'hiver dans les monts Rocky; les circonstances s'opposaient à l'exécution de ce projet. Une foule des Indiens les plus hostiles couvrait le pays; ils occupaient notamment la portion qui conduit aux chutes du Missouri. Il fallut donc renoncer à ce dessein. Le commandant du fort consentit obligeamment à faire construire un petit navire. M. le prince de Neuwied s'y embarqua le 14 septembre avec sept personnes et tout son bagage. Le 29, il arrivait au Fort-Union; il y resta jusqu'au 30 octobre, et fit des excursions dans les environs.

Dès le 16, la neige avait couvert la campagne. Un profond silence régnait dans la prairie. Le 31, le Missouri charriait des glaçons qui provenaient de ses affluents; le 8 novembre, on atteignit le fort Clarke. Le 23, le Missouri fut complétement pris par la glace; les femmes indiennes y perçaient des trous, afin de se laver la tête, la poitrine et toute la partie supérieure du corps. Les Indiens apportèrent de temps en temps des pelleteries. Parfois leur grand nombre devenait incommode. On alla les voir dans leur camp, des fêtes furent célébrées.

Le 13 novembre, il en arriva une bande, la frayeur peinte sur le visage; ils racontèrent que la nuit précédente, ils avaient aperçu une quantité extaordi-

naire d'étoiles filantes qui toutes s'étaient dirigées vers l'ouest, ajoutant que ce phénomène annonçait infailliblement une grande mortalité parmi les hommes.

Au commencement de janvier 1834, le froid augmenta ; le 2, le thermomètre de Réaumur marquait 25° au-dessous de zéro ; le 3, le mercure gela, les bûcherons eurent le nez et les joues gelés. L'horizon était troublé et légèrement brumeux, des vapeurs s'élevaient au-dessus de la rivière. On ne découvrait dans la campagne ni hommes ni animaux ; et pourtant une troupe de Mandans épars dans la prairie, avec leurs femmes et leurs enfants, chassaient aux bisons. Ensuite la température éprouva de fréquentes alternatives, que l'auteur note soigneusement ; le 26 février, au point du jour, le thermomètre de Réaumur descendit à 26° au-dessous de zéro. Enfin, le 7 avril, le Missouri ne charria presque plus ; des canards, des oies, des cygnes sauvages se montrèrent. Le 8, la grande débâcle commença brusquement à une heure après midi, et, le lendemain, la glace était presque entièrement disparue. Déjà la prairie se parait de fleurs nouvelles.

Le 11 mars, l'auteur avait éprouvé les premières atteintes d'une maladie qui fit des progrès rapides et le força de garder le lit. Privé de tout secours de l'art médical, son état empira de jour en jour. D'autres habitants du fort ressentirent aussi du malaise. La pénurie d'aliments convenables contribuait surtout à produire ce triste effet. Au commencement

d'avril, l'auteur était si affaibli, que les personnes qui venaient le voir ne lui donnaient guère plus de trois ou quatre jours à vivre. Le cuisinier du fort, qui était un nègre, dit que la maladie était le scorbut, dont il avait reconnu les symptômes, et que l'usage de végétaux frais ne pouvait que produire un résultat salutaire. Ce conseil fut suivi, et en quatre jours le mal avait sensiblement diminué.

Le 18, M. le prince de Neuwied se trouva assez fort pour monter de nouveau sur un bateau. Le 27, il débarquait au cantonnement de Leavenworth; le 18 mai, il en sortait et le 27, il quittait le chemin par eau, et revoyait Saint-Louis. Après un séjour d'une semaine, il monta sur un pyroscaphe qui remontait le Mississipi, puis en prit un autre qui tirait moins d'eau, et entra ainsi dans l'Ohio « Volney, » dit-il, observe qu'il a traversé les grandes forêts qui » s'étendent entre Louisville et Vincennes sans rencontrer une maison, sans entendre le chant d'un » oiseau; la première remarque n'est plus exacte » aujourd'hui; quant à la seconde, je puis attester » qu'elle est encore juste, et bon nombre de témoins » pourraient, au besoin, confirmer mon témoignage.»

Vincennes est un des plus anciens établissements français, il date de 1736; les rues n'y sont pas encore pavées, quoique l'on y voie beaucoup de maisons neuves en briques. Le long de la vallée de l'Ohio, les forêts ne sont pas également épaisses partout. Le voyageur avait quitté la rivière à Vincennes; il la reprit à Louisville, s'arrêta deux jours à

Cincinnati, prit le canal de l'Ohio à Portsmouth, vit Chilicôté et arriva bientôt sur les rives du lac Érié.

Une des choses qui lui offrit le plus d'intérêt dans le voisinage de Buffalo, fut le village des Senécas. Ces Indiens possèdent une assez grande étendue de terre ; ils sont chrétiens et cultivent la terre.

La magnifique chute du Niagara excita l'admiration du prince de Neuwied. On lit avec plaisir la description qu'il en fait ; il s'excuse modestement de l'entreprendre après tant d'autres voyageurs qu'il nomme avec des éloges mérités.

Il monta ensuite dans la diligence de Tonawanta ; arrivé là, il s'embarqua sur le canal de l'Érié, qui passe par plusieurs rivières et plusieurs lacs. Il remarque avec raison que les noms de toutes ces nappes d'eau et des cantons voisins sont très-harmonieux, et qu'il a été très sage de ne pas les changer ; mais en revanche, les Nord-Américains ont transporté des noms de contrées et de villes d'Europe à celles de leurs pays, noms généralement très-peu harmonieux et généralement appliqués si peu convenablement que l'on a grand'peine à ne pas éclater de rire en les entendant prononcer, quand un geste montre l'endroit qu'ils désignent.

L'auteur avait vu des Tuscaroras sur les bords de l'Érié ; le long du canal, il rencontra des Onondagas, des Onéidas, des Chenectadis. Ces Indiens ne diffèrent pas beaucoup entre eux ; ils sont à peu près vêtus à l'Européenne, et se trouvent dans la même situation que les Senécas.

On quitte le canal à la petite ville de Chenectadi ; un chemin de fer conduit à Albany, capitale de l'État de New-York. Le voyageur y entra précisément le 4 juillet, jour anniversaire de celui où deux ans auparavant il débarquait à Boston. Le lendemain, il s'embarqua sur un pyroscaphe et descendit le Hudson-River ; les Catskill-Mountains, dont ce fleuve majestueux baigne le pied, sont très-pittoresques et méritent de fixer l'attention de tous les amateurs de beaux paysages.

Un peu plus bas, les montagnes qui bordent le fleuve ressemblent beaucoup à celles de la Suisse ; des arbres à feuilles caduques et d'un vert gai, y alternent avec ceux qui ont des feuilles persistantes et d'un vert sombre ; une quantité innombrable de petits navires, notamment de goëlettes, sillonnaient rapidement les eaux limpides du Hudson ; on voyait aussi passer de gros pyroscaphes, l'un d'eux avait quatre cheminées ; quelques-uns traînaient à la remorque de grands bateaux plats remplis de passagers.

Avant la nuit, l'auteur débarquait à New-York. Le 8 juillet, il visitait Philadelphie ; les deux jours qu'il y passa furent consacrés à visiter des amis, il dut à l'un d'eux l'avantage de faire la connaissance de M. P. Duponceau, Français d'origine, et savant philologue, à qui l'on doit les travaux si importants sur les langues indiennes (1).

1) Entre autres : *Mémoire sur le système grammatical des langues de quelques nations indiennes de l'Amérique du Nord.* — Pa-

Le 11 juillet, M. le prince de Neuwied était de retour à New-York ; une émeute assez sérieuse y éclata. La populace brisa les vitres et démolit les maisons des nègres ainsi que celles de quelques ecclésiastiques qui s'étaient prononcés en faveur de cette race d'hommes. Le soir, la milice bourgeoise parcourut les rues et bivouaqua sur les places publiques afin de mettre un terme à ce tumulte.

Après vingt-trois jours de traversée, le voyageur entra dans le port du Havre le 8 août 1834.

Cet analyse rapide de son ouvrage suffit pour en faire connaître l'importance. Il a parcouru une immense partie de l'Amérique septentrionale. Les différences que présente cette région fournissent une occasion très-favorable pour jeter de la variété dans les observations et les récits.

La forme de journal que l'auteur a choisie, est la plus convenable pour rendre fidèlement, dans toute leur vivacité, les impressions que l'on reçoit ; à la vérité, il en résute un inconvénient qui est d'entrer dans des détails multipliés. Peut-être serait-il plus avantageux, dans ce cas-là, de grouper à part les faits les moins importants. On épargnerait ainsi de la fatigue au lecteur, dont l'attention ne peut que difficilement se fixer sur des objets qui passent très-rapidement sous ses yeux, et qu'il retrouve plus loin également disséminés. Par cette raison, un livre,

ris, 1838, 1 vol. in-8. Ce livre obtint en 1836 à son auteur le prix fondé par Volney ; indépendamment de la philologie, il offre des notices intéressantes sur les nations indiennes.

quelque importante que soit la matière qu'il traite, manque nécessairement de cet attrait qui doit assurer son succès. Notre estime pour l'auteur est sincère, et nous n'avons pas dû lui cacher la vérité.

Lui-même partage notre sentiment, car il dit dans sa préface : « Après mûre réflexion, je me suis » décidé à donner à mon ouvrage sur le Missouri la » forme d'un journal, puisque je me suis trouvé » avoir beaucoup de choses à dire sur chaque jour- » née, mais des choses qui offraient en général peu » de variété; aussi, dans cette partie de l'ouvrage, » j'aurai souvent l'occasion de mettre la patience » du lecteur à l'épreuve. Dans ces contrées vides et » sans habitants, le voyageur n'a autre chose à dé- » crire que les bords nus de la rivière presque tou- » jours les mêmes, quelques parties de chasse, et de » rares rencontres avec les Indiens errants; je prie » donc le lecteur de pardonner bien des remarques » que j'aurais supprimées si la matière avait été » plus riche. »

Certes, l'auteur peut être sûr d'obtenir le pardon de tous les hommes sensés et éclairés. Dans un second article, nous nous occuperons de ses observations sur les sauvages. E - s.

CHRONIQUE.

Allemagne. — *Grand-Duché de Nassau.* Le prince régnant a eu recours aux moyens que la loi met entre ses mains pour arrêter l'ivrognerie, qui fait des progrès rapides dans ses États. Il est défendu, sous peine d'une amende de 130 fr., à tout cabaretier, de vendre plus de deux petits verres d'eau-de-vie dans la même journée à la même personne, pour être consommés sur place. Quiconque sera rencontré en état d'ivresse, sera mis à l'amende ou emprisonné, et son nom publié à son de trompe. Il sera défendu de leur vendre ultérieurement des boissons spiritueuses. — Cette ordonnance cause une grande sensation.

— On écrit de Hambourg : « Le premier baleinier qui ait été armé ici, vient de partir pour les parages voisins du pôle antarctique.

» Ce navire, nommé *le Hanseat*, est du port de 650 tonneaux. L'équipage a pris l'engagement formel de s'abstenir, pendant la durée entière du voyage, de toute boisson spiritueuse, à la condition de recevoir deux rations de café par jour ; aussi n'a-t-on embarqué qu'une très-petite quantité de vin et d'eau-de-vie, laquelle fait partie de la

pharmacie, et ne doit être administrée que comme médicament, et sur l'ordre exprès du médecin.

» Il paraît que la tempérance est beaucoup plus nécessaire sur les baleiniers que sur les autres navires ; car il vient d'être constaté, par des relevés très-exacts, que les neuf dixièmes des sinistres survenus aux baleiniers danois et suédois ont été causés uniquement par l'abus des boissons spiritueuses parmi les équipages. »

Russie. — En tout pays, il en coûte cher pour voyager hors de sa patrie ; ce sont surtout les Russes qui doivent s'en apercevoir, par deux raisons principales : la première tient à l'éloignement où ils se trouvent des contrées de l'Europe occidentale où la curiosité pousse notamment les hommes désireux de voir des choses intéressantes sous divers rapports ; l'autre raison est motivée par un ukase du 15 (27) mars dernier. Précédemment tout Russe, soit maître, soit domestique, qui voulait passer la frontière, devait payer 200 fr. par an ; une nouvelle ordonnance porte cette somme à 800 fr., à partir du mois de juin 1844 ; elle est comme auparavant exigible tous les ans. De plus, l'autorisation ne sera accordée que par le ministre de l'intérieur ; il jugera si elle doit l'être, à quelles conditions et avec quelles restrictions.

De plus, aucun Russe ne peut sortir de l'empire, s'il n'est âgé de vingt-cinq ans.

Une lettre de Saint-Pétersbourg insérée dans la Gazette de Berlin, datée du 8 juin, annonce que l'empereur a diminué de moitié les droits imposés sur les passeports de ses sujets qui voyagent dans les pays étrangers.

Italie. — On écrit de Rome le 23 mai :

« La congrégation de la propagande qui, grâce aux relations qu'elle entretient sur tous les points du globe,

possède de nombreux manuscrits dans les langues que l'on y parle, a reçu dernièrement de Jérusalem un don précieux. Un de ses anciens élèves, originaire de la Chaldée, passant par cette dernière ville pour retourner dans sa patrie, visita entre autres l'intérieur de la grotte dite d'Absalon. Au moment où il était occupé à détacher, au moyen de son bâton, quelques petites pierres des parois de la grotte pour les examiner, le sol manqua tout à coup sous ses pieds, une muraille croula, et il se trouva à l'entrée d'une allée dont jusqu'alors on n'avait pas soupçonné l'existence.

» Après avoir erré quelque temps dans l'obscurité, son pied alla heurter contre un rouleau de parchemin, qui se trouva être un manuscrit du Pentateuque. Le consul anglais à Jérusalem, qui connaissait tout le prix d'une pareille trouvaille, offrit, sans doute à l'instigation de l'évêque anglican de cette ville, une somme considérable pour ce manuscrit; mais le fidèle élève de la Propagande refusa et préféra l'envoyer au collége où il avait reçu son éducation, et de cette manière le manuscrit est heureusement arrivé ici.

» Les professeurs de la Propagande sont occupés maintenant à examiner ce codex, qui, s'il remonte à une haute antiquité, sera d'une grande importance pour la critique de l'Ancien Testament. »

Danemark. — La presse est, dans ce royaume, régie par l'ordonnance du 27 septembre 1799, qui lui impose des restrictions très-étroites; il en resulte que, étant en désaccord avec l'opinion publique, ses clauses ne sont plus observées. La presse est donc libre de fait depuis plusieurs années, mais aussi sans garantie, soit contre les abus du pouvoir, soit contre la témérité des écri-

vains ennemis de l'ordre et de la tranquillité publique.

Christian VIII était un prince trop éclairé pour ne pas apercevoir les graves inconvénients d'un tel état de choses. En montant sur le trône, il avait promis d'y mettre un terme ; il vient de tenir sa parole.

Rescrit du roi, adressé à la chancellerie de Danemark.

« Conformément aux motifs énoncés dans le préambule de l'ordonnance du 27 septembre 1799, nous considérons la liberté de la presse comme le moyen le plus efficace pour le développement des lumières et des sciences ; c'est pourquoi nous voulons affranchir la presse de tous les liens qui ne sont pas nécessaires pour l'empêcher de devenir, au détriment du repos public, l'instrument de toutes les passions basses. En suivant attentivement la marche de la presse quotidienne, et en examinant soigneusement ce qu'elle publie, nous avons souvent observé ses efforts pour éclairer le public en dévoilant des défauts existants dans l'aministration du royaume, efforts dont nous avons tenu compte. Nous avons également acquis la triste expérience que les lois actuelles n'opposaient pas une barrière assez forte à la perversité de la presse, quand elle a pour but de corrompre le peuple et d'affaiblir chez lui les liens d'affection et de confiance qui l'attachent à notre personne et à notre maison royale, en cherchant à semer la discorde, non-seulement entre les différentes parties de l'État, mais aussi parmi les diverses classes de la société, par exemple entre les propriétaires de terre et les paysans, entre les supérieurs et les inférieurs.

» D'après ces considérations, nous ordonnons à notre chancellerie de procéder à une révision exacte des lois concernant la liberté de la presse, et ensuite de préparer un projet de loi, afin qu'il puisse être mis en délibéra-

tion dans les prochaines assemblées des états provinciaux. Ce projet de loi aura pour base l'ordonnance du 27 septembre 1799, dont on fera disparaître les clauses inutiles et à laquelle on ajoutera celles qui pourront la mettre à l'abri de tout reproche.

Chine. — Des lettres de Malte, du 29 mai, ont annoncé qu'un navire anglais, chargé d'opium, avait été saisi par les Chinois, remis aux autorités de Hong-Kong et condamné à une amende. Voici comme cette affaire s'est passée, suivant le *Singapore Free-press* du 7 mars.

Trois navires anglais, savoir : *William IV*, *Amelia*, *Maingay*, se trouvaient, vers la fin de février, dans le port de Chang-Haé ; chacun, outre sa cargaison composée de diverses marchandises, avait aussi à bord des caisses d'opium qui ne figuraient ni sur ses livres, ni sur ses connaissements. Appréhendant sans doute que la présence de cet objet prohibé n'occasionnât quelque embarras pour le placement du reste, ces navires s'arrangèrent pour transborder tout l'opium sur *le William IV*, qui l'irait vendre hors de la rade.

Il paraît que N. White, négociant anglais, établi à Chang-Haé, était dans le secret de l'affaire. Or, on ne dit pas pour quel motif, il lui vint dans l'idée d'écrire au mandarin de cette ville pour lui donner avis de cette affaire. L'officier chinois n'eut garde de faire usage de cette révélation, probablement préjudiciable à ses intérêts. Nouvelle lettre de l'Anglais qui, cette fois, la fait porter par son propre domestique. Impatienté de cette importunité, le mandarin retient le messager ; on ajoute même qu'il le fait punir.

Alors l'Anglais, naturellement choqué de la conduite du Chinois, s'adresse au consul britannique pour obte-

nir d'abord la libération de son domestique, puis pour lui remettre sa dénonciation officielle. Le fait devenant notoire, le mandarin se voit obligé de s'acquitter de son devoir. Il envoie donc ses employés visiter les navires suspects; mais après avoir fait prévenir ceux-ci quelques moments à l'avance. Les contrebandiers se hâtent de jeter à la mer les caisses d'opium qu'ils avaient encore à bord; malheureusement il en restait une cinquantaine sur *le William IV* à l'arrivée des douaniers. Ce navire pris en flagrant délit, est alors, à la demande du consul britannique, réuni à un vaisseau de la croisière de sa nation, et envoyé à Hong-Kong sous le commandement d'un lieutenant de vaisseau; *l'Amelia* et *le Maingay* restent détenus à Chang-Haé sous la garde d'un détachement de soldats de la marine.

Sir Henry Pottinger, chargé d'affaires du gouvernement britannique auprès du gouvernement chinois, n'a pu que prononcer une condamnation contre les armateurs du *William IV*; ils payeront une amende de 500 piastres (2,500 fr.), peine fort légère sans doute, mais qui fera un tort considérable à la contrebande, devenue indispensable à l'existence de la compagnie des Indes. En effet, les officiers chinois, pour avoir leur part de l'amende, et, à leur défaut, les négociants chinois étrangers au commerce de l'opium, et qui voudraient le voir cesser, ne manqueront pas d'instruire le consul de chaque endroit, de la présence et de l'objet du voyage des divers navires faisant la fraude, si nombreux tant dans la rivière de Canton que sur les côtes de la Chine. Le consul ne pourra refuser de recevoir les dénonciations, et la marine royale de la Grande-Bretagne sera par le fait chargée du service de la douane chinoise pour arrêter les

contrebandiers. Dans le cas contraire, les agents du gouvernement britannique encourront et pour eux-mêmes et pour lui l'accusation de mauvaise foi ; il leur sera reproché de ne faire aucun cas des traités conclus avec le gouvernement chinois, et de regarder comme nulles et vaines les précautions publiées de concert et échangées avec lui.

Sur ces entrefaites, était arrivé à Calcutta sir W. Parker, commandant de la station anglaise à Hong-Kong. Il était chargé de faire parvenir aux directeurs de la compagnie des Indes une proposition du gouvernement chinois. Le souverain du céleste empire, affligé de la dégradation morale et physique produite sur ses sujets par l'usage de l'opium, offre à la Compagnie de lui payer annuellement une somme d'un million et demi sterling (37,500,000 fr.) à condition que l'opium ne sera plus cultivé dans aucune des possessions de l'empire britannique.

On ne peut s'empêcher d'admirer la conduite de l'empereur de la Chine. Depuis qu'il a conclu la paix avec la Grande-Bretagne, les efforts de sir Henri Pottinger ont constamment tendu à lui persuader qu'en établissant et accordant la faculté d'introduire l'opium dans l'empire, moyennant un droit même exorbitant, il en résulterait pour lui un avantage immense. Cette importation une fois permise, l'agent britannique s'engageait à faire cesser aussitôt la contrebande; et ce débouché assuré au monopole de la Compagnie, procurait à l'empereur, en une seule année, une somme bien plus grosse que l'ensemble de celles que lui avaient coûtées la guerre contre les Anglais.

Le prince est sourd à ces propositions séduisantes pour

ses intérêts : il ne voit que le tort infini causé à son peuple par le funeste usage de l'opium ; il refuse de grossir ses revenus au prix de leur malheur. Il pousse même le désintéressement jusqu'à s'appauvrir encore en payant annuellement une somme considérable, pour le préserver d'un fléau affreux : bel exemple donné par un prince païen !

Dès que ces propositions ont été connues dans l'Inde, on a dit qu'elles ne devaient pas être acceptées ; on s'attend au refus des directeurs de la Compagnie des Indes, fondé sur les considérations suivantes :

1° L'empereur offre un million et demi sterling par an ; le bénéfice net de la Compagnie, sur le monopole de l'opium, est annuellement de deux millions et demi ;

2° La Compagnie serait obligée, pour que le traité ne fût pas dérisoire, d'interdire la culture de l'opium dans le Malvah, qui ne lui appartient pas encore, ou du moins d'en empêcher l'exportation par les ports des côtes de son territoire, ce qui préjudicierait beaucoup à la navigation anglaise dans ces parages.

3° En supposant l'exécution loyale du traité, les intentions bienveillantes de l'empereur ne seraient pas encore remplies, puisque l'opium se récolte dans plusieurs pays de l'Asie. L'Anatolie en a toujours exporté des quantités considérables ; et tous les ans des navires apportent deux à trois cents caisses d'opium de Smyrne, qui, malgré son prix inférieur à celui de l'opium du Malvah, de Patna, de Bénarès, donnent encore aux armateurs un bénéfice suffisant. Ainsi le même inconvénient continuerait à exister pour la Chine, seulement le commerce anglais perdrait ce que d'autres pays gagneraient.

C'est ainsi que raisonnent les partisans de la contre-

bande ; mais il est évident que, si la Compagnie accepte les offres du gouvernement chinois, elle échange un profit précaire contre un profit certain, que la lutte qui s'engage aujourd'hui parmi les commerçants anglais eux-mêmes entre la contrebande et le négoce régulier, ne peut se terminer qu'aux dépens de la première, et par conséquent au détriment des gains du monopole.

Quand les Anglais auront intérêt à empêcher la contrebande, elle ne se fera plus que d'une manière très-restreinte ; les Chinois perdront la funeste habitude de l'opium : peut-être la mode en passera chez eux, et des millions d'hommes seront arrachés à un usage qui énerve à la fois et tue enfin l'âme et le corps.

— On écrit de Hong-Kong, le 4 mars :

« Sir Henri Pottinger et le major général d'Aquilar, vice-gouverneur, ont ouvert aujourd'hui la cour de session criminelle, qui est en même temps cour d'amirauté. Les affaires de vol furent jugées sommairement par les magistrats inférieurs ; ensuite deux causes, l'une d'assassinat, l'autre de meurtre, ont été l'objet de débats solennels. Les accusés déclarés coupables par un jury mi-parti d'Anglais et de Chinois, ont été condamnés, l'un à la peine capitale, l'autre à la déportation.

» La pièce suivante, accompagnée d'une traduction anglaise, a été publiée par ordre du gouverneur de Canton.

Avis aux Anglais qui désirent de l'emploi.

« On demande tout de suite quelques personnes robustes, actives, habituées aux affaires, ayant des manières polies et insinuantes ; on désire surtout qu'elles sachent la langue chinoise. On leur donnera de l'emploi dans les douanes de l'empire du milieu (la Chine). Il s'a-

git de procurer des renseignements certains sur les manœuvres des étrangers qui tenteraient de porter atteinte aux revenus de notre puissant et vénéré empereur, et de faire connaître fidèlement à ses officiers les lieux où se pratiquent le plus communément les fraudes.

» Les appointements et les émoluments seront réglés selon l'importance des services rendus. Le peuple d'Angleterre ayant maintenant reçu une taxe (l'indemnité de guerre), à l'effet d'entretenir sur nos côtes des vaisseaux en service actif pour empêcher la contrebande de l'opium et pour protéger les intérêts de notre gouvernement immaculé, ceux qui se présenteront jouiront des mêmes grâces et avantages que les employés chinois, et seront payés de la poche des Anglais. Les postulants sont priés d'adresser leurs suppliques et leurs certificats de capacité au directeur de la douane. Kouang-Tcho-Fou.»

Maroc. — Une lettre de Mogador, en date du 28 mars, et insérée dans le *Times*, montre que le pouvoir de l'empereur de Maroc est faible dans quelques provinces, sinon dans toutes. « Il y a environ deux mois, les provinces de Chedma et de Hallia ont été en guerre ouverte; il y a eu des hommes tués de part et d'autre, et l'empereur s'est tenu tranquille, sans oser mettre fin à ces hostilités. Le gouverneur de Mogador, après avoir passé en revue les troupes de ces provinces, a été obligé de renvoyer les unes séparément des autres pour éviter une collision, car elles se menaçaient réciproquement. De plus, l'empereur est continuellement menacé par les fanatiques de Fez, la capitale orthodoxe de l'État. Ces Maures intolérants sont en communication immédiate avec Abd-el-Kader, quasi rival du prince; ils lui fournissent des armes et de l'argent. Ils seraient contents de faire Abd-el-

Kader sultan de l'ancien royaume de Fez, qui ne s'est jamais réuni complétement à celui du Maroc.

» Les troupes des provinces de Chedma et de Hallia s'élèvent à peu près à 12,000 hommes; mais on sait que tout Maure ou Arabe valide est considéré comme soldat. Croire que de telles troupes résisteraient aux Français, ce serait folie. Si ces derniers se rendent maîtres d'Oudcha, la ville frontière du Maroc, ils seront, à leur gré, dans six jours à Fez, qui ne peut faire aucune résistance ; la route entre cette cité et Oudcha est excellente.

Frontières entre l'Algérie et le Maroc. — Le camp de Lalla Maghania, en avant duquel les Marocains sont venus se faire battre par nos troupes, le 30 mai et le 15 juin, est situé à neuf lieues de Tlemcen, à six lieues d'Oudcha, la première ville du Maroc, et à deux ou trois lieues à l'est de la frontière. La limite des deux États est très-bien définie par la topographie de la contrée et par les faits accomplis. Le territoire de l'Algérie, sur la côte, finit au cap Milonia, à un petit ruisseau : le cours du Milonia et tous ses affluents appartiennent au royaume de Maroc; le cours de la Tafna et tous ses affluents appartiennent au royaume d'Alger. Or le ruisseau de Mouilah, près duquel le camp a été assis, vient des montagnes d'Oudcha et se jette dans la Tafna. La frontière est donc physiquement déterminée à l'ouest par le cours des eaux, règle universellement suivie dans les régions montagneuses.

Au sud-ouest, elle est formée par le désert d'Angad ; El Jhor et tout le territoire qui s'étend sous le méridien de Tlemcen appartiennent à l'Algérie : c'est notre Sahara occidental ; il y en a partout en Afrique. Ce pays ne manque pas d'intérêt, depuis que nous savons que ce désert est parsemé de petites villes industrieuses et pacifiques.

Ce territoire comprend toute la tribu arabe des Ouled-Sidi-Cheik (enfants du seigneur le cheik), tribu noble, qui est notre alliée, leur capitale El Abied, les deux Chilelah et une huitaine d'autres petites villes, dont la dernière est Farok, sur le chemin de Fighig à Fez.

Depuis le cap Milonia jusqu'à Farok, le pays que l'on vient de définir a toujours fait partie de l'Algérie, de même qu'il avoit appartenu jadis au sultanat de Tlemcen, après le démembrement de l'empire des Almohades, successeurs des Almoravides. Quand les Français occupèrent Tlemcen, quelques tribus de la Djebelia (district de la montagne) se prétendirent marocaines, et cependant elles ne reconnaissaient ni l'autorité des Turcs maîtres d'Alger, ni celle de l'empereur de Maroc. Mais comme elles prêtaient asile et secours aux révoltés, le général Bugeaud s'occupa de les réduire à l'obéissance et à la paix. Les Mellours, les Znous, les Mansours et autres furent châtiés; le Kef des Znous, rocher fortifié que les Turcs n'avaient jamais osé aborder, fut pris d'assaut, et toute une population, tombée au pouvoir du général, eut à bénir son humanité. Ces soumissions datent de deux ans : jamais, depuis cette époque, aucune portion du territoire de Tlemcen n'avait été revendiquée par le gouvernement de Maroc. (*Journal des Débats.*)

Ile Bourbon. — L'année 1844 est singulièrement calamiteuse pour cette île. Le 4 janvier, une inondation affreuse lui avait fait éprouver des ravages considérables; elle s'occupait de réparer les dommages qui en étaient résultés, lorsqu'un ouragan lui a causé, le 21 février, des pertes incalculables; en quelques heures, il a dévasté les campagnes, détruit les routes, renversé, démoli, anéanti, maisons, bâtiments d'exploitation, marchan-

dises en magasin, récolte sur pied. Beaucoup d'habitants ont été tués par la chute des constructions, ou noyés par le débordement des rivières. Enfin, plusieurs navires se sont perdus sur la côte. Un navire anglais qui passait dans ce moment par le travers de l'île, fut si maltraité par ce coup de vent, que force lui fut de relâcher au cap de Bonne-Espérance pour réparer ses avaries.

États-Unis de l'Amérique du Nord. — Des troubles d'une nature très-grave ont éclaté à Philadelphie. Le 6 mai, le parti des *Natifs américains*, qui s'est formé pour réagir contre l'influence constamment croissante des étrangers, notamment des Irlandais, entre les mains desquels est tombée une grande partie des fonctions publiques d'un ordre inférieur, tenait une assemblée à Kensington, faubourg de la ville. Les journaux ont raconté que la réunion fut dérangée par des Irlandais; ils furent repoussés et poursuivis jusque dans leur quartier, où des coups de feu partis d'une maison accrurent le tumulte. Les Irlandais, ne se sentant pas en force, se dispersèrent dans les maisons et dans les allées; elles furent assaillies et criblées de pierres et de briques; cependant ils se rallièrent et, à leur tour, repoussèrent les Américains.

Suspendu un instant, le conflit recommença le soir; les Natifs revinrent et poussant le cri : *Au couvent*, allèrent donner l'assaut à une école catholique dans le quartier irlandais. Ils étaient en train de la démolir, quand des coups de fusil; tirés d'une maison voisine, les dispersèrent; ils se retirèrent en emportant leurs morts et leurs blessés.

Le lendemain mardi, des placards affichés sur les murs, convoquèrent les Américains à une assemblée pour trois heures après midi, et une bande nombreuse promenait dans les rues une bannière avec cette inscription :

« Voici le drapeau qui a été foulé aux pieds par les papistes irlandais. » L'assemblée finie, près de trois mille hommes se portèrent sur Kensington, où une véritable bataille se livra. Les Américains, plus forts, mirent le feu aux maisons des Irlandais : à neuf heures du soir on en comptait une trentaine qui n'offraient plus qu'un monceau de ruines; néanmoins les Irlandais continuèrent à tirer par les fenêtres de leurs habitations en flammes, et, poursuivis de maisons en maisons, ils se battaient en désespérés. Le combat dura une partie de la nuit et fut repris le mercredi avec une fureur nouvelle. Des familles entières avaient abandonné leurs demeures. Plus de cinquante maisons furent saccagées et détruites. La fureur des assaillants se dirigeait surtout contre les églises et les couvents ; deux églises, celles de Saint-Michel et de Saint-Augustin, et un couvent de femmes furent complétement brûlés. Les incendiaires poussaient des cris de joie en accomplissant leur œuvre malfaisante, et quand la croix, qui surmontait le dôme de Saint-Augustin, tomba, ils firent entendre par trois fois une acclamation de contentement; un fifre, accompagné par un tambour, jouait par dérision un air irlandais. Une magnifique bibliothèque attenante à cette église fut pillée, et on mit le feu aux livres réunis en tas dans la rue.

Durant la nuit du mercredi au jeudi, des tentatives d'incendie furent faites sur deux autres églises catholiques. Elles échouèrent par les mesures de répression que prirent enfin les autorités municipales. Précédemment elles avaient agi avec mollesse, quoique l'on ait annoncé qu'elles avaient fait marcher du canon; des postes de la milice furent placés sur les principaux endroits menacés. Toutefois on est porté à croire que les mutins ne s'arrêtèrent que par lassitude.

Tel est l'étrange spectacle qu'a offert pendant trois jours une des villes les plus considérables de l'Union américaine du Nord, ville si vantée pour le caractère pacifique de sa population, et dont le nom rappelle à la pensée cette union qui doit lier entre eux tous les hommes comme des frères.

Les dernières nouvelles, transmises par les Gazettes de la Grande-Bretagne, portent que l'ordre est enfin rétabli à Philadelphie et que la loi y a repris son empire. M. Porter, gouverneur de l'état de Pennsylvanie, a publié à son arrivée une proclamation qui ordonne l'arrestation des coupables. On évalue le nombre des morts à 14 et celui des blessés à 39; et la perte occasionnée par les dévastations, de 100 à 200 mille dollars (500,000 fr. à un million). Aux termes de la loi, le comté sera tenu de payer cette somme.

Le Texas. Les événements qui se sont passés récemment dans ce pays, y ont amené un bon nombre d'étrangers; un d'eux qui en a traversé une grande partie et visité les cantons du Nord, donne les détails suivants :

« Au nord du Texas, dans la région située entre Santa-Fé du Nouveau-Mexique et le Grand-Océan, on trouve d'immenses ruines d'édifices, châteaux ou temples, surtout dans le voisinage du Rio Puerco et sur le Rio Colorado, dans l'ouest. Sur l'une des branches du Rio Puerco, à peu de distance de Santa-Fé, il y a des ruines qui paraissent appartenir à un ancien temple remarquable par son étendue. Des portions de murailles sont encore debout; ce sont d'énormes pierres symétriquement taillées et liées entre elles par un ciment fort dur. Le temple a dû occuper un acre environ de terrain; il avait trois étages. La toiture n'existe plus, mais on trouve plusieurs cham-

bres, toutes de forme carrée, parfaitement conservées; les plus petites, au niveau du sol, sont tellement obscures et tristes, qu'elles ressemblent plutôt à des cavernes de bêtes féroces qu'à des habitations humaines. Ces ruines ont quelque ressemblance avec celles de Palenque.

» Des bords du Rio Colorado, jusqu'au golfe de Californie, pays fort peu fréquenté par les Européens, le voyageur rencontre à chaque pas des ruines imposantes. Dans une des vallées des Cordillières, traversée par cette rivière à 400 milles de son embouchure, il y a un grand temple encore debout et dont les murailles et les tours ne présentent que fort peu de dégradations. Cet édifice pourrait être habité, si la toiture était réparée. Près de là, sur le penchant d'une colline, sont les ruines éparses, sur une étendue considérable, d'une cité qui a dû être jadis fort importante. On y voit, creusés dans le roc, les restes d'un aqueduc; ce travail, d'une beauté surprenante, est remarquable par les difficultés qu'il a fallu vaincre; plus loin, sont des débris de temple, de maisons, de divers bâtiments. Ces ruines sont probablement encore inconnues des antiquaires; mais il n'est pas douteux qu'elles appartiennent par leur antiquité aux vieilles races des Aztèques ou Toltèques, dont les monuments, suivant M. Jomard, ont tant de rapport avec ceux de la Haute-Égypte. »

Le *Journal des Débats*, auquel on emprunte ce récit, dit avec raison que ces antiquités méritent de fixer l'attention du monde savant; mais nous ajouterons: que déjà M. le baron Alex. de Humboldt et d'autres auteurs qui ont écrit sur le Mexique, n'ont pas manqué de parler des monuments dont le nouvel observateur fait mention.

Générosité d'un capitaine français. — Rapport de M. Puchu, capitaine de *l'Encornet*, de Bordeaux.

« Le 26 avril 1844, étant par 46°15' de latitude nord et 90° de longitude ouest, nous apercûmes un banc de glaces qui s'étendait du nord-est au sud-ouest. Nous étions sous les deux huniers au bas ris, le vent soufflant avec force de l'ouest-nord-ouest; je fis tout de suite virer de bord pour éviter les glaces. Les hommes occupés à larguer les ris, dans le but de nous éloigner plus promptement, crurent apercevoir une embarcation se dirigeant vers nous. Malgré le danger que présentait cette manœuvre, je n'hésitai pas à revirer de bord pour atteindre l'embarcation signalée.

» Arrivé à une petite distance, je reconnus un canot monté par douze hommes et armé seulement de deux avirons. Je mis immédiatement en panne, et, malgré la grosse mer et la violence du vent, je fus assez heureux pour recueillir à mon bord les douze naufragés et leur canot.

» Je repris immédiatement le large, et après avoir donné les premiers soins aux malheureux que je venais de sauver, j'appris qu'ils provenaient du trois mâts anglais *James Harris*, de Newcastle, allant de Londres à Québec, récemment naufragé, et que le charpentier du bord n'avait pu être sauvé.

» Le 29 avril, ayant rencontré un brick anglais de Newcastle qui se rendait à Québec, sur la demande du capitaine Jackson, naufragé, de s'embarquer avec son équipage à bord de son compatriote, je fis immédiatement mettre à la mer le canot sauvé, et après avoir vu les naufragés reçus à bord de ce bâtiment, je continuai ma route vers Saint-Pierre. » (On sait que cette petite île, qui

appartient à la France, est voisine de la côte méridionale de Terre-Neuve.)

Navire français sur la rivière des Amazones. — Une expédition a été entreprise sur l'Amazone, à l'instigation du consul de France à Para, ville de Brésil, et confiée au capitaine de *la Boulonnaise.*

« Ce bâtiment est de retour à Brest. Les vivres lui ayant manqué, il n'a pu aller jusqu'à Olidos; ce qui est fâcheux : cependant l'effet de notre apparition dans les eaux de l'Amazone ne s'effacera pas de longtemps. On ne saurait imaginer de combien de bénédictions nos compatriotes ont été accompagnés dans divers lieux où ils ont séjourné, principalement à Macabo. Depuis deux ans, la population de ces cantons est en proie à des fièvres qui, faute de secours, dégénéraient en épidémies mortelles, et ont diminué de moitié la population. Nuls secours, nuls soins, nuls remèdes n'étaient donnés à ces pauvres gens. Le gouvernement de la province n'a pu déterminer un seul médecin du pays à s'y rendre. Le 21 novembre 1843, *la Boulonnaise* y aborde; le capitaine met aussitôt son chirurgien et les caisses à médicaments du navire à la disposition des malades. Le chirurgien, M. Lucas, quoique souffrant lui-même de la fièvre, les visita, les soigna, les traita : soit de jour, soit de nuit, il alla partout où il était appelé.

» Tous les malades qui ont reçu ses soins étaient en convalescence au départ de *la Boulonnaise;* et à ce moment toute la population l'accompagna de ses vœux et le combla de ses bénédictions. A Santarem comme à Macabo, le docteur et les remèdes sont mis à terre, et tirent les malades de peine. Une nuit, un incendie éclate; le feu était dans une maison dont le toit en feuillage, em-

porté par le vent, semait le désastre dans le voisinage. Trois maisons s'enflamment, et le vent qui porte sur les quartiers des Indiens fait craindre que la ville ne soit bientôt qu'un brasier. Les Brésiliens se sauvaient ou suivaient avec inquiétude les progrès du feu sans s'occuper de l'arrêter. L'équipage de *la Boulonnaise* débarque, et, officiers en tête, marche vers l'incendie. Deux heures après, il revenait à bord; le feu était complétement éteint. Trois fois les matelots ont pu rendre le même service à la ville, car trois fois, pendant leur séjour, le même accident est arrivé à Santarem.

» Après des services aussi signalés, on ne sera pas surpris que le commandant militaire et la chambre municipale aient adressé par écrit des remercîments au capitaine et à l'équipage de *la Boulonnaise*. La comparaison, que les habitans de Santarem ont pu faire, du zèle et du dévouement de nos matelots avec l'indifférence des chefs de l'administration et des états-majors brésiliens, n'est pas à l'avantage de ces derniers. »

(*L'Armoricain de Brest.*)

PUBLICATIONS NOUVELLES.

FRANCE.

150. Lepage. Département de la Meurthe, statistique, historique et administratif; in-8. *Nancy*, Feiler.

151. Girault de Saint-Gervais. Dictionnaire géographique, historique, administratif, industriel et commercial de toutes les communes de France et de plus de vingt mille hameaux en dépendant, illustré de cent gravures; in-4. *Paris*, F. Didot.

152. Tanski. L'Espagne en 1843 et 1844. Lettres sur les mœurs politiques et sur la dernière révolution de ce pays; in-8. *Paris*, René.

153. La Sagra. Histoire physique, politique et naturelle de l'île de Cuba; 2 vol. in 8. *Paris*, Arthus Bertrand.

154. Rosemond de Beauvallon. L'île de Cuba; in-8. *Paris*, Dauvin et Fontaine.

155. Eyre. Retraite et destruction de l'armée anglaise dans l'Afghanistan en janvier 1844. — Journal suivi de notes familières, écrit pendant la captivité chez les Afghans, traduit de l'anglais, sur la troisième édition, par M. Paul Jessé; in-8. avec un plan. *Paris*, Correard.

156. De Barins. Vie, voyages et aventures de l'amiral Dumont d'Urville, terminés par la description du monument qui va être érigé à sa mémoire dans sa ville natale; in-18. *Paris*, Le Bailly.

157. Robert. Voyage de la Commission scientifique du Nord en Scandinavie, en Laponie, au Spitzberg et aux Feroe, pendant les années 1838, 1839 et 1840, par la corvette *la Recherche* (géologie, minéralogie et métallurgie, 1re partie); in-8. *Paris*, Arthus Bertrand.

158. Ansart et Rendu fils. Cours d'histoire et de géographie (tome VII, Géographie historique); *Paris*, veuve Maire-Nyon.

159. Carrette. Du commerce de l'Algérie avec l'Afrique centrale et les États barbaresques. — Réponse a M. Jules de Las-

teyrie, député, etc., sur le commerce du Soudan; in-8. avec une carte. *Paris*, Guyot.

160. Itinéraire pittoresque. Les bords de la Loire, d'Orléans à Nantes, Description des villes, bourgs et villages situés sur les rives du fleuve, du point du départ à celui d'arrivée (mai 1844); in-fol. d'une feuille. *Paris*, Lacrampe.

161. Marguerittes de Nîmes. Notice sur les îles Tremiti, connues dans l'ancienne Grèce, sous le nom de Diomedeæ et appelées par les Romains Tricuerum; in-8. avec une carte imprimée des deux côtés. *Paris*, Berteau.

162. Lake. Guide du voyageur à Londres et dans ses environs; 6e édition, revue et corrigée par Richard; in-8. *Paris*, Maison.

163. Le Comte. L'Italie des gens du monde Venise ou coup d'œil littéraire, artistique, historique, poétique et pittoresque, sur les monuments et les environs de cette ville; in-8. *Paris*, Souverain.

164. Mastraca. Le Vésuve et ses principales éruptions depuis 79 jusqu'à nos jours, suivi de 129 gravures, représentant les monuments les plus remarquables de Pompéi, d'Herculanum et du Musée de Naples; traduction française par M. H Sandré; anglaise, par M. Bartlet; 2 vol. in-4. *Lagny*, Giroux.

165. Desjobert. L'Algérie en 1844; in-8. *Paris*, Dondey-Dupré.

166. Dagneau. De la Chine au point de vue commercial, social et moral. Étendue, population, etc.; considérations d'intérêt national; in-8. *Paris*, Desbleds.

167. De Lille au mont Blanc par le Rhin; in-8. *Lille*, Lefort.

168. Lettres du père Roy, de la compagnie de Jésus, mort en Chine, le 8 janvier 1769; 3e édit.: 2 vol. in-12. *Lyon* et *Paris*, Perisse.

169. Moldavie. Recueil d'articles publiés à différentes occasions dans les journaux français et allemands en 1843; 1re partie in-32; *Paris*, Schneider.

170. Murad. Notice historique sur l'origine de la nation maronite, et sur ses rapports avec la France; sur la nation Druse et sur les diverses populations du mont Liban; in-8. *Paris*, Leclère.

171. Prieur. Voyage de Paris à Jérusalem, avec des notices historiques; in-18. *Montdidier*, Navare.

ANGLETERRE.

172. Harris. The Highlands of Ethiopia, being an account of eighteen month's residence of a British embassy to the Christian court of Shoa; 2 vol. in-8. *London*, Longman.

173. Wordsworth. Greece, pictorial, descriptive, and historical; in-8. *London*, Orr et Co.

174. Thornton. History of China; 1 vol. in-8. *London*, Allen.

175. The Modern Syrians; or Native society in Damascus, Aleppo, and the Mountains

of the Druses. From notes made during a residence in those parts in 1841, 42 and 44. By an oriental student; in-8. *London*, Longman.

176. Morrell. Voyage to the South and West of Africa; in-8. *London*.

177. Letters from the Shore of the Baltic, by a Lady; in-8. *London*, Murray.

178. The English Woman in Egypt; Letters written in Cairo, in 1843 and 1844 during a residence with E. W. Lane, author of *the modern Egyptians*, by his Sister; in-8. 1er vol. *London*, Knight and C°.

179. The Memoirs of the Conquistador *Bernal Diaz del Castillo*, written by himself; containing a true and full account of the discovery and conquest of Mexico and New-Spain, translated from the original Spanish, by J. Ingram Lockhart; 2 vol. in-8. *London*, Knight

180. Mrs Ashton Yates. An autumn in Italy; in-8. *London*, Colburn.

181. The Library of travels; being a popular description of foreign countries; abundantly illustrated with wood engravings; in 8. 3d vol. *London*, Walter Kelly.

182. Barkhouse. Visit to the Mauritany and South Africa; in.8. *London*, Colburn.

183. R. Greenhow. History of Oregon and California; in-8. *London*.

184. Catherwood. Views of ancient monuments in Central America, Chiapa, and Yucatan. With Plates and Maps; imperial; fol. *London*.

185. Featherstonhaugh. Excursions through the Slave States of North America, from Washington on the Potomac to the frontiers of Mexico; with Sketch of popular manners and geological notices; 2 vol. in-8. *London*, Murray.

186. Custine. Russia, translated from the French; 3 vol in-8. *London*, Longman.

187. Drummond Hay. Western Barbary, its wild tribes, and savage habitants; *London*, Murray.

188. Heber. Indian Journals; 4 vol. in-8. *London*, Murray.

189. Irby and Mangle. Holy Land; in-8. *London*, Murray.

190. D'Arlincourt. The three Kingdoms, England, Scotland and Ireland; translated from the French; 2 vol. in-8. *London*, Murray.

191 Miss Corner History of India: in-8. *London*.

192. Widdrington. Spain and the Spaniards in 1843; 2 vol. in-8. *London*, Bonne.

BELGIQUE.

193. Dailly. Mœurs et costumes de tous les peuples du monde, d'après les documents authentiques et les voyages les plus récents; 200 liv., grand in-8. *Bruxelles*, librairie historique et asiatique.

194. Jottrand. Notre frontière du nord-ouest. Excursion pendant les vacances (août 1843). *Bruxelles*, Bruylant-Christophe et comp.

195. A. Ferrier. La Belgique, Nouveau Guide pittoresque et artistique du voyageur, suivi d'un complément sur les parties de routes ouvertes depuis 1842, par V. Joly, précédé d'un Almanach, agenda officiel des chemins de fer, avec cartes et planches. *Bruxelles*, Hauman.

196. Itinéraire pittoresque du chemin de fer de Liége à Aix-la-Chapelle, par la vallée de la Vesdre, dessiné d'après nature par Ponsart de Malmedy, avec planches et cartes; in-8. oblong. *Bruxelles*, Berthot.

197. F. Maertens. Nouveau dictionnaire géographique de la Belgique et des Pays-Bas, ancien et moderne; in-12 *Gand*, van Ryckegem-Hovaere.

198. Wegwyzer in provincie west-Vlaenderen en byzonderyk in de stad en het arrondissement, van Kortryk, voor 1844. *Kortryk*, Blanchet.

NÉERLANDE.

199. Blume en Veegens. De Indische Bij, Tidschrift tot bevordering van de Kennig der Nederlandsche volkplanting en derzelver belangen. 8. *Leyden*, H. W. Hazenberg en co.

200. Europa. Verzameling van Uit en Inlandsche Lettervruchten. 8. *Dordrecht*, H. Lagervey.

201. Deglobe. Keur van Reisverhalen, voor 1843; gr. 8. *Gorinchen*, A. van der Mass.

202. Vt. Eyre. Verhaal van de Krijgsgebeurtenissen en verschriskkelige Ramsploeden van het Engelsche leger in Cabul, en van de Krijgs gevangenschap in Affghanistan. Naar den derden Engelschen druk; gr. 8. *Amsterdam*, Boijerinck.

203. G. Young. Het leven en de reizen van kapitein James Cook, beschreven naar naauwkeurige berigten, in zijne dagboeben en andere bescheiden Voorhanden. Uit het Engelsch. 2 deelen gr. 8. met platen en eene kart. *Amsterdam*, Binger.

204. Drenthe in vlugtige en losse omtrekken geschetst, dor drie podagristen; gr. 8. *Koevorden*. Von der scheer.

205. Drie dagen op reis of Bentheim en Steinfurt door een Drentschen beil bekeken, met eene plate, *Deventer*, J. Delange.

206. C. Van den Vijver. Geschieducendige Beschrijving der Stad Amsterdam, sedert hare wording tot op den tegenwoordigen tijd, of beknopt overzigt van den oorsprong, de uitbreding, lotgevallen, bijzondertheden, geestelijke en weredlijke inrigtingen en gebruiken dier Stad, met platen; gr. 8. *Amsterdam*, Gebroeders Diederichs.

207. T. Derschau. Finland en de Finnen. Nar het Hoogduitsch door D. Bonnhoff. *Amersfoort*, van Bommel.

ALLEMAGNE.

208. G Osterwald. c. a. Lill. etc. Das Königreich Hanover, in Malerischen, Original-Ansich-

ten Seiner interessantesten Gegenden, merkwürdigsten Städte, Badeorte, Kirchen, Burgen und sonst augezeichnete Baudenkmäler alter und neuerzeit, nach der Natur ausgenommen, mit historisch-topograph. Text 8. *Darmstadt*, Lange.

209. H. F. Heikens. Helgoland und die Helgoländer. herausgegeben v. Ad. Stahr. *Oldenburg*, Schulz.

210. Lange. Der Rhein und die Rheinlande, dargestellt in malerischen Original-Ansichten, in Stahl gestichen von J. Poppel, mit historisch-topograph. Text. *Darmstadt*, Lange.

211 L. Bechstein und B. Kleinknecht. Album der Haupt und Residenzstädte Europas; gr. 8. *Dresden*, Schweinfurt, Kleinknecht.

212 F... Kopf... Die Geographie in Tabellen für Schulen; gr. 8. *Stuttgart*, Steinkopf.

213. G. Meyer von Knonau. Der Kanton Zürich, historisch-geographisch-statistich geschildert von der ältesten Zeiten bis auf die Gegenwert. 8. *St-Gallen*, Huber.

214. China, historisch-romantisch-malerisch nach Berichten und Zeichnungen von Mitgliedern der lezten engl. Expedition. Aus dem Englischen, mit circa 36 stahlstich. nach T. Allum. *Karlsruhe*, Kunstoerlay.

215. Fuhrer durch die Umgegend von Freiburg. zunächst für die Fremden, welche mit der Breslau-Schwoeidnitz-Freiburger Eisenbahn das Gebirg besuchen. 8. mit 1 Kartz. *Schweidnitz*, Heege.

216. T. F. Knievel. Reiseskizzen vornemlich aus dem Heerlager der Kirche, gesammelt auf einer Reise in England, Frankreich, Belgien, Schweiz, Oberitalien, Deutschland. gr. 8. *Leipzig* K. Tauchnitz.

217. Kohl. Reisen in England und Wales; 3 vol. in 8. *Dresden*, Arnold.

TABLE DES MATIÈRES.

ANALYSES.

CHRONIQUE.

PUBLICATIONS NOUVELLES.

FIN DE LA TABLE.

PARIS. — IMPRIMERIE DE FAIN ET THUNOT,
Rue Racine, n° 28, près de l'Odéon.






NOV